COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc le volume —

1 franc 25 centimes dans les gares de chemins de fer et à l'Étranger

EUGÈNE SUE

LES

FILS DE FAMILLE

II



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

LES

FILS DE FAMILLE

OUVRAGES

D'EUGÈNE SUE

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

ADÈLE VERNEUIL	1	vol.
LA BONNE AVENTURE	2	—
CLÉMENCE HERVÉ	1	—
GILBERT ET GILBERTE	3	—
LA GRANDE DAME	1	—
LES SECRETS DE L'OREILLER	3	—
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX	6	—
L'ORGUEIL	2	—
L'ENVIE. — LA COLÈRE	2	—
LA LUXURE. — LA PARESSE	1	—
L'AVARICE. — LA GOURMANDISE	1	—

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

LES

FILS DE FAMILLE

PAR

EUGÈNE SUE

II



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1861

LES
FILS DE FAMILLE

DEUXIÈME PARTIE

I

Un silence de quelques minutes a succédé au terrible pronostic porté par Charles Delmare sur l'avenir de Jeane, dans le cas où elle n'épouserait pas Maurice ; ce silence, Geneviève le rompt la première, et, encore palpitante de frayeur :

— Charles... lorsqu'un père... et un père tel que toi... ose se livrer à de pareils présages au sujet d'une fille qu'il chérit plus que tout, il faut bien qu'à ses yeux ces présages soient fondés sur quelque chose. Aussi, je te crois ; mais que veux-tu que je te dise!... je suis comme au temps de mon catéchisme... je crois en aveugle... sans rien comprendre... parce qu'enfin... Jeane...

— Tiens !... je vais te faire un aveu dont je suis épouvanté... un aveu... qu'à toi seule au monde j'ose et je peux faire... car, vois-tu, nourrice, à chacun des mots que tu vas entendre, je souffrirai autant... je souffrirai plus que si un coup de poignard me frappait en plein cœur.

— Que vas-tu donc m'apprendre, mon Dieu?... Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

— Tel que je te l'ai dépeint, San-Privato, n'est-ce pas... est un infâme?

— Tu me le demandes !

— Eh bien, cet infâme...

— Achève...

— Misère de moi !... misère de moi !...

— Charles, tu me fais peur...

— Ma fille l'aime !

— Hein !... ta fille... elle aime ?... qui ?... qui cela aime-t-elle... ta fille ?

— San-Privato.

— Miséricorde ! — murmure Geneviève abasourdie, frissonnant et pâlissant.

Puis, secouant la tête comme une personne qui se réveille en sursaut, elle reprend, cherchant à se rassurer par une supposition dont elle reconnaît presque l'absurdité :

— Pour sûr, la fatigue m'aura engourdie. Dame, il est si tard... une heure du matin... et puis, sans m'en apercevoir, je me serai endormie ; c'est ça, pour sûr, mon Charles ; il y a un moment, je sommeillais, n'est-ce pas ? et j'aurai rêvé que tu me parlais de ta fille, me disant qu'elle aimait... ce... ce... enfin, tu sais... cet homme !

— Je l'ai dit, nourrice, je l'ai dit...

— C'est donc vrai !... je ne rêvais pas ! Bonté divine, j'avais bien entendu !

Et, l'esprit troublé par cette incroyable révélation, la nourrice balbutie :

— Faut m'excuser, mon Charles ; ma pauvre vieille tête n'était pas déjà très-forte, je crois qu'elle déménage tout à fait... j'ai des éblouissements, je ne vois plus clair dans mon idée. C'est ma faute, à coup sûr... et non la tienne. Mais enfin, tout à l'heure... tu me disais : « Jeane et Maurice sont certains d'être heureux s'ils se marient bientôt... » Bon !... Et voilà que tu me dis maintenant que ta fille

aime ce... Ah! Jésus! mon Dieu!... c'est à en devenir folle!

— Pauvre bonne mère, calme-toi, le mal est grand, mais loin d'être désespéré.

— Pourtant, si Jeane aime ce...

— La malheureuse enfant a vaillamment lutté, lutte encore contre ce fatal entraînement; aussi, je te le répète... rien n'est désespéré.

— Elle... elle... aimer cet homme-là!

— Écoute-moi, et peut-être tu comprendras ce qui te semble inexplicable.

— Parle, mon Charles; je vais t'écouter de toutes mes forces.

— Et, d'abord, il est évident, n'est-ce pas, qu'il y a en nous, en toi, en moi, dans tout le monde, enfin, du bon et du mauvais, des défauts et des qualités?

— C'est tout simple.

— Jeane est comme tout le monde, il y a en elle du bon et du mauvais.

— S'il y a en elle du mauvais, il n'y en a pas beaucoup, d'après ce que tu m'as dit d'elle si souvent.

— Non; mais enfin, ses mauvais instincts sommeillaient. Ils ne se seraient sans doute jamais éveillés; ils seraient morts, faute d'aliments, sans la présence fatale de cet homme. En un mot, Geneviève, pour te rendre ma pensée aussi simple, aussi claire que possible, San-Privato, par ce qu'il y a de mauvais en lui, correspond à ce qu'il y a de mauvais dans Jeane; de même que Maurice correspond à ce qu'il y a d'excellent dans ma fille. Comprends-tu cela, bonne mère?

— Attends... Voyons, oui, il me semble, si je saisis bien, que c'est comme si tu disais que Jeane aime Maurice pour son bon cœur... et ce... enfin, l'autre... pour sa scélératesse?

— C'est cela même.

— Est-ce que c'est possible?

— Malheureusement, oui, cela est possible !

— Mon Dieu, mon Dieu !

— Cela est possible, surtout lorsque la scélératesse revêt des dehors aussi séduisants que ceux de San-Privato ; puis, de même que l'abîme, dont nous sondons les périls mortels, nous attire souvent malgré nous, la perversité a un attrait irrésistible, un charme fatal pour certains caractères pervers.

— Jeane... pervertie !... Que dis-tu là ?

— Pervertie... non, pas encore, grâce à Dieu ; mais il existe en elle de dangereux penchants dont elle a hérité de moi, mystérieux et funeste héritage, le seul, hélas ! qu'une destinée vengeresse m'ait permis de léguer à mon enfant ! De ces fâcheux penchants, à peine elle a conscience ; aussi, elle se révolte, elle se débat sincèrement contre la pernicieuse influence de San-Privato ; mais il tient Jeane par son mauvais côté, qui n'avait pu, quoique voilé, échapper à mon œil de père, et il n'a pas échappé non plus à la diabolique pénétration de San-Privato.

— En vérité, mon Charles, je n'en reviens pas ; je devrais avoir peur... et, malgré moi, en t'écoutant, je me sens rassurée.

— Que dis-tu ?

— Dame, oui ; comment ! voilà tout ce que tu reproches à ta fille ? De te ressembler par le caractère, à toi si bon, si généreux !

— Pauvre nourrice, tu n'oublies qu'une chose.

— Quoi donc que j'oublie ?

— C'est que je suis homme, et que Jeane est femme ! Tu oublies encore que, sans parler de mon désordre égoïste, stupide, coupable, qui, en dissipant l'héritage paternel, m'a conduit à une ruine abjecte et devait me pousser à un lâche suicide, j'ai, malgré la bonté, la générosité de mon caractère,

porté le déshonneur et la mort dans une famille; que j'y ai introduit l'enfant de l'adultère!... Oh! certes, les hommes, si tolérants parce qu'ils ont tant besoin de pardon pour eux-mêmes, témoignent d'une fraternelle indulgence pour certains vices, certains crimes qu'ils commettent ou regrettent de ne pouvoir commettre! que dis-je? ils les glorifient, ces crimes! Corrompre et séduire une épouse jusqu'alors irréprochable, tuer son mari en duel, c'est ravissant! Cela vous pose en crâne, en roué, en don Juan, en héros de roman de cape et d'épée! Mais qu'une femme jeune, belle, spirituelle, hardie, elle aussi, se livre à la fougue de ses passions; qu'elle aussi cède sans honte à l'ardeur de son sang; qu'elle aussi se joue de l'adultère, du repos des familles; qu'elle aussi fasse couler sans pitié les larmes et le sang, horreur, anathème sur elle! Grand est le nombre de ceux qui la maudissent, ce sont ses victimes, ce sont les dédaignés, les délaissés, les envieux de sa beauté; c'est la foule, enfin, et la malheureuse femme tombe, aux cris de malédiction de tous, dans un abîme d'opprobre!

— Ah! oui, maintenant j'ai peur. Charles, mon Dieu! soupçonnerais-tu Jeane de devenir jamais...?

— Ma fille a hérité de mon amour effréné du luxe et des plaisirs; ma fille a hérité de l'ardeur de mon sang.

— Mais cela, qui te le prouve? qui te le dit?

— Qui me le dit? Ah! c'est que j'ai vu ma fille... elle, encore si candide, se troubler, pâlir, rougir, palpiter sous le regard sensuel et effronté du séduisant San-Privato; et cependant elle aimait, elle aime noblement, tendrement Maurice! Ah! c'est que j'ai vu les yeux de ma fille étinceler, son front se redresser fier, rayonnant comme s'il était déjà couronné du diadème des fêtes éblouissantes dont elle se voyait la reine, alors qu'elle écoutait d'une oreille avide les récits de

San-Privato. Ah! c'est que j'ai vu ma fille... et cela surtout m'épouvante... c'est que je l'ai vue, malgré le mépris, malgré la sincère indignation que lui causait la lâcheté, la perfidie, le mensonge de cet homme, éprouver cependant une sorte d'admiration mêlée d'effroi pour sa rouerie, son audace, lorsque, par un prodige de présence d'esprit et d'adresse, sortant triomphant d'une situation d'un ridicule mortel pour tout autre que lui, il osait, en présence de Maurice, réitérer à Jeane l'aveu de son amour en termes passionnés, brûlants, qui la bouleversaient, portaient le feu dans ses veines! Aussi, confuse, effrayée de ces sensations si nouvelles pour son innocence, j'ai vu ma fille se jeter dans mes bras, en me criant : « Sauvez-moi, je suis perdue ! »

— Hélas! mon Dieu, c'est déjà terrible ; mais il y a bien loin de là, mon Charles, à cet abîme d'opprobre dont tu parlais tout à l'heure.

— Pauvre nourrice, tu ignores combien est rapide la pente du mal. San-Privato est, aux yeux de ma fille, le type du roué, séduisant, sensuel, libertin, sceptique, hardi, insolent et railleur. Il exerce sur elle une sorte de fascination dont se révolte, dont s'effraye encore Jeane, parce que ses mauvais instincts sont à peine éveillés ; mais, crois-moi, Geneviève, s'ils s'éveillaient tout à fait, s'ils se déchaînaient dans leur fougue... Oh ! malheur à moi, malheur à moi! ma fille me dépasserait de bien loin dans la carrière du vice. Oui, tout me le dit, elle primerait un jour San-Privato lui-même ; elle deviendrait une sorte de don Juan féminin, semblable à cette créature dont le portrait te faisait tout à l'heure frissonner : dehors ravissants, âme implacable, riant des larmes, riant du sang qu'elle fait couler, ayant pour but unique de sa vie l'assouvissement de ses passions, pour règle leur désir, pour frein leur lassitude.

— Miséricorde! mais ta fille serait un monstre, et ce monstre, c'est ta frayeur qui se le figure, mon pauvre fieu.

— Tiens, nourrice, — s'écrie Charles Delmare en proie à une sorte d'hallucination prophétique, — on l'a dit: les mères et les pères sont parfois doués de la seconde vue... eh bien, j'en jurerais Dieu... Jeane, à cette heure où tout se tait, où l'on s'écoute penser, Jeane, brisée par les émotions du jour, et agitée par une fiévreuse insomnie, flotte indécise entre l'appel du bien et du mal, entre son bon et son mauvais génie; tour à tour elle songe à Maurice et à San-Privato. Tantôt le bien l'emporte: alors à ma fille apparaît un avenir riant et pur; épouse chérie, mère honorée, elle se voit vieillir avec Maurice, entourés de leurs enfants bien-aimés, et atteindre le soir de leur heureuse vie, qui s'est écoulée sereine comme un beau jour d'été; alors le cœur de Jeane s'allége, s'épanouit, elle espère. Tantôt, songeant, au contraire, à San-Privato, elle sent palpiter son sein, ses joues s'enflammer, rougir, et pourtant elle est seule dans l'obscurité; mais le souvenir de cet homme de malheur l'obsède, la domine. Trop innocente encore pour soupçonner où l'entraîneraient ses dangereux penchants dont à peine elle a conscience, et seulement éblouie, fascinée par le mirage enchanteur d'une vie de fêtes, de plaisirs, de voluptés, elle dédaigne, elle maudit le passé si calme, si prospère, et s'élance dans un étincelant tourbillon, guidée par San-Privato, qui cependant, à ses yeux, est encore pour elle moins un époux, moins un amant qu'un complice.

— Charles, si ta fille en est encore à hésiter entre l'ange et le démon, elle n'est pas perdue, tu le dis toi-même; s'il y a en elle du mauvais, il y a aussi du bon, beaucoup de bon. Pourquoi, avec ton aide, le bien ne l'emporterait-il pas sur le mal? Pourquoi, enfin, puisque sa famille et toi désirez ce

mariage et que Jeane elle-même, malgré tout, le désire aussi, pourquoi n'épouserait-elle pas Maurice ?

— Là est le salut, peut-être, là est mon unique espoir ; car, si le mariage est prochain, la présence de Maurice, la sincère affection que Jeane ressent pour lui, et dans laquelle se concentreront désormais toutes les forces de sa nature passionnée ; enfin, la paix, le contentement intérieur dont elle jouira en suite de tant de luttes, de tant de secrètes angoisses, effaceront peu à peu de son esprit le souvenir irritant, corrosif, de San-Privato ; chaque jour, le charme de ses devoirs prendra sur elle un plus doux empire. Et si elle devient mère... ah ! Geneviève, Geneviève, l'ombre même du mal disparaît de son cœur devant le rayonnement divin de la maternité ; le désir de briller, cette soif de plaisir si dangereuse dans un milieu qui l'exciterait encore, s'apaiserait, s'éteindrait ici, faute d'aliments, faute d'occasion ! Ah ! l'occasion ! l'occasion, entremetteuse infâme ! combien d'âmes n'a-t-elle pas prostituées au vice et au crime !

— Tu as raison, mon pauvre fieu, il y a bien longtemps qu'on l'a dit : « L'occasion fait le larron. »

— Et Maurice serait, en face de l'occasion, non moins sujet à faillir que Jeane ; sa nature impétueuse, énergique, s'il se trouvait dans une voie mauvaise, le pousserait aux plus grands désordres ! Est-ce donc dans cette infernale prévision que San-Privato exige de moi que j'use de mon influence sur la famille Dumirail, afin qu'elle envoie Maurice à Paris ?

— Ah ! mon Dieu, Charles, tu me rappelles...

— Quoi, nourrice ?

— Ce que j'avais oublié, ce que tu oublies, les menaces de ce monstre : il veut te forcer de décider M. Maurice à aller à Paris ; il veut te forcer à faire ajourner le mariage de ta

fille. Et plus nous parlons d'elle, plus il nous saute aux yeux, à nous deux, qu'elle est perdue, si elle n'épouse pas son cousin, et sauvée si elle l'épouse !

—Geneviève, il faut qu'elle soit sauvée ! — répond Charles Delmare se recueillant. — Cet entretien approfondi m'a prouvé qu'il n'est au monde qu'un moyen de salut pour Jeane.

— J'entends... ce mariage...

— Il faut qu'il ait lieu... Il aura lieu avant la fin du mois.

— Mais alors, bonté divine! ce qui sauve ta fille fait ton malheur, te désespère... te tue, mon Charles; car, si ce mariage a lieu, ce démon de San-Privato...

— Me dénonce à M. Dumirail comme le meurtrier de son frère, et à Jeane comme le meurtrier de son père.

— Et tu es pour toujours séparé d'elle!

— Mais elle est sauvée, Geneviève ! —s'écrie Charles Delmare avec un accent de dévouement sublime ; — elle est sauvée : l'ange reste dans son paradis, le démon perd sa proie.

— Mais toi... mais toi?... Il te faudra renoncer à revoir ta Jeane, mon Charles, puisqu'elle croira que tu as tué son père, et qu'alors elle aura pour toi autant d'horreur qu'elle a maintenant d'attachement; il te faudra quitter le pays, aller vivre loin d'elle, ne pas seulement être témoin de son bonheur, que tu auras payé si cher!

— Ah! je l'avoue, cette pensée est affreuse, — reprend Charles Delmare avec accablement et les yeux noyés de larmes. — Je te dis tout, nourrice... eh bien, je suis faible, je suis lâche... oui, je le sens... cette pensée, que mon cruel sacrifice aura du moins assuré le bonheur de Jeane, ne suffira pas à me consoler de notre séparation, hélas ! éternelle. J'aurai, je le prévois, à lutter contre des accès de douloureuse défaillance, de désespoir atroce; je ne trouverai pas, dans l'accomplissement du plus sacré des devoirs, dans la

satisfaction de moi-même, cette puissance de résignation qui fait le calme des âmes fortes; non, il ne se passera pas un jour, pas un instant sans qu'au fond de ma nouvelle solitude, solitude morne, désolée, comme mon cœur, je me dise : « Quand j'étais là-bas, à cette heure-ci, j'attendais le moment de voir ma Jeane; » ou bien : « Je la voyais; » ou bien : « Je l'avais vue. »

Et, étouffant ses sanglots, Charles Delmare ajoute :

— J'accomplirai mon devoir jusqu'à la fin, j'en jure Dieu! Mais je serai bien malheureux... oh! bien malheureux!

— C'est vrai, — reprit Geneviève, — c'est vrai, tu es bien malheureux; mais tu peux te dire qu'il y a quelqu'un de plus à plaindre que toi: c'est moi. Ah! si tu savais quelle est ma peine de te voir tant souffrir et de ne pouvoir que pleurer avec toi!

— Pardon, bonne mère! — reprend Charles Delmare plus calme; — oui, pardon pour mon injustice, pardon pour mon ingratitude; non, je ne suis pas le plus malheureux des hommes! Je le serais si je ne t'avais près de moi, toujours dévouée, toujours compatissante à mes afflictions; non, non, je ne suis pas le plus malheureux des hommes, car, lorsque viendra le jour où je devrai pour jamais me séparer de ma fille, je pourrai du moins te parler d'elle.

Et Charles Delmare, entendant sonner deux heures du matin, ajoute :

— La nuit s'avance, va te reposer, nourrice. Je vais tâcher de m'endormir, le sommeil réparera mes forces, car demain j'en aurai besoin; je prévois une journée de vives et pénibles émotions. Dans quel état moral retrouverai-je Jeane et Maurice? Ah! ces pauvres enfants ne causent pas seuls mes inquiétudes. M. Dumirail lui-même, ce soir...

Et, s'interrompant :

— Cherchons d'abord le sommeil, raffermissons-nous pour une nouvelle lutte, peut-être ! Bonsoir, nourrice ! bonsoir, bonne mère ! à demain !

Geneviève regagna la cuisine, où elle couchait ; Charles Delmare s'étendit sur son lit. Bientôt la nourrice et son fieu trouvèrent dans le sommeil l'oubli momentané de leurs peines.

II

Le lendemain matin de la journée précédente, journée si féconde en incidents, M. Dumirail, après une nuit fort agitée, passée presque tout entière à réfléchir, se rendit au chalet du col de Treserve, afin d'y aller chercher lui-même son fils, madame Dumirail et Jeane. Il donna l'ordre à ses domestiques, dans le cas où M. Charles Delmare se présenterait au Morillon, de lui dire que la famille serait de retour et l'attendait à dîner le soir, mais qu'on le priait de ne point se donner la peine de monter au chalet, M. Dumirail ignorant à quelle heure il en descendrait. Maurice et Jeane, ainsi qu'on le pense, dormirent peu ; levé dès l'aube, le jeune homme attendit avec impatience l'heure présumable à laquelle sa fiancée, toujours matinale, sortirait de la chambre où elle avait passé la nuit avec madame Dumirail.

Peu de temps après que le tintement mélancolique des grosses clochettes que les vaches portent au cou dans les montagnes eut annoncé qu'elles sortaient de l'écurie du chalet, afin d'aller paître dans les hautes prairies, Jeane parut au seuil de la maison rustique, laissant au lit madame Dumirail, et l'ayant assurée qu'une promenade la rétablirait complétement de son indisposition de la veille ; la jeune fille devinait que Maurice, avec qui elle n'avait pu, depuis son

évanouissement, s'entretenir confidentiellement, désirait se trouver seul avec elle.

A cent pas du chalet commençait un bois de hêtres et de sapins. Les deux fiancés s'y rendirent; un vieux tronc couvert de mousse, renversé près d'un épais taillis, leur offrait une sorte de banc naturel; ils y prirent place: Jeane, calme et déjà presque rassurée; l'influence que San-Privato avait exercée sur elle, étant, si cela peut se dire, plus actuelle, plus immédiate que persistante et réfléchie, en un mot, plus physique que morale, perdait une grande partie de son pouvoir, grâce à l'absence de celui qui la produisait; enfin, la présence de Maurice devait distraire la jeune fille de ces souvenirs que l'isolement seul pouvait rendre d'une ténacité dangereuse.

L'influence de San-Privato sur Maurice avait été tout autre; il avait blessé, envenimé des sentiments irritables tels que l'amour-propre et la jalousie, égaré des aspirations généreuses, telles que l'émulation et l'ambition de parvenir à une position élevée par un mérite éclatant; aussi cette influence devait-elle être durable et durait encore, malgré l'absence de celui de qui elle émanait.

— Jeane, — dit Maurice d'une voix grave et émue, — nous avons à causer sérieusement, très-sérieusement; je te demande de me répondre avec ta franchise habituelle.

— Jamais je n'ai manqué de sincérité envers toi, jamais je n'en manquerai, — reprit Jeane attristée de voir son fiancé soucieux, abattu, malgré le départ de leur mauvais génie; — parle, je t'en prie, l'accent de tes paroles m'inquiète.

— Avant tout, et d'abord, Jeane, m'aimes-tu toujours?

Cette question, l'angoisse peinte sur les traits navrés de Maurice, surprirent péniblement la jeune fille, et elle le contempla d'un air si candide, si navré, que le jeune homme, profondément attendri, s'écria;

— Oh! tu m'aimes encore! je le vois, je le sens!... tu m'aimes toujours!

— Tu en doutais?

— Non, non! pardonne-moi!

Et Maurice ajouta en portant sa main à ses yeux humides:

— Ah! c'est qu'hier, c'est que cette nuit, Jeane, si tu savais, j'ai tant souffert! Hélas! si je doute encore, ce n'est plus de toi, c'est de moi-même!

— Douter de toi... et pourquoi?

— Parce que, maintenant, j'ai conscience du peu que je suis, et, plus que jamais, j'ai conscience de tout ce que tu vaux par le cœur, par la beauté, par l'esprit, par ce trésor de charmes qui ont...

Maurice s'interrompit, et acheva ainsi mentalement sa pensée :

— Qui ont enflammé cet exécrable San-Privato, et il a pu, cependant, comparer Jeane aux femmes les plus séduisantes!

La jeune fille, étonnée de la brusque réticence de son fiancé, lui dit :

— De grâce, achève ta pensée... puis...,—ajouta Jeane avec un demi-sourire, — je ferai bonne justice de tes flatteries.

Maurice se recueillit pendant un instant et reprit :

— Jeane, si cette conscience du peu que je suis me donnait le désir de sortir de mon obscurité, si je devais un jour, par mon mérite, conquérir une position aussi brillante, plus brillante peut-être que celle de notre cousin, si surtout l'unique mobile de mon ambition était mon vœu ardent de me rendre encore plus digne de toi, Jeane, m'aimerais-tu davantage?

— Je serai sincère,—répondit la jeune fille, alarmée des

velléités ambitieuses de Maurice: — je ne saurais t'aimer davantage.

— Quoi! Jeane, mes efforts, ma persévérance à m'élever par toi et pour toi te laisseraient indifférente?

— Indifférente, non, sans doute; je serais, au contraire, touchée, heureuse et fière de ce que ton amour t'eût inspiré une généreuse ambition; je t'admirerais, je te glorifierais peut-être; mais mon amour pour toi ne pourrait s'accroître; car, à cette heure, crois-moi, Maurice, je t'aime autant que l'on peut aimer.

— Jeane, si, à cette heure, je te disais : Nous sommes fiancés; tu as ma foi, j'ai la tienne, nous pouvons compter l'un sur l'autre, notre affection est inaltérable; mais je souffre de ne pouvoir t'offrir qu'une position peu digne de toi. Je veux sortir de cette obscurité : encourage ma louable émulation... Nous sommes bien jeunes encore, résignons-nous à retarder notre mariage jusqu'à ce que...

— Maurice, écoute-moi, — reprit Jeane d'une voix tremblant d'inquiétude, et interrompant son fiancé; — il ne s'agit ici, selon toi, que d'une supposition; mais, s'il s'agissait de ta part d'un projet réel, c'est à mains jointes, entends-tu, à mains jointes, c'est à genoux que je te supplierais d'oublier ces rêves ambitieux, et de demander à nos parents de hâter notre mariage; et, devenue ta femme, c'est encore à mains jointes, c'est encore à genoux que je te supplierais de ne pas quitter la maison paternelle, de continuer de vivre près de moi, paisible, heureux, ainsi que par le passé. Ton amour, ta présence, nos goûts simples, nos occupations rustiques comblent mes vœux, je te jure; car, à genoux encore, je te supplie de me laisser étrangère à ce monde où tu rêves de m'introduire; je ne veux pas le connaître! — ajouta Jeane avec une sorte de mystérieuse et involon-

taire appréhension; — non, je ne veux pas le connaître!

— D'où te vient une si vive répugnance, Jeane? Tu parais troublée, effrayée!...

— En effet, j'ai peur.

— Peur! et de quoi?

— Je t'ai promis d'être sincère; tu sauras, Maurice, ma pensée entière. Eh bien, vivant ici, près de toi, je suis sûre de moi-même; je répondrais de notre bonheur à tous deux jusqu'à notre heure dernière.

— De sorte que, si notre condition nous plaçait dans un monde brillant dont tu serais la reine, tu douterais de toi, de notre bonheur?

— Oui.

— Jeane, que dis-tu?

— La vérité; tiens, vois-tu, je ne sais quel instinct de conservation, quelle voix secrète de l'âme me dit: « Reste ici près de Maurice, ton époux bien-aimé; à cette condition, votre bonheur à tous deux est assuré; mais, si tu mets le pied dans le tourbillon du monde, tu seras entraînée malgré toi, tu seras malheureuse, tu regretteras ta chère retraite du Jura. » Maurice, mon ami, ne bravons pas l'inconnu, ne tentons pas la destinée; soyons reconnaissants envers la Providence: elle nous a sauvés peut-être de nous-mêmes par le brusque départ de cet homme, qui déjà nous a fait tant de mal, et dont, à cette heure encore, tu subis à ton insu l'influence. Je te le répète, nous sommes perdus peut-être si nous cherchons le bonheur ailleurs qu'ici.

— Ah! je voudrais croire à tes paroles!

— Pourquoi en douter?

— Et tes aveux, les oublies-tu, Jeane? Oublies-tu donc ton enivrement soudain causé par le seul récit de ces fêtes que racontait notre cousin?

— S'il a suffi d'un récit pour m'enivrer; juge donc, d'après cela, ce que serait pour moi la réalité! — s'écria la jeune fille, dans un élan de franchise d'une naïveté presque effrayante qui frappa Maurice d'une sorte de stupeur, car il ne trouva pas un mot à répondre à sa fiancée, qui poursuivit : — Me croiras-tu maintenant? me croiras-tu?

— Oh! oui, je te crois, Jeane.

— Et vous ne sauriez mieux faire, Maurice, car jamais la vérité n'a parlé langage plus saisissant, — dit Charles Delmare, qui, en venant à la rencontre des deux fiancés, avait entendu les dernières paroles de Jeane.

III

Maurice et Jeane, à l'aspect de leur ami, se levèrent et l'accueillirent avec leur cordialité habituelle. La jeune fille lui dit:

— Venez, venez, cher maître, car je vous aurai certainement pour auxiliaire dans ma lutte contre les projets ambitieux de Maurice.

— N'en doutez pas, chère mademoiselle Jeane.

— Ainsi, cher maître, — reprit Maurice, — j'agis sagement en renonçant à la généreuse ambition que m'inspirait mon amour pour Jeane?

— Je vous adresserai une question, mon enfant, avant de vous répondre. Vous rappelez-vous qu'hier, au risque de vous faire momentanément douter de mon amitié, je vous engageais instamment à écouter les paroles de votre cousin, si pénible, si odieux que fût pour vous cet entretien?

— Il est vrai, — reprit Maurice; — je me suis d'abord révolté contre vos avis, dont je ne voyais pas le but, cher maître, quoique vous disiez à ce sujet que les breuvages salubres sont souvent amers.

— Cette comparaison était juste, car maintenant se manifestent les effets salutaires de cette coupe d'angoisse vidée par vous jusqu'à la lie; oui, sans doute, — ajouta Charles Delmare comprenant le regard interrogatif des deux fiancés. —Ainsi, chère demoiselle Jeane, avouez qu'en écoutant San-Privato, et laissant ainsi libre cours à son audace, vous avez été effrayée; avouez encore que l'effroi a éveillé en vous cet instinct de conservation morale qui vous faisait vous écrier, en vous jetant dans mes bras : « Sauvez-moi ! »

— Vous ne vous trompez pas, — répondit Jeane tressaillant et après un instant de réflexion; — non, vous ne vous trompez pas, cher maître.

— Enfin, quant à vous, Maurice,—ajouta Charles Delmare, — hier, durant cet entretien dont vous étiez révolté, cet homme n'essayait-il pas, avec son astuce habituelle, de vous persuader que Jeane, possédée du désir secret de briller dans le monde, se résignerait à regret, par déférence pour vous, à une existence obscure? Aussi, qu'arrivait-il ? Vous cédiez à un sentiment généreux en soi; vous vouliez parvenir à une position élevée, afin d'offrir un jour à Jeane un nom digne d'elle. Ce projet, comment pouvait-il s'accomplir? D'abord, à la condition d'ajourner votre mariage; puis, pour embrasser une nouvelle carrière, il fallait vous séparer de Jeane, aller à Paris: là vous attendaient mille tentations, mille occasions de faillir, rendues plus dangereuses encore par votre inexpérience des hommes, par votre candeur loyale, par la fougue de votre naturel. Alors, qui sait? pauvre enfant, oubliant les austères principes de votre jeunesse, la foi promise à votre fiancée, les enseignements de votre famille et plus tard mes remontrances; entraîné, égaré, vous vous précipitiez peut-être dans un abîme de malheur; et ainsi vous tombiez dans le piége que vous tendait San-Privato, jaloux de

votre bonheur ; il les tuait tous deux, l'un par l'autre, faisant de vous-même l'artisan de votre perte, et cet homme triomphait dans sa haine assouvie !

— Mon Dieu, serait-ce possible, cher maître?... Croyez-vous un homme, si méchant qu'il soit, capable d'une si infernale machination? — dit Maurice avec un accent de doute et d'effroi. — Cependant, ainsi s'éclaircirait le mystère de sa conduite. Mais quel mal lui ai-je donc fait, à ce démon ?

— Un ange vous aime, vous préfère à ce démon ; de là sa haine et sa rage. Mais l'ange veillait. Jeane, en tremblant pour elle, tremblait aussi pour vous ; alarmée de vos projets ambitieux, y voyant votre perte à tous deux, elle a trouvé dans sa ferme raison, dans son cœur, et surtout dans son amour, la force, le pouvoir de vous convaincre.

— Oh! oui, elle m'a convaincu à jamais, convaincu que chercher le bonheur ailleurs qu'ici et près d'elle, ma compagne chérie, c'était folie ! — s'écria Maurice avec l'expansion d'une ineffable conviction ; — je la crois, maintenant. Jeane, mon bon ange, notre cher maître l'a dit, tu veillais sur moi.

— Ah! mon bien-aimé Maurice ! — reprit Jeane, non moins radieuse que son fiancé, — je ne regrette plus maintenant ce que nous avons souffert depuis trois jours. Qui sait si nous n'aurons pas acquis la sagesse à ce prix ?

— Parvenir à la sagesse en passant par la folie. Ah! cher maître, quelle école ! Et quand je pense qu'il y a trois jours...

— Il y a trois jours, — reprit Charles Delmare en souriant, — vous étiez chez moi, et, me parlant de votre cousin, attaché-payé d'ambassade à l'âge de vingt ans : « *Attaché* sent trop le servage, et *payé* sent trop le gage, me disiez-vous gaiement. Je ne serai jamais attaché qu'à nos montagnes et payé de mes travaux que par les fruits de la terre, notre bonne nourricière... »

— C'est pourtant vrai, cher maître; alors, je disais cela, je pensais cela.

— Et tout à l'heure, vous rêviez d'être apprenti diplomate.

— Hélas! oui; mais ce qui rend ma faute excusable, c'est qu'elle n'avait d'autre mobile que l'espérance de voir un jour ma Jeane appelée *madame l'ambassadrice.*

— Fi donc! — reprit gaiement la jeune fille, renaissant, ainsi que son fiancé, à la confiance, à la certitude de leur bonheur prochain; — fi donc! qu'est-ce pour moi que ce titre mesquin d'ambassadrice, pour moi, princesse des bleuets, duchesse des primevères, églantines et autres domaines printaniers? fi donc! ambassadeur, ambassadrice... pour qui nous prend-on, s'il vous plaît? Moi! bientôt la royale épousée de mon bien-aimé souverain, le roi des vertes prairies, autocrate des blés en fleurs! N'est-ce pas nous, au contraire, qui, couronnés de trèfle incarnat et assis sur notre trône de luzerne rose, recevrons ambassadrices et ambassadeurs, à nous envoyés par nos voisins, rois de leurs guérets, afin de traiter d'un échange de brebis contre des chevreaux, de semences pour la moisson prochaine, ou d'une terrible guerre contre les loups ravisseurs. Ainsi donc, ô mon noble sire, — ajouta la jeune fille souriant et tendant la main à son fiancé, — ne dérogeons pas jusqu'à l'ambassade, restons heureux et fiers de notre royauté rustique!

Il est impossible de rendre la grâce enchanteresse déployée par Jeane en prononçant ces paroles avec une gaieté charmante, qui témoignait du calme renaissant dans son cœur et de sa foi dans l'avenir.

Maurice, sentant aussi les derniers troubles de son âme se dissiper sous la douce influence de sa fiancée, se mit à ses genoux, et, la contemplant avec adoration :

— Ange, ô bon ange de ma vie! tu dis vrai, restons heu-

reux et fiers de notre royauté rustique; ton amour m'a couronné, m'a fait roi... plus que roi, ton amant! ton époux!

Puis, se levant, palpitant d'ivresse, et prenant Jeane par la main :

— Viens, viens; mon père est au chalet, allons le prier de hâter notre union.

Et, s'adressant à Charles Delmare, Maurice ajouta :

— Ah! cher maître, bénis soient aussi vos conseils! Je reviens à mon refrain favori : « Vive les prés fleuris et ma femme tant aimée!... Laboureur je suis né, laboureur je mourrai! »

Les deux jeunes gens, se tenant par la main, cédèrent à l'élan d'une joie folle, et, ainsi que l'on dit, ne touchant pas la terre, effleurant à peine l'herbe des prés, se dirigèrent en courant vers le chalet, afin de prier M. et madame Dumirail de rapprocher l'époque de leur union. Charles Delmare les suivit d'un regard attendri, se disant avec ravissement :

— Enfin, chers enfants, ils sont sauvés...

Puis, étouffant un soupir de douloureuse angoisse :

— Hélas! bientôt San-Privato tiendra sa promesse, révélera mon fatal secret à M. Dumirail; alors ma fille sera perdue pour moi; à ses yeux, je serai le meurtrier de son père... elle ne ressentira plus pour moi que de l'aversion, que de l'horreur!

M. Dumirail, préoccupé, soucieux et depuis peu arrivé au chalet, s'entretenait avec sa femme et lui disait :

IV

— Avoue que tu es aussi dépitée que moi, de voir notre neveu, à son âge, chargé d'affaires avec le titre d'Excellence, puisqu'on l'appelle Votre Excellence!

Et, soupirant, M. Dumirail ajouta avec amertume :

— Son Excellence, Son Excellence, tandis que notre fils...

Madame Dumirail, voyant son mari redevenir silencieux, reprit :

— Non-seulement, mon ami, je n'éprouve aucun dépit de l'avancement d'Albert ; mais j'ai fini, grâce à Dieu, par vaincre certains mauvais sentiments d'envie ou de jalousie maternelle qui s'étaient éveillés en moi depuis l'arrivée de ma belle-sœur et de notre neveu.

— Ma chère Julie, ce que tu éprouvais, ce que j'éprouve moi-même, n'a aucun rapport avec la jalousie ou l'envie ; c'est le regret très-louable de voir notre fils, qui s'est peut-être abusé sur sa véritable vocation, végéter ici obscurément, tandis que, grâce à son intelligence, il aurait pu, autant et mieux que personne, prétendre à une haute position sociale.

— C'est possible, mais...

— Non-seulement cela est possible, mais c'est plus que probable...

— D'accord, mon ami. Il est donc probable que...

— Tu pourrais même dire : « Il est certain que Maurice, doué comme il l'est, aurait pu et peut prétendre à tout. »

— J'y consens ; mais enfin, par goût, il a préféré suivre ton exemple, mon ami, et...

— Il a préféré, il a préféré, c'est bientôt dit ; quelles preuves avons-nous de cette préférence?

— Ne l'entendons-nous pas répéter, chaque jour, qu'il ne veut jamais quitter nos montagnes ?

— Parce qu'il ne connaît rien au delà de notre horizon borné.

— Qu'importe ! mon ami, puisque cet horizon, si restreint qu'il soit, convient à Maurice ?

— Cela lui convient aujourd'hui ; qui sait si demain cela lui conviendra ?

— Tout fait supposer que...

— Une supposition, ma chère Julie, n'est pas une certitude...

— Non, sans doute ; cependant, je...

— Enfin, il ne t'est jamais venu, non plus qu'à moi, la pensée de contrarier la vocation de notre fils, n'est-ce pas ?

— A Dieu ne plaise !

— S'il avait voulu embrasser quelque carrière que ce fût, nous n'eussions mis à ce désir aucun empêchement?

— Aucun; mais...

— Ainsi, admettons qu'il veuille, comme son cousin, embrasser la carrière diplomatique, t'y opposerais-tu?

— En vérité, mon ami, cette question est tellement en dehors de nos prévisions, de nos espérances, qu'elle me surprend profondément.

— Enfin... réponds à ma question?

— Eh bien, mon ami, je ne m'opposerais pas à la nouvelle vocation de mon fils si elle était véritable; mais je tâcherais de l'en détourner.

— Pour quelle raison?

— Parce que tous nos projets seraient bouleversés; il faudrait peut-être nous séparer de Maurice, ajourner l'époque de son mariage avec Jeane...

— Hier, ne trouvais-tu pas toi-même Maurice et Jeane trop jeunes pour se marier?

— Oui... mais, me rendant aux sages observations de notre ami M. Delmare, j'ai changé d'avis.

— Mon Dieu, ma chère Julie, — dit M. Dumirail interrompant sa femme avec une croissante impatience, — certes, notre voisin Delmare est un homme d'esprit et d'expérience; il connaît les hommes, et, s'il a un défaut, c'est de les connaître trop bien...

— Ce défaut-là me paraît ressembler fort à une qualité.

— Tu es dans l'erreur, ma chère Julie : car notre voisin, connaissant trop bien les hommes, a conçu la plus triste opinion de l'espèce humaine ; ainsi, parce que, prodigue et dissipateur, il a jadis follement dépensé sa fortune et s'est ruiné, il croit que tout le monde devra être aussi fou que lui, à commencer par notre fils. Sa politesse m'a toujours empêché de faire observer à notre voisin qu'élevé par un père d'une faiblesse aveugle et quasi stupide, il avait malheureusement dû porter les fruits déplorables de cette belle éducation-là, et qu'il n'y avait aucune comparaison à établir entre lui et notre fils, élevé par nous ainsi qu'il l'a été. Aussi le verrais-je sans l'ombre d'appréhension se séparer de nous, dût-il être exposé à toutes ces occasions de faillir dont notre très-sceptique voisin s'alarme avec une exagération que je taxerais de ridicule, si elle n'avait sa source dans l'affection qu'il paraît, d'ailleurs, nous témoigner.

— Il me semble... et à tort, je l'espère, mon ami... que tu ne parles plus de M. Delmare avec ta bienveillance, ta cordialité accoutumée ?

— Moi ? Tu te trompes !

— Non, je te l'assure, et, à ton insu, bien certainement, tu te montres ironique, presque acerbe à l'égard d'un homme excellent qui, depuis trois ans, nous a donné tant de gages d'affection, de dévouement, et qui nous a rendu, enfin, d'inappréciables services en concourant surtout à l'éducation morale de nos enfants.

— Je ne crois en rien manquer aux devoirs de la reconnaissance et de l'amitié, ma chère Julie, en signalant quelques exagérations dans la manière de voir de notre voisin ; il n'est point, que je sache, impeccable et à l'abri des faiblesses de l'esprit humain, — répondit sèchement M. Du-

mirail. — Je crois enfin pouvoir et devoir combattre la fort peu rassurante opinion que M. Charles Delmare voudrait nous imposer à l'endroit de notre fils.

— Quant à moi, mon ami, chaque jour je remercie Dieu d'avoir, ainsi que l'on dit, délivré Maurice de la tentation du mal, puisque ses goûts modestes et sa prochaine union avec sa cousine le fixeront pour toujours près de nous.

—Voilà ce dont nous ne pouvons nullement répondre, ma chère amie, non! Je suis, au contraire, presque certain qu'il s'est opéré ou qu'il va s'opérer un changement radical dans les tendances de notre fils; son avenir pourra être très-modifié. Or, entre nous, je serais loin de regretter ce changement. Je vais te confier toute ma pensée à ce sujet.

— Ah! puissent mes pressentiments me tromper, — pensait madame Dumirail avec une anxiété mortelle. — Grand Dieu! l'orgueil paternel mal compris pourrait-il troubler, égarer un esprit aussi lucide, aussi ferme, aussi sage que celui de mon mari!

V

M. Dumirail, après quelques moments de recueillement, dit à sa femme :

—N'as-tu pas été frappée de l'air soucieux, pensif, presque sombre de Maurice depuis hier au soir, que ce courrier galonné d'or est venu annoncer à notre neveu qu'il était nommé chargé d'affaires?

— Durant la soirée d'hier, qu'il a passée ici, au chalet, avec moi, alors que Jeane, revenue de son évanouissement, sommeillait, notre fils, en effet, m'a semblé triste, préoccupé; mais rien ne me donne à penser, mon ami, que la tristesse de Maurice fût causée par la nomination de son cousin au poste qu'il va remplir.

— A quelle cause, alors, attribuer les soucis de notre fils?

— Peut-être au sentiment de jalousie auquel il avait un moment cédé avant-hier.

— C'est impossible... il est maintenant fiancé à Jeane, et Albert est parti; notre fils n'a donc même plus le prétexte d'être jaloux. Or, évidemment, sa tristesse, ses préoccupations doivent avoir et ont d'autres causes.

— Lesquelles, mon ami?

— Maurice, j'en suis convaincu, éprouve, non de l'envie, ce serait le calomnier, mais une généreuse émulation en songeant à la brillante carrière ouverte à son cousin; aussi notre fils éprouve-t-il une sorte de découragement, en se disant qu'il consacrera sa vie à engraisser des bœufs et des porcs ou à surveiller la confection des fromages du Jura, ainsi que le répétait ma sœur avec un ricanement sardonique qui finissait par m'exaspérer. Aussi, morbleu! ne fût-ce que pour lui donner une bonne leçon de modestie maternelle, à madame ma chère sœur, je voudrais lui prouver que, si gros paysan qu'il soit, notre fils a autant, sinon plus, de capacité que notre neveu; cela serait démontré de reste dans le cas où Maurice, ainsi que j'ai tout lieu de le croire, éprouverait une louable ambition; nous saurons, d'ailleurs, bientôt à quoi nous en tenir là-dessus.

— Comment?

— En interrogeant Maurice à ce sujet; car il se pourrait que, de crainte de nous contrarier ou d'être mal accueilli de nous, ce cher enfant nous dissimulât son secret désir; en ce cas, c'est à nous d'aller au-devant de sa pensée, dans l'intérêt de son avenir.

— Mon ami, plus je t'écoute, plus mes inquiétudes augmentent...

— A propos de quoi?

— A propos de la seule possibilité de ce changement de vocation chez mon fils. Les conséquences de ce changement seraient incalculables.

— Incalculables ?... Il me semble, au contraire, très-facile de les calculer.

— Sans doute, rien n'est malheureusement plus facile ; il faudrait d'abord ajourner de beaucoup le mariage de notre fils et de Jeane !

— Ils sont si jeunes !

— Il faudrait ensuite... et à cela je ne saurai jamais me résoudre... il faudrait peut-être nous séparer de Maurice !

— Ma chère Julie, les parents doivent aimer leur enfant pour lui, non pour eux-mêmes, et courageusement sacrifier leurs goûts, leurs habitudes, lorsque ce sacrifice est nécessaire.

— Mon ami, tu n'y penses pas? Maurice, à son âge, inexpérimenté, ardent, impétueux ainsi que nous le connaissons, abandonné à lui-même dans une grande ville, à Paris, peut-être, grand Dieu! souviens-toi donc des craintes si justes exprimées à ce sujet par notre ami.

— Encore une fois, Julie, notre voisin, ayant failli, croit tout le monde faillible, et tu me permettras d'avoir, lorsqu'il s'agit de mon fils, meilleure créance en moi qu'au jugement d'un étranger. D'ailleurs, s'il te coûtait de te séparer de Maurice, dans le cas où il serait obligé d'aller étudier à Paris, pourquoi ne l'accompagnerais-tu pas ?

— Mais, alors, c'est de toi qu'il me faudrait me séparer?

— Hésiterais-tu, si cette séparation momentanée était utile à ton fils?

— Tiens, mon ami, puisque, après tout, il ne s'agit heureusement que de suppositions, de grâce, épargne-les-moi ; elles m'attristent, elles m'alarment, à tort sans doute, oh!

bien à tort, je le sais ; est-ce qu'il est possible de raisonnablement admettre que notre existence puisse être ainsi, du jour au lendemain, transformée, bouleversée de fond en comble, parce que notre fils, cédant à un caprice ou à de folles suggestions, voudrait changer de carrière, au risque de compromettre son bonheur, son avenir? Ah! mon ami, à cette seule pensée, les plus noirs pressentiments m'accablent.

— Je croyais, Julie, ton caractère plus ferme...

— Mon ami, je témoigne, au contraire, de quelque fermeté de caractère en m'efforçant de ne pas dévier de la voie que nous suivons depuis vingt ans pour le bonheur de notre fils et pour le nôtre.

— D'où il suit que... moi, je suis d'un caractère faible? — reprit M. Dumirail avec un accent de brusquerie et d'aigreur jusqu'alors à peine contenu et qui devait aller croissant ; — de sorte que j'abandonne la bonne voie où nous avons marché jusqu'ici, et que, sciemment, j'en prends une mauvaise ?

— Mon ami, je t'en conjure, ne...

— Ces reproches de faiblesse et d'imprudence, en quoi les méritai-je, s'il vous plaît?

— Encore une fois, mon ami, ces reproches, ce n'est pas moi qui te les adresse.

— Ainsi, parce que je regarderais comme un devoir sacré de respecter le choix de mon fils, s'il voulait embrasser une nouvelle carrière, je suis un homme faible! Ainsi, je suis un homme imprudent, inconsidéré, parce que j'aurais le courage de sacrifier mes goûts à l'intérêt de mon fils, au lieu de me renfermer dans un égoïsme d'ailleurs fort commode, en repoussant tout changement qui porterait la moindre atteinte à l'agréable existence dont je jouis!

— Mon ami, — reprit madame Dumirail, les yeux hu-

mides de larmes, — depuis vingt ans de mariage, voilà le premier mot dur et injuste que vous m'ayez adressé.

— Parce que, pour la première fois depuis notre mariage, je découvre, avec autant de surprise que de chagrin, qu'en certaines circonstances vous oublieriez peut-être l'intérêt de votre fils pour ne songer qu'à vos convenances personnelles.

— Puisse l'avenir ne pas cruellement démontrer qui de vous ou de moi parle en ce moment le langage d'une tendresse éclairée... Ah! mon ami, — ajouta madame Dumirail d'une voix altérée, — vous qui d'ordinaire témoignez d'un esprit si prudent et si sage, pouvez-vous?...

— En d'autres termes, ma sagesse a tourné en folie, et je déraisonne; madame, il m'est pénible de vous le déclarer... ce reproche touche à l'injure et me blesse profondément.

— Ah! votre injustice est révoltante... et je...

— Achevez, madame.

Madame Dumirail, trop émue pour répondre avec calme, se tut pendant quelques moments, se recueillit, et reprit avec un accent rempli de déférence et de tendresse:

— Mon ami, ce qui vient de se passer entre nous est un enseignement; Dieu veuille qu'il ne soit pas inutile. Tout à l'heure tu me disais : « Nous qualifions faussement d'envie notre regret de ce que la carrière de notre fils ne sera pas aussi brillante que celle de son cousin; d'honnêtes gens comme nous, aimant leur fils comme nous l'aimons, sont incapables de céder à de mauvais sentiments. » Hélas! pourtant, si l'on doit juger d'un sentiment par la bonne ou mauvaise influence qu'il exerce sur nous... Vois donc!... pendant vingt ans, nous n'avons jamais été désunis par un désaccord sérieux; nos rapports ont toujours été affectueux, dignes de notre estime mutuelle, et voici que, pour la première fois de notre vie, nous échangeons des paroles aigres,

chagrines, qui, de ma part, dis-tu, vont jusqu'à l'injure. T'injurier... moi, grand Dieu! qui ai pour toi autant de tendresse que de respect! Mon ami, je le demande à ta droiture, à ta raison, un sentiment généreux en principe aurait-il ces funestes conséquences? nous diviserait-il ainsi, nous qui chérissons notre fils? Va, crois-moi, mon ami, ne nous abusons pas! ce que nous avons éprouvé, car, moi aussi, pendant un moment, je l'ai ressenti, c'est de l'envie, la haineuse, la hideuse envie!... Elle a pris, pour nous égarer, le masque d'un généreux orgueil paternel, mais elle se trahit par ses œuvres, je la reconnais à la discorde qu'elle sème déjà entre nous! Ah! contre cette exécrable passion, je lutterai de toutes mes forces d'épouse et de mère. Oui, à cette lutte, mon ami, je suis résolue, parce que, en luttant, je défends mon fils!

— Défendre votre fils, madame... et contre qui? — s'écria M. Dumirail, d'abord quelque peu apaisé, sinon convaincu par les premières paroles de sa femme.

Puis, s'irritant de nouveau :

— Contre qui voulez-vous défendre votre fils?

— Contre sa propre faiblesse, mon ami, — répondit d'une voix ferme madame Dumirail, reconnaissant avec douleur la vanité de sa tentative conciliatrice; — oui, je défendrai mon fils contre sa faiblesse, et, s'il le fallait, contre la vôtre.

— Madame, cette audace...!

— Cette audace... au besoin... je l'aurai.

— C'en est trop; et qui donc, ici, madame, a le droit de décider de l'avenir de mon fils?

— Ah! fasse le ciel que, de cet avenir, ce ne soit pas vous, monsieur, qui décidiez, dans l'aberration d'esprit où je vous vois! Et, puisque vous ne voulez pas écouter la voix de la raison, je dois enfin vous dire ce que j'ai eu vingt fois sur

les lèvres, depuis le commencement de ce pénible entretien.

— Je suis curieux de vous entendre.

— Eh bien, monsieur, vous prêtez à notre fils une vocation qu'il n'a pas, d'ambitieux désirs qu'il n'a pas. C'est vous, oui, vous seul, qui, égaré par l'égoïsme de l'orgueil paternel, voulez pousser Maurice dans une voie nouvelle; car je vous défie d'affirmer qu'il vous ait dit un mot, un seul mot, de cette vocation qu'il vous plaît de lui supposer.

— Et quand cela serait, madame?

— Ainsi, vous l'avouez, c'est à l'insu de Maurice que...

— Et qu'ai-je donc à cacher, madame? Quoi donc de plus légitime, de plus respectable, que le sentiment d'un père qui, mettant son ambition, sa fierté dans le succès que son fils peut obtenir par son mérite, serait désireux de voir la carrière de son enfant éclatante et considérée? Ainsi, je déraisonne, je risque de compromettre l'avenir de Maurice, parce que je suis résolu, non de provoquer, mais de favoriser la vocation de mon fils, s'il voulait servir son pays dans l'une des plus nobles professions qu'il soit donné à un citoyen d'embrasser? Est-ce qu'en cela je suis en contradiction avec mes principes? Est-ce qu'avant-hier encore, madame, je ne vous disais pas : « Nous ne saurions, certes, désirer pour Maurice une condition plus douce, plus paisible, plus heureuse que celle qu'il a choisie; mais il en est de plus brillantes et de plus honorées, par cela qu'elles sont plus difficiles, plus laborieuses? »

— Ah! croyez-moi! au nom du ciel, croyez-moi! — reprit avec une croissante et douloureuse angoisse madame Dumirail; — malgré vous, ou à votre insu, et c'est là votre excuse, car vous êtes homme de bien, homme de cœur, vous cédez à l'égoïsme de la jalousie paternelle. Vous enviez votre sœur, de qui le fils est aujourd'hui décoré du titre

d'Excellence; ce titre vous a tourné la tête, voilà le vrai. Vous rêvez maintenant pour Maurice le titre d'Excellence... et à cette vanité, d'une réalisation si douteuse, vous sacrifieriez aveuglément aujourd'hui le bonheur de notre fils; non, non, cent fois non. Comme mère, comme épouse, je protesterai, je lutterai contre votre funeste ambition, tant que me restera la force ou le pouvoir de protester, de lutter.

— Eh bien, nous verrons, madame, dans cette lutte, à qui restera l'avantage. Mais, d'abord, retenez ceci : Dans le cas où, ainsi que cela est possible, Maurice désirerait entrer dans la diplomatie, il partirait pour Paris, afin d'y suivre son cours de droit et d'aller travailler au ministère des affaires étrangères, puisque le bonheur veut que j'aie rendu d'assez grands services à M. de Morainville pour pouvoir tout attendre de sa protection en faveur de mon fils, dont il facilitera les débuts diplomatiques. J'ai écrit ce matin même à ce sujet à M. de Morainville, le priant de me répondre courrier par courrier. Enfin, madame, mon égoïsme, mon imprévoyance, mon insanité d'esprit me laissent heureusement assez de judiciaire pour reconnaître que Maurice ne peut être abandonné seul à lui-même, à Paris, malgré la sollicitude tutélaire dont l'entourerait certainement M. de Morainville. Je vous propose donc d'accompagner notre fils à Paris, et, si vous refusiez d'accomplir ce devoir sacré... je l'accomplirais moi-même, après avoir affermé le Morillon, opération prompte, facile et avantageuse; car nos terres sont maintenant tellement mises en valeur, que je reçois chaque jour, de la part de personnes les plus solvables, l'offre de prendre à bail le Morillon pour trente mille francs par année. Voilà, madame, à quoi, le cas échéant, je suis décidé. Engagez maintenant, si cela vous plaît, une lutte impuissante contre moi, rien ne pourra ébranler ma volonté.

M. Dumirail fut interrompu par l'entrée de Jeane et de Maurice, accompagnés de Charles Delmare.

VI

M. Dumirail se tut et parut embarrassé à la vue de Jeane, de Maurice et de Charles Delmare. Celui-ci, remarquant l'animation des traits de son ami, sa physionomie empreinte d'une colère contenue, pressentit qu'une discussion orageuse venait d'éclater entre les deux époux, discussion dont il s'alarma d'autant plus qu'elle était absolument contraire à leurs habitudes et annonçait chez M. Dumirail une profonde perturbation morale.

Les deux fiancés, absorbés par la pensée de la démarche qu'ils venaient tenter auprès de leurs parents, avec la presque certitude de réussir, ne firent pas la même observation que leur cher maître ; mais tous deux ne purent cacher leur surprise, lorsque M. Dumirail, toujours si affectueux, leur dit brusquement, presque durement :

— Que voulez-vous? Vous voyez bien que je suis occupé à causer avec ma femme.

Et, s'adressant à Charles Delmare d'une voix moins brusque, mais dont l'accent témoignait d'une certaine impatience imprévue, M. Dumirail ajouta :

— Je ne comptais pas, mon cher voisin, avoir le plaisir de vous voir ce matin. Vous n'êtes donc pas allé au Morillon avant de venir ici ?

— Non, mon ami, j'ai monté directement au chalet. Aviez-vous laissé chez vous quelque recommandation à mon adresse?

— On devait vous dire que nous vous attendions pour dîner, mais qu'il était inutile de vous donner la peine de

monter au chalet, où nous désirions passer la journée absolument en famille.

Ces derniers mots: « Absolument en famille,» frappèrent Charles Delmare d'un profond et douloureux étonnement; il se voyait, pour la première fois depuis trois ans, exclu de l'intimité de ses amis ; la froideur soudaine et très-visible de M. Dumirail envers lui le persuadait qu'il était, ainsi que l'on dit, de trop ; mais la circonstance était à ses yeux assez grave pour qu'il n'écoutât pas le ressentiment de la susceptibilité blessée ; il résolut donc de ne point paraître s'apercevoir de la froideur de son ami, remarquant, d'ailleurs, que madame Dumirail, de qui la figure triste et altérée le frappa, semblait l'engager du regard à rester, il resta.

— Mon père, — dit Maurice à M. Dumirail, — avant-hier au soir, toi et ma mère, vous nous avez fiancés, nous promettant de hâter autant que possible l'époque de notre mariage. Nous venons, Jeane et moi, te rappeler, ainsi qu'à ma mère, votre promesse.

— Et dans cette promesse nous mettons tout notre espoir, — ajouta Jeane ; — car cette promesse doit assurer le bonheur de notre vie.

— Béni soit Dieu ! — pensait madame Dumirail jetant un regard expressif à Charles Delmare, qui en comprit la signification ; — béni soit Dieu ! Maintenant, je ne redoute plus les suites de ma lutte contre l'aberration de mon mari. Mon fils lui-même est mon auxiliaire, qu'ai-je à craindre ?

M. Dumirail, malgré la contrariété, le désappointement que lui causait la démarche des deux fiancés, se domina, et répondit à son fils d'une voix affectueuse et grave :

— Ta mère et moi, mon cher Maurice, serons fidèles à notre promesse, puisque ton union avec ta cousine comble nos vœux. Seulement, quant à ce qui est de hâter l'époque

de votre mariage, je te demande instamment de mûrement réfléchir; Jeane et toi, vous êtes encore très-jeunes. Or, telle ou telle circonstance imprévue pourrait te faire regretter trop de précipitation à contracter si jeune un engagement indissoluble.

— Mon père, nous avons mûrement réfléchi, Jean et moi; nous sommes certains, elle te l'a dit, de trouver le bonheur dans ce mariage et dans notre résolution de passer ici nos jours près de vous.

— Jamais vous n'avez été mieux inspirés, mes enfants, — dit vivement madame Dumirail, — et, ainsi que vous, nous hâtons de tous nos désirs le jour de votre union.

— Sans doute, — reprit M. Dumirail contenant son impatience et son irritation. — Ainsi, mon fils, tu es bien résolu à rester cultivateur?

— Oui, mon père.

— Te crois-tu certain... aussi certain, toutefois, que l'on peut l'être... qu'à ton goût pour l'agriculture ne succédera pas une autre vocation?

— Je ne le pense pas.

— Ah! Maurice, quelle douce joie tu me causes en parlant ainsi, — dit madame Dumirail. — Je n'ai point, d'ailleurs, lieu de m'étonner; combien de fois ne nous as-tu pas dit : « Laboureur je suis né, laboureur je mourrai! »

— Ainsi, — reprit M. Dumirail parvenant à dominer la colère croissante que lui causait l'intervention de sa femme, — ainsi, mon ami, tu ne vois rien de désirable au delà de la modeste et obscure condition qui t'est réservée? ainsi, tu ne regrettes et tu ne regretteras jamais... je te cite ce fait parce que nous l'avons sous les yeux... tu ne regretteras jamais, dis-je, de n'avoir pas, par exemple, élevé ton ambition, très-louable, d'ailleurs, jusqu'à une carrière

aussi brillante que celle de ton cousin San-Privato ?

— S'il faut te dire la vérité, mon père, certaines velléités ambitieuses s'étaient éveillées en moi depuis l'arrivée de mon cousin, — répondit Maurice ; — mais cette ambition a été éphémère.

— J'en étais sûr ! mes pressentiments ne me trompaient pas ! — se dit M. Dumirail triomphant et plus que jamais décidé à persévérer dans ses projets.

Puis il reprit tout haut, s'adressant à Maurice :

— Ce que tu viens de m'apprendre là, mon cher enfant, est un aveu de la plus haute importance. Et d'où vient que tu nous avais caché jusqu'ici cette velléité d'ambition, des plus louables, je te le répète?

— Maurice vous l'avait cachée par cette raison fort simple, mon ami, que l'ambitieuse velléité de ce cher enfant a été, grâce à Dieu, aussi éphémère que soudaine, — reprit Charles Delmare ; — et, tout à l'heure encore, il nous disait...

— Mon cher voisin, — reprit froidement M. Dumirail, — la question dont il s'agit a, selon moi, une telle gravité, que vous trouverez bon que mon fils me réponde librement et en dehors de toute influence, si bien intentionnée, d'ailleurs, qu'elle puisse être.

— La réponse de Maurice est à ce point conforme à sa pensée, qu'en entrant ici, sa première parole a été de nous dire qu'il ne voulait jamais nous quitter, — ajouta madame Dumirail. — Il est donc hors de doute que...

— Pardon si je t'interromps, ma chère amie, — dit M. Dumirail s'efforçant de donner à son accent, à sa physionomie, l'affectuosité dont il témoignait habituellement envers sa femme, ne voulant pas laisser soupçonner leur récent discord aux deux fiancés ; — je te ferai la même observation qu'à notre cher voisin : notre fils doit nous dire, libre-

ment et sans réticence, sa pensée... sa pensée tout entière... en une conjoncture si grave.

Et, s'adressant à Maurice :

— Tu me disais, mon ami, que, depuis l'arrivée de ton cousin, certaines velléités ambitieuses s'étaient éveillées en toi ?

— Il est vrai, mon père; mais cette ambition ne m'était pas, à bien dire, personnelle; ce n'est pas pour moi que j'étais ambitieux.

— Pour qui donc l'étais-tu, mon fils?

— Pour Jeane; j'aurais voulu lui sacrifier mes goûts rustiques, si ses goûts, à elle, eussent été différents des miens; j'eusse été heureux de lui apporter un nom dont elle aurait pu s'enorgueillir!

— Mais j'ai répondu à Maurice que mon unique désir au monde était de devenir sa femme et de continuer de vivre parmi vous, chère tante, cher oncle, qui déjà me donniez le doux nom de fille! — dit Jeane. — Aussi ai-je supplié Maurice de renoncer à une ambition dont j'étais le seul mobile.

— En cela, ma chère Jeane, tu as eu tort, — reprit presque sévèrement M. Dumirail; — tu as eu grand tort.

— Selon moi, au contraire, chère enfant, tu as fait preuve d'un excellent esprit, d'une sage et prévoyante tendresse pour Maurice; aussi, je te félicite du fond de l'âme, — reprit madame Dumirail. — Notre ami, M. Delmare, est, je n'en doute pas, de mon avis, sur la conduite de notre chère Jeane en cette occasion.

— Vous n'en pouvez douter, madame, et j'ajouterai que...

— Ma chère Julie, et vous, mon cher voisin, vous êtes, soit dit sans reproche, de terribles interrupteurs, — reprit M. Dumirail s'efforçant de sourire. — Vraiment, si vous m'interrompez encore, je serai obligé d'aller me chambrer seul avec nos deux enfants, afin d'échapper à vos inter-

ruptions. Je te reprochais, Jeane, d'avoir cherché à éteindre la généreuse émulation de Maurice au lieu de l'exciter. Crois-moi, je songe autant à son intérêt qu'au tien en t'adressant ce reproche. Qui sait, ma chère enfant, si toi-même, un jour, tu ne serais pas glorieuse d'appartenir à un homme qui devrait sa haute position à son mérite? et cette haute position, Maurice pourrait la conquérir, soutenu, encouragé par toi; puisses-tu ne jamais regretter de l'avoir détourné d'un si noble but, et, un jour, ne pas te trouver humiliée de n'être que la femme d'un cultivateur!

— Ah! voilà quelle était ma crainte! — reprit Maurice, qui, plein d'une confiante déférence dans le jugement et la sagesse de M. Dumirail, sentait faiblir ses dernières résolutions. — Cette crainte, tu la réveilles, mon père... hélas! plus vive que jamais!

— Maurice, je t'en supplie, — dit Jeane; — rappelle-toi notre entretien de ce matin.

— Je me le rappelle, et cependant je sens renaître mes doutes, — répondit Maurice avec anxiété. — Ah! combien est pénible cette indécision!

— Je ne veux peser en rien sur ta détermination, — reprit M. Dumirail; — tu réfléchiras. J'ajouterai seulement que, dans le cas où tu voudrais embrasser la carrière diplomatique, aucun sacrifice ne me coûterait pour te mettre à même de la parcourir convenablement. Tu partirais le plus tôt possible avec ta mère et Jeane pour Paris; notre ami, M. de Morainville, dirigerait le cours de tes travaux; j'affermerais le Morillon, et bientôt j'irais vous rejoindre; enfin, lorsque tu serais attaché à quelque ambassade, nous voyagerions avec toi. Je ne suis, comme on dit, jamais sorti de mon village, je ne pourrais désirer plus agréable occasion de voir du pays. Jeane et toi seriez toujours fiancés; votre mariage aurait lieu

lorsque, grâce à ton intelligence, à ton zèle et à l'appui de M. de Morainville, tu n'aurais plus rien à envier à ton cousin Albert; alors, sois-en persuadé, notre chère Jeane serait ravie de te voir parvenu si haut, et elle t'en aimerait davantage.

— Ainsi, mon père, ni vous, ni ma mère, ni Jeane ne me quitteriez, dans le cas où j'irais à Paris ou en pays étranger? — reprit Maurice, de plus en plus ébranlé, séduit par cette riante perspective.

Et, cédant à la faiblesse et à l'irrésolution de son caractère, puis s'adressant à sa fiancée :

— Jeane, c'est bien tentant!

— Si séduisante que soit cette tentation, résistes-y, Maurice, résistes-y, je t'en conjure! — dit Jeane d'un ton suppliant. — Je te le répète, je n'ai pour toi aucune ambition, et...

— Ma chère Jeane, — reprit très-sévèrement M. Dumirail, — il m'est pénible de remarquer ta persistance à jeter le désaccord entre moi et Maurice, à cette heure où il partage absolument ma manière de voir.

— Mon oncle, permettez-moi de...

— Non, je ne te permettrai pas de te mettre ainsi toujours en opposition formelle avec mes désirs, alors qu'ils n'ont d'autre but que le bien de mon fils.

— Je me tais, mon oncle, — répondit Jeane profondément attristée; — excusez-moi, je me tais.

— Cependant, mon ami, — reprit madame Dumirail, — Jeane est assez intéressée dans la résolution dont il s'agit pour exprimer son opinion.

— Ma chère Julie, il est inutile d'entamer une discussion; Maurice aura le temps de réfléchir, de se décider librement, car, je le répète, je ne prétends en rien l'influencer.

— Mon cher ami, — dit Charles Delmare cachant sous un affectueux sourire ses mortelles angoisses, — une amitié déjà

ancienne a ses droits, et sans doute vous me permettrez de vous demander comment il se fait qu'avant l'arrivée de M. San-Privato ici, vous vous montriez profondément satisfait de ce que Maurice, suivant votre exemple, cultiverait les champs paternels... tandis que maintenant, au contraire, vous...

— Pardon, mon cher monsieur Delmare, — dit sèchement M. Dumirail ; — je vous ferai observer que j'ai soixante ans passés, quelque bon sens, le sentiment de mes devoirs de père de famille, une tendresse éclairée pour mon fils et une volonté inébranlable; c'est vous dire que, tout en appréciant, comme je le dois, l'excellente intention qui vous guide, vous trouverez bon que je ne tienne pas compte de vos objections, et surtout que je m'abstienne de répondre à une question dont ma juste susceptibilité pourrait se blesser.

— J'en serais désolé, mon ami, car rien n'est plus éloigné de ma pensée que de vous blesser..., — répondit Charles Delmare. — N'accusez que ma franchise... vous y avez tant de fois fait appel, que j'avais cru pouvoir, ou plutôt devoir aujourd'hui vous parler en toute sincérité.

— Mille remercîments de votre bon vouloir; mais je n'accepte les conseils que lorsque je crois bon de les demander.

— Cependant les circonstances dans lesquelles vous avez fait appel à la sincérité de mon amitié étaient moins graves peut-être que celle dont il s'agit à cette heure.

— En vérité, — reprit impatiemment M. Dumirail, — il est inconcevable que l'on s'obstine à conseiller les gens quoi qu'ils en aient!

— Cette obstination, croyez-le, mon ami, a sa source dans une affection si vraie, que...

— Monsieur! — s'écria M. Dumirail perdant toute mesure, — savez-vous que votre persistance... devient intolérable?

Charles Delmare, ne doutant plus, depuis quelques moments surtout, du désir de M. Dumirail de provoquer entre eux une rupture, s'était efforcé de la conjurer, ne paraissant pas remarquer la sécheresse et l'aigreur croissantes des paroles de son interlocuteur; il tenta un dernier effort et reprit :

— Nous sommes de trop vieux amis, mon cher Dumirail, pour qu'une vivacité de votre part puisse jamais me choquer. Je connais, Dieu merci, depuis longtemps vos sentiments à mon égard...

— Eh! monsieur, la nature de ces sentiments ne peut-elle pas avoir changé?

— De grâce, que voulez-vous dire?

— Je veux dire, monsieur, puisqu'il faut parler net, qu'un véritable ami ne cherche pas, ainsi que vous le faites aujourd'hui, à jeter la discorde entre le père et le fils, entre l'épouse et le mari.

— Moi, grand Dieu?

— Vous, monsieur!

— Ah! mon ami! — s'écria madame Dumirail, — pouvez-vous adresser un pareil reproche à M. Delmare! Vous n'y songez pas. Non! non, ce serait le comble de l'ingratitude.

— Vous voyez, monsieur, vous voyez le fruit de votre intervention obstinée dans nos plus chers intérêts de famille! — dit amèrement M. Dumirail à Charles Delmare; — ma femme m'accuse d'ingratitude en présence de mes enfants, et il n'a pas tenu à vous que mon fils ne m'accusât de déraison; peut-être comprendrez-vous enfin, monsieur, que...

— Il suffit, monsieur, je me retire, — répondit Charles Delmare avec une dignité triste. — Vous regretterez bientôt un moment d'emportement dont je suis, non pas blessé... mais cruellement affligé... parce que de cet emportement je con-

nais la cause, après tout honorable. Adieu, monsieur ; soyez-en certain, je ne me souviendrai jamais que de la douce cordialité de nos relations pendant les trois années que j'ai eu l'honneur d'être reçu dans votre famille.

Et, s'adressant à madame Dumirail et aux deux fiancés, Charles Delmare quitta la chambre en disant :

— Adieu, madame ; adieu, mademoiselle Jeane ; adieu, mon cher Maurice !

VII

M. Dumirail, après la sortie de Charles Delmare et pendant le moment de stupeur douloureuse où une rupture si imprévue jetait sa femme et les deux jeunes gens, dit à Jeane, en lui faisant signe de le suivre :

— Viens, mon enfant, j'ai à t'entretenir d'un sujet qui te concerne exclusivement... Tu reviendras ensuite auprès de ta tante et de Maurice.

La jeune fille suivit M. Dumirail. Il la fit asseoir et s'assit près d'elle sous la galerie rustique dont était précédé le chalet, et dit :

— Mon enfant, tu aimes tendrement Maurice, n'est-ce pas?

— De toute mon âme.

— Tu désires l'épouser?

— C'est le plus cher de mes vœux.

— Ce mariage comble aussi nos vœux ; il ne saurait donc rencontrer d'autres obstacles que ceux que tu y apporterais toi-même.

— Moi, grand Dieu !

— Je m'explique. Tu exerces sur l'esprit de Maurice une grande influence.

— Il a foi dans mon amour et confiance dans mon dévouement... voilà tout !

— Quelle qu'en soit la cause, cette influence existe. Ainsi tu étais le mobile de la louable ambition de Maurice, et cette ambition, inspirée par toi, a été momentanément étouffée par toi.

— Je la croyais, je la crois dangereuse pour le repos, pour le bonheur de Maurice.

— Je pense absolument le contraire, et tu m'accorderas, j'imagine, un certain discernement en ce qui touche les véritables intérêts de mon fils? Il suit de là que, si, malgré mes instances, tu persistes à détourner Maurice d'une ligne de conduite que, pour mille raisons, je veux lui faire suivre, il me sera démontré que tu agis sciemment ou plutôt aveuglément contre ses intérêts bien entendus. En ce cas, je te le déclare, Jeane, je te le déclare formellement, si pénible que me soit la pensée de chagriner mon fils, et de t'affliger aussi... tu ne seras jamais sa femme! Si, au contraire, tu le ramènes à ses premiers projets, il dépendra de toi de hâter l'époque de votre union, en stimulant la généreuse émulation de ton fiancé, afin qu'il parvienne le plus tôt possible à une position dont nous serons tous justement enorgueillis.

— Ainsi, mon oncle, — balbutia Jeane d'une voix altérée, — telle est votre résolution?

— Telle est ma résolution inébranlable.

— De grâce, écoutez-moi!

— Veux-tu, oui ou non, partager, favoriser mes vues au sujet de Maurice?

— Mon Dieu!... laissez-moi vous dire...

— Inutiles paroles!... Est-ce oui?... est-ce non?

— Eh bien, non! — s'écria Jeane, les yeux pleins de larmes et vaillamment fidèle à sa conviction; — non... non... cent fois non! Je mourrai fille, mais je n'aurai pas concouru à faire volontairement le malheur de Maurice et le

mien. Ah! mon oncle! si vous saviez, si vous saviez...

— Ce que je sais me suffit, ma pauvre enfant, — reprit M. Dumirail, qui, malgré son aberration passagère, se sentait ému de la courageuse abnégation de la jeune fille, à laquelle il était sincèrement affectionné; — tu le vois, et, ainsi que je te l'ai dit... toi... toi seule devais mettre un invincible obstacle à un mariage qui comblait nos vœux... Qu'il en soit donc ainsi! Je déplore ta funeste obstination; mais tu ne perds rien dans mon estime, tant s'en faut. Seulement, je dois te dire qu'en tout état de cause, soit que mon fils reste ici, soit qu'il suive une autre carrière, il n'est plus convenable, il n'est plus possible, tu le comprends toi-même, que, nos projets de mariage étant rompus, tu continues d'habiter avec nous; j'aviserai, d'ailleurs, aux moyens de te caser de façon à ce que tu regrettes le moins qu'il se pourra notre maison, devenue pour toi, chère fille, la maison paternelle, — ajouta M. Dumirail attendri. — Mais je veux croire que la réflexion t'éclairera; j'attendrai jusqu'à demain ta réponse définitive. Je ne te demande d'ailleurs nullement de garder envers Maurice le secret de notre entretien. Agis à ce sujet comme bon te semblera. Je t'en adjure de nouveau, chère Jeane, réfléchis mûrement, et j'espère encore que ta résolution sera telle que je la souhaite pour notre bonheur à tous.

VIII

Quatre jours après que s'étaient passées les scènes précédentes, Geneviève filait son rouet dans la cuisine et se disait, essuyant ses yeux rougis par des larmes récentes :

— Ah! que de malheurs! que de malheurs! Mon pauvre Charles, brouillé avec M. Dumirail, n'ose pas retourner ou-

vertement au Morillon. Il est allé depuis deux jours rôder sous la terrasse, dans l'espoir d'apercevoir sa fille, M. Maurice ou sa digne mère; au moins ceux-là sont du parti de mon fieu! Il a écrit hier une lettre que j'ai portée à M. Dumirail. Celui-ci a fait répondre qu'il enverrait la réponse... Qu'est-ce que tout cela va devenir, mon Dieu? qu'est-ce que tout cela va devenir?... Voilà donc mon Charles séparé de sa fille, ni plus ni moins que si l'on savait qu'il est le prétendu Wagner... Scélérat de muscadin!... c'est lui qui a causé tout le mal... Jour de Dieu! quand je pense à cela... il me prend, à moi qui ne tuerais pas un poulet... il me prend des rages... des rages!

Une expression sinistre assombrit la figure débonnaire de la vieille nourrice : sa main, tremblante de colère, imprimait à son rouet un mouvement rapide et saccadé ; soudain, prêtant l'oreille du côté du jardin :

— J'entends des pas... Qui vient là ?

Geneviève se lève, et, ouvrant entièrement la porte entrebâillée, elle ajoute :

— C'est Josette, une des servantes du Morillon. Elle tient une lettre à la main ; c'est sans doute la réponse de M. Dumirail.

La servante, en effet, s'approche, entre dans la cuisine, et, s'adressant à la nourrice :

— Bonjour, mère Geneviève !

— Bonjour, Josette !

— Voilà une lettre de notre maître pour ce brave M. Delmare.

— Bonne Josette... vous aimez aussi mon fieu, vous ?

— Dame... il est toujours si avenant pour un chacun... aussi, tout le monde l'aime au Morillon.

— Et quoi de nouveau chez vous?

— Oh! bien du nouveau, mère Geneviève, tout est depuis hier au soir sens dessus dessous à la maison, depuis que monsieur a reçu une lettre de Paris, qu'il attendait avec impatience.

— Comment donc cela?

— On fait des malles... des préparatifs de voyage.

— Qui est-ce donc qui s'en va en voyage, Josette?

— Notre maîtresse, ainsi que mademoiselle Jeane et M. Maurice.

— Bonté divine! ils partent!... Et où vont-ils?

— A Paris, la grande ville, et je crois bien qu'ils m'emmèneront.

— Ils vont à Paris, miséricorde! — murmura la nourrice joignant les mains avec angoisse; — ah! mon pauvre fieu!

— Qu'avez-vous donc, mère Geneviève?

— Rien... rien... Mais, dites-moi, est-ce que M. Dumirail est aussi du voyage?

— Non, il reste au Morillon; il ira rejoindre plus tard madame à Paris.

— Et la famille... quand part-elle?

— Dans deux heures.

— Dans deux heures!

— Au plus tard. On est allé chercher des chevaux de poste à Nantua. Madame voulait prendre la diligence... mais j'ai entendu monsieur lui dire : « Mon fils peut bien voyager en poste comme mon neveu; on reconduira ainsi la calèche que ma sœur a laissée. »

— Josette, est-ce que madame, M. Maurice et mademoiselle Jeane ont l'air content de quitter le pays?

— Tant s'en faut! Madame a pleuré toute la nuit, et elle a eu une espèce d'attaque de nerfs, m'a dit Marcienne...

— Et mademoiselle Jeane?

— Elle a l'air triste à mourir.

— Et M. Maurice?

— Lui?... Il n'a pas l'air si malcontent que sa mère et mademoiselle Jeane. Il a dit à Gervais, qui l'aidait à faire sa malle : « Je vais donc enfin le voir, ce fameux Paris!... Je ne le désirais pas, tant s'en faut! je préférais nos montagnes; mais, une fois que l'on y est, ce doit être curieux à voir, cette grande ville... seulement, je regrette de partir si vite, je n'ai pas d'autre habit de ville que mon costume noir qui date de dix-huit mois. — Oh! monsieur Maurice, les tailleurs ne vous manqueront pas à Paris, a répondu Gervais; votre papa a fièrement de quoi les payer... les tailleurs! —Je me ferai certainement habiller à neuf en arrivant, a ajouté M. Maurice. Je ne veux pas avoir l'air trop provincial... »

Et, s'interrompant, Josette ajouta, pensive et attristée :

— Savez-vous une chose, mère Geneviève?

— Qu'est-ce?...

— Tout le monde, au Morillon, a le cœur gros, bien gros, en voyant s'en aller madame, M. Maurice et mademoiselle Jeane... parce que, d'abord, faute d'eux, la maison va paraître bien ennuyeuse à ceux qui y restent... et puis...

— Et puis... Josette?

— Mère Geneviève... croyez-vous aux présages?

— Assurément...

— Eh bien, il semble, à cause des présages, que l'on ne reverra plus au Morillon, ni madame, ni son fils, ni mademoiselle Jeane... car... Mais vous allez rire de moi, mère Geneviève...

— Je n'ai pas le cœur à la risée... Allez... Josette, continuez.

— Figurez-vous donc que les chouettes nichées dans le

vieux donjon du Morillon se sont, toute la nuit durant, mises à crier, à gémir, tandis que nos chiens de garde hurlaient à la mort!... Non, jamais, voyez-vous, mère Geneviève, on n'entendra hurler la mort d'une manière si terrible; aussi le vieux Gervais nous disait ce matin : « Mauvais présage pour nos maîtres, qui s'en vont à Paris... mauvais présage pour eux et pour nous!... Qui sait si nous les reverrons? »

— Ah! Josette, « Chien qui hurle à la mort, annonce le mauvais sort, » dit le proverbe en mon pays, — répondit Geneviève en frissonnant; — et ils n'ont jamais tort, les proverbes.

— Adieu, mère Geneviève!... Voilà votre brave fieu, comme vous dites, — reprit Josette voyant s'approcher rapidement Charles Delmare, à qui elle fit sa plus belle révérence.

Puis elle traversa l'allée du jardin et s'éloigna.

IX

Charles Delmare, douloureusement préoccupé, s'aperçut à peine de la présence de Josette, et se laissa tomber sur l'un des escabeaux de la cuisine, en disant avec accablement :

— Je n'ai pu entrevoir, depuis trois jours, ni madame Dumirail... ni Maurice... ni ma fille... personne!

— Mon Charles... du courage!...— dit la nourrice tâchant de raffermir sa voix; — il t'en faut, du courage... Josette, en m'apportant pour toi cette lettre de M. Dumirail, m'a dit ce qui se passe au Morillon... Ils partent pour Paris.

— Qui cela?

— M. Maurice, sa mère et ta Jeane!

— Ils partent?...

— Dans deux heures...

— Je devais m'attendre, je m'attendais à ce nouveau coup, et pourtant il m'abat!... — murmura Charles Delmare. — Ainsi... le sort en est jeté... plus d'espoir... ils partent!

— Oui, sauf M. Dumirail; ils vont se mettre en route; ils doivent voyager en poste dans la voiture du muscadin.

— Ah! la vanité!... la vanité!... Avant-hier, M. Dumirail blâmait sa sœur de voyager ainsi.

— Toute la maison a la mort dans l'âme; il leur semble, à ces bonnes gens, mon pauvre fieu, qu'ils ne reverront plus leurs maîtres. Les chouettes, toute la nuit, ont gémi, les chiens ont hurlé la mort!...

— Oh! gardiens fidèles du foyer domestique, votre instinct ne vous trompe pas! Vous vous réaliserez, funestes prophéties! — dit Charles Delmare cédant malgré lui à une sorte d'appréhension superstitieuse. — Perdus... peut-être... perdus! Jeane, ma fille... Maurice!... Ah! pour vous... quel avenir je prévois... puissiez-vous démentir mes prévisions! A quelle fatalité obéit donc cette malheureuse famille? Que Maurice et Jeane, habitués à respecter l'autorité de M. Dumirail, aient subi son influence, si contraire à leur première impulsion et à mes avis, à la rigueur, je le comprends... Mais madame Dumirail, elle, douée d'un caractère ferme et d'une haute raison; elle, mère pénétrée des dangers que va courir son fils, comment a-t-elle pu consentir à ce voyage?... Hélas!... pauvre femme!... je l'accuse à tort... Incapable de triompher de l'opiniâtreté de son mari, que pouvait-elle faire, sinon de deux maux choisir le moindre, et accompagner son fils à Paris?

— Si tu lisais la lettre de M. Dumirail, mon Charles, tu apprendrais peut-être quelque chose, — dit Geneviève navrée en présentant la lettre à Charles Delmare; — lis donc tout de suite sa réponse.

— Ah!... sa réponse, je la devine. L'orgueil paternel a troublé la raison de cet homme ordinairement plein de sagesse.

Et Charles Delmare, brisant le cachet de l'enveloppe, lut ce qui suit :

« Monsieur,

» Tout en appréciant la nature du sentiment qui vous a déterminé à m'écrire, malgré la vivacité de notre dernière explication et la rupture qui s'en est suivie, je ne peux cependant vous le cacher, monsieur, il m'a paru blessant, pour ma dignité de père de famille, de recevoir de vous, sous la forme épistolaire, une sorte de leçon qu'il ne m'avait pas convenu de recevoir verbalement il y a deux jours.

» J'ai, monsieur, plus que personne, conscience et connaissance de mes devoirs envers mon fils et ma pupille, que je considère comme ma fille.

» L'avenir prouvera qui de vous ou de moi est aujourd'hui dans l'erreur. La vôtre, monsieur, a sa source dans les funestes conséquences de votre orageuse jeunesse; vous n'avez pas su résister à de coupables égarements; vous jugez autrui d'après votre propre faiblesse, sans tenir compte de la différence essentielle des éducations.

» J'ai une foi plus ferme, et surtout plus éclairée que la vôtre dans la solidité des principes dont, ma femme et moi, nous avons nourri mon fils; grâce à ces principes, il saura éviter ces terribles écueils que vous semblez vous plaire à signaler avec une regrettable exagération. Heureusement, je ne suis plus d'un âge à appréhender les fantômes.

» J'ajouterai, monsieur, que j'ai été surpris, et, il faut le dire, indigné des craintes à la fois inexplicables et offensantes que vous manifestez au sujet de l'avenir de ma nièce, par

cela seulement que son mariage est ajourné de quelque temps, et qu'elle doit accompagner madame Dumirail à Paris.

» Il se peut, monsieur, que les dangereux succès de votre jeunesse vous aient donné le droit de douter de certaines femmes; mais il en est d'autres que leur pureté native, que leurs angéliques vertus auraient dû sauvegarder de vos soupçons; ma nièce était de celles-là, monsieur, et je m'aperçois avec douleur, et trop tardivement, que son innocence et sa candeur, que mieux que personne vous auriez dû apprécier en vivant parmi nous, ne lui ont pas mérité grâce à vos yeux.

» Je vous demanderai, enfin, monsieur, de quel droit vous prétendez vous immiscer dans la direction future d'une jeune personne qui vous est absolument étrangère ?

» Vous paraissez, monsieur, me rendre responsable de je ne sais quels malheurs imaginaires dont ma nièce pourrait être victime. Sachez que j'accepte la responsabilité de mes actes; ils ne relèvent que de ma conscience : elle est pure et tranquille.

» Un mot encore, monsieur. Croyez-le bien, loin de redouter les conséquences de la généreuse ambition que je ressens pour mon fils, et qu'il partage, je m'enorgueillis, je m'enorgueillirai toujours de cette ambition, parce qu'elle sera couronnée d'un succès mérité, j'en ai la ferme espérance : mon excellent ami, M. de Morainville, m'écrit à l'instant de Paris qu'il facilitera de tout son pouvoir l'entrée de la carrière diplomatique à mon fils, et que son avancement est certain, grâce à la rare intelligence que, lors de son dernier séjour ici, M. de Morainville a remarqué dans Maurice. Vous le voyez, monsieur, tout le monde ne partage pas vos craintes, si désobligeantes à son égard.

» Vous m'objectez que, complétement inexpérimentés de la vie de Paris, ma femme et moi, nous serons hors d'état

de guider sagement mon fils et de faire raisonnablement la part des nécessités de la jeunesse, puisque nous l'exposons à une foule de tentations... Rassurez-vous, monsieur; Maurice respectera l'autorité paternelle tout aussi bien à Paris qu'il la respectait au Morillon.

» En terminant, vous m'engagez, monsieur, dans le cas où vos avis ne prévaudraient pas auprès de moi, à conserver cette lettre, parce que, dites-vous, les malheurs de famille que vous redoutez pouvant nous rapprocher un jour, je ferai peut-être alors appel à vos conseils, et qu'ainsi leur autorité, quant à l'avenir, sera constatée par vos prévisions actuelles. Votre vœu sera satisfait, monsieur, je conserverai soigneusement votre lettre ; mais j'ajouterai, à regret, que je la conserverai comme un regrettable témoignage de l'aberration où a pu tomber un homme que longtemps j'avais cru doué d'un esprit juste, d'un sens droit, d'un caractère généreux et bienveillant, tandis qu'il est dominé par l'impérieuse et aveugle prétention de se poser et surtout de s'imposer en censeur, en directeur de la conduite d'autrui.

» Quant à vos insinuations au sujet de ma sœur et de mon neveu, qui, selon vous, désiraient méchamment la rupture du mariage de Maurice et de Jeane, ces insinuations sont tellement vagues, quoique fort malveillantes, que je n'ai pas dû m'y arrêter sérieusement.

» Soyez donc assuré, monsieur, qu'il m'en coûte extrêmement de voir se rompre de la sorte des relations jadis amicales, commencées et continuées sous de si heureux auspices ; je n'oublierai jamais les services désintéressés que vous avez rendus à mes enfants.

» Pourquoi faut-il que vous ayez malheureusement oublié que la plus étroite intimité n'autorise jamais un étranger à s'ériger en dominateur d'une famille dont le chef, grâce à

Dieu, n'a besoin des avis de personne pour comprendre et pratiquer ses devoirs.

» Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

» Dumirail.

» *P.-S.* Je crois, monsieur, devoir vous prévenir que toute tentative de rapprochement ou de correspondance avec moi resterait sans succès. Épargnez-moi donc le véritable chagrin que j'aurais de laisser vos lettres désormais sans réponse. »

X

Charles Delmare lut cette lettre avec l'accent d'une tristesse profonde, mais sans amertume, sans colère; puis, douloureusement accablé, il dit :

— Telle est donc la réponse de M. Dumirail à une lettre dont chaque mot partait du cœur! une lettre où l'amitié la plus éclairée, la plus vive, respirait dans tous les conseils que me pouvait suggérer ma longue et cruelle expérience des choses de la vie! Mais à cette réponse je devais m'attendre; l'erreur de cet homme de bien est d'autant plus dangereuse qu'elle procède d'un sentiment généreux en soi : voir son fils parcourir une brillante carrière et s'élever par son mérite. Hélas! mon pauvre père obéissait aussi à un sentiment généreux, en se disant : « Je mets mon luxe, mon orgueil dans mon fils; mon unique joie est de le voir jouir du fruit de mes longs et pénibles labeurs. » O mystères insondables de la destinée! L'avenir de cette famille était compromis par la funeste influence de San-Privato! Un concours de circonstances inespérées éloigne cet homme fatal! le danger disparaît avec lui. La confiance, l'espoir renaissent dans le cœur de Jeane et de Maurice; leur instinct

les guide dans la voie qui devait les conduire à un bonheur assuré; ils pressent M. Dumirail de les marier; leur vœu le plus cher, le plus sincère, est de continuer de vivre ici... où ils n'auront ni l'occasion ni la tentation de faillir... et c'est lui... lui, ce père de famille, ordinairement si intelligent, si sage, qui les pousse peut-être à leur perte, malgré mes avertissements, mes instances, mes prières!... Mon Dieu! ma fille aussi va peut-être courir à sa perte! Et cet homme ose me demander de quel droit je m'intéresse à mon enfant... Misère de moi!... je le...

Mais, refrénant cet emportement, Charles Delmare ajoute:

— Hélas! M. Dumirail dit ce qu'il doit dire. A ses yeux, aux yeux du monde, que suis-je pour Jeane?... Un étranger! Malheur!... malheur!... voir son enfant en péril et rester là, cloué, inerte, immobile, impuissant à secourir, à sauver cet être adoré par qui seul, pour qui seul vous vivez... N'est-ce pas à se croire sous l'obsession d'un rêve horrible! Ah! Providence, hasard ou fatalité, le crime a souvent des châtiments terribles. M'est-il donc réservé de subir la peine vengeresse de la dissipation, de l'adultère et du meurtre dans la personne de ma fille?...

Geneviève n'osait interrompre Charles Delmare, sentant la vanité des consolations qu'elle pouvait lui offrir; elle le contemplait en sanglotant. Il resta pendant quelques instants replié, affaissé sur lui-même; puis soudain il se redresse, se lève brusquement, et, prenant dans ses mains les mains de sa nourrice, il lui dit d'une voix altérée:

— Bonne mère... tu m'as déjà donné bien des preuves de dévouement. Ce n'est pas assez, j'attends de toi davantage encore!

— Ah! mon Charles, est-il possible! — s'écria la nourrice, moitié ravie, moitié pleurant. — Bonté divine! si je

pouvais... mon Dieu... tu sèches mes larmes... Je suis navrée... pourtant tu me mets presque la joie au cœur, en me disant que je peux quelque chose pour toi. Oh! dis vite, dis vite; que faut-il faire?

— Partir pour Paris.

— Ça ne pèsera pas une once, mon fieu, — répond résolûment Geneviève. — Deux chemises et deux paires de bas dans un mouchoir... et en route! Quand faut-il partir?

— Demain.

— Aujourd'hui, si tu veux... Mais toi?

— Je t'accompagne.

— A Paris?

— Oui.

— Jésus, mon Dieu! mais tu veux donc me rendre tout à fait heureuse, malgré le chagrin où je te vois, mon Charles? Quoi! je ne te quitterai pas?... C'est vrai! bien vrai! je ne te quitterai pas?

— Me quitter, nourrice! me quitter, bonne mère! vivre sans toi dans cette ville maudite, ne t'avoir pas là pour me consoler, me réconforter au milieu des malheurs que je prévois?

— Mais, mon Charles, —reprend soudain Geneviève avec appréhension, — pour aller à Paris, pour y vivre, il faut de l'argent.

— N'en avons-nous pas?

— Si... mais pas beaucoup. Il reste onze cents francs sur les quinze cents que tu m'as remis au mois de janvier pour les dépenses de l'année, sans compter mes économies de la rente de cinq cents francs que m'a laissée ton brave homme de père, puisqu'ici, grâce à toi, je n'ai à payer que mon entretien. J'ai donc amassé, depuis trois ans, près de quatorze cents francs; je les ai cachés, avec ton argent, à toi, dans ma paillasse.

— Ce qui me reste des quinze cents francs nous suffit.

— Mais, mon Charles, tu n'y penses pas.

— Comment?

— Ton reliquat et mon épargne, ça fait tout au plus deux mille cinq cents francs.

— L'argent que j'ai, bonne mère, me suffira, te dis-je.

— Bonté divine! toi, mon Charles, vivre de si peu dans ce Paris où tu brillais jadis; est-ce que c'est possible!

— Deux mansardes voisines l'une de l'autre, deux lits de sangle, une table, quelques chaises, voilà notre mobilier, bonne mère; du pain, du lait, des fruits, voilà ma nourriture.

— Toi... qui autrefois...

— Est-ce que je m'apercevrai seulement des privations, si je peux arracher ma fille aux dangers que je redoute? Allons, nourrice, du courage; hâtons-nous et songeons à tout. Connais-tu quelqu'un qui puisse garder cette maison?... Notre loyer se trouve encore payé d'avance pour dix-huit mois. Peut-être reviendrons-nous ici; on ne saurait prévoir les événements.

— La mère Arsène, brave et honnête femme, gardera la maison.

— Bien... Maintenant, il nous faut un messager pour aller aujourd'hui à Nantua; il y arrêtera pour demain nos places à la diligence... une place d'intérieur pour toi, bonne mère, et une place d'impériale pour moi, c'est moins cher; il faut ménager nos ressources.

— Toi, sur l'impériale! toi qui voyageais toujours à quatre chevaux avec un courrier!

— O luxe passé, maudit sois-tu! — murmura Charles Delmare en frissonnant. — Peut-être, un jour, verrai-je ma fille manquer de pain...

— Manquer de pain, bonté divine! et ma petite rente...

est-ce qu'elle ne t'appartient pas, mon Charles, puisqu'elle me vient de ton brave père? est-ce que je n'ai pas encore bon pied, bon œil? est-ce que je ne trouverai pas à gagner mon pain, quand ça serait comme balayeuse des rues?

— Bonne et chère créature!... je n'ai jamais douté de ton cœur... mais...

Puis, s'interrompant, Charles Delmare ajoute :

— Songeons au présent, il est assez triste...

Et, réfléchissant, il se dirige vers le salon, s'assoit devant la table où est déposé son nécessaire à écrire, en or ciselé, puis il trace à la hâte ces mots :

« Madame,

» Je serai à Paris presque en même temps que vous y serez vous-même; je vous en conjure, dès votre arrivée, faites-moi connaître votre demeure, et adressez votre lettre bureau restant, à M. Delmare. Dieu fasse que je puisse vous aider à conjurer les malheurs que vous pressentez ainsi que moi!

» Agréez, etc.

» Ch. Delmare. »

Le père de Jeane plie la lettre et la remet à Geneviève, en lui disant :

— Écoute-moi, nourrice, tu vas aller au Morillon.

— Bon.

— Tu tâcheras d'approcher de quelque domestique de la maison.

— Très-bien.

— Tu feras en sorte que ma lettre soit remise à madame Dumirail en personne.

— Sois tranquille.

— Et, autant que possible, sans que M. Dumirail sache que j'écris à sa femme.

— Je comprends... Je m'adresserai à Josette, qui, ce matin, paraissait si triste du départ de ses maîtres; je passerai en même temps au bourg, afin d'envoyer quelqu'un à Nantua, pour arrêter nos places à la diligence... Je verrai aussi la mère Arsène... Tu n'as pas d'autre commission?

— Il faudra que ton messager s'informe du meilleur orfévre de Nantua.

— Un orfévre?

— Demain, en passant, je lui proposerai d'acheter mes deux nécessaires de voyage. Ils valent, ne comptât-on que le poids de l'or, quatre ou cinq mille francs. Cette somme peut nous être d'une utile ressource.

— Pourquoi vendre ces nécessaires, mon fieu? Tu y tiens beaucoup! c'est tout ce qui te reste du temps de ta jeunesse et de ta richesse... Vends plutôt ma petite rente...

— Te dépouiller, pauvre bonne mère!... peux-tu croire que jamais...?

Et, répondant à un geste suppliant de Geneviève :

— Jamais! te dis-je, — ajouta Charles Delmare. — Mais le temps passe... il faut absolument que tu tâches de remettre ma lettre à madame Dumirail avant son départ... Va, nourrice, va, et reviens vite.

— Je n'oublierai rien, — répondit Geneviève en prenant à la hâte sa mante et sortant précipitamment; — avant une heure, je serai de retour ici.

. . . .

Madame Dumirail reçut la lettre de Charles Delmare au moment où elle allait quitter le Morillon avec sa nièce et Maurice.

Le lendemain, le père de Jeane, abandonnant une solitude qui lui avait été si chère, se mit, à son tour, en route pour Paris, dans l'espoir d'y retrouver sa fille.

XI

Antoinette Godinot, née Renard, à peine âgée de dix-sept ans, avait, au bout de quelques mois de mariage, abandonné son mari, M. Godinot, avoué en province, et suivi un beau garçon assez riche et chef d'escadron, en garnison dans la petite ville où M. Godinot exerçait son office. Sa femme, trouvant son nom conjugal trop vulgaire, se fit, en arrivant à Paris, appeler d'abord madame de Montrésor.

Cette créature était et devait être surtout plus tard une femme hors ligne, puisqu'il est des phénomènes de toute sorte. Douée d'une beauté incomparable, d'un esprit naturel, vif, brillant, hardi, d'un caractère inflexible dans le mal, mais qu'au besoin elle savait plier avec une incroyable souplesse à tous les faux dehors de la dissimulation, à toutes les exigences du *paraître,* ainsi que dit Montaigne ; suprêmement intelligente, très-fine, très-adroite, avec la ruse, l'inexorable rapacité de la bête de proie, et surtout l'instinctive prévoyance du lendemain qui distingue quelques espèces supérieures; prédisposée à tous les vices, à toutes les perversités par une éducation détestable et les scandaleux exemples d'une mère de mœurs éhontées, Antoinette fut bientôt, selon le terme consacré, *lancée* par le chef d'escadron, son amant, roué accompli, housardant ses amours ; en peu de temps, et grâce aux prodigieuses dispositions qu'elle montra, il fit de la provinciale gauche et inexpérimentée l'une des Phrynés les plus effrontées qui aient jamais chanté l'hymne de Vénus Aphrodite; buvant sec et dru, fumant, jurant, sacrant, tirant le pistolet à ravir, intrépide à cheval, elle conquit bientôt dans le milieu exclusivement militaire, et d'ailleurs restreint où elle vivait, une éclatante renommée,

due à la crânerie de sa beauté, à ses joyeusetés de taverne et à ses saillies de caserne.

Somme toute, en moins de dix-huit mois, Antoinette ruina son chef d'escadron. Elle avait conservé de son éducation première certaines pratiques d'économie et de prévoyance ; ces habitudes, combinées avec sa rapacité naturelle et sa froide et ferme volonté de s'enrichir, lui permirent, malgré ses folles dépenses, d'épargner environ soixante mille francs.

Le successeur du chef d'escadron fut un étranger dont il avait fait connaissance au camp de manœuvres de Compiègne. Cet étranger, lord Fitz-Gerald, capitaine aux *horse-guards*, très-grand seigneur, riche à millions et d'excellente compagnie, demandait certaines illusions aux maîtresses qu'il gageait d'ailleurs magnifiquement; il voulait trouver en elles les dehors décents, la réserve apparente des femmes bien élevées. Il lui parut piquant, dans son désœuvrement d'homme blasé, de transformer Antoinette, dont il admirait et prisait fort les charmes incontestables; il commença d'abord, afin de la dépayser, par la faire voyager avec lui en Italie, et entreprit la seconde éducation de sa maîtresse. Celle-ci trouva non moins piquant de se métamorphoser; très-intelligente, très-malléable, elle se rechercha, s'observa, s'étudia ; et, aidée des conseils et des exemples de lord Fitz-Gerald, homme éminemment distingué, elle parvint à jouer merveilleusement son rôle de femme du monde, et, contraste précieux pour un libertin, elle retrouvait dans l'intimité et au gré de son lord cet entrain bachique, cette crânerie, cette verve licencieuse qu'elle devait à son premier éducateur.

Antoinette manquait de l'instruction la plus vulgaire ; elle eut des professeurs de toute sorte, et elle profita tellement de leurs leçons, qu'en moins de deux ans, elle parlait irréprochablement sa langue, l'écrivait avec goût, possédait, en

histoire, en géographie, en littérature, des notions suffisantes pour prendre part à toute conversation sérieuse, et souvent y briller; enfin, grâce au développement de son goût naturel pour la musique et à l'étude, elle devint très-bonne musicienne.

Ces succès enchantèrent lord Fitz-Gerald; il les paya royalement d'une inscription de vingt mille livres de rente, qui vint se joindre aux épargnes d'Antoinette, déjà considérables. Elle rencontra aux eaux d'Ems, où son lord l'avait conduite, un prince régnant d'Allemagne, vieillard usé par la débauche. La rare beauté d'Antoinette l'éblouit, ses excellentes manières, sa bonne grâce, son talent de musicienne, son esprit, achevèrent la séduction, et le grand-duc s'affola de la maîtresse de lord Fitz-Gerald. Celui-ci commençait à s'ennuyer de sa liaison. L'éducation d'Antoinette était achevée; les incitants d'une métamorphose à accomplir ne le stimulaient plus; aussi la folle passion du grand-duc lui parut-elle venir très à point pour *caser* superbement Antoinette. Il lui traça, en homme d'expérience et en ami, la ligne de conduite à tenir avec son quasi royal adorateur, et la quitta dans les meilleurs termes, la laissant riche d'environ quarante mille livres de rente.

Le grand-duc, enchanté de sa conquête, emmena Antoinette dans ses États, et, afin de lui donner entrée à sa cour, il créa bel et bien, en vertu de son omnipotence, Antoinette, femme Godinot, née Renard, *baronne de Hansfeld*. Elle joua non moins habilement son rôle de femme de cour que naguère son rôle de femme du monde.

Ce contraste de haute distinction au dehors et de licencieuse effronterie dans le tête-à-tête; ce mélange de grande dame et de fille dressée à la housarde tournèrent complétement la cervelle du grand-duc; il combla de biens madame

de Hansfeld, lui donna scandaleusement au palais le logement de feu la grande-duchesse, madame sa femme, et, abrégeant sa vie par des excès funestes aux vieillards, il mourut un an après avoir rencontré Antoinette. Celle-ci, aussitôt après le décès du grand-duc, reçut, de la part de son héritier présomptif, l'ordre de quitter le grand-duché dans les vingt-quatre heures.

Antoinette revint donc en France, titrée baronne de Hansfeld, riche de plus de soixante mille livres de rente, sans compter des pierreries magnifiques; alors âgée de vingt-quatre ans et dans toute la splendeur de sa beauté, elle était depuis environ sept années absente de Paris, où l'on ne se souvenait guère de la Montrésor, de qui le renom n'avait guère dépassé les limites de la caserne de son premier protecteur. Antoinette revit à Paris l'ambassadeur de Naples, le prince de Serra-Nova, qu'elle avait connu en Italie, au temps de lord Fitz-Gerald.

L'ambassadeur, non moins grand seigneur, non moins magnifique que le lord, songea qu'il ne pouvait choisir une maîtresse plus *convenante* à sa position que madame la baronne de Hansfeld, déjà millionnaire, femme charmante et spirituelle, façonnée aux habitudes de la meilleure compagnie, et chez laquelle il pourrait, avec une douce satisfaction d'amour-propre, recevoir *en garçon* ses amis ou ses collègues du corps diplomatique.

Le luxe appelle le luxe ; peut-être malgré sa magnificence, M. l'ambassadeur eût-il relativement lésiné avec une fille entretenue de bas étage ; mais, lorsque l'on prend, à soixante ans, pour maîtresse, une femme possédant déjà l'opulence, on est obligé à des dépenses proportionnelles, en d'autres termes, énormes.

Le prince de Serra-Nova, maître d'ailleurs d'une fortune

colossale, fit donc présent à madame de Hansfeld d'un ravissant hôtel, situé dans le faubourg du Roule, et meublé avec un faste inouï, monta et défraya sa maison sur un très-grand pied. Elle eut deux cochers, six chevaux dans son écurie, quatre valets de pied, deux valets de chambre, un maître d'hôtel et l'un des meilleurs cuisiniers de Paris. Le prince de Serra-Nova aimait fort la bonne chère, et, sauf ses réceptions d'apparat et ses galas officiels, il recevait son intimité chez madame de Hansfeld, fort peu jaloux, d'ailleurs, en homme bien appris et bien avisé; ne demandant à Antoinette que de sauvegarder les convenances et aussi de s'abstenir de recevoir des femmes, puisqu'elle ne pouvait recevoir qu'une société féminine équivoque ou tarée; il donna seulement à Antoinette une dame de compagnie d'un âge respectable, et, afin de ne pas être obsédé sans cesse de la présence de cette duègne, il l'appointa largement et la logea très à proximité de l'hôtel de madame de Hansfeld. Celle-ci envoyait querir cette espèce de chaperon, afin de n'être pas esseulée lorsqu'elle allait se promener en voiture, ou qu'elle assistait dans sa loge aux représentations de l'Opéra ou des Italiens.

Tel était donc, à l'époque de ce récit, le passé d'Antoinette Godinot, née Renard, et, par surcroît, baronne de Hansfeld. Ses relations avec l'ambassadeur de Naples duraient depuis huit mois environ, et elle atteignait sa vingt-sixième année.

XII

Ce jour-là, vers les trois heures de l'après-midi, la baronne de Hansfeld devisait dans son boudoir avec un homme jeune encore, très-élégant, très-agréable, M. Richard d'Otremont.

Nous l'avons dit, la rare beauté d'Antoinette, alors dans son complet épanouissement, brillait d'un luxe incomparable; son épaisse et fine chevelure, d'un noir de jais comme ses sourcils, et ses yeux d'une grandeur presque démesurée, contrastaient avec sa carnation, d'une blancheur fraîche et rosée; sa taille svelte et souple était admirablement proportionnée, malgré son léger embonpoint, qui devenait un charme de plus; sa main accomplie valait son pied: le goût exquis de sa toilette complétait le séduisant ensemble de sa personne; mais l'attrait principal et singulier de cette dangereuse créature consistait en une sorte de rayonnement sensuel, de radiation voluptueuse qui émanait d'elle, de même que le fluide électrique se dégage de certaines organisations animales.

L'action pour ainsi dire magnétique de l'atmosphère de sensualité qui semblait entourer, baigner Antoinette était telle, que les gens, même les plus calmes, les plus froids, ressentaient, à divers degrés d'intensité, d'irrésistibles enivrements.

Ce phénomène, très-indépendant de la beauté puisqu'il se produit souvent chez des femmes laides; ce phénomène, encore inexpliqué quant à son principe, mais flagrant quant à ses effets, et plus fréquent qu'il ne le semble au premier abord, fait parfaitement comprendre le *pourquoi* de ces égarements, de ces entraînements, de ces passions invincibles et en apparence inconcevables causés par certaines femmes, belles ou laides, sottes ou spirituelles, et à quelque condition sociale qu'elles appartiennent, et répond péremptoirement à cette question maintes fois formulée : « Comment se fait-il, comment est-il possible et croyable que cet homme soit à ce point affolé de cette femme, de qui la laideur, ou les vices, ou la sottise, ou l'ignominie devraient exciter

d'insurmontables répulsions? » Madame de Hansfeld devisait donc, ce jour-là, dans son boudoir, avec M. Richard d'Otremont, qui, depuis longtemps, lui faisait, ainsi que l'on dit, la cour.

— Non, — répétait-il, — non, vous ne me persuaderez jamais que vous n'aimez personne; c'est une consolation banale que vous me donnez là.

— Consolation... ou espérance... qui sait?...

— Vous seule le savez, cruelle!...

— Peut-être... Il est souvent si difficile de lire clairement dans notre propre cœur.

— Vous aimez quelqu'un, vous dis-je.

— Une pareille persistance à affirmer ce que je nie, mon cher Richard, n'est pas sans cause?

— Certes...

— Vous soupçonnez quelqu'un de me plaire?

— Oui.

— Qui cela?

— Eh bien...

— Voyons... achevez...

— San-Privato.

— Quelle folie! — répondit madame de Hansfeld haussant les épaules; — le prince de Serra-Nova, qui raffole de son secrétaire d'ambassade et qui vient de le faire nommer en son absence chargé d'affaires, me l'a présenté, il y a plus d'un an de cela, et, depuis lors, M. San-Privato, sans doute fort occupé ailleurs, et il doit l'être, car il est charmant, n'a jamais remis les pieds chez moi.

— Raison de plus!

— Comment!... parce que je ne vois jamais M. San-Privato, il s'ensuit conséquemment que je dois l'aimer?

— Le mystère est si doux!

— Pourquoi le mystère? le prince ne me connaît-il pas assez?... n'est-il pas homme de trop bonne compagnie pour être jaloux?

— Certes... mais...

— Mais... quoi?

— Tenez, Antoinette, San-Privato a auprès de M. Serra-Nova une position tellement intime, qu'il est incroyable, impossible que vous soyez restés jusqu'ici étrangers l'un à l'autre, et que vous ne l'ayez pas remarqué.

— Je l'ai remarqué, au contraire; ne vous ai-je pas dit que je l'ai trouvé charmant? Je ne connais personne qui m'aurait plu davantage, sinon vous, peut-être.

— Allons, ne vous contentez pas de me désespérer, raillez-moi. Maudit soit le jour où je vous ai connue!

— Que voilà une galante manière de répondre à mes bontés... à moi... qui, ce matin, vous ai écrit un charmant billet pour vous prier de passer chez moi cette après-midi?

— Vous vouliez être certaine de pouvoir, à heure fixe, torturer votre victime?

— Non, Richard, non; je voulais vous donner l'occasion de me prouver cet amour passionné dont vous m'entretenez si souvent, et auquel je voudrais croire, parce que, si j'y croyais...

— Que feriez-vous?

— Fi! l'indiscret, le curieux, il veut me forcer de rougir! — reprit madame de Hansfeld avec un accent de coquetterie provoquante dont Richard fut transporté. — Vous demander une preuve d'amour... n'est-ce point déjà trop significatif?

— Ah! si je pouvais ajouter foi à vos paroles, combien je serais heureux!...

— Soyez donc heureux, Richard! car je parle sérieusement, très-sérieusement.

— Tenez, au risque de passer à vos yeux pour un niais... j'admets que vos paroles sont sérieuses... Cette preuve d'amour, quelle est-elle?... Dites... oh! dites!

— En vérité!... Richard, j'hésite...

— J'en étais certain... vous vous moquiez de moi.

— Vous vous méprenez sur la cause de mon hésitation.

— Cette cause?

— Mon ami, il me serait pénible de vous voir, par votre refus, déchoir de la haute opinion que j'ai de votre courage.

— Antoinette, ce seul doute est pour moi une offense. Richard d'Otremont est de ceux-là qui ne reculent devant qui que ce soit, ou devant quoi que ce soit.

— Vous êtes d'une bravoure éprouvée, je le reconnais; vos nombreux duels vous ont rendu redoutable, et, chez un homme, la vaillance est auprès des femmes une puissante séduction. Je le sais mieux que personne.

— Ah! si vous disiez vrai! — s'écria Richard troublé par le regard enchanteur dont Antoinette accompagna ses dernières paroles. — Si vous disiez vrai!

— N'en doutez pas... Mais aussi j'ajouterai que les plus intrépides, l'épée à la main, manquent parfois absolument de courage moral.

— C'est donc une preuve de courage moral que vous attendez de moi?

— Oui, Richard... et cette preuve, si vous me la donnez...

Madame de Hansfeld s'interrompit; mais son silence, l'expression de ses traits ravissants, le coup d'œil fixe et hardi qu'elle jeta sur M. d'Otremont, complétèrent la pensée qu'elle n'avait émise qu'à demi; et l'ardent amoureux, enivré, palpitant, s'écria :

— Antoinette, je vous le jure! tout ce qu'il est humaine-

ment possible à un homme de faire, je le ferai! Ordonnez! je suis à vous, tête et bras! âme et sang!

— Ah! Richard, Richard! plus que jamais je comprends maintenant vos succès auprès des femmes! Quel dévouement, quel cœur intrépide que le vôtre!

— De ce cœur, de ce dévouement, disposez en souveraine! Je suis à vous! Je ne m'appartiens plus! Dieu me damne! vous m'avez ensorcelé!

— Le secret de ma sorcellerie est bien simple, je vous...

— Achevez... oh! achevez!

— Non, soyons sages... parlons raison...

— Est-ce possible quand vous me rendez fou?

—Allons, Richard, encore une fois, soyez raisonnable! Revenons à cette preuve d'amour que j'attends de vous.

— Je vous écoute.

— Il est bientôt trois heures. Il va venir ici... un jeune homme... un très-jeune homme.

— Quel est-il?

— Vous le saurez, puisque je vous le présenterai, mon cher Richard.

— A moi?... et dans quel but?

— Afin que vous soyez charmant pour lui.

— Et pourquoi voulez-vous que je sois charmant pour ce petit jeune homme?

— Ce petit jeune homme a près de six pieds.

— Qu'importe sa taille! Et, encore une fois, pourquoi voulez-vous que je me mette en frais d'amabilité envers un inconnu?

— Parce que cela me plaît, apparemment.

— Mais enfin, ma chère Antoinette, je...

— Voyez... déjà vous hésitez à m'obéir... mon pauvre Richard, et vous prétendez m'aimer!...

— Quoi! cette preuve d'amour que vous me demandez consiste à me montrer aimable pour cet inconnu?

— Oui, d'abord; mais j'exigerai tout à l'heure davantage.

— Toujours au sujet de ce monsieur?

— Toujours.

— Je m'y perds, — reprit M. d'Otremont abasourdi; — continuez, de grâce... et, puisque vous le désirez, je me montrerai fort aimable pour votre petit jeune homme de six pieds.

— Il arrive de sa province.

— Bien obligé.

— Vous me ferez donc le plaisir de ressentir pour mon protégé une sorte de sympathie subite, et, afin de le produire tout de suite à Paris dans un milieu élégant et choisi, vous lui proposerez de le présenter à votre club.

— Mais vous savez, ma chère Antoinette, que le premier venu n'est pas admis à mon club.

— Les parents de ce jeune homme sont fort riches; il est bien élevé; il a, ainsi que l'on dit, l'un de ces noms *neutres* qui ne peuvent soulever aucune objection sérieuse. Vous présidez le comité d'admission de votre club; or, si vous le voulez fermement, mon jeune provincial sera reçu parmi vous, grâce à votre influence.

— Votre jeune provincial? Ah çà! Antoinette, est-ce que, par hasard, vous voudriez me faire jouer le singulier rôle de?...

— Au revoir, Richard!

— De grâce... ne vous fâchez pas!

— A chaque mot, vous élevez une difficulté ou une supposition plus ou moins désobligeante. Est-ce ainsi que vous pensez me convaincre de votre dévouement à mes volontés?... Non, non... Ainsi donc, au revoir, mon pauvre Richard.

— Allons... c'est dit, votre jeune homme sera reçu à mon club.

— C'est fort heureux... Enfin, pour avoir l'occasion de présenter notre candidat aux membres de votre comité d'admission, vous les engagerez, eux et lui, à souper après-demain au café Anglais.

— Soit... En un mot, si je comprends votre pensée, il s'agit de *lancer* votre provincial parmi la jeunesse dorée de Paris.

— C'est cela même, mon cher Richard.

— Une question... et ne voyez là, de grâce, nulle indiscrétion.

— Parlez.

— Si vous vous intéressez à ce monsieur, je n'ai pas besoin de vous faire observer qu'inexpérimenté comme doit l'être un jeune homme qui, peut-être, n'est jamais venu à Paris...

— Jamais... il sort tout frais, tout battant neuf, de ses montagnes.

— En ce cas, il y a fort à parier que, lancé dans notre monde, votre jeune homme, s'il est riche, se ruinera comme tant d'autres.

— Il ne faut pas qu'il se ruine... ou plutôt, — ajouta madame de Hansfeld avec une expression indéfinissable, — il ne faut pas laisser à mon jeune provincial le loisir de se ruiner.

— Comment?

— Cela dépend de vous, mon cher Richard.

— Je peux empêcher ce monsieur de se ruiner... moi ?...

— Oui... vous.

— Et comment cela?

— Mon cher Richard, tout à l'heure je vous disais que les plus intrépides... vous, par exemple, si brave l'épée à la main... vous pourriez manquer de courage moral.

— En quoi .. à propos de qui... pourrais-je manquer de courage moral? En vérité, vous parlez en énigmes!

— Richard, — répondit Antoinette en attachant son noir et brûlant regard sur M. d'Otremont, — je suis femme de parole; vous savez quelle est ma promesse... si vous me donnez la preuve d'amour que je veux!

— Antoinette! s'écria M. d'Otremont bondissant au choc presque électrique de ce conp d'œil chargé d'enivrante volupté. — Oh! ne me regardez pas ainsi!... ou je perds le peu de raison qui me reste... Je suis à vous... je vous l'ai dit... corps et âme... Que faut-il faire?

— Ne pas laisser à notre jeune homme le temps de se ruiner.

— Et comment puis-je l'empêcher de se ruiner?

— En abrégeant infiniment ses jours...

— Vous dites?

— Je dis que, si vous tuez en duel mon jeune homme, et cela... le plus tôt possible... je suis à vous, Richard! — répondit madame de Hansfeld sans sourciller, sans que la moindre émotion se trahît sur son masque de marbre.

Richard d'Otremont était ce que l'on appelle (locution d'ailleurs assez élastique) *un galant homme*. Aussi, à cette abominable proposition de tuer en duel un très-jeune homme, presque un enfant, peut-être, il pâlit, fit un brusque mouvement pour s'éloigner de madame de Hansfeld, comme s'il eût été mordu par une vipère, et, quoique spadassin endurci, son honneur se révolta; aussi, après un moment de stupeur, il s'écria indigné :

— Madame!... ah! madame, c'est affreux!

Il est impossible de peindre le regard de froid dédain, le sourire de sinistre raillerie dont Antoinette accabla M. d'Otrement, à qui elle dit d'un ton sardonique :

— Vous m'excuserez, mon cher monsieur, je suis obligée de me priver du plaisir de votre excellente compagnie; votre présence n'ayant plus ici de but, je préfère recevoir mon jeune provincial tête à tête.

— Mais, madame, reprit M. d'Otremont de plus en plus indigné, vous n'y songez pas !

— A quoi... est-ce que je ne songe pas?

— Ce que vous me proposez là, madame... ce que vous me proposez là...

— Eh bien?...

— Mais, madame... c'est un assassinat!

— Monsieur... un mot... s'il vous plaît?

— Je vous dis, madame, que ce que vous me proposez là... est un lâche assassinat...

— Est-ce tout, monsieur? Voulez-vous maintenant m'entendre?...

— Vous m'épouvantez!...

— Est-ce que par hasard, monsieur, lorsque vous avez tué en duel le jeune de Monbreuil, vous l'avez assassiné?

— Il m'avait insulté, provoqué, madame.

— Et qui vous dit, de grâce, monsieur, que mon provincial ne vous provoquera pas, ne vous insultera pas? Et alors... que ferez-vous... s'il vous plaît?

— En ce cas, — balbutia M. d'Otremont avec embarras, car la question était, en effet, embarrassante, — je... je... ne sais...

— Votre honneur, si chatouilleux d'ordinaire, monsieur, subira donc piteusement, cette fois, un outrage... une provocation?...

— Si ce jeune homme m'outrageait, je... je...

— Il vous outragera... et cela, de la façon la plus sanglante... je vous en donne ma parole. Ainsi, — poursuivit

madame de Hansfeld avec un redoublement d'ironie, ainsi, vous endurerez honteusement une offense... par cela seulement qu'en la vengeant vaillamment, loyalement, l'épée à la main, vous seriez certain d'être aimé de moi !

— M. Maurice Dumirail, — dit à haute voix un valet de chambre vêtu de noir, qui, après avoir discrètement frappé à la porte du boudoir de madame de Hansfeld, annonçait et introduisait le jeune provincial.

XIII

Maurice n'avait jamais quitté la maison paternelle, dont la simplicité égalait le confortable, et, depuis son arrivée à Paris, il logeait, avec sa mère et Jeane, dans une modeste maison garnie du faubourg Saint-Germain; il ne pouvait donc même soupçonner le luxe incroyable dont il fut ébloui en entrant dans l'hôtel de madame de Hansfeld et en traversant la salle d'attente et les trois salons, meublés avec une splendeur inouïe, qui précédaient le boudoir; aussi le croissant émerveillement du jeune provincial devint-il une sorte d'étourdissement lorsqu'il mit le pied sur le tapis d'hermine de ce boudoir, où l'or, le satin, les dentelles, les voluptueuses peintures des panneaux, des portes et du plafond, les porcelaines les plus rares, les cristaux, les glaces, mariaient leur éclat au frais coloris des masses de fleurs dont le parfum pénétrant embaumait l'atmosphère.

Enfin, lorsqu'au milieu de ces merveilles, qui semblaient le cadre, l'auréole de l'incomparable beauté de madame de Hansfeld, Maurice vit cette ravissante jeune femme assise sur un divan, dans une attitude pleine de grâce et d'abandon, il resta pendant un moment pétrifié, cloué au seuil de la porte, l'œil fixe, la poitrine oppressée, n'osant faire

un pas ; il oubliait même en ce moment que, n'ayant pas encore eu le temps de se faire habiller de neuf, il était vêtu d'un habit, d'un gilet et d'un pantalon noirs déjà vieux, et que sa taille athlétique, encore développée depuis leur confection, menaçait de faire crever en divers endroits ; sa cravate blanche, assez lâche, se roulait en corde autour de son cou, et l'embarras, la timidité faisaient ruisseler la sueur de son front et de ses joues empourprées.

Richard d'Otremont contemplait avec une sorte de curiosité mêlée de compassion ce jeune provincial, de qui d'abord il devait faire son ami, et ensuite sa victime s'il voulait mériter les bonnes grâces d'Antoinette, et, malgré la gaucherie de Maurice, il se sentit presque touché de l'expression loyale et candide de son mâle et doux visage, tandis que madame de Hansfeld, toisant l'ingénu d'un coup d'œil rapide, pénétrant et sûr, souriait d'un air de satisfaction cruelle.

Ces divers incidents de l'introduction de Maurice auprès de madame de Hansfeld, incidents qu'il nous faut si longuement décrire, se produisirent presque instantanément ; car, au bout de quelques secondes à peine, Maurice eut d'autant plus conscience de son ridicule embarras, que, dans le premier éblouissement, causé par l'aspect du boudoir et de la personne d'Antoinette, il n'avait pas remarqué la présence de M. d'Otremont. La crainte de prêter à rire à un étranger rappelant Maurice à lui-même, son amour-propre, sa fierté se révoltèrent. Il fit un violent effort sur lui-même, salua madame de Hansfeld le plus gauchement du monde, sans bouger du seuil de la porte, et dit d'une voix étranglée par la confusion :

— Madame la baronne, j'ai reçu la lettre que... que... vous... je... je...

Mais la parole expira sur les lèvres de Maurice, suffoqué

par la timidité; le ressentiment d'une humiliation atroce poigna son cœur; il sentit avec effroi des larmes de honte lui monter aux yeux, et il se dit, avec une amère désespérance :

— O mes montagnes, mes pauvres montagnes! pourquoi vous ai-je quittées?...

Soudain, madame de Hansfeld se leva, s'approcha de Maurice, le prit par la main, et lui dit avec un doux sourire et une cordialité charmante en l'amenant vers le divan, où elle le fit asseoir près d'elle :

— Permettez-moi, mon cher monsieur Maurice, de vous traiter en ancienne connaissance ; car, quoique j'aie le plaisir de vous voir aujourd'hui pour la première fois, nous ne sommes pas aussi étrangers l'un à l'autre que vous pourriez le croire. Je comprends à merveille qu'un intrépide chasseur de chamois, quittant pour la première fois ses bois et ses rochers, se sente un peu dépaysé dans notre Paris; mais je tiens à vous prouver, mon cher monsieur Maurice, qu'à Paris même, l'on rencontre autant de franchise et de bienveillance que dans vos belles montagnes, et qu'ici nous savons apprécier les gens de cœur, vinssent-ils du fond du Jura. M. d'Otremont, l'un de mes amis, que j'ai l'honneur de vous présenter, partage mon opinion, — ajouta madame de Hansfeld, jetant un regard significatif à Richard. — Il tâchera, ainsi que moi, de ne pas vous donner trop mauvaise opinion de nous autres Parisiens.

— Monsieur, — reprit cordialement Richard s'adressant à Maurice, à qui le gracieux accueil d'Antoinette rendait quelque assurance, — on fait vite connaissance entre chasseurs. Ce titre est le seul que j'aie à faire valoir auprès de vous... et encore j'ose à peine l'invoquer; car que sommes-nous, nous autres batteurs de plaines, auprès de vous, agiles montagnards, qui, bondissant de pic en pic, bravez les

précipices pour atteindre le chamois, l'ours ou l'isard à l'affût; mais, quel que soit leur mérite, tous les fils de saint Hubert sont de la même confrérie; c'est donc au nom de cette confraternité, monsieur, que je me mets à vos ordres. Je m'estimerais très-heureux de vous être bon à quelque chose... et j'aurais le plus grand plaisir à vous faire les honneurs de Paris; j'ajouterai, si vous le permettez, que voici bientôt l'ouverture de la chasse, et, si vous vouliez me faire la grâce de venir passer quelques jours chez moi, à Otremont, vous y trouveriez, non pas, malheureusement, des isards et des chamois, mais d'assez nombreuses compagnies de perdreaux, du faisan, du lièvre, du chevreuil, et vous seriez, je n'en doute pas, proclamé roi de la chasse.

« A merveille, Richard, je suis contente de vous. » Telle fut la signification du regard que madame de Hansfeld jeta au nouvel ami de Maurice.

Celui-ci, aussi surpris que charmé de l'affectueuse courtoisie de M. d'Otremont, reprenait un peu d'assurance, et, de plus en plus frappé de l'éblouissante beauté d'Antoinette, il commençait déjà de subir l'action de l'espèce d'électricité sensuelle que dégageait cette dangereuse sirène, qu'il comparait mentalement à sa fiancée, se disant :

— Ah ! si je n'aimais pour la vie ma chère et douce Jeane, j'aurais peut-être un jour été assez fou pour devenir amoureux de cette dame, qui m'accueille avec tant de bonne grâce et de qui la beauté m'éblouit, me trouble. Mon Dieu, ce que j'éprouve est étrange ! Jamais la présence de ma Jeane bien-aimée ne m'a fait ainsi monter la chaleur au front... j'ai la fièvre!... Mon regard n'a pas rencontré le regard de cette dame... et il me semble que je le sens peser sur moi.

XIV

D'Otremont et madame de Hansfeld savaient trop le monde pour ne pas laisser au candide provincial le temps de savourer à loisir son heureuse déconvenue; car il ne pouvait encore trouver une parole pour exprimer à tous deux sa gratitude. Aussi Antoinette se hâta-t-elle d'ajouter :

— Cher monsieur Maurice, nous nous entretiendrons tout à l'heure de l'objet de la lettre que j'ai eu le plaisir de vous écrire, et à laquelle je dois votre aimable visite; permettez-moi, en attendant, de vous nommer à M. d'Otremont, puisque sa courtoisie a devancé votre présentation officielle, — ajouta en souriant madame de Hansfeld.

Puis, s'adressant à Richard, qui s'inclina devant le jeune montagnard :

— Je vous présente M. Maurice Dumirail; il est le fils de l'un des plus grands et des plus riches propriétaires du Jura, et il a les titres les plus particuliers à mon amitié et à la bienveillance de mes amis.

Maurice, abasourdi d'apprendre qu'il possédait des titres particuliers à l'amitié de la baronne de Hansfeld, surmonta cependant son embarras, et reprit d'une voix émue :

— Madame et vous, monsieur, voudrez bien m'excuser si j'exprime mal ma reconnaissance pour un accueil auquel j'étais si loin de m'attendre.

Et Maurice, offrant sa robuste main à Richard, lui dit, avec un accent de confiance et de loyauté si candides, que son nouvel ami en fut touché :

— Laissez-moi, monsieur, vous serrer la main; c'est de bon cœur et de tout cœur...

— Et c'est aussi de bon cœur et de tout cœur, monsieur,

que je vous serre la main, répondit Richard, — se disant à part soi : « Jamais je n'aurai la barbarie de tuer cet hercule ingénu; c'est un enfant, ce serait pitié... »

— Et moi, j'affirme que tu le tueras ! se disait aussi à part soi madame de Hansfeld remarquant l'expression compatissante des traits de Richard, et pénétrant le secret de sa pensée.

Puis elle reprit tout haut :

— Puisque vous voici en excellents termes avec M. d'Otremont, cher Maurice, il se fera un plaisir de vous faire recevoir au club dont il est membre; c'est la réunion des hommes les plus distingués de Paris... Je vous dirai tout à l'heure, lorsque nous serons seuls, pour quelle raison très-sérieuse je veux que vous soyez admis à ce club. J'ai dit : « Je veux, » — ajouta madame de Hansfeld en souriant. — Il doit vous sembler très-surprenant que je me permette de vous dicter ainsi mes volontés?

— Madame...

— Vous croyez m'être absolument inconnu, mon cher monsieur Maurice; il n'en est rien.

— Quoi ! madame ?...

— Avouez que je vous étonnerais fort si je vous parlais avec beaucoup de détails de votre domaine du Morillon? de votre chalet de Tréserve... et surtout de votre adorable fiancée, mademoiselle Jeane.

— Comment, madame, vous savez?

Maurice ne put achever, suffoqué de stupeur. Il croyait rêver en entendant madame de Hansfeld lui parler du Morillon et de Jeane.

— Je veux donc, dis-je, — reprit Antoinette, — en raison de l'intérêt que je vous porte, vous voir admis au club de M. d'Otremont.

— Madame, — répondit Maurice avec embarras, — in-

connu ainsi que je le suis, je n'ose prétendre à une pareille faveur... Puis... je ne sais si mes parents...

— Oh! rassurez-vous, monsieur, — repartit Richard, — je suis président du comité d'admission, sur lequel j'exerce une certaine influence... et si, après-demain, vous voulez accepter sans façon à souper à la *Maison d'or*, avec mes amis du comité, j'aurai l'honneur de vous présenter à eux; ils vous accueilleront comme vous méritez de l'être, monsieur, et, lorsqu'ils auront le plaisir de vous connaître, votre admission au club sera chose faite.

— Je ne sais, en vérité, comment vous remercier, monsieur, de votre obligeance, — répondit Maurice; — mais, je l'avoue, nouveau venu que je suis à Paris, je crains de paraître déplacé parmi tant de gens élégants.

— Un homme comme vous, monsieur Dumirail, n'est déplacé nulle part, — dit madame de Hansfeld d'un ton pénétré. — Le bon goût et la bonne grâce, la loyauté, le courage et l'esprit sont partout à leur place, et ils sont doublement bienvenus lorsque la modestie leur prête un charme de plus; aussi, dans le cas où, par ma présence, je pourrais, moi qui sais vous apprécier à votre juste valeur, mon cher monsieur Maurice, dans le cas où je pourrais, dis-je, vous aider à vaincre une défiance de vous-même que rien ne justifie, je serais très-capable de m'inviter, ainsi qu'une ou deux femmes de mes amies, au souper que vous offre M. d'Otremont...

— Ah! madame, reprit Richard, je n'osais compter sur cette bonne fortune.

— Eh bien, c'est convenu... Après-demain soir, M. Dumirail voudra bien venir me prendre chez moi, et si, d'aventure, chose d'ailleurs plus qu'improbable, quelques récalcitrants se rencontraient parmi ces messieurs de votre comité,

j'ai la prétention, peut-être outrecuidante, de les convaincre qu'ils devront s'empresser d'admettre parmi eux M. Dumirail.

Ce disant, madame de Hansfeld, d'un coup d'œil expressif, engagea M. d'Otremont à se retirer. Il se leva, et, tendant la main à Maurice :

— Au revoir, monsieur! je suis enchanté d'avoir eu l'honneur de faire connaissance avec vous, et, quoique nos relations soient toutes nouvelles, je vous prie de me compter au nombre de vos amis.

— Si peu de droits que j'aie à cette amitié si flatteuse pour moi, je l'accepte, monsieur, et vous en remercie du fond de l'âme, — repartit le candide Maurice répondant avec effusion à l'étreinte de Richard.

Celui-ci baisa galamment la main de madame de Hansfeld, et quitta le boudoir en songeant à part soi :

— Non, jamais je ne tuerai ce pauvre garçon-là!... Mais quel est ce mystère?... Pourquoi Antoinette veut-elle sa mort? Ah! démon!... jamais elle ne m'a paru plus attrayante qu'aujourd'hui. Qu'elle est belle, qu'elle est belle!... Dieu me damne! si elle ne m'avait instruit de ses projets, je serais, je crois, jaloux de cet hercule... et alors, ma foi! chacun pour soi, et le champ clos pour tous!

XV

Maurice, subissant de plus en plus l'irrésistible attrait de madame de Hansfeld, attrait dont il ne s'expliquait encore ni la nature ni la puissance, car il n'altérait en rien son tendre amour pour sa fiancée, Maurice se croyait le jouet d'un rêve : il ignorait, et, dans son inexpérience, il ne pouvait supposer quelle était la position sociale de cette femme enchanteresse, entourée de tous les prestiges d'une grande

opulence, qui, disant s'intéresser autant à Jeane qu'à lui-même, s'emparait soudain de sa destinée, lui dictait ses ordres, lui adressait les flatteries les plus câlines, lui proposait de l'accompagner à un souper où se devait trouver l'élite de la jeunesse dorée de Paris; en vain il cherchait le mot de cette énigme, se rappelant les termes de la lettre qui l'amenait chez Antoinette, lettre reçue par lui le matin même, et ainsi conçue :

« Madame la baronne de Hansfeld prie M. Maurice Dumirail de vouloir bien se donner la peine de passer chez elle, aujourd'hui, de deux à trois heures. Elle désire lui faire une communication importante pour sa famille et pour lui, et lui offre l'assurance de sa considération la plus distinguée. »

Un valet de pied, poudré, vêtu d'une livrée splendide, aux boutons armoriés, avait demandé au concierge de l'*hôtel des Étrangers* à remettre cette lettre à M. Maurice Dumirail en personne, et rempli cette mission en présence de madame Dumirail et de Jeane, aussi surprises que l'on peut se l'imaginer, et, il faut le dire, quelque peu imposées par la livrée du messager.

Cependant, madame Dumirail, ombrageuse, défiante comme une mère, hasarda de demander au valet de pied qui était sa maîtresse; ce à quoi le serviteur, sans cacher le léger étonnement que lui causait la question, répondit respectueusement que sa maîtresse était madame la baronne de Hansfeld, et il ajouta, non sans un certain orgueil et en manière de renseignements complémentaires, que madame la baronne était une des dames les plus élégantes de Paris, qu'elle avait dix domestiques à son service, six chevaux dans son écurie, et qu'elle occupait *son* hôtel, rue du faubourg du Roule.

Madame Dumirail, aussi ignorante que son fils à l'endroit

de la vie de Paris, et ne soupçonnant pas qu'une femme titrée, ayant un hôtel, dix domestiques à son service et six chevaux dans son écurie, pût être une aventurière, et pensant qu'il s'agissait, selon la lettre, d'une communication importante pour Maurice et pour sa famille, l'engagea, quoiqu'elle ressentît une involontaire et vague inquiétude, l'engagea à se rendre chez madame de Hansfeld, songeant d'abord, par excès de précaution, à accompagner son fils en fiacre jusqu'à la porte de l'hôtel de cette dame, l'une des plus élégantes de Paris. Or, dans l'esprit de madame Dumirail, l'idée de l'élégance étant inséparable de la jeunesse et de la beauté, elle concevait une sorte d'inquiétude de l'entrevue de son fils avec une femme jeune et belle; mais elle renonça au projet d'accompagner Maurice, craignant de l'humilier par un excès de surveillance. Il partit donc seul, et, au moment où il passait devant la loge du concierge, celui-ci remit d'un air mystérieux au jeune provincial une seconde lettre, suivant cette recommandation du porteur de la missive, recommandation appuyée d'un écu de cinq francs glissé dans la main du concierge :

— Vous remettrez cette lettre à M. Maurice Dumirail, à l'insu de ses parents.

Le lecteur aura plus tard l'explication de ce fait.

XVI

Lorsque M. d'Otremont eut quitté le boudoir, madame de Hansfeld, s'adressant à Maurice, qui s'était levé du divan, afin de prendre congé de son nouvel ami, lui dit avec un accent d'allégement et de douce satisfaction :

— Enfin, nous voici seuls... causons !

Et, faisant signe à l'ingénu de s'asseoir près d'elle :

— Oh! combien j'ai de choses à vous raconter, cher monsieur Maurice... et, d'abord, j'ai des excuses à vous demander.

— A moi, madame?

— La communication que j'ai à vous faire, et dont je vous ai écrit, quoique existant réellement, n'était qu'un prétexte pour vous prier de passer chez moi, afin de pouvoir vous dire que vous m'intéressez extrêmement... Me pardonnez-vous ma ruse innocente, en faveur du motif qui m'a guidée?

— Sans doute, madame... Mais, de grâce, d'où me connaissez-vous, et en quoi ai-je pu mériter?...

— L'intérêt que vous m'inspirez?

— Oui, madame.

— C'est que je vous connais...

— Moi... madame?

— Je vous connais beaucoup, mais moralement, s'entend; car je vous vois aujourd'hui pour la première fois, et votre personne répond merveilleusement à l'idée que je m'en étais faite. Cette espèce de divination du physique par le moral vous étonne? Rien de plus simple, cependant. Voici mon procédé: il s'agit, je suppose... non... ce n'est pas une supposition, cela est... il s'agit donc d'un jeune homme d'un noble et vaillant cœur, d'un esprit élevé, d'une âme candide, délicate et sensible, d'une loyauté chevaleresque, d'un courage à toute épreuve, d'un caractère énergique. Maintenant, d'après cette connaissance approfondie du moral de notre héros, il faut se représenter l'aspect de ses traits, que l'on ignore; que doit-on faire afin de réussir à se le figurer? Donner autant que possible à ses traits la mâle et douce beauté de son âme. Ainsi ai-je fait... et je vous trouve très-ressemblant au portrait que j'ai rêvé, tant de fois rêvé, en songeant à vous, alors que je ne vous connaissais pas... Maurice. — Excusez-moi de vous appeler ainsi familièrement... Je trouve

insupportable, entre amis, ce vocabulaire de cher monsieur, chère madame; — souffrez donc que je vous appelle Maurice; vous m'appellerez Antoinette. Est-ce convenu?

— Madame, — balbutia l'ingénu, — le respect... je...

— Eh bien, que voulez-vous! j'aurai en ceci le malheur, moi, de vous manquer de respect, — reprit madame de Hansfeld avec un sourire enchanteur. — Je me permettrai de vous appeler très-irrévérencieusement Maurice, parfois même mon cher Maurice... Vous pourrez, il est vrai, vous venger de mon irrévérence en m'appelant Antoinette, votre chère Antoinette.

— Je n'oserai jamais, madame... me...

— Si, Maurice, vous oserez me donner la preuve d'affection que je sollicite de vous, lorsque vous serez persuadé que je suis votre amie, votre meilleure amie, et que j'éprouve pour votre charmante fiancée autant de sympathie que pour vous-même.

— Quoi, madame! il serait vrai... Jeane aussi?...

— Décidément, vous ne voulez pas m'appeler Antoinette? — reprit madame de Hansfeld avec un sourire de doux reproche, — vous ne voulez pas?... Dites!

— Mon Dieu... je...

— Enfin, essayez, faites cela pour moi, Maurice, et, si mon nom vous est trop pénible à prononcer, eh bien, je n'exigerai plus de vous ce sacrifice; mais, au moins... essayez... voyons, je vous en prie, dites : Antoinette...

— Antoinette... — murmura Maurice d'une voix tremblante, sentant malgré lui l'ivresse le gagner.

Aussi, dans sa détresse, invoquant le souvenir de sa fiancée, il se disait :

— Non, non, je n'aime que toi, ma Jeane!... ce trouble brûlant que j'éprouve... auprès de cette dame... que je vois

aujourd'hui pour la première fois... ce n'est pas de l'amour. . c'est une sorte de vertige... Ah! pourquoi suis-je venu ici?

Madame de Hansfeld ne trouva pas opportun de pousser l'ivresse de Maurice à son comble, et, voulant plutôt quelque peu la calmer, elle reprit d'une voix douce et grave :

— Maintenant, mon ami, parlons sérieusement... appelez-moi ou ne m'appelez pas familièrement Antoinette, peu m'importe! pourvu que vous soyez persuadé que la plus tendre des sœurs n'aurait pas pour vous un attachement plus vrai, plus dévoué que celui que j'ai pour vous.

Maurice, à ces fraternelles paroles, sentit son embarras décroître, le trouble de ses sens peu à peu s'apaiser; puis, une inconcevable curiosité le dominant, il reprit timidement :

— Madame, vous voulez bien m'assurer que vous m'aimez en sœur... et cependant vous me voyez aujourd'hui pour la première fois... vous ne me connaisssez pas...

— Vous vous trompez, Maurice, je vous connais depuis longtemps; je vous l'ai prouvé tout à l'heure, en vous montrant qu'aucune des qualités de votre caractère, de votre esprit ou de votre cœur ne m'était étrangère... et, bien plus, je n'ignore rien de ce qui vous touche, non, rien absolument! Je sais combien votre chère retraite du Morillon vous était chère, combien vous aimez votre digne père, votre excellente mère et votre cousine Jeane, votre heureuse fiancée... Je sais qu'après avoir eu un goût très-vif pour la vie rustique, vous venez à Paris, afin de suivre un cours de droit et d'entrer dans la carrière diplomatique. Que vous dirai-je!... et, ne souriez pas de ces détails... je sais jusqu'au nom de votre brave poney Petit-Jean, et aussi les noms de vos bœufs favoris, Hercule et Atlas...

— Je reste confondu, — dit Maurice abasourdi; — mais, de grâce, comment savez-vous...?

— Cette question, Maurice, est la seule à laquelle je ne puisse répondre.

— Pourquoi cela?

— Un serment me lie...

— Un serment?

— Oui, Maurice; j'ai juré par la mémoire de ma mère de ne jamais vous révéler par quel mystère je suis si bien informée de ce qui vous touche.

— Mais encore...?

— Maurice, mon ami, je vous le demande en grâce, ne m'interrogez jamais à ce sujet; épargnez-moi le chagrin de ne pouvoir satisfaire à votre curiosité. Elle doit être vive, je le comprends; mais que vous importe le secret que j'ai juré de garder, pourvu que vous soyez convaincu que mon inaltérable amitié pour vous a des racines profondes dans le passé? Elle est sainte, allez, cette affection; j'espère vous le témoigner de jour en jour davantage : aussi, savez-vous, mon ami, quel serait mon orgueil, mon plus cher orgueil? Ce serait de prendre sur vous, grâce à mon dévouement sans bornes, une heureuse et salutaire influence; mon plus vif désir serait de vous préserver des dangereux écueils que la vie de Paris offre à chaque pas, à ceux-là qui, comme vous, sont confiants, parce qu'ils sont purs, généreux et pleins de foi dans le bien; mais, dites-moi d'abord, et j'attache une extrême importance à votre réponse, quelle impression vous ont causée jusqu'ici l'aspect et le séjour de Paris?

— Ah! madame, j'ose à peine vous le dire.

— Achevez, de grâce, Maurice. Croyez-moi, la question que je vous adresse est de la dernière importance.

— Eh bien, vous ne pouvez vous imaginer l'espèce d'étourdissement mêlé de pénible angoisse que m'a causé l'aspect de Paris. Je me suis senti tout autre; mille pensées

nouvelles, mille désirs inconnus se sont soudain éveillés en moi. Tenez, hier, je suis allé avec ma mère et Jeane, ma fiancée, me promener aux Champs-Élysées, selon le conseil de notre hôtelier ; nous verrions là, disait-il, le beau monde de Paris. Comment vous peindre l'impression que m'a causée l'aspect de cette immense avenue, sillonnée de voitures brillantes, où se tenaient paresseusement bercées des femmes charmantes, vêtues avec un goût, une élégance dont je n'avais pas même l'idée: des jeunes gens, montés sur de magnifiques chevaux de race (je suis un peu connaisseur) se penchaient aux portières de ces voitures, causant et riant familièrement avec ces jolies dames, à demi-étendues sur les coussins de leur calèche. Cette atmosphère d'élégance, de luxe, de richesse, dont j'étais entouré, m'enivrait; mais...

— Ne craignez pas d'être sincère, Maurice; dites-moi tout...

— Hélas! l'ivresse que je ressentais était remplie de fiel, de jalouse amertume. J'enviais ces jeunes gens, leur bonne grâce, les paroles que leur adressaient ces belles dames; je me sentais isolé, perdu, au milieu de ces heureux du jour, moi, pauvre provincial, marchant dans la poussière des allées, vêtu ridiculement; que vous dirai-je? Vous allez sourire de pitié : j'avais envie de pleurer. En vain, pour me consoler, pour me réconforter, je faisais appel au souvenir de ces années paisibles, riantes, où s'était écoulée jusqu'alors ma vie; ces souvenirs m'apparaissaient mornes, glacés, décolorés, par l'éblouissante comparaison de ce que je voyais; je pressentais que l'envie des jouissances auxquelles je ne pouvais prétendre me rendrait le séjour de Paris insupportable. Enfin, que vous dirais-je ? J'oubliais complétement ma mère, ma fiancée, à qui je donnais le bras. Un seul fait, aussi puéril qu'absurde, vous montrera l'aberration d'esprit et de cœur où me jetait la folle envie dont j'étais dévoré. Nous reve-

nions à notre hôtel en suivant les boulevards; je vis s'arrêter à la porte d'un restaurant, sans doute en renom, une calèche attelée de quatre superbes chevaux; deux jeunes gens et deux très-jolies femmes descendirent gaiement de ce fringant équipage ; ils entrèrent dans ce café, pour y dîner, sans doute. Eh bien, ceux-là aussi, je les enviais avec un redoublement d'amertume; je me figurais ce joyeux repas, animé par les saillies des convives, par leur désir de plaire à leurs belles compagnes; aussi, dans mon injuste et méchante humeur, je prenais en pitié le modeste repas de famille où j'allais assister avec ma Jeane et ma bonne mère. En vain celle-ci, me voyant soucieux, me demandait la cause de mon souci; je ne répondais pas et je me disais : « Maudit soit le jour où j'ai quitté nos montagnes! j'y vivais heureux, à l'abri de l'envie, parce que je n'avais rien à envier... Mais, ici, entouré de tentations et forcé d'y résister, ma vie deviendra un enfer. »

— Pauvre Maurice, je vous ai écouté avec une attention profonde; je bénis Dieu de m'avoir placée sur votre route, afin de vous préserver de bien des périls. L'envie que vous ressentez n'a rien qui me surprenne ; elle est légitime, et vous pouvez aspirer à la satisfaire dans une certaine mesure... en usant, mais n'abusant pas... des plaisirs de votre âge, en restant fidèle aux excellents principes dans lesquels vous avez été élevé, Maurice, et...

Puis, s'interrompant, madame de Hansfeld ajouta :

— Vous me trouvez, sans doute, trop moraliste pour une femme de vingt-cinq ans, mon ami; mais...

— Oh ! parlez, madame, parlez; ces conseils donnés par vous sont pour moi précieux! Il me sera si doux de les suivre!

— Cher et bon Maurice, merci, merci... vous m'encouragez... Ah ! c'est que, voyez-vous, rien n'est plus ti-

mide, plus défiant de soi-même que le véritable am...

Madame de Hansfeld n'acheva pas le mot *amour*, mais un tressaillement de Maurice et la rougeur dont se couvrit son visage témoignèrent qu'il avait compris la signification du mot inachevé, ainsi que la cause de la réticence d'Antoinette. Elle reprit en baissant les yeux :

— Rien, dis-je, de plus timide, de plus défiant de soi-même que la véritable amitié ; elle craint parfois de choquer, d'ennuyer, parce qu'elle est sérieuse, parce qu'elle est prévoyante, parce qu'elle doit souvent emprunter le langage austère de la raison. Ainsi donc, Maurice, écoutez-moi : si vous suivez mes avis, vous ferez deux parts de votre vie ; l'une appartient de droit à votre excellente mère, que vous ne pouvez trop respecter, trop adorer...

— Ah ! madame, je l'aime tant ! — dit Maurice s'efforçant de se rattacher à la pensée de sa mère, afin de dominer le trouble où le jetait le demi-aveu d'amour qui paraissait avoir échappé à Antoinette ; — je suis heureux de vous entendre parler ainsi de ma mère.

— Ne suis-je pas votre sœur, mon ami, et, à ce titre, n'ai-je pas le droit aussi d'exprimer mon respect pour celle que vous chérissez à tant de titres ? Ainsi donc, vous disais-je, la part la plus considérable de votre vie doit être consacrée à votre mère, à votre fiancée, qui sera si fière un jour de porter votre nom, et encore plus heureuse, selon moi, qu'elle ne sera fière... — ajouta madame de Hansfeld étouffant un soupir.

Puis elle reprit, comme si elle eût voulu échapper à une pensée pénible :

— La plus grande part de votre temps sera donc consacrée à vos devoirs de famille, à vos études, à vos travaux ; c'est à ce prix, mon ami, que vous deviendrez un homme

éminent, que j'espère voir, que je verrai grandir, s'élever chaque jour par son mérite.

— Ah! ces nobles et encourageantes paroles me prouvent combien l'intérêt que vous me portez est sincère; mais, encore une fois, la cause de cet intérêt?...

— Maurice, vous oubliez déjà ma prière... ne vous ai-je pas dit qu'un serment sacré...?

— Pardon, pardon!

—Vous êtes pardonné. Je continue. Certes, je vous engagerai toujours à vous efforcer de conquérir une haute position par votre mérite; mais je n'ignore pas que les délassements, les distractions, les plaisirs, sont un besoin impérieux pour un homme de votre âge. Seulement, mon ami, il est un choix dans les plaisirs; il en est de décents, d'honorables, qui seuls forment le cœur et l'esprit; mais il est des plaisirs dégradants, honteux, qui ne laissent après eux qu'amertume et dégoût. C'est de ceux-là surtout, si dangereux à Paris, que je voudrais, en sœur vigilante, en bon ange tutélaire, vous préserver, Maurice, dans votre intérêt et dans celui de votre fiancée, afin que vous restiez digne d'elle; aussi, mon ambition serait... Mais, non... je n'ose...

— Oh! de grâce, achevez!

— Eh bien, je voudrais disposer en souveraine, oh! mais en souveraine absolue, d'une partie du temps que vous consacrerez à vos distractions, à vos plaisirs... et, peut-être, n'auriez-vous pas à vous repentir de ma tyrannie...

— Mon Dieu! est-ce que je rêve, est-ce que je rêve? Qui m'a donc mérité tant de bonté de votre part?

— On mérite toujours le sentiment que l'on inspire, mon ami, et, d'ailleurs, m'occuper de vos plaisirs, n'est-ce pas encore m'occuper des miens? Et, à ce sujet, revenons à mon programme: j'ai d'excellentes loges à l'Opéra et aux Italiens;

je suis quelque peu musicienne, j'adore la musique, et je trouverais charmant de vous faire quelquefois partager mon admiration pour les chefs-d'œuvre des maîtres! Je dis quelquefois, car je n'ose être exigeante. Mon seul espoir est qu'un jour ou deux par semaine vous me consacrerez, à moi, votre amie, votre sœur, l'une de ces soirées qui, je le sais, appartiennent à votre mère, à votre fiancée; mais une sœur a aussi ses droits, Maurice. Après l'Opéra, je vous reconduirai impitoyablement chez vous dans ma voiture, de peur que votre absence prolongée n'inquiète votre excellente mère. Elles s'alarment si facilement, les mères! et, par cela même qu'à votre âge, mon ami, vous devez jouir d'une certaine liberté d'action, il ne faut jamais en abuser.

— Combien vos conseils me touchent! Ah! vous dites vrai, la plus tendre des sœurs ne me parlerait pas autrement!

— Un mot encore. J'ai voulu que vous fussiez admis au club de M. d'Otremont, parce que, là, vous vous trouverez de prime-saut en relation avec l'élite des jeunes gens du monde; or, voyez-vous, Maurice, souvent un jeune homme s'adonne a de mauvaises relations ou se perd, faute d'occasions de fréquenter la bonne compagnie; à Paris, tout dépend, mon ami, de la nature des premières liaisons que l'on forme. M. d'Otremont est un galant homme dans toute l'acception du terme, vous pouvez être en toute confiance avec lui.

— La franchise, la cordialité de son accueil m'ont touché; mais cet accueil, c'est bien moins à moi qu'à vous, madame, que je le dois... M. d'Otremont est de vos amis, il a voulu vous être agréable en me témoignant tant de courtoisie.

— Disons la vérité. Il a été enchanté de vous, Maurice, et votre conquête est d'autant plus flatteuse, que M. d'Otremont, naturellement froid et réservé, se livre peu et se montre très-difficile dans le choix de ses relations. Je ter-

mine par une remarque peut-être puérile à vos yeux, cependant elle a son importance, puisqu'il nous faut accepter tel quel le monde où nous vivons. Souffrez donc qu'une sœur entre dans le détail de ces questions économiques. Je vous enverrai demain matin les fournisseurs à la mode, depuis le joaillier jusqu'au tailleur. Il n'en coûte guère davantage d'être vêtu avec une élégance de bon goût que de subir les modes ridicules dont vous affublent certains marchands. Enfin, sans exagérer la recherche de soi-même jusqu'à la fatuité, il est bon de mettre en valeur les avantages physiques dont on est heureusement doué. Or, mon cher Maurice, et ces mots d'une sœur à un frère n'ont rien d'exorbitant, vous avez une belle et noble figure, votre taille est admirablement bien prise... et...

— Madame, dit Maurice rougissant de confusion, épargnez-moi, par pitié !

— Demandez à votre chère et digne mère ou à votre charmante fiancée si elles ne sont pas de mon avis... Vous gardez le silence? Je m'y attendais... vous n'avez rien à répondre à cela. Donc, je reprends. Le tailleur à la mode vous mettra physiquement fort en valeur, et vous n'aurez plus rien à envier à ces jeunes gens de qui l'élégance vous désespérait hier, lors de votre promenade aux Champs-Élysées, et, par parenthèse, retenez, mon ami, cette invariable loi en ce qui touche la toilette, et à quoi se reconnaît généralement l'homme distingué : il porte toujours le soir des bas de soie, des souliers et un habit; la toilette du matin est livrée à la fantaisie. D'ailleurs, afin de vous rendre plus facile l'observance des diverses règles de ce que le monde appelle le savoir-vivre, je chargerai tout à l'heure mon maître-d'hôtel de vous trouver et de vous envoyer, dès demain, s'il se peut, un valet de chambre de très-bonne maison; vous le laisse-

rez faire, il préparera comme il convient vos toilettes du soir et du matin, vous coiffera avec goût, et, si vous m'en croyez, il rasera cette barbe naissante, à laquelle vous tenez peut-être beaucoup, mais qui, je vous l'assure, ne vous sied point du tout. Il respectera cependant vos petites moustaches brunes qui rendent encore plus éclatant l'émail de vos dents; j'autorise même de légers favoris à l'anglaise; mais tout le reste de cette barbe fine et soyeuse sera impitoyablement supprimé. D'ailleurs, consultez sur ce sujet important votre aimable Jeane, elle sera certainement de mon avis. Enfin, pour compléter la métamorphose, je vous ferai envoyer, demain matin, le célèbre M. Peau; il soignera comme il convient votre main, donnera à vos ongles la forme, le poli qui leur manquent, et maintiendra surtout fort long l'ongle du petit doigt, puisqu'elle est revenue, cette mode dont parlait Molière, en disant :

Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt.

» Peut-être, mon cher Maurice, ces recommandations vous sembleront futiles; cependant, elles ne le sont pas. Les hommes (je ne dois, je ne veux pas vous parler des femmes), les hommes les plus sérieux ne sont pas insensibles à cette réunion de mille petits détails qui constituent, en somme, un extérieur éminemment distingué. Or, la distinction est une des qualités essentielles, presque indispensables que l'on exige, surtout de ceux-là qui, ainsi que vous, mon ami, embrassent la carrière diplomatique; aussi, croyez-moi, des manières parfaites, l'usage du monde, une toilette de bon goût, sont au moins pour moitié dans la valeur des diplomates appelés à se trouver en rapports constants avec l'élite de la meilleure compagnie de l'Europe. Peut-être, mon ami,

mes conseils ne vous paraîtront-ils pas maintenant aussi puérils qu'ils le semblent.

— Que vous dirai-je? — reprit Maurice de plus en plus sous le charme d'Antoinette. — Soit que vos conseils s'élèvent à ce qu'il y a de plus noble dans les sentiments, soit qu'ils descendent à d'apparentes minuties, dont je comprends cependant l'importance, ils m'inspirent pour vous la plus vive reconnaissance, car ils me prouvent votre sollicitude, votre affection; et, plus que jamais, je me demande qui m'a valu, qui me vaut ce tendre et subit intérêt dont vous me donnez tant de preuves.

— Ce mystère est, je vous l'ai dit, l'unique secret que j'aurai jamais pour vous, Maurice; d'ailleurs, peu vous importe la cause de mon affection, de mon dévouement passionné.

Mais madame de Hansfeld, se reprenant et baissant les yeux, ajouta :

— Oui, passionné, entendez-vous, Maurice? saintement passionné... comme peut l'être l'amour de la mère pour son fils, de la sœur pour son frère. Ah! mon ami, je vous le répète, mon vœu, mon espoir le plus cher, est à la fois de mettre en valeur, moralement et physiquement, tout ce qu'il y a en vous de beau, de bon, de bien, et de vous inspirer le goût des plaisirs honnêtes, afin de vous sauvegarder de ces écueils si dangereux pour les jeunes gens inexpérimentés de la vie de Paris. Résumons-nous donc : vos journées seront consacrées à l'étude jusqu'à quatre heures, alors le studieux élève en diplomatie se transforme et devient un jeune élégant; vous allez passer une demi-heure à votre club, puis, vous faites une promenade à cheval, aux Champs-Élysées. Vos parents, dans la position de fortune où ils sont, ne sauraient raisonnablement vous refuser deux chevaux de selle, un groom pour vous suivre et un palefrenier; votre valet de

chambre suffira à votre service personnel. Je chargerai mon premier cocher d'aller choisir vos deux chevaux chez le marchand en vogue et de vous chercher des gens d'écurie.

— Madame, — dit Maurice très-tenté du programme exposé par Antoinette, mais songeant à la dépense, — je ne sais si mes parents...

— Vos parents, mon cher Maurice, jouissent d'une trop grande fortune, et ils sont trop justes pour vous refuser le nécessaire. Vous montez donc à cheval, de cinq à six heures, vous allez aux Champs-Élysées, où vous me rencontrez dans ma calèche, et, là, ainsi que ces élégants si enviés par vous, hier, vous vous penchez à ma portière et nous causons familiérement, très-familièrement.

— Ah! combien je serais fier, heureux d'être ainsi, aux yeux de tous, distingué par vous, — reprit Maurice cédant de plus en plus à un invincible entraînement. — Ce n'est plus moi qui envierai, c'est moi qui exciterai l'envie.

— Enfin, lorsque vous pourrez me consacrer une de vos soirées, vous viendrez dîner avec moi en excellente compagnie, et nous irons ensemble à l'Opéra ou aux Italiens. Je compte aussi sur quelques visites de vous, lorsque le temps ne vous permettra pas de monter à cheval. Tel est, en somme, sauf quelques menus détails de circonstance, mon programme, cher Maurice... L'acceptez-vous?

— Avec bonheur! Oh! cette vie ainsi partagée entre ma fiancée, ma mère et vous, ma sœur... cette vie tour à tour occupée par l'étude et par des distractions, des plaisirs de bon goût, n'est-ce pas l'idéal du bonheur, et ce bonheur, c'est à vos conseils que je le devrai!

L'un des valets de chambre de madame de Hansfeld entra dans le boudoir après avoir discrètement frappé, et annonça:

— La voiture de madame la baronne.

Cela dit, le serviteur sortit:

— Déjà cinq heures!... est-ce croyable? — dit Antoinette; — avec quelle rapidité le temps se passe près de vous, cher Maurice.

— Je vous laisse, — dit l'ingénu se levant; — vous allez sortir?

— Je le devais; mais, toute réflexion faite, je ne sortirai pas.

— Pourquoi cela, de grâce?

— Je préfère rester ici seule, me souvenir et rêver, — répondit madame de Hansfeld en lançant à Maurice un regard noyé de voluptueuse langueur.

Puis, en suite d'un moment de silence :

— Maurice, je vous attends demain à deux heures; ma porte sera fermée à tout le monde; nous serons seuls, et j'ai encore tant de choses, tant de choses à vous dire! Vous viendrez, n'est-ce pas, mon ami?

— Pouvez-vous en douter?

— Ah!... j'oubliais une recommandation; madame votre mère a sans doute lu mon billet de ce matin?

— Oui, elle l'a lu...

— Elle vous demandera naturellement quelle espèce de communication j'avais à vous faire, Maurice? Vous lui répondrez qu'ayant entendu dire que monsieur votre père désirait vendre son domaine du Morillon, je désirerais l'acheter.

— Parfaitement, et ce prétexte...

— Ce n'est nullement un prétexte, mon ami, c'est la vérité.

— Quoi!... réellement... vous songeriez à...?

— A acquérir ce domaine, cette maison où votre enfance et votre première jeunesse se sont écoulées? Oui, Maurice, je songe à cela; c'est mon désir le plus cher. Un caprice de cœur, direz-vous; soit, mais, ce caprice, je suis résolue de le satisfaire à tout prix, à moins, cependant, que monsieur

votre père ne refuse absolument de vendre le Morillon. Ah! mon ami, qu'il me sera doux de promener mes pensées mélancoliques, oh! bien mélancoliques, peut-être, sous ces ombrages où, enfant, vous avez joué, où, adolescent, vous avez rêvé; ce sera ma seule, ma dernière consolation, si un jour...

Madame de Hansfeld parut accablée par l'émotion et s'interrompit; puis, tendant la main à l'ingénu :

— Adieu, Maurice! à demain, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Encore et toujours ce mot madame, ce mot si sec et si froid! — reprit madame de Hansfeld d'un ton de tendre reproche. — Vous ne voulez donc pas, décidément, m'appeler Antoinette, même pour m'adresser vos adieux? Maurice, je vous en prie, accordez-moi cette grâce! Dites-moi : « Adieu, Antoinette. »

— Adieu, Antoinette! — répéta Maurice fasciné par sa tentatrice, sentant la chaleur du sang monter à son cerveau et troubler sa raison, tandis que madame de Hansfeld, le faisant rasseoir près d'elle :

— Combien j'aime à vous entendre prononcer mon nom! combien me plaît le son de votre voix! Elle est douce et mâle comme votre figure! Mais vous baissez les yeux, Maurice! Je vous en prie, levez-les sur moi en prononçant mon nom. Soyez indulgent pour ce caprice, ce sera le dernier, je vous l'assure. Voyons, dites : « Antoinette! » en me regardant.

Maurice, éperdu, enivré, obéit. Ses yeux rencontrèrent les yeux noirs, avides et brûlants de madame de Hansfeld, penchée vers lui, si près de lui, qu'il sentit son souffle. Il éprouva une commotion profonde. Cette nature vierge, énergique, ardente, déjà bouleversée par les séductions de cette femme dangereuse, défaillit sous la violence de ces

sensations fulgurantes; une sueur froide baigna son front, il pâlit; une invincible morbidezza l'alanguit, le brisa; son esprit s'égarait, ses forces l'abandonnaient; il balbutia d'une voix éteinte :

— Pardon, madame, je crois... que... je vais me trouver mal...

— Maurice, mon ami, vous m'inquiétez... Grand Dieu! qu'avez-vous?

— Je ne sais... il me semble que... je... je... vais mourir...

Maurice, les yeux demi-clos, laissa tomber sa tête inerte sur l'un des coussins, n'ayant plus qu'à demi la perception de ce qui se passait autour de lui. Cependant, il sentit que la sueur dont ruisselait son front était étanchée par madame de Hansfeld, à l'aide de son mouchoir parfumé de senteurs, et qui, certaine d'être entendue de sa victime, disait à demi-voix, feignant l'accent du plus tendre intérêt :

— Pauvre enfant, l'émotion l'accable... Qu'il est beau ainsi! Combien il va être adoré, idolâtré; combien de femmes qui, mieux que moi, lui plairont, vont se disputer son cœur! Pour elles, bientôt il oubliera Jeane, sa charmante fiancée. Va, noble fille! ne crains rien de moi; je cacherai sous les dehors de l'amitié mon amour insensé pour Maurice! Être ton amie, ta meilleure amie! ô Maurice, n'est-ce pas encore un sort digne d'envie? Oui, je serai ta sœur, et du moins tu me tendras toujours fraternellement ta noble et loyale main.

Et Antoinette, qui tenait cette main entre les siennes, l'effleura timidement de ses lèvres. Ne paraissant pas s'apercevoir d'un frissonnement échappé à Maurice, qui, plongé dans un état analogue à celui où notre esprit flotte incertain entre la veille et le sommeil, percevait cependant toutes les paroles de la terrible sirène, elle ajouta :

— Mais ma raison s'égare! Tais-toi, mon cœur! apaisez-

vous, ardeurs dévorantes! jamais Maurice ne daignera m'aimer! Mon Dieu! son évanouissement ne cesse pas; que faire? que faire?... Ah! ce flacon de sels...

Madame de Hansfeld, semblant alors seulement songer à ce réconfortant, alla prendre sur une table voisine un flacon d'or constellé de pierreries, revint, s'agenouilla sur le divan, fit aspirer à Maurice les sels, dont la subtilité pénétrante le ranima tout à fait. Il ouvrit languissamment les yeux et vit, courbée vers lui, Antoinette les traits empreints d'une tendre sollicitude et disant :

— Maurice, Maurice, mon ami, revenez à vous; c'est moi, Antoinette, votre amie; ne me reconnaissez-vous pas ?

XVII

Maurice, à l'accent de la voix de madame de Hansfeld, voix qui semblait palpiter d'émotion et d'amour contenu, Maurice ouvrit les yeux et contempla sa tentatrice plongée dans une muette extase; son esprit, un moment obscurci, redevenait lucide, et avec lui sa mémoire.

Non, ce n'était point un songe; quelques minutes auparavant, il avait entendu cette femme enchanteresse lui prodiguer des aveux passionnés, délirants, à lui qu'elle voyait pour la première fois!

Non, ce n'était point un songe; le dernier écho de ces aveux enivrants vibrait encore dans son cœur. Cette femme, jeune, riche, élégante, titrée, belle à éblouir, l'avait dit avec un accent de regret navrant : elle ne se croyait pas digne de lui plaire, à lui, Maurice, le rustique provincial, débarqué de la veille à Paris; il allait tourner la tête de toutes les femmes, et pour elles, peut-être, oublier Jeane, sa fiancée!

Mais cet amour soudain, violent, irrésistible, qui l'avait

fait naître dans le cœur de la baronne de Hansfeld? Comment avait-elle été instruite de la récente arrivée de Maurice à Paris? Comment avait-elle pu découvrir sa demeure? Comment, enfin, possédait-elle depuis longtemps une connaissance si approfondie, si vraie de son caractère et de ses sentiments, à lui, qu'à leur aide, elle s'était efforcée de se le représenter en personne. Vainement il cherchait à pénétrer ce mystère; mais déjà se glissaient dans son cœur les enivrements de l'orgueil; il se savait aimé de madame de Hansfeld; elle lui prédisait des succès étourdissants. Comment ne l'eût-il pas cru, le pauvre ingénu? A peine à Paris depuis la veille, il voyait se jeter à sa tête (que l'on nous pardonne cette vulgarité) une femme qui, par sa rare beauté, son charme séducteur et son esprit, pouvait et devait passionner des hommes du goût le plus difficile. Maurice se crut donc adoré; mais, dans sa candeur, il regarda comme un devoir d'honneur de ne pas paraître instruit du secret qu'il venait de surprendre pendant son évanouissement, et, d'ailleurs, chose étrange, inexplicable à ses yeux, mais rassurante, son amour pour sa fiancée n'était en rien altéré; aussi, rempli d'une sorte de compassion pour la pauvre Jeane, compassion à la fois tendre et vaniteuse, il se promit fermement de ne jamais abuser du secret d'Antoinette, de résister à tout entraînement et de n'accepter que l'amitié dévouée qu'elle lui offrait.

Madame de Hansfeld, lorsque Maurice eut complétement recouvré ses esprits, se transfigura; une mélancolie touchante voila le brûlant éclat de ses grands yeux noirs; car, loin de songer à provoquer de nouveau l'ivresse sensuelle du jeune provincial, elle voulait, au contraire, cette fois encore, la calmer. Elle reprit donc d'une voix attristée :

— Je tremble encore de l'effroi que vous m'avez causé,

mon ami. Êtes-vous moins souffrant, à cette heure?

— Oui, ce malaise subit, dont je ne puis m'expliquer la cause, a cédé à vos bons soins, Antoinette, — répondit cette fois familièrement Maurice, puisant son assurance dans sa connaissance du secret de madame de Hansfeld.

Et il se disait en toute sincérité :

— Pauvre femme! puisque je ne saurais répondre à sa folle passion, montrons-nous pour elle aussi affectueux que le meilleur des frères!

Et Maurice ajouta tout haut :

— Merci encore, ma chère Antoinette, des bons soins de votre excellente amitié...

— Ah! Maurice, vous ne pouvez vous imaginer quel bonheur vous me causez en me parlant ainsi. Vous me regardez toujours, n'est-ce pas, comme votre amie, votre sœur... n'est-ce pas?

— Oh! oui, la meilleure des sœurs, et je serai pour vous le plus dévoué des frères...

— Cher et bon Maurice, cette assurance de votre part me console, me donne du courage. Ah! il m'en faut, du courage, car vous ne saurez jamais à quel point... je...

Madame de Hansfeld s'interrompit, porta son mouchoir à ses yeux, et, cachant ainsi à demi son visage, elle tendit une de ses mains à l'ingénu, en disant d'une voix altérée :

— Adieu, Maurice! à demain, deux heures, n'est-ce pas?

— Grand Dieu! — s'écria Maurice aussi surpris qu'alarmé. Qu'avez-vous, Antoinette?... vous pleurez?...

— Laissez-moi seule, mon ami; je suis faible, je suis lâche, je suis folle, je devrais m'estimer si heureuse de compter sur votre amitié; mais non, je suis insatiable et...

Un sanglot étouffé coupa la voix de madame de Hansfeld qui cachait toujours son visage dans son mouchoir.

Maurice, profondément attendri en songeant que la passion sans espoir qu'il inspirait à Antoinette causait les larmes qu'elle versait, sentit ses yeux se noyer de pleurs.

A ce moment, la porte du boudoir s'ouvrant de nouveau, le serviteur vint dire à sa maîtresse :

— La femme de chambre de madame la baronne demande ses ordres pour sa toilette ?

Madame de Hansfeld, feignant de vouloir cacher ses larmes, se leva brusquement, et, tournant le dos au domestique, lui dit, en se dirigeant vers l'une des portes du boudoir :

— Je ne sortirai pas ; faites dételer ma voiture !

Puis Antoinette ajouta d'une voix altérée, sans regarder Maurice.

— A demain deux heures, monsieur Dumirail !

Et elle entra précipitamment dans un appartement voisin, dont elle referma la porte derrière elle.

— Pauvre femme ! — pensait Maurice éprouvant une naïve et tendre commisération mêlée de surprise et d'orgueil; — pauvre femme ! elle va donner un libre cours à ses larmes ; l'émotion la gagnait, ses forces sont à bout ; elle ne peut lutter contre la folle passion que je lui inspire, moi, moi pauvre provincial. Est-ce possible ? est-ce croyable ? Hélas ! il me faut bien le croire, ce n'est pas un rêve. Ce que j'ai entendu, ce que j'ai vu, ce n'est pas des illusions, des songes. Oh ! Jeane, ma bien-aimée, tu ignoreras toujours le sacrifice que je fais à notre amour !... car elle est belle, oh ! bien belle, Antoinette de Hansfeld !...

Maurice, bien que livré à ces préoccupations en quittant le boudoir, observa plus attentivement qu'à son entrée le luxe princier des salons, qu'il traversa, précédé du valet de chambre. Celui-ci, en serviteur bien appris, ouvrait avec fracas les deux battants des portes devant le jeune provin-

cial ; et, lorsque celui-ci arriva dans le salon d'attente, trois autres valets de chambre se levèrent respectueusement à son passage ; il en fut de même de six valets de pied, poudrés et en grande livrée, qui se tenaient dans l'antichambre.

Maurice descendit fièrement le perron, au bas duquel attendait la berline de madame de Hansfeld, équipage d'un goût irréprochable et attelé de deux admirables chevaux noirs, dont un gros cocher anglais à perruque, immobile sur son siége à housse largement armoriée, pouvait à peine contenir la fougueuse impatience ; Maurice, après avoir jeté un regard admiratif sur cette voiture, traversa la cour de l'hôtel en redressant sa grande taille, se cambrant triomphalement sur ses hanches, et se disant, l'ingénu :

— Cette adorable femme, entourée de tous les prestiges d'une opulence presque royale, m'aime passionnément, follement ! Mais je suis et serai fidèle à Jeane, ma fiancée !

XVIII

Maurice, en quittant l'hôtel de madame de Hansfeld, marcha d'abord, ainsi que l'on dit, — sur les nues ; — il ne touchait pas terre ; il regardait parfois les passants avec une expression d'autorité ou de supériorité singulière ; ses larges poumons, épanouis, dilatés, aspiraient à pleines bouffées l'air parisien ; il se rappelait les moindres circonstances de son entretien avec cette enchanteresse dont la ravissante image semblait voltiger devant lui et lui sourire. Cependant, loin d'oublier sa fiancée, il évoquait de nouveau son souvenir et se disait :

— Oh ! ma Jeane bien-aimée, je crois que je t'aime davantage encore ; cette sensation de trouble brûlant, ce vertige, cette ivresse que, pendant quelques instants, m'a causé

la beauté d'Antoinette, redouble, par la puissance même du contraste, cette sensation suave, sereine, qui semble rafraîchir, embaumer ma pensée lorsque je songe à toi. O ma Jeane! dis, qu'a de commun la rose avec le diamant? Ne peut-on admirer le scintillement de l'un et aspirer le doux parfum de l'autre ? Aimer Jeane comme la future compagne de ma vie, être aimé d'Antoinette avec la tendresse d'une sœur, est-il un sort plus digne d'envie? Voir, pour ainsi dire, à mes pieds, à moi rustique montagnard, cette femme charmante qui me donne des conseils si sages, si sérieux, si tutélaires, qu'on les croirait dictés par ma mère, ma mère, de qui Antoinette me parle toujours avec tant de respect; enfin, ne pense-t-elle pas à acheter le Morillon, où, disait-elle, consolation dernière, elle pourra promener ses rêveries mélancoliques, en songeant que ces lieux ont abrité mon enfance et ma première jeunesse! Oh! que de douce résignation dans l'amour d'Antoinette! Et pourquoi tant d'amour? en quoi l'ai-je mérité? En vain j'interroge ce mystère impénétrable. Eh! qu'importe la cause secrète de la touchante affection d'Antoinette; jouissons de cette affection, suivons ses avis. Oh! oui, faisons deux parts de ma vie : la plus considérable appartient à l'étude, à ma mère, à Jeane; l'autre à Antoinette. Ma mère et Jeane pourraient-elles être jalouses de mon amie, alors qu'elles-mêmes ne me conseilleraient pas d'une manière plus sensée qu'elle me conseille! Oh! les ravissantes journées! L'étude jusqu'à quatre heures, et, comme l'a dit Antoinette, à cette heure, le studieux élève diplomate se transforme en élégant; mon valet de chambre m'a préparé ma toilette, je monte à cheval et vais à mon club suivi de mon groom; puis je me rends aux Champs-Élysées pour y rejoindre madame de Hansfeld; elle est dans sa voiture, et, là, envié de tous, je...

Mais, tressaillant et tombant soudain de la sphère de ses brillants désirs dans la froide réalité, Maurice se dit avec amertume :

— Mon valet de chambre, mes chevaux, mon groom! Mais de l'argent pour gager ces serviteurs, mais de l'argent pour payer les chevaux, mais de l'argent pour payer ces fournisseurs les plus en vogue de Paris, qui, demain matin, vont arriver à notre hôtel, adressés chez moi par madame de Hansfeld ? Misérable fou que je suis! où trouver de l'argent? Mon père me donnait cent francs par mois pour mes menus plaisirs, et, la plupart du temps, je faisais de cet argent largesse à nos bonnes gens du Jura. A quoi l'aurais-je dépensé dans notre retraite du Morillon? Mais supposons qu'à Paris, mon père double ou triple cette somme, que ferais-je avec deux ou trois cents francs par mois ? Et, j'y songe, que dira ma mère en voyant, demain, se présenter chez nous cette nuée de marchands les plus en vogue de Paris? ma mère qui, aujourd'hui, a demandé à notre hôtelier l'adresse d'un modeste tailleur... pas trop cher... qui donne du bon et du solide. Je le vois d'ici, cet affreux tailleur; il doit ressembler à celui de Nantua, qui m'a affublé de ces exécrables habits; et je me laisserais, sans mot dire, accoutrer de la sorte ! moi, moi qui dois accompagner quelquefois à la promenade, à l'Opéra madame la baronne de Hansfeld, l'une des femmes les plus à la mode de Paris ! moi reçu au club de M. d'Otremont, rendez-vous des élégants? Non! cent fois non ! Mon père est riche, et, sans rien exiger de superflu, je peux bien attendre de lui qu'il satisfasse à des dépenses raisonnables. Il est si bon, si équitable ! N'est-ce pas enfin lui qui m'a instamment sollicité de venir à Paris ? Oh! ce voyage, je ne le regrette pas maintenant, malgré les sinistres prophéties de notre cher maître; aussi, mon père comprendra qu'il doit me fournir

les moyens de vivre honorablement à Paris. J'hésitais à quitter nos montagnes, je voulais rester cultivateur; mon père a insisté, j'ai obéi. C'est à lui maintenant de faire ce qu'il doit; cependant, s'il se refusait à mes désirs, s'il voyait le superflu là où je ne vois que le nécessaire? Quelle honte! je n'oserais jamais retourner chez madame de Hansfeld. Non, non! mon père et ma mère se montreront équitables, généreux; mais, s'ils ne l'étaient pas, que faire?... que faire?

Le cours des pensées de Maurice fut soudain interrompu par ces mots, que lui adressait courtoisement un inconnu :

— Monsieur, je suis étranger, auriez-vous l'obligeance de m'indiquer la rue Royale?

Maurice, rappelé à lui-même par cette question, se souvint de la seconde lettre, à lui confidentiellement remise par le portier de l'hôtel; et il répondit à l'inconnu :

— Monsieur, je suis étranger moi-même, et ne saurais vous renseigner; mais j'ai justement besoin de savoir aussi où est la rue Royale et nous allons nous en informer.

Maurice se trouvait alors presque à l'extrémité de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, près de la place de la Madeleine. Il apprit bientôt qu'il était tout proche de la rue Royale, et tira de sa poche la lettre qu'il avait reçue du concierge de son hôtel garni. Elle contenait ces lignes :

« Monsieur,

» Je crois pouvoir être assez heureux pour pouvoir vous rendre l'un de ces petits services toujours agréables aux fils de famille; si vous voulez m'honorer de votre confiance et savoir ce dont il s'agit, vous me trouverez demain, de quatre à six heures, au café qui fait le coin de la rue Royale et de la place de la Madeleine. Vous demanderez au comptoir M. Léon.

» Agréez, etc., etc. »

Maurice, après la lecture de cette lettre, chercha des yeux, et, à quelques pas de là, reconnut le café signalé, où il entra en se disant :

— Quel est ce M. Léon? quel est ce service toujours agréable aux fils de famille? Je ne sais pourquoi ces mots piquent vivement ma curiosité. Voyons ce monsieur; après tout, que risqué-je?

XXIX

Maurice entra dans le café, se dirigea vers le comptoir, où il demanda M. Léon. Celui-ci, sans doute aux aguets, s'approcha presque aussitôt qu'il eut entendu prononcer son nom, et, s'adressant au jeune provincial d'un air souriant et empressé :

— C'est à M. Dumirail que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur; vous êtes sans doute M. Léon?

— Pour vous servir, monsieur.

Et, avisant l'un des garçons de café, M. Léon ajouta :

— Julien, il y a-t-il quelqu'un au billard?

— Non, monsieur.

— Montez-nous deux verres d'absinthe.

M. Léon, se retournant ensuite vers Maurice, lui dit :

— Nous serons seuls dans la salle de billard; nous pourrons causer tranquillement... Pardon si je passe devant vous; je vais vous montrer le chemin.

M. Léon précéda Maurice dans un escalier tournant, conduisant du café à la salle de billard, en ce moment solitaire. M. Léon était un homme de trente ans, vêtu avec goût, d'une apparence distinguée : sa physionomie ouverte et avenante plut tout d'abord à Maurice, qui lui dit :

— Puis-je savoir, monsieur, quel est l'objet de la lettre que vous m'avez écrite?

— En deux mots, monsieur, le voici : vous êtes fils unique, vos parents sont fort riches ; ils possèdent l'une de ces solides fortunes en biens-fonds ou en placements hypothécaires, toujours à l'abri du hasard des événements; ils ont toujours vécu, ils vivent avec économie, quoique fort honorablement d'ailleurs, d'où il suit qu'à cette heure monsieur votre père possède, soit en propriétés territoriales, soit en excellents placements sur première hypothèque, possède, dis-je, au moins, car je table au plus bas chiffre, quinze ou seize cent mille francs !

— Quinze cent mille francs ! — répéta Maurice ébahi, car jamais il ne lui était venu à la pensée de supputer le chiffre de la fortune paternelle, n'ayant aucun motif de se livrer à cette évaluation toujours quelque peu parricide.

La simplicité des goûts du jeune montagnard les rendait très-faciles à satisfaire, alors qu'il vivait au Morillon, et, nous l'avons dit, il ne trouvait même pas l'emploi des cent francs que son père lui allouait mensuellement pour ses menus plaisirs. Maurice fut donc véritablement stupéfait du chiffre à ses yeux énorme auquel M. Léon faisait monter la fortune de M. Dumirail, et il répéta d'un air incrédule :

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, il est impossible que la fortune de mon père soit aussi considérable que vous le dites.

— Je vous assure, monsieur ; que le chiffre est encore au-dessous de la réalité; nous sommes trop intéressés à être exactement renseignés pour n'avoir pas pris nos informations aux meilleures sources.

L'affirmation de M. Léon persuada Maurice. Il ne demandait d'ailleurs pas mieux que d'être persuadé, car, pensif, il se disait :

— Puisque mon père est si énormément riche, il ne pourra

me refuser sans injustice, et ainsi qu'il me l'a promis, de quoi vivre honorablement à Paris. Antoinette avait donc cent fois raison en me disant que, pour moi, le nécessaire raisonnable était deux chevaux de selle, un groom, un palefrenier et un valet de chambre. Elle m'aime trop pour me conseiller des folies; j'en aurais maintenant les preuves, si j'avais pu douter de la sagesse de ses avis. Elle est, par je ne sais quel mystère, si bien informée de tout ce qui me concerne, qu'elle connaissait sans doute le chiffre de la fortune de mon père; sans cela, elle ne m'eût pas conseillé ces dépenses, qu'elle regarde comme nécessaires.

M. Léon, remarquant le silence du jeune provincial, reprit:

— Il paraît, monsieur, que la découverte du chiffre réel de la fortune de votre père vous surprend beaucoup?

— Je l'avoue.

— En ce cas, vous hésiterez d'autant moins à accepter mes propositions.

— Quelles propositions, monsieur ?

— Pardon, je suis à vous dans l'instant.

M. Léon, se levant, alla vers le palier tournant du billard et cria :

— Garçon, du papier, une plume et de l'encre !

Le garçon revint bientôt, et M. Léon, muni de tout ce qu'il lui fallait pour écrire, s'attabla de nouveau près de Maurice, et, tirant de sa poche un portefeuille, il y prit un paquet de billets de banque, les compta lentement un à un et dit ensuite en les offrant au jeune provincial :

— Voilà vingt mille francs; veuillez, je vous prie, compter à votre tour les billets.

— Compter ces billets... et pourquoi?

— Pour vous assurer que je vous remets bien, en effet, vingt mille francs.

— A moi?

— A vous-même.

— Et que voulez-vous, monsieur, que je fasse de vos vingt mille francs?

— Ma foi, monsieur, vous en ferez ce que vous voudrez... le meilleur et le plus joyeux usage... probablement.

— Monsieur... est-ce une plaisanterie?

— Diable! on ne plaisante jamais avec des billets de mille francs!

— Mais enfin, monsieur, vous ne pensez pas que je croie que vous me donniez vingt mille francs, et vous pensez encore moins que je veuille les accepter?

— Vous les donner?... Non point! Je vous les prête... ou plutôt la pesonne de qui je suis l'agent vous les prête.

— Elle me les prête... et pourquoi?

— Pour placer avantageusement ses capitaux à six pour cent, pas un centime de plus, qui n'en est pas moins un excellent placement par le temps qui court; du reste, le compte des intérêts se réglera plus tard, et, si vous acceptez ce prêt, vous voudrez bien m'écrire un simple récépissé ainsi conçu: « Je reconnais avoir reçu de M. Léon la somme de vingt mille francs, dont les intérêts, convenus plus tard de gré à gré, commenceront à valoir de ce jour. » Vous daterez, vous signerez, vous empocherez vos vingt mille francs, et si, plus tard, bientôt peut-être, vous avez encore besoin d'argent, ne vous gênez pas, voici mon adresse (M. Léon donna sa carte à Maurice). Jetez à la poste une lettre dans laquelle vous m'indiquerez le chiffre de la somme qu'il vous faut, et, le lendemain, elle sera mise à votre disposition; lors de notre première entrevue, prochaine, je l'espère, nous réglerons notre compte d'intérêts.

— Monsieur, je comprends tout, maintenant! — s'écria

naïvement Maurice, se levant avec une sorte d'effroi et se rappelant ses entretiens avec Charles Delmare, — vous êtes un usurier!

— Hélas! monsieur... je n'ai point cet honneur. Qui dit usurier dit capitaliste; or, je n'ai pas, je n'ai plus de capitaux. J'en possédais quelques-uns; mais Paris est tentant, et le diable est bien fin. En un mot, je suis modestement le courtier d'un capitaliste, tout à votre service.

— Monsieur, je ne veux pas de votre argent.

— Voilà qui est véritablement surprenant, très-surprenant!

— Non, je ne veux pas de votre argent, monsieur; plusieurs motifs dictent mon refus.

— De grâce!... lesquels?

— D'abord, je commettrais un acte dont mon père et ma mère seraient profondément blessés!

— Ce scrupule est des plus honorables; cependant, je...

— Ensuite, monsieur, lorsque l'on emprunte, il faut rendre, et je ne possède pas un sou à moi.

— Permettez...

— Enfin, monsieur, j'ai trop de confiance dans la bonté, dans l'équité de mon père, maintenant surtout que le hasard m'a instruit du chiffre de sa fortune, pour ne pas être certain qu'il me fournira les moyens de vivre honorablement à Paris. Ce serait donc, de ma part, un témoignage de défiance indigne envers ma famille, que d'emprunter, à son insu, une somme considérable, qu'il me serait d'ailleurs, je vous le répète, impossible de jamais rembourser.

— Sont-ce là, monsieur, toutes vos objections?

— Oui.

— Je ne me permettrai pas de discuter avec vous le noble sentiment d'amour filial auquel vous obéissez, monsieur, en

refusant ce prêt; je vous ferai seulement observer, quant au point capital, à savoir le remboursement... que vous serez un jour à même de rembourser la somme en question, et bien d'autres encore.

— Comment cela, monsieur?

— Hélas! lorsque vous aurez le malheur, l'irréparable malheur de perdre l'auteur de vos jours, — reprit avec un soupir de componction le courtier d'usure, — vous hériterez, monsieur, d'une fortune considérable.

— Qu'osez-vous dire? Ah! c'est horrible! spéculer sur la mort de...

Maurice n'acheva pas; l'indignation, la douleur étouffèrent sa voix; une larme brilla dans ses yeux, il reprit en se levant :

— Cet entretien révoltant a trop duré, monsieur.

— Je suis désolé de vous avoir blessé ou affligé, monsieur, par une réflexion fort innocente. Nous sommes malheureusement tous mortels, tous soumis, riches et pauvres, aux lois inexorables de la nature! Or, en prévoyant le terme aussi éloigné que possible, mais enfin, fatalement certain, de la vie de monsieur votre père, je ne croyais en rien vous choquer; je voulais uniquement vous persuader de ceci : que le prêteur attendrait aussi longtemps qu'il le faudrait le remboursement de la somme qu'il vous offre, puisqu'il est certain d'être, un jour, parfaitement payé du capital et des intérêts.

— Il suffit, monsieur. Je vous le répète, je ne veux pas de votre argent, il me ferait horreur!

— Je regrette, monsieur, d'être si mal compris de vous; ne parlons plus de cette affaire; mes billets vont rentrer dans mon portefeuille. Seulement, daignerez-vous me permettre une seule et dernière observation?

— Soit, — reprit impatiemment Maurice, — je vous écoute.

— Maintenant que le hasard vous a instruit du chiffre de la fortune de monsieur votre père, vous êtes certain, dites-vous, qu'il fournira largement à vos besoins?

— Oui, monsieur, j'en suis convaincu.

— Vous m'accorderez cependant que c'est là une probabilité, probabilité presque certaine, j'y consens... oui, il y a quatre-vingt-dix-neuf à parier contre un que monsieur votre père se montrera libéral envers vous... mais, enfin, il reste une chance contraire.

— Eh bien, monsieur, quand cela serait?

— De deux choses l'une : ou monsieur votre père satisfera vos désirs, ou il ne les satisfera point, et, dans ce dernier cas, vous regretterez d'avoir refusé cette somme.

— Et s'il fournit raisonnablement à mes besoins?

— Eh bien, monsieur, cette somme vous devenant complétement inutile, vous me la rendrez; mais commencez par vous en nantir, c'est plus prudent!

— Monsieur, encore une fois, je...

— Un dernier mot : pensez-vous, franchement, que, si généreux que soit monsieur votre père, il vous remettra vingt beaux et bons billets de mille francs pour vos frais de premier établissement à Paris?

— Cette somme est considérable, je l'avoue, et...

— Et vous doutez que monsieur votre père vous l'accorde, n'est-ce pas? Moi, je ne veux pas en douter; j'irai plus loin, j'admets qu'il vous accordera même davantage; alors, j'en reviens toujours là, vous me rendrez ces vingt mille francs dès qu'il vous sera prouvé qu'ils vous sont inutiles, grâce à la générosité de monsieur votre père; mais commencez par les accepter... Que risquez-vous? Tout ceci demeurera secret entre nous.

— En admettant, monsieur, que vous disiez vrai, — répondit Maurice, enfin ébranlé par l'astucieuse logique de son tentateur, — il sera toujours temps pour moi de recourir à vous.

— Pardon, c'est une erreur.

— Comment cela?

— Le capitaliste dont je suis le courtier a appris par l'un de ses amis, banquier à Nantua (avec un homme comme vous, monsieur, l'on doit jouer cartes sur table), mon patron, dis-je, a appris par l'un de ses correspondants, que M. Dumirail et sa famille venaient habiter Paris. Or, mon patron a prévu cette éventualité fort probable, à savoir : que, vu les notables habitudes d'économie de monsieur son père, M. Dumirail fils pourrait avoir besoin de quelques avances, maintenant et plus tard; mon patron, dans cette supposition, a consacré à ce placement environ cinquante mille écus (il pourra vous ouvrir un crédit montant à cette somme); or, si votre refus persiste, ou si vous différez d'accepter les offres ; mon patron n'est pas homme à laisser ses fonds improductifs, même pendant un jour; il en disposera pour une autre opération qu'il a en vue, et, si vous n'acceptez pas aujourd'hui mes propositions, il a, dès demain, l'emploi assuré de ses capitaux. Encore un mot, monsieur. Il vous semble peut-être extraordinaire que nous ayons été si promptement et si exactement instruits de votre arrivée à Paris et de votre demeure?

— Il est vrai.

— Rien ne vous paraîtrait plus simple, si vous saviez que, chaque jour, les propriétaires d'hôtels garnis envoient, à qui de droit, le nom des voyageurs descendus chez eux. C'est ainsi que mon patron, informé de votre arrivée, m'a chargé de vous faire ses offres de service; mais, je dois vous le

répéter, il vous faut à l'instant prendre une décision, sinon, en cas de refus de votre part, mon patron disposera demain de ses fonds.

— En vérité, monsieur, c'est me mettre le pistolet sur la gorge. Mon père doit prochainement arriver à Paris, je suis certain qu'il m'accordera...

— Tout ce que vous pouvez raisonnablement souhaiter, je n'en doute pas; en ce cas, j'insiste de nouveau là-dessus : que vous importe d'emprunter ces vingt mille francs? Vous me les restituerez s'ils vous sont inutiles. Cet emprunt sera resté secret; mais vous vous serez du moins prudemment nanti d'une somme suffisante pour parer à toutes les éventualités.

— Quoi! — dit Maurice cédant de plus en plus à la tentation, — vous ne pouvez pas, du moins, m'accorder quelques jours de réflexion?

— Mon patron m'attend à six heures pour connaître votre réponse; il est cinq heures et demie. Il faut donc, monsieur, qu'avant un quart d'heure, vous vous soyez prononcé par oui ou par non. Or, je vous le déclare, votre refus, non-seulement rompra cette affaire, mais rendra impossible celles qui auraient succédé à la première. Croyez-moi, je connais la place de Paris, vous trouverez difficilement, ou plutôt, vous ne trouverez pas de longtemps des offres aussi avantageuses que celles que j'ai l'honneur de vous faire, monsieur, et pour le présent et pour l'avenir.

XX

Maurice, en proie à une cruelle perplexité, hésitait à profiter des offres usuraires qu'on lui faisait; tantôt subissant encore l'influence des bons principes de sa jeunesse, se

rappelant l'ineffable bonté de son père et de sa mère, les sages conseils de Charles Delmare, ses saisissantes peintures des terribles suites de la dissipation, Maurice sentait que son avenir dépendait de son premier pas dans la voie ruineuse et fatale, à lui si complaisamment ouverte par l'usure.

Alors, effrayé, il voulait résister à la tentation.

Mais soudain il songeait que, le lendemain matin, arriveraient chez lui des fournisseurs de toute sorte, depuis le tailleur jusqu'au joaillier, sans compter un valet de chambre d'excellente maison, envoyé par le maître d'hôtel de madame de Hansfeld, et peut-être même deux chevaux de selle choisis par son cocher, Maurice, n'ayant pas osé, par un sot amour-propre, refuser ces offres, malgré l'embarras inextricable où cette acceptation devait le jeter, tandis que tout s'aplanissait, grâce au prêt usuraire, et Maurice inclinait à accepter les vingt mille francs.

Cependant, un dernier scrupule le retenait ; il ne se le dissimulait plus : il spéculait par son emprunt sur la vie de son père ; il escomptait à l'avance cette mort, dont la seule pensée avait jusqu'alors éveillé en lui les plus tristes, les plus pieux sentiments de la tendresse et de la vénération filiales !

Ce malheureux enfant, essentiellement bon et chérissant son père et sa mère, eût, certes, reculé devant cette idée, nous le répétons, presque parricide, si M. Léon, avec une très-adroite perfidie, n'eût posé ce dilemme au jeune provincial :

— Ou votre père sera pour vous libéral ainsi qu'il doit l'être, — en ce cas, n'ayant pas besoin de recourir à la somme empruntée, vous me la rendrez, — ou bien, votre père, malgré sa grande fortune, se montrera envers vous d'une parcimonie injuste, alors vous aurez le droit d'user de votre emprunt.

Ce raisonnement absurde, mais très-spécieux, flattait trop les désirs de Maurice pour ne point prévaloir, et, finalement, il prévalut à ses yeux; cependant, voulant encore, par un reste de pudeur morale, de respect humain, se tromper, s'abuser lui-même sur la gravité de l'acte qu'il commettait, il dit à M. Léon, en suite de quelques moments de réflexion :

— Il est bien convenu que, si, comme j'en suis certain, je n'ai pas besoin de cette somme, je pourrai vous la rendre, car j'espère bien n'en être que le dépositaire.

— Soit, monsieur, vous me remettrez les vingt mille francs, et je vous rendrai votre reçu.

— Vous me le promettez sur l'honneur?

— Sur l'honneur! de même que, si cette somme ne vous suffit pas... je...

— Cette somme me suffira d'autant mieux, que je suis sûr d'avance de n'en avoir pas besoin, — se hâta de répondre Maurice tâchant de s'étourdir sur le remords qui poignait son cœur; — je vous écrirai aussitôt que je voudrai opérer entre vos mains la restitution de cet argent.

— En attendant, voici, monsieur, vos vingt mille francs.

— Il est, encore une fois, bien convenu, monsieur, que je pourrai vous les remettre dès que je le voudrai? — dit Maurice, de qui la main tremblait en approchant des billets, qu'une suprême hésitation l'empêchait encore d'accepter. — Je ne contracte cet emprunt qu'à cette condition absolue.

— C'est entendu, monsieur, — répondit M. Léon présentant toujours les billets à Maurice; — mais, du moins, pour pouvoir me rendre la somme, commencez par la prendre.

Maurice reçut enfin des mains de son tentateur les billets de banque, et, au moment où il prenait la plume afin d'é-

crire le reçu de la somme, une remémorance à la fois puérile, sinistre, traversa l'esprit de Maurice.

Il se rappela ces légendes, le charme et l'effroi de ses premières années; ces légendes racontées le soir, au coin du foyer paternel, et dans lesquelles un personnage mystérieux, étrange, aux yeux flamboyants, au sourire diabolique, évoqué dans un carrefour de la forêt par quelque désespéré, lui faisait signer de son sang un pacte où il vendait son âme pour des pièces d'or.

Mais le jeune provincial, se reprochant bientôt sa niaise faiblesse, haussa les épaules et signa le reçu.

O Maurice! pauvre enfant! bientôt déchu de tes mâles vertus, de ta noble candeur, elle est d'une terrible vérité, cette comparaison puisée aux naïfs souvenirs de ton enfance; le pacte infernal est signé! Tu as vendu ton âme, Maurice! de ce jour, elle est à jamais vendue au démon des passions mauvaises, effrénées, criminelles peut-être!

Oui, elle est vendue, ton âme, elle ne t'appartient plus!

XXI

Madame Dumirail occupait une partie de l'entre-sol de l'hôtel des Étrangers, situé dans la rue de l'Université; quelques détails sur la distribution de ce logis seront nécessaires à l'intelligence de plusieurs scènes de notre récit.

Une petite antichambre fermée, donnant sur l'escalier principal de la maison, précédait l'appartement et était percée de trois portes. Celle de droite conduisait à la chambre de Maurice, complétement séparée de celle de sa mère, et attenante à une pièce destinée à son père, laquelle avait une sortie sur l'escalier en dehors de l'antichambre; la porte gauche était celle d'un cabinet où couchait Jeane, cabinet

attenant à la chambre de madame Dumirail. Enfin, la porte du fond communiquait à un salon servant aussi de salle à manger. — Le couvert était mis. Six heures du soir venaient de sonner.

Madame Dumirail et Jeane, assises dans l'embrasure de l'une des fenêtres qui s'ouvraient sur la rue, ordinairement assez solitaire, s'occupaient d'un travail de broderie; toutes deux semblaient soucieuses.

— Ainsi, ma pauvre Jeane, — disait madame Dumirail en soupirant, — jusqu'à présent, Paris ne te séduit pas plus qu'il ne m'a séduit moi-même?

— Tenez, ma bonne tante, hier, en revenant de promenade aux Champs-Élysées, j'avais la mort dans l'âme.

— La mort dans l'âme, c'est beaucoup dire, car rien n'était plus brillant que cette promenade : ces belles dames, ces cavaliers, ces voitures; certes, j'aurais cent fois préféré à ce spectacle, à ce tumulte étourdissant, une tranquille promenade au milieu des fleurs de notre terrasse du Morillon, d'où l'on découvre un si admirable horizon, nos Alpes, nos glaciers. Hélas! quand les reverrons-nous, nos chères montagnes!

Et, soupirant encore, madame Dumirail ajouta :

— Mais, enfin, il faut avouer qu'hier, le spectacle des Champs-Élysées...

— Était pour moi navrant, m'attristait, que vous dirai-je? me révoltait.

— Te révoltait, Jeane, et contre qui?

— Contre tout ce beau monde.

— En vérité, chère enfant, je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Que voulez-vous, ma tante! c'est à peine si je comprends moi-même ce que je ressens, — répondit la jeune fille

avec une impatience nerveuse; et, après un moment de silence, elle reprit :

— Ah! pourquoi mon oncle nous a-t-il fait quitter le Morillon! Vous le verrez, ma tante, notre séjour à Paris nous sera funeste.

— Allons, Jeane, du courage; ne nous effrayons pas à l'avance; j'ai reconnu l'impossibilité de lutter contre l'inébranlable volonté de mon mari; je t'ai suppliée de céder aussi à la nécessité; tu as consenti à nous accompagner ici, je compte sur ta bonne influence sur Maurice.

Et, regardant la pendule, madame Dumirail ajouta :

— Déjà six heures! mon fils ne peut maintenant tarder de rentrer. Certes, — reprit-elle, — je vois notre séjour à Paris avec une certaine appréhension; mais, par cela même, chère enfant, que les circonstances sont graves, sont difficiles, nous ne devons pas nous laisser abattre; peut-être, après tout, le mal sera-t-il moins grand que je ne le craignais. M. de Morainville, je te l'ai dit, nous a hier accueillis, Maurice et moi, de la manière la plus aimable; grâce à sa protection et à celle de ses amis, mon fils, sans aller à l'école de droit, ce que je redoutais surtout à cause des connaissances qu'il aurait pu faire là, mon fils, en suite d'un stage d'un an dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, sera nommé attaché d'ambassade ; c'est donc seulement une année à passer; après quoi, nous partirons tous ensemble pour le pays dans lequel il devra résider; d'ici là, moi et mon mari, qui va bientôt venir nous rejoindre, nous veillerons sur Maurice avec un redoublement de tendre sollicitude et de vigilance. Ce qu'il y a de plus à craindre, dit-on, à Paris, ce sont les mauvaises liaisons; or, mon fils, n'allant pas à l'école de droit, doit échapper à ce danger; il ne connaît personne ici; son temps sera partagé entre son

bureau, où il restera jusqu'à cinq heures, et nous autres qui le garderons avec nous jusqu'au moment de son coucher; il n'aura donc ni le loisir, ni l'occasion, ni le goût de se lier avec personne; notre affection lui suffira. Je te l'atteste, chère enfant. Il nous aime tant! ses habitudes sont comme les nôtres, si simples!

— Puisse-t-il, ma tante, conserver cette simplicité!

— D'où te vient ce doute?

— Vous allez trouver cette observation ridicule; mais, ce matin, lorsqu'en présence de Maurice, vous avez demandé au maître de cet hôtel l'adresse d'un modeste tailleur, qui songeât moins à la mode qu'à donner de bonnes fournitures, Maurice a paru contrarié, il vous a répondu qu'il ne voulait plus être vêtu comme un provincial.

— C'est un enfantillage.

— Enfin, hier, à chaque instant, aux Champs-Élysées, il s'écriait, l'œil brillant d'admiration et d'envie : « Jeane, vois donc le bel attelage, la belle calèche... et ces jeunes gens à cheval, quelle tournure élégante!... sont-ils heureux!... sont-ils heureux!... »

— Mon Dieu, mon enfant, je suis la première à reconnaître maintenant, et plus que jamais, la vérité de ces paroles de notre ami M. Delmare : « Maurice est une de ces organisations ardentes, mais faibles, qu'il ne faut pas exposer aux tentations; tout pour lui dépendra de la nature du milieu où il devra vivre... » M. Delmare avait raison, cent fois raison; il connaissait mon fils mieux que son père ne le connaît.

— Et, cependant, ma bonne tante, vous n'avez pas encore envoyé votre adresse à notre cher maître, — dit Jeane d'un ton de doux reproche... — Il est sans doute à Paris, selon qu'il vous l'a promis dans sa lettre, et vous hésitez à

le mander près de vous, lui qui, par dévouement pour nous, a renoncé à sa solitude et entrepris ce voyage si coûteux à sa pauvreté; lui enfin, de qui, en ce moment surtout, les conseils, l'expérience, le soutien seraient si utiles à Maurice.

— Mon enfant, je te l'ai dit, il répugne à ma droiture de recevoir M. Delmare à l'insu de mon mari; jamais je ne lui ai caché une de mes pensées, une de mes actions : le mensonge ou la dissimulation me sont impossibles. Si je croyais devoir, en un cas extrême, recourir aux avis de notre ancien ami, je le ferais ouvertement; mais alors, je blesserais M. Dumirail, qui, à tort ou à raison, à tort, à grand tort selon moi, à rompu tous rapports avec un homme excellent, qui nous a donné tant de preuves d'intérêt. Or, pour me résoudre à causer à mon mari un chagrin réel, il faudrait me trouver en face de circonstances qui, je l'espère, ne se produiront pas.

— Puissiez-vous, ma tante, ne pas regretter votre résolution! Quelle doit être l'inquiétude, la tristesse de M. Charles Delmare en reconnaissant l'inutilité d'un voyage dont le but était si généreux?

— Sans doute; mais je t'ai dit ma répugnance à cacher à ton oncle la plus insignifiante de mes actions; ainsi, par exemple, il m'avait recommandé d'aller, dès le lendemain de notre arrivée, voir ma belle-sœur, afin de lui apprendre que Maurice entrait dans la carrière diplomatique ainsi qu'Albert, et...

Mais madame Dumirail, s'interrompant en voyant Jeane tressaillir involontairement :

— Qu'as-tu, mon enfant? — dit-elle.

— Rien, ma tante, — répondit la jeune fille n'osant, ne voulant exprimer l'effroi que lui inspirait la seule pensée de

revoir San-Privato, à l'influence de qui elle croyait échapper pour toujours lorsqu'il avait quitté le Morillon.

— Je disais donc que, si j'ai cru devoir ajourner ma visite à ma belle-sœur, malgré les recommandations de mon mari, je l'en ai prévenu, parce que j'ai l'habitude de ne lui rien cacher.

L'un des domestiques de l'hôtel entra, et dit à madame Dumirail :

— Madame avait commandé son dîner à cinq heures, il en est six. Peut-on servir?

— Pas encore, attendez le retour de mon fils, — répondit madame Dumirail au domestique, qui sortit.

XXII

Madame Dumirail, après la sortie du domestique, dit à sa nièce avec l'accent d'une légère inquiétude :

— Mon Dieu! comme Maurice tarde à rentrer! voilà plus de trois grandes heures qu'il est parti. Il se peut, du reste, que, ne connaissant pas Paris, il se soit égaré.

— Vous oubliez, ma tante, qu'il est sorti en fiacre.

— C'est vrai. Il faut alors qu'on lui ait fait faire longtemps antichambre chez cette madame la baronne de... de...

— De Hansfeld, — reprit Jeane d'un ton brusque et en rougissant; — elle s'appelle madame de Hansfeld.

— Comment as-tu retenu si facilement ce nom étranger, chère Jeane?

— Je l'ai retenu parce qu'il m'a frappée autant peut-être que m'a frappée l'inconcevable démarche de cette dame, — ajouta la jeune fille non sans une sorte d'amertume; — car elle a écrit avec une singulière familiarité à un jeune homme qu'elle n'a jamais vu.

— Il n'y avait rien, ce me semble, de trop familier dans la lettre de cette dame, mon enfant; elle priait simplement Maurice de passer chez elle pour lui faire une communication relative à des intérêts de famille.

— Soit! — répondit Jeane sèchement. — Je me trompe. Cette personne, l'une des femmes les plus riches, les plus élégantes de Paris, selon ce que dit son domestique, doit mieux que moi, pauvre fille de province, connaître les usages du grand monde.

— Jeane, ta réponse est contrainte, tu ne dis pas toute ta pensée.

— Ma tante...

— Chère enfant, n'avons-nous pas, n'aurons-nous pas besoin de nous ouvrir en toute sincérité l'une à l'autre? Est-ce que notre devoir, notre but ne sont pas les mêmes, à moi, la mère de Maurice, à toi qui seras sa femme? N'est-ce pas à nous deux de veiller sur lui, de nous concerter, de nous entr'aider pour cela? Or, comment réussir, mon enfant, si nous manquons de confiance l'une envers l'autre?

— Chère et bonne tante, — reprit Jeane attendrie, — excusez un moment de vivacité, je souffre...

— Que veux-tu dire?...

— Depuis tantôt, je suis assaillie de pressentiments absurdes, insensés... mais plus forts que ma raison; contre eux, je lutte en vain; ils augmentent d'heure en heure, de minute en minute.

— De ces pressentiments, pauvre enfant, quel est donc l'objet?

— Cette dame... la baronne de Hansfeld.

— Explique-toi.

— Tout me paraît extraordinaire dans sa démarche.

— Mais encore?

— D'abord, ma tante, comment cette dame a-t-elle su notre adresse, à nous si inconnus à Paris?

— Je l'avoue, je n'avais pas songé à cela.

— Ensuite, s'il s'agit réellement d'affaires de famille, n'est-ce pas à vous, en l'absence de mon oncle, que cette dame devait s'adresser, au lieu de mander près d'elle Maurice, lui... presque un enfant?

— C'est encore vrai! Cela maintenant me fait réfléchir... et mon fils ne revient pas; il m'avait promis de rentrer avant quatre heures.

— Et voilà qu'il est bientôt six heures et demie. Dites, ma tante, que penser... s'il est resté tout ce temps-là chez cette dame?

— Mon Dieu, Jeane, tu m'effrayes! J'avais aussi vaguement l'instinct de l'étrangeté de la démarche de cette personne, puisque d'abord je voulais accompagner Maurice jusqu'à la porte de l'hôtel de cette baronne. Elle est, dit-on, l'une des femmes les plus élégantes de Paris; donc, elle doit être jeune et belle, ce me semble...

— Hélas! oui, ma tante... et je...

Mais Jeane s'interrompit et cacha son visage entre ses mains. Madame Dumirail, inquiète, reprit:

— Chère enfant, je t'en conjure, dis-moi tout!... Tu te tais, tu rougis, tes yeux se remplissent de larmes.

— Ah! si je rougis, c'est de moi-même... si je pleure... c'est de honte! — répondit Jeane.

Et elle s'écria d'une voix déchirante:

— Cette femme est jeune et belle, j'en ai le pressentiment; je suis jalouse... je suis folle!

Puis, fondant en larmes, la jeune fille se jeta au cou de madame Dumirail en murmurant:

— Pardon, ma tante! maudit voyage... maudit voyage!

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Maurice entra dans l'appartement.

XXIII

Les traits de Maurice, altérés, fatigués par la violence des sensations si imprévues, si nouvelles, si diverses, qui venaient de le bouleverser, s'étaient, depuis quelques heures, presque transfigurés; on y lisait un singulier mélange d'orgueil, d'assurance et de mécontentement de lui-même. Cette sorte de transfiguration, qui donnait à sa physionomie une expression saisissante dont l'observateur le moins attentif eut été frappé, ne put échapper à madame Dumirail. Elle fit vivement quelques pas vers son fils, puis elle s'arrêta, le contemplant avec une curiosité anxieuse, tandis que Jeane s'efforçait de faire disparaître les traces de ses larmes

— Mon Dieu, cher enfant, — dit soudain madame Dumirail, — que t'est-il donc arrivé?

— Que veux-tu dire, ma mère?... Il ne m'est rien arrivé.

— C'est impossible.

— Je t'assure.

— Encore une fois, il est impossible qu'il ne te soit rien arrivé, ta pauvre figure est toute changée. Je ne saurais préciser en quoi consiste ce changement, et cependant il m'inquiète. Jeane, n'es-tu pas de mon avis? Regarde Maurice, regarde-le donc!

La jeune fille, dominant son émotion, leva les yeux sur son fiancé, à la fois interdit et embarrassé de la pénétration maternelle.

Jeane, on l'a dit, avait été jusqu'alors agitée de pressentiments, dont elle reconnaissait elle-même la déraison, puisqu'elle ne savait pas encore réellement si madame de Hans-

feld était jeune ou vieille, belle ou laide. Cependant la jeune fille subissait l'empire de ces pressentiments, qui sembleraient incompréhensibles si l'on n'avait tant de preuves analogues de cette sorte de seconde vue particulière au véritable amour, intuition surtout fréquente chez les personnes passionnées, douées d'une extrême sensibilité nerveuse, ainsi que l'était Jeane.

Maurice, de plus en plus confus, baissa les yeux, et sa cousine, le contemplant avec une attention silencieuse, ressentit au cœur une douleur poignante. Elle fut persuadée, sans pouvoir s'expliquer cette conviction, que ce changement saisissant, si remarquable dans la physionomie de son fiancé, était dû à l'influence de la baronne de Hansfeld, et murmura tout bas :

— Oh ! les angoisses de mon cœur ne me trompaient pas.

Le domestique de l'hôtel, entrant pour servir le dîner, selon les ordres de madame Dumirail, délivra momentanément Maurice de son croissant embarras. Il n'en doutait plus : sa mère et sa fiancée, grâce à une incroyable perspicacité, devinaient qu'une grave évolution venait de s'accomplir dans sa destinée. Il regretta de nouveau son emprunt usuraire, mais il ne se reprocha nullement sa soudaine et fraternelle affection pour Antoinette. Ne s'était-elle pas exprimée, sur madame Dumirail et sur Jeane, avec autant de bienveillance que de déférence ?

Le résultat de cet examen de conscience fut pour Maurice que, sauf l'emprunt usuraire, et encore était-il conditionnel, il n'avait à rougir d'aucun tort.

Madame Dumirail et les deux fiancés prirent place à table, et, gênés par la présence du domestique qui les servait, les convives gardèrent d'abord le silence.

Rien n'échappe à l'attention d'une mère en émoi et en

éveil. Madame Dumirail remarqua que Maurice but coup sur coup plusieurs verres d'eau, et qu'il touchait à peine aux mets qu'on lui servait, lui de qui l'appétit était d'ordinaire si robuste.

Jeane s'absorbait dans les amères préoccupations de la jalousie qui envahissait son âme, ressentiment dont le terrible empire devait subjuguer cette nature valeureuse et loyale, mais ardente, susceptible et fière à l'excès.

— Mon Dieu! Maurice, combien tu es altéré! — dit soudain madame Dumirail à son fils, qui venait de demander au domestique une seconde carafe d'eau; — est-ce que tu as la fièvre?

— Non, ma mère; mais il fait chaud, et j'ai très-soif.

— Tu ne manges absolument rien, — ajouta madame Dumirail voyant son fils encore refuser un mets qu'on lui offrait; — tu te sens donc indisposé, mon enfant?

— Non, ma mère... seulement, le changement d'air m'aura fait perdre l'appétit.

Le domestique étant alors sorti pour les besoins de son service, madame Dumirail reprit, sans dissimuler ses angoisses:

— Nous voici seuls, mon ami; je t'en supplie, dis-nous la cause de ce changement si visible en toi, et dont, Jeane et moi, nous sommes profondément inquiètes; tu ne nous persuaderas jamais qu'il ne te soit pas arrivé quelque chose?

— Ma bonne mère, je te répète et te répéterai à satiété qu'il ne m'est rien arrivé.

— Mon enfant...

— Tu m'adresserais vingt fois la même question, ma chère mère, que tu recevrais vingt fois la même réponse, puisque je n'en ai pas d'autre à te faire.

— Si c'est un parti pris, mon ami, je n'essayerai pas de lutter d'obstination avec toi.

— Je serais désolé de te blesser, ma mère, mais je ne puis que te répondre la vérité...

— La vérité!... — reprit madame Dumirail d'un air de doute; — enfin, je n'insiste plus...

Et, après une pause, elle reprit:

— Tu ne nous dis rien de ta visite chez cette dame?

— J'attendais que nous fussions seuls.

— Quelle est donc cette communication si... importante..., — reprit madame Dumirail appuyant sur ce dernier mot, — que cette dame avait à te faire?

— Madame la baronne de Hansfeld...

Maurice accentua ce titre avec une certaine complaisance.

— Madame la baronne de Hansfeld, ayant appris que mon père était dans l'intention de vendre le Morillon, désire acquérir cette propriété.

— Voilà tout, mon fils?...

— Oui, ma mère...

— Ainsi, cette dame, pour te demander simplement si ton père voulait ou non vendre ce domaine, t'a gardé chez elle pendant trois grandes heures?

— Ma tante, cela s'explique à merveille, — reprit Jeane avec une ironie fébrile, — Maurice, afin de donner à cette personne une idée nette de l'acquisition qu'elle devait faire, aura sans doute dessiné devant elle différentes vues du Morillon... et détaillé par écrit la maison depuis la cave jusqu'au grenier. Il ne lui aura pas fallu moins de trois grandes heures pour donner de pareils renseignements.

— Nous n'avons pas uniquement parlé de cette acquisition, — reprit Maurice légèrement piqué de l'accent sardonique de Jeane; — madame de Hansfeld et moi, nous avons causé de choses et d'autres.

— Sa conversation doit être fort spirituelle, assurément,

car cela t'a fait oublier que ta mère t'attendait à cinq heures pour dîner.

— Ma chère Jeane, madame de Hansfeld a, en effet, infiniment d'esprit, et, de plus, elle est douée d'un excellent cœur et d'un noble caractère.

— Vraiment! — répondit la jeune fille les lèvres contractées par un sourire forcé; — c'est à ravir. Et, pour compléter le portrait de ce phénix parisien, il va sans dire que cette dame est sans doute d'une beauté miraculeuse et dans la fleur de la jeunesse?

Jeane attendit avec une cruelle angoisse la réponse de Maurice, quoiqu'elle la pressentît.

— Madame de Hansfeld a vingt-cinq ans, et elle est, en effet, remarquablement belle, — reprit Maurice de plus en plus piqué de ce qu'il regardait comme des plaisanteries très-inopportunes, les attribuant à une malséante envie de railler, mais ne pouvant soupçonner la jalousie dont était possédée Jeane.

L'ombrageuse enfant, voyant ses pressentiments justifiés, en cela, du moins, qu'elle apprenait que madame de Hansfeld, riche, titrée, était jeune, remarquement belle, et douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, la malheureuse enfant, disons-nous, cédant à la vivacité de son imagination vive et ardente, doutant de soi-même, de Maurice, de l'avenir, et cela sans cause sérieuse, réelle, dévora les larmes que sa fierté contenait, le fiel où se noyait son cœur, et, quittant brusquement la table, alla se mettre à la fenêtre, sous prétexte de respirer l'air du soir, mais, au vrai, afin de cacher les déchirements de son âme.

Madame Dumirail, de son côté, déjà mise en défiance à l'endroit de madame de Hansfeld, par son instinct maternel, non moins soupçonneux que l'amour de Jeane, trouvait

singulier, malgré son inexpérience du monde parisien, mais guidée par son bon sens, qu'à propos de la vente d'une propriété, madame de Hansfeld, dans un entretien de trois heures durant avec Maurice, eût jugé à propos de lui dévoiler les trésors de son cœur, de son caractère et de son intelligence; aussi, posant à son fils une question qui devait, à ses yeux, l'aider à éclaircir les doutes qu'elle ressentait, elle lui dit :

— Le mari de cette belle dame, assistait-il à votre conversation, mon ami?

Cette question, que Maurice ne s'était pas faite à lui-même dans la promptitude de ses divers entraînements de l'après-dînée, lui causa une sorte de stupeur, puis le fit réfléchir, et, se demandant si, en effet, le baron était mort ou vivant, il lui parut singulier que, parmi tant de touchantes et cordiales confidences, Antoinette ne lui eût pas appris si elle était ou non veuve.

Absorbé par cette pensée soudaine, Maurice garda un silence de quelques instants, qui augmenta les soupçons de madame Dumirail.

Jeane, étant parvenue à vaincre ou plutôt à dissimuler ses émotions, revint près de son fiancé. Elle était pâle et, ainsi que lui, hélas ! déjà presque transfigurée! La riante candeur de son visage angélique avait disparu devant une expression hautaine, sardonique, irritée; le léger froncement de ses sourcils, le gonflement de ses narines roses, palpitantes comme son sein, le port altier, presque impérieux de sa tête, disaient assez combien sa fierté s'efforçait de se révolter contre les mortelles douleurs qu'elle se reprochait comme une lâcheté.

Madame Dumirail, très-étonnée du silence de son fils, lui dit :

— Je t'ai demandé, mon ami, si le mari de cette dame assistait à votre conversation.

— Non, ma mère.

— Ordinairement, les acquisitions de propriétés sont cependant du ressort du mari? Cette dame est veuve, apparemment?

— Je n'en sais rien.

— Comment! Maurice, — dit Jeane redoublant de sarcasme et sentant pourtant qu'elle s'engageait dans une voie de plus en plus funeste, — comment! parmi les délicieux épanchements qui t'ont révélé les rares trésors de vertu que renferme le cœur de cette inestimable personne, rien n'a pu te faire deviner si elle était loyalement attachée à son mari, ainsi que doit l'être toute honnête femme?

— Tout ce que je sais, Jeane, et de ceci je réponds comme de moi-même, c'est que madame la baronne de Hansfeld, veuve ou non, n'a rien à envier à qui que ce soit pour les qualités de l'esprit et du cœur, — répondit presque aigrement Maurice ne pouvant s'expliquer encore la cause de l'évidente malveillance de sa mère et de Jeane au sujet de dame de Hansfeld.

— Je ne connais pas cette dame... et je ne puis savoir si, en effet, elle est douée de toutes les qualités de l'âme, — reprit madame Dumirail. — Cependant, mon ami, je trouve, ainsi que Jeane, assez singulier que, durant une conversation de trois heures, elle n'ait pas fait allusion à son mari ou à son veuvage.

— C'est que probablement elle est veuve depuis quelques années, — répondit Maurice.

Puis, voulant rompre un entretien qui le mettait au supplice, et craignant de voir la patience lui échapper, il reprit:

— Ma bonne mère et toi, Jeane, parlons, si vous le vou-

lez bien, d'un sujet qui vous intéresse autant que moi, de mes travaux, de mes études, de l'emploi de mes journées enfin de l'organisation de notre existence à Paris.

— Soit, mon enfant, — dit madame Dumirail sentant qu'il lui serait sans doute en ce moment impossible de pénétrer le secret que voulait garder Maurice au sujet de sa longue entrevue avec madame de Hansfeld, — soit, mon enfant, aucun entretien ne saurait nous être plus agréable que celui que tu me proposes.

— Eh bien donc, mère, commençons par l'emploi de ma journée : le matin, à neuf heures, je me rends au ministère des affaires étrangères, où je travaille, dans le bureau de M. de Morainville, jusqu'à quatre heures.

— A merveille, mon ami ; tu le sais, tant que je l'ai pu, j'ai lutté, ainsi que notre chère Jeane et toi-même, contre les idées de ton père, au sujet de la nouvelle carrière qu'il désirait te voir embrasser ; ces idées, tu as fini par les partager, c'est un fait accompli ; il faut donc maintenant tirer tout le parti possible de la situation ; mes encouragements ne te manqueront pas.

— Je compte sur tes bontés, chère mère ; j'espère que tu seras satisfaite de moi ; je suis résolu à travailler assidûment, à m'élever par mon mérite et à rapprocher ainsi l'époque de mon mariage avec toi, ma bien-aimée Jeane..., — ajouta Maurice cherchant du regard celui de la jeune fille, et espérant apaiser sa méchante humeur au sujet de madame de Hansfeld.

Mais Jeane tint ses yeux baissés ; un sourire douloureux erra sur ses lèvres, et elle répondit :

— Que de choses se passeront d'ici là, Maurice !

— Sans doute, chère Jeane ; mais chaque jour me rapprochera de cette époque fortunée ; le temps s'écoulera donc

plus vite que nous ne le pensons, bonne mère; or, afin d'en revenir à l'emploi de mes journées, je vais travailler dans le bureau de M. de Morainville depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre...

— Très-bien, mon enfant; à quatre heures, tu reviens ici, et, si le temps le permet, nous allons faire une longue promenade jusqu'au moment du dîner; ensuite, Jeane et moi, nous prenons notre panier à ouvrage, tandis que, toi, selon les recommandations de M. de Morainville, tu étudies les traités de ce qu'il appelle le droit international et autres ouvrages très-sérieux dont il nous a donné la liste; cela nous mène jusqu'à dix heures, et nous nous couchons, afin que tu puisses te lever de très-bon matin pour étudier encore ton droit international avant de te rendre à ton bureau. Après tout, mes enfants, bien que je regrette toujours notre heureuse existence du Morillon, nous trouverons encore moyen de vivre ainsi entre nous d'une manière très-agréable, n'est-il pas vrai?

Ce programme, exposé par madame Dumirail avec une confiance naïve, différait tellement de l'attrayant programme formulé par madame de Hansfeld, que Maurice tressaillit et entrevit l'abîme qui existait entre ses secrets désirs et les vues de sa mère. Cependant il ne perdit pas l'espoir de la ramener à des intentions plus concordantes avec les espérances qu'il formait.

XXIV

Ainsi se justifiaient déjà les prévisions de Charles Delmare, alors qu'il écrivait à M. Dumirail après leur rupture :

« Votre femme et vous, dans l'excès de votre tendresse, de votre ombrageuse sollicitude, vous méconnaîtrez presque

assurément les besoins, les exigences qu'engendrera forcément, chez votre fils, l'influence de ce qu'on appelle la vie de Paris.

» Parfaits éducateurs au Morillon, parce que vous êtes là dans votre centre, dans votre véritable milieu, sur votre propre terrain; forts de votre expérience, ayant sagement accoutumé Maurice à partager, à aimer la simplicité de vos goûts, de vos habitudes, vous n'aviez qu'à développer ses excellentes qualités natives, jusqu'à ce qu'il fût homme fait et complétement affermi dans le bien, rien autour de vous ne pouvant éveiller, solliciter ses mauvais instincts, et engager une lutte entre ses devoirs et ses passions, lutte funeste, parce qu'il est d'un caractère ardent et faible.

» Mais, à Paris, l'expérience vous fera complétement défaut. Trop raisonnables, trop fermes, trop avancés en âge pour céder aux mille enivrements de la grande ville, vous attendrez la même imperturbable sagesse de la part de Maurice; vous ne tiendrez compte ni de ses vingt ans, ni de son organisation physique, ni de la nature de son caractère, ni de l'irrésistible puissance des tentations qu'il devra subir à chaque pas.

» Vous exigerez de votre fils, et cela dans d'excellentes intentions dictées par votre tendresse, vous exigerez, dis-je, de votre fils, des renoncements au-dessus de ses forces; vous lui demanderez de fermer les yeux et les oreilles aux séductions de toutes sortes dont il sera entouré, parce que ces séductions vous trouveront sourds et aveugles.

» Il vous accusera d'égoïsme, de dureté; vous lui reprocherez son déréglement.

» La froideur, la discorde se glisseront entre vous et lui, et, un jour, il vous échappera... Cela est fatal!...

» Ah! prenez garde! prenez garde!... L'atmosphère de

Paris est presque toujours mortelle aux caractères impétueux et faibles, lorsqu'ils ne sont pas soutenus, maintenus, guidés par un mentor doué d'une expérience consommée dans la pratique des hommes et des choses... Et vous qui devez le guider à travers tant d'écueils, vous n'avez jamais, non plus que lui, quitté vos montagnes !... »

XXV

Maurice, en suite de l'exposition du programme de sa mère, se recueillit pendant un instant, et reprit en souriant :

— Bonne et chère mère, je ne trouve rien absolument à reprendre dans la manière dont tu distribues mes journées.

— Je n'en doutais pas, mon enfant, et...

— Pardon, laisse-moi achever. Je comprends la nécessité de l'étude ; aussi je suis, ainsi que tu me le conseilles, résolu à me lever dès cinq heures du matin, afin de travailler jusqu'au moment d'aller au ministère des affaires étrangères, où je resterai jusqu'à quatre heures. C'est seulement à partir de ce moment de la journée que je diffère avec toi sur quelques points, quant à l'emploi du reste de mon temps.

— Explique-toi, mon ami ; nous ne pouvons manquer de tomber d'accord.

— J'en suis convaincu d'avance, ma bonne mère ; aussi vais-je te parler en toute sincérité. J'ai bientôt vingt et un ans, tu es trop juste pour ne pas convenir qu'à mon âge, lorsqu'on a travaillé depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre de l'après-midi, l'on a besoin de quelques distractions ?

— Certes, mon pauvre enfant ; aussi ai-je été la première à te dire que, chaque jour, lorsque le temps le permettra...

— Nous ferons une promenade avec toi et Jeane, c'est fort bien... mais...

— Oh! ce n'est pas tout! Mon cher enfant, j'ai autant que toi souci de tes plaisirs et de tes distractions; ainsi, par exemple, tu es habitué presque depuis l'enfance au violent exercice de la chasse ou à des excursions dans nos montagnes; il serait donc très-nuisible à ta santé de rester trop sédentaire; aussi, mon ami, et, ma foi! tant pis pour le droit international, tes distractions et ta santé passent avant tout!... Tu feras, deux ou trois fois par semaine, de cinq à neuf heures du matin, une longue promenade hors des murs de Paris.

— Tu m'avoueras cependant, ma bonne mère, qu'une promenade matinale, hors des murs de Paris, ne peut pas être absolument considérée comme un plaisir... Je t'en fais juge, ma chère Jeane.

— Excuse-moi, Maurice, je serais en cela mauvais juge, car il me semble, à moi, qu'une longue promenade du matin, occupée par une douce pensée, est mieux encore qu'un plaisir...

— Je suis loin, chère Jeane, de nier le charme d'une promenade tête-à-tête avec une douce pensée, lorsque l'on parcourt nos vallons, nos montagnes du Jura... mais, lorsque l'on est réduit à arpenter ces plaines monotones, dont l'aspect nous a si fort attristés lorsque nous sommes arrivés aux environs de Paris, tu conviendras que...

— Oh! j'en conviens, — reprit Jeane avec amertume; — lorsque la pensée à laquelle vous vous livrez a pour vous si peu de charme et d'empire, qu'elle est subordonnée à l'aspect des objets extérieurs, une pareille promenade est pitoyable!

— Jeane, — reprit Maurice, — je ne sais ce que tu as aujourd'hui, mais tes paroles sont parfois d'une sécheresse...

— Tu me demandes mon avis, je te le donne; si je t'ai fâché, excuse-moi.

— De grâce, mes enfants, pas d'aigreur entre vous, sinon

vous m'affligerez beaucoup, — dit madame Dumirail. — Quant à ton objection, Maurice, je répondrai que, lorsque nous vivions au Morillon, tu trouvais tes plaisirs, tes distractions dans notre vie de famille, dans le dessin, la lecture, la promenade, la chasse; or, à l'exception de la chasse, je ne vois pas pourquoi les distractions qui te suffisaient au Morillon, ne te suffiraient pas à Paris, mon ami.

— C'est que Paris, bonne mère, n'est pas le Morillon.

— Cela va sans dire.

— C'est qu'à Paris, une foule de plaisirs vous sollicitent, et en cela, chère mère, — ajouta Maurice se rappelant les paroles de madame de Hansfeld, — je parle des plaisirs décents, honorables, qui satisfont le cœur et l'esprit, et non de ces plaisirs dangereux, dégradants, dont Paris fourmille; ceux-là, je les fuirai toujours avec dégoût; mais tu trouveras bien naturel que je désire les plaisirs que goûtent les gens bien élevés.

— De quels plaisirs veux-tu donc parler, mon ami?

— Que sais-je?... l'Opéra... les Italiens... une promenade à cheval aux Champs-Élysées...

— L'Opéra!... les Italiens! — répéta madame Dumirail avec un ébahissement naïf; — ah çà! mon pauvre enfant, est-ce qu'au Morillon nous avions l'Opéra, les Italiens, les Champs-Élysées?

— Mais, encore une fois, chère mère, nous ne sommes plus au Morillon, nous sommes à Paris.

— Eh bien, est-ce que, moi et Jeane, nous sentons le besoin d'aller à l'Opéra ou aux Italiens pour passer nos soirées?

— Que voulez-vous, ma tante! nous avons le malheur de n'être pas initiées, comme paraît l'avoir été récemment, tout récemment Maurice, aux brillantes nécessités de la vie parisienne, — reprit Jeane avec une amertume croissante,

car elle pressentait l'influence de madame de Hansfeld dans l'expression des désirs mondains manifestés par Maurice.

Celui-ci, impatienté, irrité de la pénétration et des sarcasmes de sa fiancée, se contint cependant, et madame Dumirail, s'adressant à lui avec l'accent d'une sérieuse et ferme tendresse :

— Mon cher enfant, parlons raison. Tu connais les habitudes d'ordre, d'économie dont ton père et moi ne nous sommes jamais départis, et ne nous départirons jamais; nous ne t'avons rien refusé, nous ne te refuserons rien, dans la limite du juste et du possible, bien entendu... Seulement, réfléchis à ceci : notre voyage et notre séjour à Paris, tout cela a été, est et sera fort dispendieux. Je n'ai amené qu'une servante; nous sommes descendus dans un modeste hôtel, et je suis vraiment effrayée quand je pense que nous dépensons, pour nous trois et Josette, près de quarante francs par jour. Tu entends, mon ami, quarante francs par jour! et cela seulement pour la table et le logement, sans compter les autres frais; de sorte que, lorsque ton père nous aura rejoints ici, je suis certaine que nous dépenserons, y compris notre entretien et le reste, cinquante à soixante francs par jour. Or, sais-tu, mon pauvre enfant, combien cela fait à la fin du mois, soixante francs par jour?... Cela fait plus de dix-huit cents francs par mois! C'est énorme! Et quand je pense qu'au Morillon, où nous vivions très-largement, avec plusieurs domestiques, la dépense mensuelle de la maison ne s'élevait jamais au-dessus de six à sept cents francs. Ainsi donc, mon cher enfant, tu as trop de bon sens, trop de cœur, pour ne pas reconnaître la nécessité où nous sommes de vivre à Paris avec la plus sévère économie. Il va sans dire que nous ne retrancherons rien des cent francs par mois que ton père t'alloue

pour tes menus plaisirs. Cette somme, dont tu ne trouvais pas l'emploi au Morillon, tu me l'as souvent dit toi-même, te sera plus que suffisante à Paris; c'est un sacrifice que nous nous imposons, vu l'énorme accroissement de nos dépenses. Mais, enfin, mon ami, nous voulons que rien ne te manque, rien, pas même le superflu, puisqu'en outre de cette somme destinée à tes menus plaisirs, tu seras défrayé de tout. J'ai déjà, tu le sais, demandé à notre hôtelier, non pas un tailleur à la mode, mais un tailleur qui donne du beau et surtout du solide. J'irai, demain, acheter de très-belle toile pour te confectionner, avec l'aide de Jeane et de Josette, une douzaine de chemises fines. Je ferai, enfin, tout ce qui dépendra humainement de moi, afin que tu n'aies rien à désirer, mais toujours dans les limites du raisonnable; car, mon cher enfant, persuade-toi bien de ceci : c'est que nous devons, je le répète, vivre à Paris avec une rigoureuse économie. Laissons donc à ceux-là qui sont assez riches pour se permettre ce luxe, l'Opéra, les Italiens, les promenades à cheval aux Champs-Élysées. Quant à nous, cherchons nos distractions, nos plaisirs dans notre douce intimité, et, grâce à Dieu, en cela du moins, mes enfants, nous pourrons nous croire encore dans notre chère retraite du Morillon.

XXVI

Maurice avait écouté madame Dumirail avec une attention morne et un profond découragement; il ne songea même pas à tenter de discuter les raisons dont sa mère appuyait les nécessités de cette sévère économie qu'il taxait d'exagérée, presque de sordide, depuis qu'il connaissait le chiffre de la fortune paternelle; avant cette découverte, et surtout

avant son entrevue avec madame de Hansfeld, il aurait peut-être reconnu la justesse des observations de sa mère, justes à son point de vue de bonne et prévoyante ménagère, mais incapable de comprendre par cela qu'elle ne pouvait le ressentir (ainsi que l'avait dit Charles Delmare) le danger des irrésistibles tentations offertes par la vie de Paris.

Maurice était sincèrement résolu d'annuler cet emprunt que, de bonne foi, il aurait encore regardé comme conditionnel, s'il eût entrevu la possibilité d'obtenir quelques concessions de la part de sa mère; mais quelle entente possible avec elle, qui voyait presque du superflu dans ces cent francs accordés chaque mois à Maurice pour ses menus plaisirs, et lui, qui voyait presque le nécessaire dans ce valet de chambre, ce groom, ce palefrenier, ces deux chevaux de selle, cette mise élégante due au concours des fournisseurs les plus en vogue de Paris.

Le malheureux enfant éprouva, pour la première fois de sa vie, de mauvais ressentiments contre son père et sa mère, jusqu'alors l'objet de son idolâtrie; il les accusa d'égoïsme, de dureté, d'avarice, eux qui, après tout (son père du moins), avaient insisté pour qu'il vînt à Paris, et qui, possesseurs d'une fortune de plus de quinze cents mille francs, lui refusaient ce à quoi, en toute conscience, il croyait avoir droit. Combien madame de Hansfeld lui semblait être davantage dans le vrai, en lui préconisant le travail, l'affection, la déférence pour ses parents, l'éloignement des plaisirs vulgaires ou dégradants, mais réclamant pour lui la satisfactfon de ses désirs légitimes et honorables; aussi, même sans parler de l'attrait sensuel sur lequel il s'efforçait encore de se faire illusion, Maurice se sentait rapproché de madame de Hansfeld de toute la distance qui le séparait des projets de sa mère; il résolut donc de ne pas annuler

son emprunt usuraire, se félicitant, au contraire, de l'avoir contracté, rejetant sur l'aveugle lésinerie de ses parents la faute qu'il avait commise et celles de la même nature qu'il pourrait encore commettre. Il se sentait enfin de plus en plus aigri contre Jeane, qui, non-seulement, par ses allusions sardoniques et jalouses à l'adresse de madame de Hansfeld, mais par son approbation très-expressive, quoique muette, à l'exposé des principes économiques de sa tante, avait de plus en plus indisposé contre elle son fiancé.

Hélas! la jeune fille était justement ulcérée de voir Maurice chercher déjà ses plaisirs en dehors de la douce intimité de leur amour, de le voir manquer du courage dont elle se sentait capable, le courage de résister à l'entraînement des séductions de Paris. Elle aussi avait, la veille, amèrement envié ce luxe déployé à leurs yeux, lors de leur promenade anx Champs-Élysées; mais, trouvant la force du renoncement dans la sincérité de son amour, elle aurait oublié ces privations relatives, si eût elle trouvé son fiancé résolu, comme elle, à s'absorber, à concentrer leur vie dans la plénitude de leur amour, et à échapper ainsi, l'un par l'autre, aux séductions du dehors. Mais il subissait déjà la pernicieuse influence d'une femme que Jeane considérait comme sa rivale, et qu'elle haïssait de toutes les tortures de la jalousie, dont elle éprouvait, pour la première fois, les terribles atteintes.

Un moment de silence suivit ces dernières paroles de madame Dumirail :

— Cherchons nos distractions, nos plaisirs, dans notre douce intimité à tous trois, et, grâce à Dieu, et en cela du moins, mes enfants, nous pourrons encore nous croire dans notre chère retraite du Morillon.

Maurice, abattu, plongé dans les réflexions que nous avons

exposées, ne répondit rien; mais Jeane, devinant la cause du silence qu'il gardait, reprit avec amertume :

— Comment croire, chère tante, que Maurice puisse chercher ailleurs que dans notre intimité ses distractions et ses plaisirs? Il nous aimerait donc moins que nous ne l'aimons? il se détacherait donc déjà de nous? l'affection de sa mère, de sa fiancée ne lui suffirait donc déjà plus? son séjour à Paris aurait donc soudain transformé son esprit et son cœur? cet impérieux besoin de promenade à cheval et d'Opéra lui serait donc subitement survenu depuis hier, que dis-je! depuis tantôt?... Cette étrange métamorphose de la simplicité de ses goûts se serait donc réalisée aujourd'hui même, entre trois et six heures?

— Jeane, dit vivement Maurice cédant enfin à un courroux longtemps contenu, — je te l'avoue, je trouve aussi déplacées qu'intolérables ces continuelles et méchantes allusions à une dame qui mérite l'estime de tout le monde, à commencer par la tienne.

— Maurice, — s'écria fièrement la jeune fille, — de si peu de valeur que soit mon estime, je ne l'accorde qu'aux personnes qui en sont dignes!

— Madame la baronne de Hansfeld est digne de ton estime, j'ajouterai qu'elle est digne aussi de votre estime, ma mère.

— Mon fils, cette dame m'est étrangère, et je ne saurais...

— Et de quel droit cette femme eût-elle donc osé parler de votre mère et de moi autrement qu'avec le respect qui nous est dû? — repartit Jeane redressant la tête, l'œil brillant, les narines frémissantes, son adorable visage empourpré des rougeurs de la jalousie, de l'indignation et de la douleur; car elle ne se méprenait pas sur la cause de l'animation de

son fiancé à défendre madame de Hansfeld; aussi celui-ci reprit-il, de plus en plus irrité :

— Cette femme, pour me servir de vos termes méprisants, cette femme est à votre hauteur, entendez-vous, Jeane, par l'élévation du caractère, et, de plus, elle a sur vous cet avantage inestimable, qu'elle rend loyalement justice aux qualités des autres, au lieu de se laisser emporter par une aveugle jalousie.

— Moi, jalouse de vous, maintenant? Rassurez-vous, Maurice, — reprit Jeane d'une voix navrante et les yeux baignés de larmes, — vous ne me connaissez pas... Vous n'avez, je le vois, jamais connu mon cœur et ma fierté !

— Jeane! Maurice! — dit madame Dumirail désolée de ce débat; — mes enfants... je vous en conjure, ne vous irritez pas l'un contre l'autre; il s'agit, j'en suis certaine, d'une méprise...

A ce moment, Josette, la servante, entra dans le salon tenant une petite enveloppe largement scellée d'un cachet de cire mordorée, laquelle enveloppe Josette flairait avec délices, car elle répandait un doux parfum; ajoutons que Maurice, sa mère et Jeane, absorbés par leur discussion, n'avaient pas entendu le roulement d'une voiture qui venait de s'arrêter devant la porte de l'hôtel des Étrangers.

— Ah! que cela sent bon! que cela sent donc bon! — répétait Josette en aspirant la senteur de la lettre, qu'elle remit enfin à son jeune maître, lui disant :

— Voilà une lettre pour vous, monsieur Maurice; c'est de la part du grand laquais poudré, galonné sur toutes les coutures, qui est déjà venu ce matin.

Maurice prit la lettre, la décacheta vivement, la lut, devint pourpre et parut indécis. La lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Maurice, j'aurais deux mots à vous dire. Je

vous attends dans ma voiture. De grâce, ne me refusez pas un entretien de cinq minutes : il s'agit pour moi d'un intérêt fort grave.

» Votre meilleure amie,

» A. DE H. »

Madame Dumirail et Jeane échangèrent un coup d'œil expressif pendant que Maurice lisait le billet qu'il venait de recevoir, et bientôt, l'attention de la jeune fille étant attirée par le piaffement de l'attelage qui venait de s'arrêter devant l'hôtel des Étrangers, elle courut à la croisée qui s'ouvrait sur la rue, et aperçut, stationnaire, un élégant coupé, attelé de deux magnifiques chevaux splendidement harnachés.

Jeane avançait la tête en dehors, cédant à une curiosité remplie d'angoisse, lorsque, au même instant, madame de Hansfeld (à qui appartenait ce coupé), se penchant à la portière, leva les yeux vers l'entre-sol.

Les regards des deux femmes se rencontrèrent, et, presque aussitôt, Antoinette se retira dans le fond de sa voiture, tandis que Jeane, éblouie de la beauté de sa rivale, restait pétrifiée.

Elle fut rappelée à elle-même par un éclat de voix de madame Dumirail, s'écriant :

— Mon fils, quelle est cette lettre?... Où vas-tu?

— Ma mère, les lettres que je reçois ne concernent que moi, — répondait Maurice au moment où Jeane se retourna ; — je sors pour un moment, je serai bientôt de retour, je te l'assure.

— Il ment! — s'écria Jeane éperdue de douleur, de désespoir ; — cette femme est là, dans sa voiture, à la porte, elle l'attend!

Et, s'adressant à son fiancé d'un ton solennel :

— Maurice, prenez garde! tout est à jamais rompu entre nous... si...

— Il ne sortira pas! Je le lui défends! — s'écria madame Dumirail cédant à l'espèce de panique dont Jeane lui donnait l'exemple. — Mon fils, je vous défends de sortir!

— Ma mère... de grâce!...

— Vous ne sortirez pas!

— Je t'en prie, ma mère; réfléchis que je ne suis plus un enfant.

— A tout âge, vous devez m'obéir.

— Lorsque tes ordres seront équitables, je les respecterai toujours, ma mère; mais, en cette circonstance, il n'en est pas ainsi.

— Vous osez...

— Je désire m'absenter pendant quelques instants; je reviendrai bientôt, je te le promets.

— Quoi! malgré ma défense? — s'écria madame Dumirail exaspérée, voyant son fils prendre son chapeau et se diriger vers la porte. — Malheureux enfant! arrêtez!... je...

Elle n'acheva pas. Maurice sortit brusquement, et sa mère, portant sa main à ses yeux, murmura d'une voix éplorée :

— Mon fils est perdu!

Jeane, devenue pâle comme une morte, et se sentant défaillir, se rapprocha lentement de la fenêtre, vit son fiancé monter précipitamment dans la voiture, qui bientôt s'éloigna rapidement, et, le suivant d'un regard morne et sombre, la jeune fille dit sourdement :

— Adieu, Maurice! et pour toujours adieu! Je t'ai aimé fidèlement, loyalement; mais je ne suis pas de celles qui supportent le mépris! Tu viens de tuer mon amour, c'est fait de lui! Adieu, Maurice! et pour jamais adieu!

XXVII

Le lendemain de cette soirée où madame de Hansfeld vint, pour ainsi dire, enlever Maurice sous les yeux de sa mère et de sa fiancée, qui l'attendirent durant toute la nuit, en proie à d'inexprimables angoisses, il regagnait en fiacre, vers neuf heures du matin, l'hôtel des Étrangers.

. . . .

Maurice, ainsi engagé dans la voie qui conduit à leur perte tant de fils de famille, avait pris pour maîtresse une femme galante et contracté sa première dette usuraire.

La *courtisane* (de haut ou de bas étage) et l'*usurier*, ces deux types presque inséparables, se trouvent toujours comme deux symboles de ruine à l'entrée de cette voie fatale où, égarés par leurs passions, se précipitent aveuglément tant de jeunes gens.

Les uns, selon les circonstances ou la trempe de leur caractère, ne s'avancent dans cette route de perdition que pas à pas, timidement et par intermittences.

D'autres, au contraire, ainsi que Maurice, s'y élancent brusquement, de prime-saut, et en plein, sans transition, emportés par la fougue de leur âge, de leur sang, et surtout subjugués, entraînés par l'irrésistible puissance de l'occasion.

Ajoutons que Jeane, en accablant madame de Hansfeld de sarcasmes mérités, avait aigri, irrité son fiancé, qui regarda dès lors Antoinette comme l'innocente victime d'injustes préventions.

Enfin, madame Dumirail, dans l'exagération de la sollicitude maternelle, avait découragé, rebuté son fils, en voulant lui imposer une sorte de claustration au milieu de Paris, et révolté son amour-propre en lui défendant d'aller re-

joindre madame de Hansfeld, qui l'attendait devant la porte de l'hôtel. Il ne tint compte de l'ordre de sa mère, et se rendit auprès d'Antoinette ; celle-ci, au lieu de se borner à l'entrevue de quelques minutes qu'elle demandait à Maurice, le fit monter en voiture à ses côtés, le conduisit chez elle, sut exaspérer, exploiter avec une habile perfidie les colères du jeune homme contre sa mère et contre sa fiancée, se montra tendre, passionnée, folle d'amour...

On devine le reste.

Le caractère, les antécédents, et surtout l'organisation de Maurice étant connus, on comprendra l'influence, pour ainsi dire physique, que prit soudain sur cette nature neuve, énergique, effervescente, une femme telle qu'Antoinette. L'attrait violent et grossier qu'elle lui inspirait ne ressemblait en rien à sa chaste passion pour sa fiancée, passion qui n'était pas d'ailleurs éteinte en lui ; mais il devait d'autant plus céder aux séductions de sa tentatrice, qu'elle différait en tout de Jeane, car il ne l'eût jamais délaissée pour aimer une autre jeune fille douée d'une candeur égale.

Telle est souvent la réaction du physique sur le moral, que l'ardent sensualisme dont Maurice subissait l'empire, jetait le trouble, l'égarement dans son esprit, dans son cœur, y confondait les notions du bien et du mal, en subordonnant toutes ses pensées, tous ses désirs, tous ses devoirs à la possession de madame de Hansfeld ; ainsi devait s'opérer en lui une métamorphose subite, presque foudroyante, qui le lançait sans transition dans une voie funeste.

— Antoinette est à moi, — pensait Maurice dans son extase, en regagnant la demeure où l'attendaient sa mère et Jeane, en proie à une inquiétude mortelle. — Oui, elle est à moi, cette femme enivrante... Ce souvenir embrase mon sang... Ah ! c'est à devenir fou ! Je le deviendrais, sans la

certitude de la revoir tantôt, à deux heures. Combien le temps va me durer jusque-là!... Mon Dieu! quel bonheur est le mien! est-il croyable? être aimé d'elle! si passionnément, qu'à cet amour elle a sacrifié sa vertu, la mémoire de son mari, qu'elle chérissait et vénérait! elle est fière, elle est heureuse de mon amour! elle veut, dit-elle, s'en parer, en m'emmenant tantôt à la promenade dans sa voiture! Que d'envieux! que de jaloux je vais faire! Mais, demain, c'est à cheval que je l'accompagnerai! Son cocher a été, hier, choisir pour moi deux charmants chevaux de race; on me les amènera ce matin à notre hôtel, où doivent m'attendre aussi les fournisseurs de renom... Est-il rien de trop beau, de trop élégant pour l'amant de la baronne de Hansfeld? Oh! l'or, la jeunesse, l'amour, trinité divine, radieuse, indivisible! Qu'est-ce que la jeunesse sans l'amour? qu'est-ce que l'amour sans le luxe qui le couronne? Bonheur! bonheur! je suis jeune! je suis riche, puisque mon père est riche. On m'a prêté vingt mille francs, on m'en prêtera cinquante mille, cent mille, s'il me les faut, pour figurer dignement à côté d'Antoinette, la femme la plus à la mode de Paris; d'Antoinette, ma maîtresse, ma maîtresse adorée... Ah! je suis à elle comme elle est à moi... aucune puissance au monde ne pourra nous désunir, ni mon père ni ma mère!

Le souvenir de son père et de sa mère rappela quelque peu Maurice à la réalité des faits, et éveilla dans son cœur quelques tardifs remords. Il se dit :

—Bonne mère! quelle aura été son inquiétude durant cette nuit? J'aurais dû, hier au soir, du moins, afin de la tranquilliser, lui écrire que je ne rentrerais pas à la maison; mais, hier au soir, je délirais, je n'avais plus la tête à moi. Combien, ce matin, l'accueil de ma mère va être sévère, irrité... Puis, j'y songe, ces marchands qui sans doute m'attendent, si

elle les voit, que dira-t-elle? Je crains plus ses larmes que son courroux... Et Jeane... hier, ne m'a-t-elle pas juré que tout serait rompu entre nous si j'allais rejoindre Antoinette, qui m'attendait dans sa voiture. Pauvre Jeane! elle m'avait poussé à bout par ses mordantes railleries contre madame de Hansfeld, dont elle était jalouse. Et, pourtant, chère et innocente fille, je t'aime, je t'aimerai toujours comme une sœur, mais d'un autre amour que celui dont je suis possédé pour Antoinette... Mon Dieu, quel chaos que ma pensée!

. . . .

Pendant ces réflexions de Maurice, le fiacre qui le conduisait se rapprochait de plus en plus de l'hôtel des Étrangers.

XXVIII

Les divers fournisseurs envoyés à Maurice par M. d'Otremont arrivèrent ponctuellement à l'hôtel des Étrangers, vers huit heures du matin. Plusieurs d'entre eux, tels que le chemisier, le joaillier, le marchand de cannes (à cette époque, on portait, le soir, des cannes d'un grand prix), se munirent des échantillons de leur industrie; ils demandèrent M. Maurice Dumirail, apprirent qu'il n'était pas rentré à l'hôtel depuis la veille, mais que son retour ne pouvait tarder de beaucoup; et, sur l'invitation de l'hôtelier, ils allèrent attendre leur nouveau client dans la chambre destinée à son père, et alors inoccupée; la principale entrée, complétement indépendante de l'appartement de madame Dumirail, donnait sur l'escalier; mais une porte intérieure communiquait au salon.

Ces divers marchands ayant presque tous, chacun selon son commerce, la même clientèle parmi le monde élégant,

se connaissaient, et, en attendant le jeune provincial, ils s'entretenaient de la sorte :

— Messieurs, ne serait-ce pas M. d'Otremont qui vous aurait, ainsi qu'à moi, recommandé le client que nous attendons?

— Oui, oui.

— M. d'Otremont, étant excellent au point de vue de l'acquit de ses factures, n'a pu évidemment nous recommander que quelqu'un de très- olvable?

— Certainement, et, d'ailleurs, M. d'Otremont m'a fait dire par son valet de chambre que je pouvais en toute sécurité livrer mes fournitures à notre client, qui est un fils de famille.

— Or, un fils de famille recommandé, peut-être même *lancé* par M. d'Otremont, est une pratique sérieuse.

— Surtout lorsque ladite pratique est encore à ses débuts, ainsi que le jeune homme chez qui nous sommes ; les fils de famille soldent toujours exactement leurs factures tant qu'ils sont à leur aurore.

— A leur aurore... est très-joli!

— Ah çà! messieurs, en attendant M. Maurice Dumirail, si nous faisions une exposition de l'industrie en miniature. Il n'aurait plus qu'à choisir parmi les objets que nous lui apportons.

— C'est une bonne idée.

— Ce sera un véritable petit bazar.

Les marchands se mirent à l'œuvre, et à l'envi étalèrent, ainsi qu'ils disaient, leurs articles. Ici, des chemises de batiste brodée à cinquante louis la douzaine, un choix ravissant de cravates de fantaisie; plus loin, des nécessaires de toilette en argent et en vermeil; ailleurs, des montres et leurs chaînes, garnies de pierres dures, des boutons de gilet

et des épingles de cravate en perles, en rubis, en émeraudes, entourées de brillants; des cannes de soirée ornées de pommes en onix, en lapis-lazuli ou en émail rehaussé de pierreries, des cravaches montées en or ciselé; enfin, tous ces produits de l'industrie de luxe, et d'autres encore, furent groupés, mis en valeur avec cet art séducteur de l'étalage, cette science d'exhibition particulière aux marchands parisiens.

Pendant qu'ils s'occupaient de disposer ainsi leur exposition improvisée, on entendit dans la rue le piaffement impatient de chevaux que l'on promenait, et l'un des exposants, s'étant approché de la fenêtre, aperçut deux charmants *haks* (1) de pur sang; un bai doré, l'autre noir zain, enveloppés de leurs couvertures et de leurs camails, tenus en main par deux palefreniers; M. Moïse, l'un des plus célèbres maquignons des Champs-Élysées, descendait en même temps de son tilbury; bientôt il rejoignit les fournisseurs dans l'appartement de l'entre-sol, et, remarquant leur exposition, il leur dit gaiement :

— Allons, mes maîtres, il n'est pas que les marchands de chevaux qui sachent habilement parer leur marchandise.

— Vous venez sans doute ici comme nous, mon cher Moïse, à la recommandation de M. d'Otremont?

— Non, messieurs. Tom Brown, le premier cocher de la baronne de Hansfeld, est venu ce matin, dans mon écurie, choisir, en fin connaisseur, mes deux plus beaux chevaux de selle. Je les lui ai laissés au prix de neuf mille cinq cents francs les deux ; c'est marché fait. Tom Brown m'a dit de les conduire ici à M. Maurice Dumirail, en qui je pouvais avoir toute confiance, me chargeant en même temps de

(1) Chevaux de promenade.

trouver, pour ce monsieur, un groom pour suivre à cheval et un homme d'écurie, les chevaux devant rester chez moi en pension, jusqu'à ce que M. Maurice Dumirail ait monté sa maison... Quelqu'un de vous connaît-il ce monsieur?

— Il nous est recommandé par M. d'Otremont comme très-solvable; mais nous ne le connaissons pas autrement.

— Tenez, voici sans doute son nouveau valet de chambre, M. Simon... Il était dernièrement au service du marquis de Bellecombe.

A ce moment entrait, en effet, M. Simon, homme d'un âge mûr, connu de la plupart des marchands; l'un d'eux lui dit :

— Eh! bonjour, monsieur Simon; ne seriez-vous pas maintenant au service de M. Dumirail?

— En effet, monsieur, j'ai reçu, hier au soir, du maître d'hôtel de madame la baronne de Hansfeld, mon vieil ami, deux louis de denier d'adieu, et j'entre ce matin chez mon nouveau maître.

— Ainsi, vous ne le connaissez pas?

— Je ne l'ai jamais vu, — répondit M. Simon; — cependant, je crois que le voici, — ajouta-t-il à voix basse au moment où Maurice paraissait dans la chambre, — car on m'a dit que monsieur avait près de six pieds.

Le jeune provincial fut salué, puis entouré par les fournisseurs avec l'empressement que l'on conçoit, et qui rappelait assez l'inimitable scène du tailleur et de M. Jourdain, dans *le Bourgeois gentilhomme.*

— Monsieur ne saurait choisir des chemises de meilleur goût, — disait le chemisier à Maurice; — M. le duc de Boinville a acheté les pareilles.

— M. le marquis de Bellecombe, au service de qui était le valet de chambre de M. Dumirail, m'a dernièrement com-

mandé deux épingles, l'une perle et rubis, l'autre émeraude et diamant, absolument semblables à celles-ci.

— Ces cannes à pomme de lapis-lazuli, d'onix ou d'émail sont des mieux portées par nos élégants, et M. Dumirail ne saurait s'en passer.

— Lorsque monsieur aura terminé ses achats, — dit à son tour le maquignon, — je ferai ôter leur couverture aux chevaux de selle que je lui amène, et je défie que l'on trouve aux Champs-Élysées deux *haks* ayant plus de sang et plus de *chic*. Il n'y a que le cheval entier de l'ambassadeur d'Angleterre qui puisse être comparé au cheval bai doré que monsieur va voir, et qui sera l'ornement de ses écuries.

— J'allais envoyer à M. le comte du Bailleul, à son château du Bailleul, un complet assortiment d'habits, — dit le tailleur; — M. le comte a l'avantage d'avoir une aussi riche taille que celle de monsieur, pour qui les habits semblent avoir été coupés; il se trouvera ainsi provisoirement fourni. Ma foi! tant pis pour M. le comte, il attendra!

— Je prendrai la liberté d'affirmer à monsieur que ces habits lui iront aussi bien que s'ils étaient confectionnés pour lui, — ajouta respectueusement Simon, le valet de chambre. — J'ai l'honneur de connaître de vue M. le comte de Bailleul, et sa taille est la même que celle de monsieur, quoique celle de monsieur soit beaucoup mieux prise.

Maurice, séduit par ce concert de flatteuses paroles, ébloui par l'aspect de tant d'objets d'une élégance d'excellent goût, se préparait à acheter tout ce qu'on lui offrait, afin de s'épargner l'embarras du choix, lorsque soudain il vit entrer sa mère, madame Dumirail.

XXIX

Après une nuit d'insomnie, passée dans d'inexprimables angoisses et dans les suppositions les plus sinistres sur la cause de l'absence prolongée de Maurice, madame Dumirail avait épié son retour. Dès l'aube, et accoudée à sa fenêtre, jetant au loin des regards remplis d'anxiété, longtemps elle l'attendit. Elle le vit enfin descendre d'un fiacre qui s'arrêta devant l'hôtel. Soulagée du poids de ses appréhensions par la présence de son fils, elle oublia d'abord ses justes griefs contre lui. Puis, songeant qu'en une circonstance si grave l'indulgence serait coupable et d'un funeste précédent, madame Dumirail résolut de l'accueillir avec une sevérité méritée. Cependant, ne le voyant pas paraître, et envoyant Josette s'enquérir de lui, elle apprit ainsi qu'il était occupé à recevoir divers fournisseurs dans la chambre de l'appartement restée jusqu'alors inoccupée.

Madame Dumirail ouvrit la porte de communication donnant dans son salon, apparut soudain aux yeux de son fils, et aperçut, disposés sur les meubles, les produits de l'industrie des marchands.

Maurice, à l'aspect de sa mère, tressaillit ; son cœur se serra, ses sentiments habituels de tendresse et de déference filiale reprirent d'abord sur lui leur empire, et, confus, attristé, il baissa les yeux, n'osant s'approcher de madame Dumirail. Celle-ci, s'adressant vivement aux fournisseurs d'un ton de reproche :

— Il n'est pas honnête à vous, messieurs, de venir provoquer un jeune homme à de folles dépenses, d'abuser ainsi de sa faiblesse et de son inexpérience! Allez, messieurs, vous devriez rougir de votre conduite.

— Madame, — reprit l'un des marchands, blessé des reproches de madame Dumirail, — apprenez que nous ne sommes pas de ceux-là qui abusent de la confiance des jeunes gens.

— Nous sommes d'honorables commerçants, madame.

— Si nous sommes venus ici, c'est que l'on nous y a envoyés, — reprit un autre fournisseur, tandis que Maurice, devenant pourpre de honte et de colère, accusait intérieurement sa mère de le placer dans une situation aussi humiliante que ridicule.

— Et qui donc, messieurs, s'est permis de vous envoyer ici? — demanda madame Dumirail avec une animation croissante; — qui donc ose ainsi pousser mon fils à des achats qu'il est hors d'état de payer?

— Nous nous sommes présentés ici, madame, à la recommandation de l'un de nos plus respectables clients, M. le vicomte Richard d'Otremont.

— Et moi, — ajouta brusquement le marchand de chevaux, — c'est à la recommandation de madame la baronne de Hansfeld que j'ai conduit ici les deux plus beaux chevaux de mon écurie.

— Quoi! — s'écria madame Dumirail indignée, — vous n'avez pas honte de vous rendre ainsi les complices d'une femme qui, non contente de débaucher mon fils, l'engage à contracter des dettes? Mais cette horrible créature a donc juré la perte de mon malheureux enfant!

— Ma mère... oh! ma mère, assez! — s'écria Maurice, de plus en plus blessé, irrité, pouvant à peine se contenir en entendant madame Dumirail traiter Antoinette avec autant de mépris devant des étrangers; — ménagez vos expressions au sujet d'une personne qui...

— Silence, mon fils!

— Eh! ma mère... je...

— Silence, vous dis-je!... Vous ne vous oublierez pas jusqu'à prendre contre moi la défense de cette mauvaise femme.

Et, s'adressant aux marchands pendant que Maurice restait muet, suffoqué par le courroux et par la confusion, madame Dumirail ajouta :

— Messieurs, remportez vos marchandises, et ne venez plus à l'avenir tenter mon fils; il ne peut rien vous acheter; il est encore, grâce à Dieu, en puissance de père et de mère; or, si vous lui vendez quelque chose à crédit, tant pis pour vous, ce sera à vos risques et périls, car il n'a pas de quoi vous payer.

— C'était bien la peine de nous déranger pour nous exposer à une pareille algarade! — dit le joaillier en remettant ses bijoux dans leur écrin.

Le marchand de chevaux, moins accommodant, reprit brutalement, en s'approchant de madame Dumirail :

— Moi, je n'ai pas l'habitude d'être fait au même, je vous en avertis, madame; le cocher de la baronne de Hansfeld est venu, hier, choisir dans mes écuries deux chevaux de selle pour votre fils. Le prix a été débattu et convenu : onze mille cinq cents francs, dont six mille francs pour le cheval bai doré et cinq mille cinq cents francs pour le cheval noir. Je pouvais vendre celui-ci ce matin, j'ai refusé, le croyant acheté... Or, si le marché est rompu, j'exige une indemnité...

— Deux chevaux! plus de onze mille francs! — reprit madame Dumirail avec stupeur, ignorant à quel prix les chevaux anglais se vendaient à Paris et trouvant la somme exorbitante.

Puis, faisant allusion à ce qu'elle regardait comme une connivence de la part de madame de Hansfeld à l'endroit de ce trafic, elle ajouta :

— Mais, mon Dieu!... cette femme s'entend donc avec tous ces gens-là pour voler mon fils!

Ces paroles, échappées aux maternelles alarmes de madame Dumirail, firent bondir Maurice. Il allait peut-être manquer de respect à sa mère, s'il n'eût entendu les marchands, furieux de l'accusation portée contre eux par la mère du jeune provincial, éclater contre elle en récriminations injurieuses.

— Nous traiter de voleurs!

— Il paraît que c'est de la politesse à la mode de province.

— A-t-on vu cette vieille avare! — s'écria M. Moïse, — cette vieille folle!

Maurice, malgré son irritation contre sa mère, fut révolté de la grossièreté du marchand de chevaux, et, d'un geste menaçant, lui indiquant la porte :

— Sortez, monsieur, sortez à l'instant... J'irai chez vous afin de vous indemniser.

— A la bonne heure! sinon, en avant l'assignation! — reprit M. Moïse.

Et, s'adressant aux fournisseurs, qui s'empressaient de sortir après avoir réemballé leurs marchandises :

— Eh bien, mes très-chers, en voilà de drôles de pratiques!... Décidément, il paraît que *maman* ne veut pas que nous montions *à dada.*

— Messieurs, — reprit Maurice écrasé de confusion, et s'adressant tout bas à ceux des fournisseurs qui s'éloignaient les derniers, — je suis désolé de ce qui vient d'arriver... Je vous prie de me laisser vos adresses, je passerai tantôt chez vous...

— Ma foi, monsieur, bien obligé de la préférence! votre mère nous a dit que vous étiez hors d'état de nous payer; nous nous souviendrons de l'avertissement..., — répondit

le marchand en sortant sur les pas de ses confrères et échangeant avec eux, en descendant l'escalier, des quolibets et de bruyants éclats de rire qui exaspérèrent Maurice.

Son valet de chambre, Simon, demeurait impassible dans un coin de la chambre, lorsque madame Dumirail, l'avisant:

— Qui êtes-vous?... Pourquoi restez-vous là?

— J'ai l'honneur d'être au service de monsieur.

Et Simon fit un profond salut en s'inclinant du côté de Maurice.

— J'attends les ordres de monsieur.

— Allez-vous-en et ne revenez plus, — répondit brusquement madame Dumirail; — mon fils n'a point besoin de domestique... Notre servante Josette nous suffit.

— Puisque mademoiselle Josette suffit au service de madame et de monsieur, j'ai l'honneur de présenter à madame et à monsieur mes humbles révérences, — répondit Simon d'un ton à la fois formaliste et narquois.

Puis il laissa seuls Maurice et sa mère.

XXX

Madame Dumirail garda pendant assez longtemps un silence que Maurice, agité de sentiments aussi pénibles que contradictoires, n'osait interrompre. Il vit sa mère, d'abord accablée par le chagrin, se laisser tomber presque anéantie dans un fauteuil, puis cacher son visage entre ses mains, se recueillir profondément, et, en suite de cette longue méditation, il l'entendit se parler ainsi à elle-même à demi-voix:

— Il faut s'y résoudre! il n'y a pas d'autre parti à prendre... non... en mon âme et conscience... non! Devant Dieu qui me voit et m'entend, il n'y a pas d'autre parti à prendre... il le faut!

Maurice, frappé de l'accent solennel des paroles prononcées par sa mère, cherchait à pénétrer leur sens, lorsqu'il la vit se lever en répétant :

— Il le faut!... il le faut!...

Madame Dumirail, s'approchant de la cheminée, agita vivement le cordon d'une sonnette. Bientôt Josette parut; sa maîtresse lui dit :

— Priez le maître de l'hôtel de monter.

— Oui, madame, — répondit la servante.

Elle sortit.

Le même silence continua de régner entre Maurice et sa mère, pendant les quelques moments que dura l'absence de Josette, qui bientôt revint avec l'hôtelier. Madame Dumirail, s'adressant à lui :

— Monsieur, avez-vous fait reconduire chez ma belle-sœur, à l'ambassade de Naples, la voiture qui nous a amenés ici?

— Non, madame. Cette voiture est encore sous les remises.

— Tant mieux...

Et, regardant la pendule, madame Dumirail ajouta :

— Il est dix heures... Vous voudrez bien faire demander des chevaux de poste pour midi précis.

— Madame, ils seront ici à l'heure dite.

— Je vous prie de m'envoyer tout à l'heure le compte de ce que je vous dois pour nos dépenses depuis notre arrivée dans l'hôtel.

— Madame va donc déjà quitter Paris?

— Oui, monsieur.

— Madame aura sa note dans un quart d'heure, — répondit l'hôtelier en sortant.

Maurice, muet de stupeur en entendant les paroles de sa mère, ne savait s'il veillait ou s'il rêvait.

— Josette, — poursuivit madame Dumirail, — vous allez tout de suite vous occuper des préparatifs de notre départ ; mademoiselle Jeane vous aidera...

— Faire vos malles?... Serait-il Dieu possible ! — balbutia Josette, à qui la surprise et la joie coupèrent un moment la parole. — Pardon, madame, j'étouffe de plaisir !... Quoi ! nous retournerions au Morillon !... Quel bonheur !... Le temps me dure déjà fièrement dans la grand'ville !... Vraiment, madame... nous partons?

— Oui, ma bonne Josette...

— Eh bien, madame, cela ne devrait pas m'étonner. Figurez-vous que j'avais rêvé que...

Le tintement de la sonnette de la porte extérieure de l'appartement interrompit la servante.

— On sonne, — dit madame Dumirail ; — Josette, allez ouvrir, et, si par hasard c'était une visite pour moi, peut-être M. de Morainville, — pensait la mère de Maurice, — priez mademoiselle Jeane de recevoir cette personne ; j'irai tout à l'heure rejoindre ma nièce.

La servante quitta la chambre afin d'obéir aux ordres de sa maîtresse, et celle-ci se recueillit pendant un moment, avant que d'avoir avec son fils un entretien dont elle pressentait l'extrême gravité.

XXXI

Maurice, abasourdi de la soudaine résolution de madame Dumirail, lui dit avec un accent de surprise profonde :

— L'ai-je bien entendu, ma mère, vous songeriez à déjà quitter Paris?

— Mon fils, écoutez-moi, — reprit madame Dumirail d'une voix grave et émue, sans répondre à l'interrogation de

Maurice. — Je ne vous demanderai pas où vous avez passé la nuit, je ne vous parlerai pas de vos projets de folle dissipation, entre autres de cet achat de deux chevaux du prix de onze mille francs et plus. Non, je me tairai, je ne vous ferai aucun reproche. Je vous dirai seulement et simplement ceci : mon fils, vous êtes malade, dangereusement malade; il faut avant tout et au plus tôt vous guérir; vous enlever à une atmosphère malsaine, corrompue, mortelle peut-être; voilà pourquoi avant deux heures, nous aurons quitté Paris.

— Si je vous comprends bien, ma mère, vous et Jeane vous voulez retourner au Morillon?

— Oui, nous retournons dès aujourd'hui au Morillon, moi, Jeane et vous.

— Moi?

— Vous.

— La volonté de mon père est formelle; il désire que j'embrasse la carrière diplomatique, et...

— Vous renoncerez à la carrière diplomatique, voilà tout; il n'y aura pas grand mal à cela.

— Pardon, mon père désire que je suive cette vocation.

— Nous trouverons votre père au Morillon; il approuvera le parti que je prends.

— Mais, encore une fois, je...

— Vos objections, mon fils, sont complétement inutiles; je ne leur accorderai pas la moindre attention, parce que vous ne jouissez pas, quant à présent, de la plénitude de votre raison.

— Permettez, ma mère, je...

— Vous ne jouissez pas, quant à présent, de la plénitude de votre raison, je vous le répète; voilà pourquoi mon indignation fait place à la pitié, voilà pourquoi je vous

plains, voilà pourquoi je veux vous guérir de votre aberration passagère; et, grâce à Dieu, après un mois de séjour dans nos montagnes, vous aurez recouvré votre bon sens.

— Je possède toute ma raison, ma mère; je vous le prouve en avouant mes torts, en vous demandant pardon, mille fois pardon de la cruelle inquiétude où je vous ai jetée en demeurant absent toute la nuit. Je regrette d'avoir songé à des dépenses exagérées; il faut excuser un moment d'entraînement. Je me contenterai des cent francs par mois que vous m'accordez, je me bornerai à des désirs raisonnables, je me livrerai assidûment aux travaux de ma nouvelle carrière, je m'efforcerai, en un mot, de vous faire oublier les seuls chagrins que je vous ai causés jusqu'à présent; je vous demande seulement de m'accorder la liberté dont doit jouir un jeune homme de mon âge, et, de cette liberté, je vous promets de ne pas abuser.

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire là-dessus?

— Oui, ma mère.

— Eh bien, je vous engage de vous occuper de vos préparatifs de voyage. Rappelez-vous que nous partons à midi.

— Ainsi, ma mère, telle est votre inflexible réponse à l'aveu de mes torts, à ma promesse de vous épargner à l'avenir tout sujet de plainte à mon égard?

— Je ne puis ajouter aucune foi à vos promesses. Il est un seul moyen de vous sauver de vous-même, c'est de vous soustraire aux tentations mauvaises. Aussi, allons-nous quitter Paris sur-le-champ.

— Ma mère, il m'en coûte de vous désobéir; mais je suis résolu à attendre ici l'arrivée de mon père, et à me soumettre à sa décision.

— Mon fils!... mon fils!... prenez garde!...

— Je vous le répète, je suis résolu à attendre ici l'ar-

rivée de mon père, rien ne pourra changer ma volonté.

— Malheureux enfant! vous voulez donc me pousser à bout? — s'écria madame Dumirail exaspérée par la douleur; — vous ne comprenez donc pas qu'il est des reproches devant lesquels reculent la dignité, la pudeur d'une mère? Il me faut donc encore prononcer un nom qui jamais n'aurait dû souiller mes lèvres!... le nom de cette abominable créature?...

— Ma mère!... cet outrage!...

— Répondez : avant-hier, la connaissiez-vous, cette madame de Hansfeld?

— Non, sans doute.

— Et d'où sortez-vous ce matin?

— Ma mère, je...

— Je vous demande d'où vous sortez ce matin, mon fils.

— Je ne saurais... vous.. je...

— Vous sortez de chez cette femme, osez le nier!... Non, non, votre silence est un aveu. Ainsi, avant-hier, cette femme vous était inconnue, et, ce matin, vous quittez sa demeure. Peut-on pousser plus loin le cynisme de la corruption, l'audace des mauvaises mœurs?

Maurice, atterré par ces dernières paroles, baissa la tête, et, pour la première fois, malgré son inexpérience, il réfléchit à l'étrange facilité de sa conquête.

Madame Dumirail, guidée par son bon sens, poursuivit ainsi :

— Oh! je le sais, cette femme est riche, titrée; il n'importe! car, je vous défie de sortir de cette odieuse alternative, ou bien cette créature, en se livrant ainsi à vous, se montre profondément méprisable, ou bien elle veut, dans je ne sais quel méchant dessein, faire de vous son jouet, sa victime, peut-être! Ah! l'instinct de ma tendresse pour vous ne me

trompe pas, malheureux enfant! Oui, oui... ou vous êtes épris d'une femme aussi éhontée que la plus vile des courtisanes, ou vous êtes la dupe de quelque dangereuse machination!

Un éclair de raison se fit jour à travers le trouble de l'esprit de Maurice; sa candeur égalait encore sa modestie; frappé du dilemme de sa mère, il se demanda de nouveau, non plus avec curiosité, mais avec une sorte de crainte, comment, en effet, une femme telle que madame de Hansfeld avait pu tomber subitement amoureuse de lui, rustique campagnard. Il se souvint du refus opiniâtre qu'elle lui avait opposé lorsqu'il lui demandait d'expliquer par quel moyen elle se trouvait si exactement informée de ce qui le concernait. Antoinette lui inspira donc, pour la première fois, un vague sentiment de défiance et d'appréhension; puis, durant ce retour passager à la raison, il songeait à ces projets d'achat aux fournisseurs, à ces chevaux, à ces domestiques et autres ruineuses dépenses auxquelles l'engageait madame de Hansfeld, sous prétexte de nécessaire, et qu'il devait solder grâce à son emprunt usuraire, remboursable à la mort de son père.

Ces pensées diverses, ces regrets, ces frayeurs, joints à l'influence maternelle pendant si longtemps toute-puissante sur Maurice, éveillèrent en lui quelques remords; ils se trahirent sur ses traits assombris.

Madame Dumirail, remarquant ce symptôme, en conçut un vif espoir; la sévérité de sa physionomie fit place à la plus tendre émotion, et, les yeux noyés de pleurs, elle s'écria en se jetant au cou de son fils :

— Mon enfant, je te le jure, crois-en mes pressentiments, je te sauve d'un grand danger en t'enlevant d'ici.

— Hélas! peut-être avez-vous raison, ma mère!

— Sois-en certain, car je ne suis pas seule à trembler. Jeane partage mes craintes, comme elle a partagé mes larmes! Si tu savais quelle nuit nous avons passée! La pauvre enfant a tant pleuré, tant pleuré, qu'elle est aussi changée que je le suis... Enfin, mon ami, je n'ajouterai qu'un mot... Regarde-moi... regarde-moi bien...

Maurice, depuis son retour au logis et sous le coup d'impressions diverses, avait, pour ainsi dire, à peine osé envisager sa mère en face; il leva donc et arrêta longtemps ses yeux sur madame Dumirail. Bientôt il fut étonné, attendri et alarmé de l'incroyable changement survenu, depuis vingt-quatre heures à peine, dans la physionomie de sa mère; sa pâleur, ses joues creusées, marbrées, ses yeux caves, rougis par les larmes, par l'insomnie, révélaient déjà les rapides progrès d'un profond chagrin. L'émotion de Maurice fut si vive, si poignante, qu'il fondit en larmes et s'écria :

— Oh! pardon, ma mère... pardon! c'est maintenant seulement que j'ai conscience de la peine que je t'ai causée!

— Hélas! mon ami, la souffrance réagit d'autant plus cruellement sur moi, que, pendant vingt ans, ma vie a été aussi paisible qu'heureuse. Aussi, je te le demande, si mes angoisses d'hier, de cette nuit, de ce matin devaient se renouveler souvent, dis, crois-tu qu'il me resterait beaucoup de jours à vivre?

— Grand Dieu! ma mère!

— Mon pauvre enfant, avant trois mois, tu conduirais mon cercueil au cimetière!

Ces simples et navrantes paroles allèrent si douloureusement au cœur de Maurice, que, se jetant éperdu dans les bras de madame Dumirail, il s'écria:

— Ah! tu dis vrai, ma mère, fuyons Paris, j'ai peur. Oh! passer ma vie auprès de toi, de mon père et de Jeane, voilà mon seul vœu maintenant!

— Dans une heure, nous serons en route pour nos montagnes, cher enfant bien-aimé. Tu n'étais qu'égaré, te voici revenu à nous pour toujours! — répondit madame Dumirail avec effusion, en couvrant son fils de caresses.

Puis elle ajouta :

— Tiens, la voilà, ta Jeane, ta fiancée, le ciel l'envoie; elle a partagé mon chagrin, elle va partager mon bonheur; elle sera trop heureuse pour ne te pas pardonner ce qu'elle a souffert!

La jeune fille entrait, en effet, à ce moment, et Maurice, encore sous l'empire de ses bonnes résolutions, s'élançait au-devant de sa fiancée afin de tomber à ses genoux et d'implorer son pardon; mais il resta pétrifié à l'aspect et aux premières paroles de la jeune fille.

Ces paroles furent celles-ci :

— Notre cher et aimable cousin San-Privato, avec qui j'ai eu l'extrême plaisir de m'entretenir tête à tête depuis son arrivée, désirerait vous voir, ma bonne tante.

XXXII

Jeane, en s'empressant d'apprendre à Maurice qu'elle venait d'avoir le plaisir d'entretenir tête à tête son cher et aimable cousin San-Privato, avait médité, pesé, accentué chacune de ses paroles, afin que chacune d'elles fît au cœur ou à l'orgueil de son fiancé une cruelle blessure. Il en fut ainsi.

Maurice, malgré l'enivrement sensuel provoqué en lui par madame de Hansfeld, éprouvait toujours pour Jeane ce chaste et premier amour que rien ne pouvait oublier, que rien n'égale ni ne remplace, et dont presque toujours le pur et doux souvenir survit à toutes les corruptions, surnage à tous les désordres; aussi cet amour s'était-il réveillé

plus vif, plus tendre que jamais, lorsque le jeune homme avait pris la ferme résolution de fuir Paris, ses entraînements et de regagner le Morillon, ne doutant pas d'obtenir de Jeane le pardon d'un moment d'égarement. Il voyait dans son mariage avec elle la récompense, la consécration de son retour au bien. Or, que l'on imagine sa jalousie, son désespoir, lorsqu'il entendit soudain Jeane s'exprimer en termes si affectueux, si coquets, à l'égard de San-Privato, qu'il redoutait, qu'il exécrait à tant de titres.

Ce n'est pas tout.

Maurice, en songeant aux alarmes, au mortel chagrin que son absence nocturne et son infidélité devaient causer à Jeane, s'attendait à la trouver pâle, éplorée, abattue par l'inquiétude, par la jalousie. Loin de là : la jeune fille lui apparaissait plus belle que jamais, parce que, trop peu observateur pour pénétrer au delà de l'épiderme, au delà de l'apparence, et ne pouvant sonder l'âme de la jeune fille, il n'était frappé que des dehors. En effet, sa démarche, son attitude, le port altier de sa tête, l'insolente ironie de son sourire, ne ressemblaient en rien à l'accablement de la douleur que, selon Maurice, elle devait éprouver. Un coloris fébrile remplaçait la fraîcheur rosée de son teint; ses yeux bleus, dont le riant azur semblait assombri, étincelaient des joies d'un triomphe cruel; car, ignorant encore les sages résolutions de Maurice, elle lui rendait coup pour coup. San-Privato la vengeait de madame de Hansfeld.

Hélas! la douleur accomplit aussi de subites métamorphoses!

Jeane n'était déjà plus la candide enfant, la gaie faneuse du Jura ou la vaillante fiancée luttant contre l'attrait éphémère que lui inspirait San-Privato, et victorieuse dans cette lutte, redoublant de tendresse, d'amour pour Maurice; non, Jeane,

exaspérée par les tortures de la jalousie, par l'indignation de sa fierté blessée, par les dédains outrageants, par la noire ingratitude de son fiancé, qu'au fond de l'âme elle ne pouvait encore désaimer, Jeane sentait soudain s'éveiller par la souffrance, et sourdre en elle ces mauvais instincts devinés par Charles Delmare ; à savoir : un orgueil inexorable, lorsqu'on l'avait blessée méchamment; un ardent besoin de vengeance assouvie à tout prix, sans scrupule, sans souci des moyens, lorsque cette vengeance pouvait être considérée comme une juste représaille, quoiqu'elle pût devenir ainsi le prétexte des plus funestes écarts; une déplorable tendance à rendre la généralité solidaire du mal que quelques-uns nous ont fait, de sorte que l'on se montre aussi impitoyable pour les bons que pour les méchants ; enfin, Jeane devait surtout céder à cette défaillance qui, à la première épreuve, nous porte à dire : « J'ai pratiqué le juste et le bien; j'ai accompli loyalement, vaillamment mes devoirs; je me suis dévoué, sacrifié; tous les maux se sont appesantis sur moi ; j'ai été payé de la plus noire ingratitude ! Je ne tomberai plus dans cette niaise erreur ! Il faut choisir en ce monde : être dupe ou fripon, victime ou bourreau. Soyons bourreau ! »

Telles devaient de plus en plus visiblement se manifester, chez Jeane, les conséquences de sa jalousie et de ses justes griefs contre Maurice. Certaine de ne pouvoir plus cruellement se venger de lui qu'en affectant de subir de nouveau l'attrayante influence de San-Privato, elle ne luttait plus contre le penchant fatal, se croyant toujours maîtresse de le refréner à temps.

La vengeance de Jeane devait dépasser ses prévisions. Elle ignorait, nous l'avons dit, le revirement salutaire opéré dans l'esprit de Maurice à la voix de sa mère et à la pensée

du chagrin mortel où son inconduite plongeait sa fiancée. Mais, lorsqu'il la vit apparaître souriante, ironique et dédaigneuse; mais, lorsqu'il l'entendit se féliciter du plaisir extrême qu'elle venait d'avoir à entretenir tête à tête son cousin San-Privato, les bonnes résolutions de Maurice s'évanouirent; il se révolta contre l'idée d'aller dans la retraite vivre avec Jeane, qui osait lui avouer le retour de sa sympathie pour un homme qu'elle écrasait naguère de ses mépris, après avoir ressenti pour lui un attrait dont elle rougissait comme d'une honte. Le sort en fut jeté.

Maurice, un moment encore indécis entre le bien et le mal, entre l'influence de sa mère et l'influence de madame de Hansfeld, s'abandonna aveuglément, sans réserve, à cette dernière, et par entraînement sensuel, et dans l'espoir de porter à Jeane un coup aussi affreux que celui dont elle le frappait elle-même.

XXXIII

« Notre cher et aimable cousin San-Privato, avec qui j'ai eu le plaisir de m'entretenir depuis son arrivée, désirerait vous voir, ma bonne tante. »

Telles avaient été les paroles de Jeane à madame Dumirail. Celle-ci les entendit à peine, absorbée qu'elle était par la pensée de l'heureux revirement opéré dans les projets de son fils; aussi s'écria-t-elle :

— Jeane, réjouis-toi! nous partons tout à l'heure, avec Maurice, pour le Morillon, et, grâce à Dieu, nous ne quitterons plus notre chère retraite! Réjouis-toi, mon enfant.

— Ma mère, vous réjouissez fort peu mademoiselle Jeane en lui annonçant notre départ de Paris : elle serait ainsi trop privée du charme infini de ses entretiens et de ses tête-à-tête avec notre aimable cousin San-Privato, — reprit

Maurice, pâle de rage et avec un accent d'ironie amère; — or, comme il m'est impossible, à moi, de renoncer, de mon côté, au charme infini de mes entretiens et de mes tête-à-tête avec madame de Hansfeld, vous trouverez bon, ma mère, que, décidément, je reste à Paris.

— Maurice! — s'écria madame Dumirail, suffoquée de stupeur, ne voulant pas croire à ce qu'elle entendait; — que signifie?...

— Cela signifie, ma tante, que Maurice n'a jamais eu sérieusement l'intention de retourner au Morillon, — reprit Jeane. — M. Maurice vous sacrifie... je ne parle pas de moi... il n'a plus, Dieu merci, le droit ou le pouvoir de me sacrifier à personne. M. Maurice vous sacrifie indignement, ma tante, à l'estimable créature que vous savez.

— Tais-toi, Jeane; il n'y a qu'un instant, avant ta venue, Maurice était décidé à partir... Tu es un porte-malheur! — s'écria madame Dumirail éperdue d'angoisse.

Puis, s'adressant à son fils, suppliante, désolée :

— Mon enfant, rappelle-toi ta promesse, rappelle-toi ce que je t'ai dit. Je ne pourrais longtemps résister à tant de secousses, à tant d'angoisses, je mourrais à petit feu... et, avant trois mois, tu conduirais mon cercueil au cimetière.

En ce moment, Albert San-Privato parut à la porte de la chambre, laissée ouverte par Jeane, et entra en disant à madame Dumirail :

— Je suis peut-être indiscret, ma chère tante; mais, dans mon empressement à vous voir, je...

— Ah! la vue de cet homme m'est affreuse, je ne pourrais rester maître de moi! — s'écria Maurice exaspéré par la présence de son cousin.

Et il sortit précipitamment de la chambre, suivi de sa mère, qui, presque folle de douleur en voyant la ruine de

ses dernières espérances, courut sur les pas de son fils, en criant :

— Maurice, Maurice ! écoute-moi !

Jeane et Albert restèrent seuls.

XXXIV

San-Privato, en rival habile, ne parut pas se réjouir de la déception dont Jeane se voyait victime, car il eût ainsi semblé lui dire : « Au Morillon, mon seul crime a été de vous aimer; vous m'avez accablé de votre mépris, vous m'avez outrageusement sacrifié à Maurice... Aujourd'hui, jugez entre lui et moi. » Non, San-Privato ne commit pas cette faute; il possédait une trop grande connaissance du cœur humain, et il ne supposait pas que l'amour de Jeane pour Maurice fût subitement éteint dans l'âme de la jeune fille; sa jalouse exaspération, la cruauté même de sa conduite; sa sympathie affectée, exagérée pour Albert, témoignaient, au contraire, de la vitalité du sentiment qu'elle éprouvait, de même que les déchirements de la douleur témoignent de la vitalité du corps.

San-Privato savait aussi que les personnes d'une nature aussi nerveuse, aussi passionnée, aussi violente que celle de Jeane, sont exposées fatalement à des surprises de plusieurs sortes; il n'ignorait pas la singulière attraction qu'il exerçait sur elle. Il ne voulut rien livrer aux chances du hasard et joua, ainsi que l'on dit vulgairement, son jeu serré.

La charmante figure du jeune diplomate, lorsqu'il demeura seul avec Jeane, se voila de tristesse, et, d'une voix touchante, il dit à sa cousine :

— Si vous saviez combien je suis désolé de ce que tout à

l'heure vous m'avez appris, dans la première explosion de votre juste indignation!... Serait-il vrai? Maurice, à peine arrivé à Paris, Maurice vous aurait déjà oubliée? Non... non... c'est impossible, Jeane; il vous aime toujours, il cède à un entraînement passager, il vous reviendra lorsque...

— Oui, lorsqu'il sera honteusement dupé ou chassé par cette femme, — reprit amèrement Jeane. — Mais assez parlé de lui... cela me fait mal... Parlons de vous, cher cousin; j'ai été, je le reconnais maintenant, j'ai été, au Morillon, injuste, dure, cruelle à votre égard; je veux obtenir de vous le pardon de tant d'iniquités; vous viendrez nous voir souvent, n'est-ce pas? bien souvent, afin que Maurice vous rencontre... il sera furieux!

— Je me garderai bien, au contraire, ma chère Jeane, de vous faire de fréquentes visites.

— Pourquoi cela?

— Parce que je désire éviter autant que possible les occasions de me rapprocher de vous, trop dangereuse cousine...

— C'est peu galant.

— Mais c'est fort sage... à quoi bon vous voir? A réveiller en moi une passion absurde, folle, dont je suis parvenu à grand'peine à triompher?

— Vraiment... déjà?...

— Oui, Jeane.

— C'est bien prompt, cher cousin. J'ai du malheur; j'aurai été oubliée par vous presque aussitôt que par Maurice.

— Que voulez-vous! je n'ai pas l'habitude de me heurter longtemps aux impossibilités. La douleur du premier choc me rappelle à moi-même.

— Ainsi, cette passion irrésistible, fatale, qui, disiez-vous, ne devait finir qu'avec votre vie...?

— De cette passion, ma chère Jeane, le bon sens a eu raison. La mémoire de ce que j'ai souffert me préservera de souffrances nouvelles.

— Certaines souffrances sont, cependant, dit-on, parfois fécondes, mon cher cousin... elles peuvent éveiller la compassion dans les âmes généreuses.

— Être aimé par pitié me semble le comble de l'humiliation.

— Et être aimé par vengeance?

— Je n'ai, ma cousine, à me venger de personne.

— Pas même de Maurice ?...

— Il vous méconnaît, Jeane, il dédaigne un trésor; je suis assez vengé.

— Vous êtes véritablement un modèle de charité évangélique, mon cousin; vous pratiquez, avec une humilité toute chrétienne, l'oubli des plus sanglants outrages, — reprit Jeane avec amertume.

Puis, s'efforçant de prendre un accent de coquetterie provoquante :

— Je vous croyais plus audacieux; certains souvenirs que je devrais fuir au lieu de me les rappeler trop complaisamment, peut-être, me donnaient à penser que la hardiesse de votre esprit égalait...

— Tenez, Jeane, — reprit San-Privato interrompant sa cousine, — parmi vos qualités, il en est une que j'admire entre toutes: c'est votre franchise; soyez donc sincère... Je vous ai inspiré un attrait passager; vous l'avez dominé; il n'existe plus, vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez m'aimer, vous ne m'aimerez jamais; à quoi bon ces adorables coquetteries, chère cousine? A m'abuser par une fausse espérance? à me faire croire qu'un jour vous pourrez m'aimer? Non, non, et, selon mon habitude, je lis dans votre cœur plus clairement que vous n'y lisez vous-même.

— Et que lisez-vous, s'il vous plaît, dans mon cœur?

— Vous aimez toujours Maurice.

— Juste ciel!

— Vous aimez toujours Maurice, ma pauvre Jeane!

— Vous me croyez donc bien lâche?

— Je vous crois aussi lâche qu'il est possible de l'être en amour... aussi lâche que je l'étais, moi qui vous aimais malgré moi, malgré les dédains, les outrages dont vous m'accabliez au Morillon.

— Je vous le répète, Albert, — reprit Jeane pouvant à peine se contenir, — je serais la dernière des femmes si j'aimais encore Maurice.

— Eh bien, pour parler votre langage, ma pauvre cousine, vous êtes la dernière des femmes.

— Moi, l'aimer encore! s'écria Jeane poussée à bout par les contradictions calculées d'Albert; — mais vous ne savez donc pas de quoi je serais capable pour me venger si...

Jeane se tut, reculant d'épouvante devant la pensée qui surgissait dans son esprit. Madame Dumirail, en ce moment, rentrait éperdue, sanglotant et s'écriant:

— Plus d'espoir! plus d'espoir!

XXXIV

Madame Dumirail se laissa tomber presque anéantie dans un fauteuil, et, continuant de pleurer, murmura d'une voix presque défaillante :

— En vain j'ai suivi mon fils jusque dans la rue, en vain je l'ai supplié de m'écouter, il a disparu. Il est maintenant perdu pour moi, à jamais perdu! Il va de nouveau subir l'empire de cette indigne créature.

— Ma tante, dit Jeane touchée de l'affliction de madame

Dumirail! et se rapprochant d'elle, — de grâce, calmez-vous, croyez à mon dévouement, à ma tendresse.

— Laissez-moi!... c'est votre faute, à vous, s'il a renoncé au projet de quitter Paris! c'est votre faute, à vous, s'il est perdu! — s'écria madame Dumirail exaspérée jusqu'à l'injustice par le désespoir, et repoussant Jeane d'un geste courroucé. — Mon fils était revenu complétement à moi; vous paraissez... vous parlez, il m'échappe. Ah! quelle fatale influence est donc la vôtre? C'est depuis que mon malheureux enfant a songé à vous épouser que nos chagrins ont commencé. Et pourtant, nous vous avons toujours traitée comme notre propre fille! Est-ce là, grand Dieu, la récompense qui nous était réservée!

— Ma tante, oh! ma tante! — s'écria Jeane, pâle et frémissante de douleur et d'indignation, — voilà de cruelles paroles, et jamais je ne...

La jeune fille n'acheva pas; les sanglots la suffoquèrent. En vain son indomptable fierté se révoltait contre les larmes que lui arrachaient les reproches injustes et humiliants que lui adressait madame Dumirail; et, aigrie, ulcérée par la douleur, elle cacha sa figure dans son mouchoir, tandis que San-Privato, tressaillant d'une joie sinistre en remarquant ce premier germe de discorde semé entre madame Dumirail et sa nièce, s'empressa de lui dire d'une voix doucereuse :

— Ma chère cousine, ne vous affligez point ainsi sans raison ; ma tante n'a pu avoir, n'a pas eu un seul instant l'intention de vous humilier cruellement en semblant se faire un mérite des soins qu'elle a pris de votre première jeunesse ; ce n'est pas un service que l'on vous a rendu, non, non ; l'on a accompli envers vous l'un des devoirs les plus sacrés de la famille : ma chère tante ne me démentira pas. Et, d'ailleurs, ce devoir, si les circonstances l'eussent

voulu, ma mère l'aurait rempli avec autant d'empressement que de bonheur ; au besoin, elle le remplirait encore, — ajouta San-Privato en appuyant sur ces derniers mots ; — et, si jamais vous quittiez cette maison, nous nous estimerions très-heureux, ma mère et moi, de pouvoir vous offrir une modeste hospitalité.

Jeane, pour la première fois, blessée dans sa dignité par les injustes récriminations de madame Dumirail, essuya les traces des larmes dont elle avait honte, et, d'un regard touchant, remercia San-Privato de son offre hospitalière. Madame Dumirail, absorbée par le redoublement de craintes que lui inspirait son fils, n'avait prêté qu'une oreille distraite aux dernières paroles de San-Privato, et, revenant bientôt à ses sentiments d'équité ordinaire, elle dit à sa nièce en lui tendant la main :

— Ma pauvre enfant, j'ai été envers toi brusque, injuste tout à l'heure, n'est-ce pas?

— Oui, ma tante, — reprit Jeane d'une voix altérée, redressant son fier et beau visage. — Vous m'avez cruellement blessée...

— Pardonne-moi.

— Je vous pardonne, ma tante; mais, malgré moi, je ressentirai longtemps la blessure.

— J'ai eu tort... je m'accuse... mais si tu savais, mon Dieu, ce que je souffre!

Et, s'interrompant, madame Dumirail, après un moment, reprit avec un accent de douloureuse révolte contre la fatalité des faits :

— Mais c'est impossible! mais je ne veux pas laisser mon fils ainsi courir à sa perte! mais il doit y avoir des lois pour empêcher les mauvaises femmes, quoiqu'elles soient riches et baronnes, de débaucher les jeunes gens, de les pousser

à leur ruine! Il doit exister une autorité, des magistrats à qui m'adresser! il y a bien, enfin, une justice au monde! On ne peut pas laisser une mère désarmée contre les désordres de son fils!... Je lui défends de sortir, il sort; je le supplie de rester près de moi, il ne m'écoute pas!... Qu'est-ce que je peux faire à cela, moi? Réponds-moi donc, toi, Albert; tu connais Paris; conseille-moi donc. Mes prières, mes ordres, mes larmes sont inutiles; quel pouvoir invoquer?... Mon Dieu! mon Dieu!... Faut-il donc que j'aille supplier à genoux cette madame de Hansfeld de me rendre mon fils!

— Quoi! ma tante, — dit San-Privato feignant la surprise, — la femme dont il s'agit est la baronne de Hansfeld?

— Oui... la connais-tu?

— De renom, seulement; mais, juste ciel! quel renom!

— Tu m'effrayes!

— Cette femme sans mœurs, avide, enrichie par le vice, et d'une beauté merveilleuse, est l'une des plus dangereuses courtisanes de Paris.

— Hélas! mon Dieu, cela m'explique l'entraînement de mon malheureux enfant.

— Plaignez-le, ma tante, — reprit Jeane avec une ironie amère. — Il faut excuser en lui, n'est-ce pas?... l'erreur du jeune âge, d'un tendre cœur.

— Tiens, Jeane, tu es impitoyable! — reprit madame Dumirail; — crois-tu que c'est ainsi que nous ramènerons Maurice à nous?

— Le ramener à nous?...— dit la jeune fille. — Ah! je ne...

— Mais, ma tante, — se hâta de reprendre San-Privato en interrompant Jeane, — comment Maurice a-t-il fait connaissance avec madame de Hansfeld?

— Elle lui a écrit sous le prétexte d'acquérir notre domaine du Morillon.

— Comment donc a-t-elle été instruite de votre arrivée à Paris ?

— Je l'ignore. Il y a certainement là-dessous quelque perfide machination, reprit madame Dumirail avec une anxiété croissante. Encore une fois, que faire ? mon fils court à sa perte avec une effrayante rapidité. Je vais écrire à mon mari de hâter son arrivée ; mais il ne peut être ici que dans deux ou trois jours, à moins qu'il ne soit déjà en route, ce qui n'est pas probable. Mais, jusqu'au moment de la venue de mon mari, à qui recourir, pour exercer sur mon fils une influence efficace, puisque la mienne est impuissante ?

Et, réfléchissant, madame Dumirail ajouta :

— Il n'y a plus à hésiter ; seul, M. Charles Delmare peut encore avoir peut-être quelque action sur mon fils ; je vais mander sur l'heure notre excellent ami, au risque de déplaire à mon mari.

— Que dites-vous, ma tante ? — s'écria San-Privato frappé de stupeur ; — M. Charles Delmare est à Paris ?

— Oui ; guidé par son affection pour nous, et ne prévoyant que trop les dangers auxquels pouvait être exposé Maurice, il est venu à Paris dans l'espoir de nous être utile. Ah ! Jeane, tu avais raison, j'ai trop tardé à lui écrire.

— Et maintenant, à quoi bon cette démarche ? — reprit la jeune fille, qui, sans se rendre clairement compte de la cause de ce changement, redoutait presque la présence de son cher maître. — Où votre influence a échoué, ma tante, l'influence de M. Charles Delmare échouera.

— Mon Dieu, Jeane, tu n'as que de mauvais présages à annoncer ! — dit impatiemment madame Dumirail. — Il me reste une chance, je veux la tenter... Je vais prier M. Charles Delmare de passer ici sur-le-champ.

— Ah ! ma tante, gardez-vous-en bien ! — reprit San-

Privato d'un ton mystérieux et pénétré ; — vous ne pouvez, vous ne devez plus avoir le moindre rapport avec M. Charles Delmare ?

— Pourquoi cela ?

— Je venais, hélas ! vous faire part d'une bien importante et bien triste découverte ; mais votre affliction, vo- alarmes à l'égard de Maurice, m'ont distrait de ce que j'avais à vous apprendre au sujet de M. Delmare...

— Mais encore, de quoi s'agit-il ?

— M. Delmare doit être désormais pour vous, ma tante, et surtout pour vous, Jeane, un objet d'éloignement, d'aversion invincible.

— Que dis-tu ? et quelle est la cause de cette aversion que nous devons avoir pour M. Delmare ?

San-Privato soupira, parut se recueillir un moment et reprit :

— Ma tante, vous savez quelle a été la fin tragique du père de Jeane, notre oncle Ernest ?

Et, s'interrompant à un geste expressif de madame Dumirail, qui lui imposait vivement silence, geste dont il feignit de ne pas comprendre la signification, San-Privato reprit :

— Plaît-il, ma tante ?

— Mon Dieu, — s'écria Jeane avec inquiétude, regardant tour à tour Albert et sa tante, — vous me cachez quelque chose !

— Quoi ! Jeane, tu ignorais que ton malheureux père, — reprit San-Privato affectant une surprise extrême.

Puis, se reprenant et s'adressant d'un air contrit à madame Dumirail :

— Ah ! ma tante, quelle fatale indiscrétion je viens de commettre sans le savoir !

— Quels souvenirs ! — murmura soudain Jeane en portant ses deux mains à son front. — Ma mère semblait toujours embarrassée, attristée, lorsque je lui parlais de mon père ; souvent elle ne répondait que par ses larmes. Ma tante, et vous, mon cousin, je vous le demande en grâce, ne me cachez rien ; quel est ce douloureux secret ?

— Jeane, ma pauvre enfant... à quoi bon ?

— Ah ! ne craignez rien, — reprit la jeune fille avec un sourire navrant ; — je suis aujourd'hui dans un jour de malheur !

— Aussi, chère enfant, je ne veux pas augmenter ton chagrin.

— Pourtant, ma tante, si pénible que soit cette révélation, — reprit San-Privato, — elle devient indispensable. N'allez-vous pas mander près de vous M. Charles Delmare ?

— Je n'ai plus d'espoir qu'en lui, en attendant l'arrivée de mon mari.

— Eh bien, je vous le répète, ma tante, il est maintenant impossible que vous receviez M. Charles Delmare ; tout se révolte en moi à la seule pensée de voir Jeane en présence de cet homme, maintenant que je sais...

— Achevez, Albert, — dit vivement Jeane, — achevez...

— Il le faut, malheureusement, le devoir m'y oblige. Apprenez donc la vérité. Vous le savez, ma tante, le père de Jeane est mort... tué en duel.

— Tel était donc le funeste secret que me cachait ma mère ! — reprit Jeane péniblement émue. — Ah ! je comprends maintenant la cause de son triste embarras, de ses larmes, lorsque je l'interrogeais sur mon père.

— Hélas ! oui, telle a été sa fin tragique, pauvre enfant !

Puis, adressant un regard significatif à San-Privato, madame Dumirail ajouta :

— Cette triste fin a été d'autant plus déplorable, que la cause de ce duel était frivole.

La secrète pensée de madame Dumirail, en attribuant à une cause frivole le duel dont avait été victime le père de Jeane, était de cacher à celle-ci le déshonneur de sa mère; San-Privato, n'ayant actuellement aucun intérêt à révéler à Jeane ce que sa tante voulait lui dissimuler, reprit :

— Rien de plus frivole, en effet, que la cause de ce malheureux duel...

— Mais enfin, — demanda madame Dumirail, — quel rapport peut-il y avoir entre ce duel et M. Charles Delmare?

— Quel rapport? Ah! ma pauvre cousine, du courage!...

— Achevez.

— Cet homme que vous appeliez votre cher maître, à qui vous témoignez autant d'estime que d'affection, cet homme...

— Cet homme?

— C'était, Jeane, le meurtrier de votre père!

— Grand Dieu! — s'écria la jeune fille en frémissant. — Ah! c'est affreux!... Oh! l'affection que j'ai témoignée à cet homme me pèse, me pèsera toujours comme un remords!

— Mais c'est une erreur, — reprit vivement madame Dumirail; — mon beau-frère a été tué en duel par un étranger, par un peintre allemand nommé Wagner.

— Sans doute, ma tante; mais ce prétendu Wagner n'était autre que M. Charles Delmare. Il avait alors pris ce faux nom à propos de je ne sais plus quelle intrigue amoureuse.

— Est-il possible! — reprit madame Dumirail abasourdie; — es-tu bien certain, Albert, de ce que tu avances?

— Je l'affirme.

— Cependant cela me semble à peine croyable, — reprit

madame Dumirail d'un air de doute. — Quoi ! M. Delmare, ayant la conscience chargée du remords de ce meurtre... le meurtre du frère de mon mari... et, qui pis est... du père de Jeane, aurait osé s'introduire chez nous, vivre dans notre intimité, sans qu'à chaque instant le souvenir de sa victime s'offrît à sa pensée ? Non, non, c'est impossible !... M. Delmare est l'honneur, la loyauté même ; il est incapable d'une pareille hypocrisie, elle serait horrible !

— Horrible ! — reprit Jeane en tressaillant. — Lui, lui... le meurtrier de mon père... Ah ! cette hypocrisie redouble l'aversion, l'effroi que m'inspire maintenant cet homme.

— Mais, encore une fois, Albert, as-tu la preuve de ce que tu affirmes ? — reprit madame Dumirail ; — une preuve évidente, palpable ?

— Ma tante, la circonstance est trop grave pour que je veuille laisser subsister l'ombre d'un doute dans votre esprit. Or, je ne pense pas que ce doute persiste si M. Charles Delmare vous avoue lui-même qu'il a tué en duel notre oncle Ernest Dumirail.

— Certes... un pareil aveu détruirait tous les doutes.

— Cet aveu, ma tante, il le fera.

— Mais comment ?

— Vous êtes certaine que M. Delmare est à Paris ?

— Je le crois ; car il m'a écrit qu'il serait ici presque en même temps que nous.

— Où demeure-t-il ?

— Je l'ignore. Il m'a prié de lui adresser mes lettres poste restante.

— Écrivez-lui sur l'heure ; engagez-le à se rendre chez vous le plus tôt possible, et, lorsqu'il sera en votre présence, dites-lui soudain, sans transition, en le regardant en face : « Monsieur Charles Delmare, on vous accuse d'avoir tué en

duel mon beau-frère, alors que vous portiez le nom de Wagner. Jurez-moi votre parole d'honneur que le fait est faux, je vous croirai. » Or, ma tante, vous entendrez la réponse de M. Delmare, il n'osera nier ce dont je l'accuse.

— S'il en est ainsi, de ma vie je ne reverrai cet homme, coupable d'une si opiniâtre et si noire hypocrisie !

— Un mot encore, ma tante : si M. Delmare avait l'audace... car tout est possible... s'il avait, dis-je, l'audace de nier ce que j'affirme, je vous prouverais de la manière la plus évidente qu'il ment effrontément, et qu'il est bien, hélas ! Jeane, le meurtrier de votre père.

— Je vais écrire sur-le-champ à M. Charles Delmare, — dit madame Dumirail en se levant ; — je mettais en lui ma dernière espérance pour le salut de mon fils. S'il me faut y renoncer, j'y renoncerai ; mais alors que faire, que devenir en attendant l'arrivée de mon mari? Ah ! je le sens, je n'aurai jamais la force, le courage de lutter contre tant d'angoisses ; je n'y survivrai pas !

Madame Dumirail sortit en proie à une douloureuse agitation, laissant Jeane seule avec San-Privato.

XXXVI

San-Privato, observant attentivement Jeane, lui dit, après le départ de madame Dumirail :

— Vous devez être bien affligée d'apprendre que ce M. Delmare, pour qui vous aviez tant d'affection et de confiance, est le meurtrier de votre père ?

— Si j'avais connu mon père, ce n'est pas seulement l'invincible éloignement que doit maintenant m'inspirer M. Delmare que je ressentirais pour lui, ce serait de l'horreur, — répondit Jeane pensive. — Il fut un temps où la

rupture de mes relations avec M. Delmare m'eût été très-pénible ; mais, au risque de paraître ingrate, je l'avoue, cette rupture me laisse aujourd'hui presque indifférente.

— D'où vient ce changement, chère cousine ?

— Peut-être de ce que je ne partage plus l'aversion dont vous poursuivait M. Delmare.

— Vraiment ?

— Oui, ce qui autrefois, en vous, me déplaisait, Albert, me plaît maintenant.

— Fi ! la moqueuse.

— Je suis sincère.

— Voulez-vous me forcer de vous rappeler vos dédains altiers, vos sarcasmes sanglants ?

— Tenez, mon cousin, — reprit la jeune fille après un moment d'hésitation, — il existe entre nous un malentendu.

— Lequel ?

— Vous croyez avoir en votre présence la Jeane du Morillon, la fiancée de Maurice ; c'est une erreur.

— Comment ?

— Cette Jeane-là est morte.

— Qu'est-ce à dire ?

— Oui, — reprit la jeune fille d'un ton sardonique et amer, — oui, cette Jeane-là est morte, morte subitement en un jour et en une nuit de douleur ! Pauvre créature ! on peut, sinon la regretter, du moins la plaindre ; elle était fidèle, dévouée, loyale et fière. Elle avait, par instinct, l'horreur du mal, à ce point, qu'elle le devinait sous les dehors les plus séducteurs ; voilà pourquoi vous lui causiez, Albert, autant de crainte que de répulsion, à cette pauvre Jeane ! voilà pourquoi elle luttait de toutes ses forces contre l'inexplicable attrait que vous lui inspiriez !... Épouse de Maurice, elle eût vécu, vieilli, heureuse et paisible près de lui,

dans leur chère retraite; mais, un jour, cette Jeane s'est vue indignement oubliée, trahie, sacrifiée Alors, tout ce qu'il y avait en elle de bon, d'élevé, de généreux, s'est soudain flétri. Ainsi que, dans nos montagnes, il suffit d'une nuit de gelée précoce pour que les fleurs d'automne se dessèchent et meurent, oui, ainsi elle est morte subitement, cette pauvre Jeane, à qui vous causiez tant d'aversion et de crainte, mon cher cousin.

— Et quelle est donc cette autre Jeane qui est là devant moi? — reprit en souriant San-Privato. — Elle me semble peut-être plus belle que la défunte?

— Oh! cette Jeane-là est, ou sera bientôt digne de vous apprécier selon vos mérites, Albert; elle sourit de pitié en songeant à l'effroi que vous inspiriez à l'autre Jeane, qu'elle regarde à peu près comme une sotte; car elle fuyait ce qui devait l'attirer.

— Voilà une prompte et inconcevable métamorphose!

— Prompte, oui; inconcevable, non.

— Pourtant, chère cousine...

— Faut-il donc beaucoup de temps, beaucoup de réflexion pour se dire : « A mon dévouement, à ma fidélité l'on a répondu par la trahison, par le dédain, par l'outrage! Eh bien, je rendrai trahison pour trahison, dédain pour dédain, outrage pour outrage! La méchante Jeane vengera sa sœur morte, parce qu'elle a été fidèle et loyale. Que tant de candeur ou de niaiserie lui soit légère! car, enfin, en songeant à quelle indigne créature elle a été sacrifiée, ne croirait-on pas que l'insolence, l'audace, le vice donnent à la femme un empire que jamais elle n'obtiendra par la modestie, la résignation et la vertu!... S'il en est ainsi, assurons avant tout notre empire, soyons reine! Et, au lieu d'être esclave du bien, régnons, s'il le faut, par le mal! »

— C'est hardi !

— Mon langage vous étonne, Albert ?

— Beaucoup.

— Moi aussi, je suis étonnée de ces étranges pensées ainsi que de bien d'autres, qui, depuis la trahison de Maurice, naissent en mon esprit. D'où me viennent-elles? Je ne sais; mais du moins elles vous prouveront, je l'espère, que, maintenant, vous devez m'inspirer plus de sympathie que d'éloignement.

— Ah ! Jeane, Jeane ! il me faut appeler toute ma raison à mon aide pour ne pas me laisser prendre au piége enchanteur de vos coquetteries !

— Moi... coquette?

— Quoi que vous disiez, je ne vous suis ni sympathique, ni odieux, ni indifférent.

— Que m'êtes-vous donc alors?

— Je peux vous être utile.

— A quoi?

— A vous venger de Maurice... Aussi vous efforcerez-vous de me tourner la tête en vous montrant à moi sous le piquant aspect de cette méchante Jeane, le plus ravissant démon qui puisse damner un honnête homme ! Vous voulez me persuader que vous m'aimerez, un jour peut-être, et ainsi m'attirer souvent ici, afin d'exaspérer la jalousie de Maurice...

— Un pareil calcul...

— Est fort simple, chère cousine; il faut seulement m'amener à continuer de jouer ce rôle de rival commencé au Morillon ; vous m'avez, si cela se peut dire, sous la main ; enfin, en raison des circonstances et de la haine qu'il me porte, la jalousie de Maurice peut devenir pour lui une torture atroce.

— Il ne m'aime plus. Il serait donc absurde à moi de songer à lui inspirer de la jalousie.

— Si désaffectionnés ou si infidèles qu'ils soient, les hommes souffrent toujours dans leur orgueil lorsque la femme qu'ils ont dédaignée les dédaigne à son tour. Maurice, quoiqu'il vous ait sacrifiée à madame de Hansfeld, n'en ressentira pas moins les tortures de la jalousie, surtout s'il me croit son rival, ainsi que vous voulez le lui donner à penser, dans l'espoir de le ramener à vous, car vous l'aimez encore, ma pauvre Jeane!

La jeune fille haussa légèrement les épaules, se recueillit pendant quelques moments, et dit à San-Privato, en attachant sur lui un regard profond et scrutateur :

— Albert, si vous m'aviez encore aimée, auriez-vous voulu de moi pour votre femme?

XXXVII

San-Privato, entendant Jeane lui demander soudainement s'il voudrait d'elle pour sa femme, parut d'abord stupéfait, puis très-ému ; mais bientôt, souriant, il se dit tout haut d'un ton de reproche :

— Sot que je suis, de prendre au sérieux cette méchante raillerie...

— Rien de plus sérieux que mes paroles, je vous le jure!

— Vous voulez que je croie?...

— Je veux que vous croyiez à mon serment, et, je vous le jure, je parle sérieusement, très-sérieusement en vous demandant si, dans le cas où vous m'auriez encore aimée, vous auriez voulu de moi pour votre femme?

— Ah! vous donner mon nom, vous consacrer ma vie!

— reprit Albert avec entraînement, — c'eût été le plus ardent de mes vœux ; mais...

— Mais j'ai aimé Maurice, et vous voulez un cœur qui vous ait appartenu et vous appartienne sans partage... et puis, enfin, vous ne m'aimez plus.

— Vous vous trompez, Jeane.

— Vous m'aimez encore ?

— Je répondais à la première de vos objections : que je voulais un cœur qui m'eût appartenu sans partage, et, à ce sujet, je vous disais : Vous vous trompez.

— Comment?

— S'il m'eût été permis d'opter entre ces deux bonheurs, Jeane : vous plaire tout d'abord et devenir l'objet de votre premier amour, ou bien, vous déplaire d'abord, et ensuite chasser de votre cœur un rival, j'aurais préféré ce dernier bonheur.

— Pourquoi cette préférence?

— Parce qu'il est plus facile, mais moins flatteur, de séduire un cœur innocent de tout amour que de triompher d'une passion déjà profondément enracinée.

— Ainsi, l'amour que j'ai éprouvé pour Maurice n'eût pas été un obstacle à votre désir de m'épouser si vous eussiez été encore épris de moi?

— Loin de là, Jeane, ce mariage eût à la fois comblé mon amour et mon orgueil.

— Voyez un peu, pourtant!... Si cette passion irrésistible dont vous me faisiez l'aveu l'autre jour, entre le ciel et l'abîme, en un péril de mort; si cette passion qui devait vous survivre et lier nos âmes pour l'éternité devant Dieu... si cette passion sans fin, dis-je, eût seulement duré ce qu'il faut de temps à une rose pour naître, vivre et mourir, je pouvais espérer devenir madame San-Privato.

— Vous raillez .. mais, que voulez-vous, Jeane! à qui éteint le foyer, cendres froides!

— Et à qui le rallume, flamme ardente, n'est-il pas vrai, Albert?

— Certes...

— De sorte que, si je vous aimais, votre passion pour moi renaîtrait?

— A quoi bon cette question? Vous ne m'aimerez jamais.

— Qui sait?

— Moi, Jeane, je ne le sais que trop.

— Et si, quelque jour, je vous prouvais votre erreur?

— Je vous l'ai dit, vous ne me prendrez pas au piége de votre coquetterie, si enchanteur qu'il soit.

— Enfin, Albert, si de cet amour je vous donnais une preuve...

— Laquelle?

— L'offre de ma main...

— Oh! alors, Jeane, je croirais à votre amour, j'y croirais aveuglément, parce que vous êtes de ces femmes qui ne sauraient se donner âme et corps sans amour.

— Tenez, Albert, entre autres idées étranges qui me viennent de... je ne sais d'où... de vous... peut-être... il me semble que notre mariage n'eût pas été un mariage vulgaire.

— Oh! combien de fois ce rêve...

— Achevez!

— Eh bien, oui, Jeane, il fut un jour, le premier jour que je vous vis, et où, sentant l'action bien éphémère, hélas! que j'exerçais sur vous, je conçus le fol espoir de mériter votre amour, d'évincer Maurice et de m'unir à vous. Mais, vous allez sourire, ce n'était pas la modeste et candide Jeane du Morillon qui me séduisait alors... non, non,

c'était une autre Jeane qui s'ignorait elle-même et qui, soudain, à son insu, se révélait par un symptôme.

— Quel symptôme?

— Cet attrait que je vous ai tout d'abord inspiré, dont vous avez rougi et triomphé; oui, ce penchant trahissait la Jeane qui, aujourd'hui, se révèle à moi, hardiment et sans feinte; ce fut alors que je rêvai ce mariage... Ah! vous l'avez dit, il n'eût pas été un mariage vulgaire : je vous introduisais dans ce monde brillant dont vous êtes née l'une des reines, et dont vous deveniez l'idole, plus redoutée peut-être encore qu'adorée... car, Jeane, vous êtes de ces femmes qui ne sont rien à demi... oui, faute d'air, d'espace, de lumière, vous eussiez vécu, vieilli, ou plutôt végété obscurément au Morillon, annihilée par une sorte d'honnête engourdissement de l'esprit et des sens, de tous points ressemblant à la vertu; mais, placée dans votre véritable milieu, votre puissance devait éclater irrésistible, presque effrayante pour tout autre que pour moi; aussi, de là mes rêves de mariage...

— Et pourquoi eussiez-vous été seul à l'abri de cette puissance presque effrayante, que, par moquerie, vous vous plaisez à m'attribuer?

— Je ne raille point, croyez-moi, Jeane; lorsque vous aurez atteint votre libre essor, votre complet développement, vous prendrez une terrible influence sur tous ceux qui vous approcheront, et elle sera d'autant plus effrayante que vous serez aimée davantage.

— J'admets, Albert, que vous parliez sérieusement, comment eussiez-vous seul échappé à cette influence, selon vous, si redoutable?

— Parce que le feu n'agit pas sur le feu, l'aimant sur l'aimant, parce que nous nous ressemblons tellement et

nous tenons si étroitement par certains côtés, que nous pouvons être complices, mais jamais victimes l'un de l'autre.

— Vous parlez en énigmes ; mais ce qui est plus clair pour moi, c'est le sens de ces paroles prononcées par vous tout à l'heure : « L'influence que je prendrais sur ceux qui m'approcheront sera d'autant plus effrayante, que je serai aimée davantage? »

— Oui, j'ai dit cela, et je le répète...

— Albert, je serai donc, selon vous, beaucoup aimée?

— Il vous sera difficile de nombrer vos adorateurs.

— Et moi... aimerai-je?

— Dites-moi, Jeane, avez-vous entendu parler de don Juan?

— C'est, je crois, le type du séducteur inconstant?

— Et vous pouvez ajouter : le type de l'homme possédé de la furie du plaisir. Eh bien...

— Eh bien?

— Il est d'étranges similitudes de nom : ce type de la séduction, de la grâce, de l'inconstance et de la furie du plaisir, s'appelle don Juan, et vous, chère cousine, vous vous appelez...

— Jeane.

— En espagnol *doña Juana*... Comprenez-vous?

— C'est une allusion.

— Mieux que cela.

— C'est une insolence, alors?

— Au contraire, c'est un éloge, puisque j'aurais épousé *doña Juana* avec bonheur, avec ivresse...

— Quoi! Albert, vous auriez épousé avec bonheur, avec ivresse doña Juana... ce type féminin de l'inconstance et de la furie du plaisir?

— Ces mots : — *la furie du plaisir,* — trop accentués

parce qu'ils se rapportent à une femme, changez-les en coquetterie effrénée, et, je le répète, j'aurais épousé avec ivresse, vous dis-je, et, de plus, avec confiance et sécurité doña Juana.

— De la confiance... de la sécurité envers une doña Juana!... c'est pousser loin l'amour du paradoxe, cher cousin.

— Non; car, au charme séducteur et à l'inconstance de don Juan, elle joignait ses mâles vertus.

— Quoi! lui, des vertus?...

— Nombreuses! et d'abord, la bonté. Peut-on se montrer plus indulgent qu'il ne se montre envers son fripon de valet? Puis le courage... N'accepte-t-il pas, dédaigneux d'une vaine superstition, la redoutable invitation du convive de Pierre? Ensuite la charité lorsqu'il vide sa bourse dans le bonnet du mendiant, au nom de la sainte humanité! Enfin, la grandeur d'âme, lorsqu'il se jette, l'épée à la main, du côté d'un inconnu assailli par plusieurs adversaires. Oui, courage, charité, bonté, grandeur d'âme, telles étaient les mâles qualités de don Juan... telles seraient les mâles qualités de doña Juana.

— Mais ses défauts, et entre autres sa coquetterie effrénée?

— Ce défaut-là surtout, je l'aurais cultivé avec amour et développé avec reconnaissance!

— Vous, le mari de doña Juana?

— Son mari, mais plus encore, son amant, son confident le plus intime. Aussi, que de folles et railleuses confidences échangées entre elle et moi, au sujet de cette foule de marionnettes vivantes qu'auraient fait grimacer ou sourire le fil invisible de sa coquetterie! un mot, une œillade de doña Juana, un léger serrement de sa main, une fleur détachée de son bouquet, et voilà des hommes épanouis,

rayonnants, transportés, superbes et surtout contents d'eux-mêmes, et sûrs d'avoir touché le cœur de doña Juana; mais soudain son insolent sourcil s'est froncé, l'ironie a plissé sa lèvre moqueuse; ou bien, à d'autres, elle a audacieusement prodigué mines engageantes, câlineries amoureuses, regards séducteurs, et voilà mes enivrés de la veille, les désespérés, les furieux du lendemain; le regret, le dépit, la jalousie, la rage, la haine impuissante les mord secrètement; leur âme est noyée de fiel; ils dévorent leurs larmes par orgueil et poursuivent de leurs malédictions étouffées la terrible et souriante doña Juana, qui venge ainsi sur l'homme la pauvre Jeane du Morillon!

— Oh! Albert, taisez-vous, démon tentateur, taisez-vous!... — murmura la jeune fille, l'œil brillant, la joue en feu et de qui tous les instincts pervers semblaient se formuler et grandir à la voix de San-Privato.

Il poursuivit :

— Et les femmes... ne fallait-il pas aussi que la pauvre Jeane du Morillon fût vengée de madame de Hansfeld par doña Juana sur les autres filles d'Ève? Voyez-la... elle paraît dans un salon; toutes les femmes la suivent d'un regard d'envie, de crainte ou de haine; si courte que soit la laisse dont elles tiennent, à la longueur de leur jupe, leur fils, leur mari ou leur amant, elles la raccourcissent encore! et la roidissent à la briser... elle se brise. Les fils, les amants, les maris s'échappent et sont emportés dans le tourbillon de la terrible doña Juana! car elle possède la beauté splendide et cent fois plus que la beauté : l'irrésistible attrait d'une coquetterie effrénée; là est sa force, sa souveraineté; chacun croit triompher d'elle; les victimes appellent les victimes... Infernale puissance de la femme qui, adorée de tous, n'appartient à personne, et de tous se rit dans son dédain su-

perbe! Elle voit à ses pieds, palpitant d'amour, d'espoir ou d'angoisse, mais émus, inquiets, tremblants comme des jouvenceaux, les hommes les plus séduisants par les grâces de leur personne, ou les plus puissants par l'intelligence, par le courage, par la richesse, par le rang! de beaux jeunes gens, cités par leurs succès, d'intrépides capitaines, de profonds politiques, des Crésus vingt fois millionnaires, des grands seigneurs, des rois! des poëtes illustres! et pourtant, ô doña Juana! doña Juana! ces fronts cicatrisés par les batailles, couronnés par la royauté ou sacrés par le génie, tu les tiens servilement courbés sous le satin de ta bottine, parce que ces hommes sont à toi et que tu n'es pas à eux parce que rien ne peut troubler l'inexorable sérénité de ton mépris pour tes adorateurs. Ces grands esprits, ces grands cœurs sont à tes pieds, tu les foules; ils souffrent, ils saignent, et tu passes, effeuillant ton bouquet d'un air distrait; tu passes insatiable de triomphes, et rêvant la conquête de ces inconnus qui n'ont pas encore subi ton redoutable empire!

— Oh! mystère étrange! — murmura Jeane écoutant avidement les paroles de San-Privato; — vous dévoilez les plus secrètes aspirations de mon âme, celles-là dont j'avais à peine conscience et que je craignais de m'avouer à moi-même; oui, ces triomphes d'une coquetterie infernale, je les rêvais... vaguement... depuis que j'ai tant souffert. Ah! régner ainsi en souveraine, pendant un jour, me venger du mépris qui a brisé mon cœur, et mourir ensuite!

— Mourir? Non, non! mieux vaut vivre, Jeane, et vivre longtemps, tour à tour idolâtrée, haïe et redoutée, vivre auprès d'un mari, à la fois ton amant, ton ami, le confident et peut-être le complice de tes vengeances! Oh! dis, entre vous deux, quels adorables épanchements, quelles inépui-

sables railleries sur tes victimes, dont vous comptiez le nombre passé, présent et à venir! Que de rires pour tant de larmes versées par tes esclaves ou tes rivales! quelle confiance, quelle sécurité vous auriez eue, ton mari et toi, l'un envers l'autre, parce qu'il eût été le seul homme digne de toi, et toi, la seule femme digne de lui! vous auriez été pour d'autres un objet d'épouvante! n'ayant jamais de secrets l'un pour l'autre, vous seuls pouviez pousser l'inexorable audace d'une confiance réciproque jusqu'à ces limites devant lesquelles les plus hardis avaient reculé. C'est ainsi que, forts de votre double force, cuirassés par le dédain, inaccessibles à la pitié, vous braviez et dominiez ce monde brillant et choisi dont les portes s'ouvraient devant toi! Dis, Jeanne, était-il un sort plus digne d'envie? — ajouta San-Privato de sa voix la plus tendre, la plus pénétrante, tandis que ses traits enchanteurs exprimaient un amour passionné. — Oh! si tu m'avais aimé, pourtant, telle aurait été notre vie, ô ma belle doña Juana! ange pour moi, démon pour tous!...

— Albert, — reprit la jeune fille palpitant sous le brûlant regard de San-Privato, — je serai sincère; je ne ressens pas pour vous ce que j'ai éprouvé pour Maurice. Je ne vous aime pas comme je l'ai aimé, non; cet amour-là est mort avec la pauvre Jeane que vous savez; mais je vous aime selon l'étrange attrait que vous m'avez inspiré la première fois que je vous ai vu. Peut-être cet amour est-il le véritable, peut-être est-il celui qu'il faut à votre doña Juana...

— Je te crois! Joies du ciel... tu m'aimes! — s'écria San-Privato transporté, délirant, et serrant dans ses mains caressantes les mains fiévreuses de Jeane, qui, à cette pression, se troubla. — Tu m'aimes, je te crois! — répéta Albert.

Mais soudain, tressaillant à une pensée soudaine, il aban-

donna les mains de Jeane, et murmura d'une voix accablée :

— Misérable fou que je suis! tout à l'heure encore, je signalais le piége, et j'y tombe; je suis dupe de ton infernale coquetterie...

— Albert... vous m'avez dit : « J'aurais foi à votre amour si vous m'offriez votre main... » Je vous l'offre...

— Et demain, doña Juana, vous vous jouerez de votre promesse et du sot qui l'a crue.

— Je vous jure... et les serments que je fais, je les tiens... car j'ai aimé Maurice jusqu'à la fin; je vous jure, Albert, que ma main est à vous.

— Ah! si je pouvais vous croire!...

— Quoi!... douter de ma parole?

— Vous avez eu pour moi, Jeane, de si sanglants mépris.

— Ces temps-là sont loin, Albert.

— Mais leur souvenir m'est toujours présent, et, quoi que vous disiez, malgré moi, la défiance... Ah! la déception serait pour moi si horrible!...

— Mon Dieu! c'est à devenir folle. Il n'est donc aucun moyen de vous convaincre?...

— Il en serait un, Jeane; mais...

— Achevez...

— Oui, il est un moyen irrésistible, irrécusable, de me convaincre que vous m'aimez, Jeane, autant que je vous aime, que l'offre de votre main est sincère et qu'avant un mois nous serons mariés.

— Ce moyen, quel est-il?

— Non, il est trop hardi, vous n'oseriez.

— Mais encore...

— Vous n'oseriez, vous dis-je.

— Vous devez cependant, Albert, être convaincu que maintenant l'audace ne manque pas à la nouvelle Jeane.

— Ah! si vous aviez cette vaillance... oh! alors, oui, je croirais à votre amour, je ne douterais plus de notre prochain mariage, et bientôt doña Juana compterait ses jours par ses succès, ses plaisirs et ses vengeances!

— Ce moyen, ce moyen?

— Il faudrait d'abord quitter votre tante.

— Quitter ma tante... elle qui a pris soin de ma première jeunesse, et m'a traitée comme sa fille?

— En effet, tout à l'heure elle vous a rappelé ses bienfaits en des termes...

— Qui m'ont profondément humiliée, blessée, je l'avoue, et il me sera impossible maintenant d'oublier cet outrage; une invincible froideur régnera désormais entre moi et la mère de Maurice, — répondit Jeane avec amertume.

Puis elle ajouta, pensive:

— Quitter ma tante... Et où irais-je?

— Chez ma mère, — reprit San-Privato d'une voix pressante. — Ma mère serait si heureuse de vous accueillir! Puis...

San-Privato fut soudain interrompu par Josette, qui entra vivement dans la chambre, en s'écriant:

— Mademoiselle, mademoiselle, quel bonheur! c'est ce digne M. Delmare; il demande à vous voir, ainsi que madame.

— Priez M. Delmare d'entrer, — répondit San-Privato à la servante, — et allez prier madame Dumirail de venir ici à l'instant.

Josette sortit pour exécuter les ordres d'Albert, qui, s'adressant à Jeane:

— Nous continuerons notre entretien après le départ de M. Delmare; mais votre tante ne lui a pas écrit, il ignorait votre adresse, comment l'a-t-il découverte?

— Je ne sais; mais sa présence me serait désormais odieuse, intolérable, — répondit Jeane cédant encore moins peut-être à l'horreur que devait lui causer la présence de l'homme qu'elle regardait comme le meurtrier de son père, qu'au remords de sa conscience, lui reprochant d'oublier si tôt les sages et paternels conseils de son cher maître, et la légitime répulsion qu'il lui avait inspirée au sujet de San-Privato.

En ce moment, Charles Delmare et madame Dumirail entrèrent presque simultanément dans la chambre, par deux portes différentes.

Le premier regard de Delmare chercha Jeane et s'arrêta sur elle avec une expression de tendresse ineffable ; mais bientôt il tressaillit de surprise et son cœur se brisa en remarquant l'impression profondément répulsive que sa présence causait à sa fille; cette évidente répulsion se manifestant aussi, quoique moins prononcée, chez madame Dumirail, Charles Delmare, à la vue de San-Privato, ne douta pas d'une nouvelle perfidie de ce dernier.

— Monsieur, dit à Delmare madame Dumirail d'un ton glacial, je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire; je suis donc très-étonnée de vous voir chez moi.

— Ma tante, — dit vivement Jeane au moment où son père s'apprêtait à répondre, — vous devez comprendre qu'il m'est impossible de rester un moment de plus ici.

La jeune fille se dirigea rapidement vers la porte communiquant au salon, et détourna brusquement la tête en passant devant Charles Delmare, qui, d'un regard navrant, tâchant de rencontrer les yeux de sa fille, lui dit d'une voix altérée :

— Mademoiselle Jeane, je...

— Ah! laissez-moi, votre présence ici me révolte! — s'é-

cria la jeune fille avec un accent et un geste d'horreur.

Puis elle disparut dans la pièce voisine au moment où San-Privato disait tout bas à madame Dumirail :

— Rappelez-vous mes conseils ; accusez soudain et sans transition M. Delmare du meurtre de mon oncle Ernest, et vous aurez la preuve de ce que je vous affirme !

XXXVIII

Charles Delmare, consterné de l'accueil de sa fille, et prévoyant dès lors la révélation de son secret par San-Privato, fit cependant bonne contenance, et, répondant à la question de madame Dumirail :

— Inquiet de ne pas recevoir de nouvelles de vous, madame, et présumant que, dès votre arrivée à Paris, vous aviez dû vous rendre auprès de M. de Morainville, je me suis présenté chez lui, afin de m'enquérir de votre adresse. Il me l'a donnée ce matin, et..

— Monsieur, — reprit madame Dumirail tâchant de raffermir sa voix, — on vous accuse d'avoir, sous le nom de Wagner, tué en duel mon beau-frère, M. Ernest Dumirail. Donnez-moi votre parole d'honnête homme que le fait est faux, je vous croirai.

Les prévisions de Charles Delmare se réalisaient, son secret était connu de madame Dumirail; il s'expliquait, dès lors, la cause de l'aversion que Jeane avait témoignée à son aspect. Il domina sa cruelle émotion et reprit :

— Madame, avant de répondre à votre question, il est de la dernière importance que vous entendiez quelques explications...

— Monsieur...

— Permettez, ma tante, — reprit San-Privato voyant

madame Dumirail disposée à écouter Charles Delmare, — toute explication est superflue; monsieur doit se borner à déclarer sous serment, s'il est, oui ou non, le meurtrier de M. Ernest Dumirail.

— En effet, monsieur, — dit madame Dumirail, — rien n'est malheureusement plus simple que la réponse que j'attends de vous...

— Au nom du salut de votre fils, madame, je vous adjure de m'écouter! — s'écria Delmare avec un tel accent d'autorité, que madame Dumirail, rappelée d'ailleurs au souvenir de ses angoisses par ces paroles d'un ami dévoué, en qui elle avait durant si longtemps placé sa confiance, lui répondit avec une curiosité inquiète :

— Je vous écoute, monsieur.

— J'ignore quelle a été, depuis votre séjour à Paris, la conduite de Maurice; mais, s'il a failli, voilà celui qui l'a poussé au mal, — reprit Delmare indiquant San-Privato d'un geste accusateur.—Votre fils, Jeane et vous, madame, n'avez pas d'ennemi plus dangereux, plus acharné que cet homme!

— Qu'entends-je! — reprit madame Dumirail frappée de l'évidente sincérité de Charles Delmare; quoi! — Albert serait notre ennemi?...

— Monsieur Delmare intervertit singulièrement les rôles, — reprit d'un ton de froid dédain San-Privato; — d'accusé, il devient accusateur?

— Croyez-moi, madame, il s'agit de vos intérêts les plus chers! — dit Charles Delmare. — Répondez-moi, de grâce! Maurice vous a-t-il donné ici quelques sujets de plainte?

— Ah! le malheureux enfant! il m'a causé... il me cause des inquiétudes mortelles, — murmura madame Dumirail ne pouvant contenir ses larmes. — A peine arrivé à Paris,

une indigne femme, riche et titrée, lui a écrit sous un prétexte... et... que vous dirai-je, monsieur Delmare? hier au soir, cette effrontée est venue chercher mon fils dans sa voiture, et, malgré mes prières, malgré mes ordres, malgré la douleur de Jeane, il est allé rejoindre cette créature; elle l'a enlevé, pour ainsi dire, sous nos yeux. Ce n'est pas tout; il a découché cette nuit, et, ce matin, un grand nombre de marchands, envoyés par cette même femme, venaient exciter mon fils à de ruineuses dépenses.

— Madame, — dit Charles Delmare réfléchissant, — le nom de cette femme, le savez-vous?

— La baronne de Hansfeld.

— Je ne l'oublierai pas ; mais, j'en jurerais, cette femme, qui semble vouée à la perte de Maurice, doit être l'instrument de M. San-Privato, que voici.

— A cette accusation portée par Charles Delmare avec l'accent d'une irrésistible conviction, madame Dumirail, d'abord stupéfaite, jeta un regard de doute et de crainte sur son neveu. Celui-ci, malgré son empire sur lui-même, ne put dissimuler la surprise inquiète que lui causait l'étrange pénétration du père de Jeane ; mais, reprenant bientôt son calme impassible et haussant légèrement les épaules, le jeune diplomate reprit :

— Ma bonne tante, vous êtes dupe d'un très-habile comédien, qui, mis en demeure d'articuler s'il est, oui ou non, le meurtrier de M. Ernest Dumirail, s'ingénie à vous dérouter en vous lançant dans les hypothèses les plus extravagantes; car, enfin... je vous le demande un peu, quel intérêt puis-je avoir, moi, à ce que Maurice ait des maîtresses et des dettes?

— Madame, écoutez bien ceci, — repartit Charles Delmare : — Peu d'instants avant son départ du Morillon,

M. San-Privato m'a dit ces paroles... il va les nier... peu importe, les voici : « Monsieur Delmare, vous avez une grande influence sur M. et madame Dumirail, ainsi que sur Jeane et sur Maurice. Je veux que leur mariage soit définitivement ajourné, je veux que vous engagiez les parents de Maurice à l'envoyer à Paris. »

— Je veux, je veux! — répéta madame Dumirail ébahie ; — mais de quel droit mon neveu vous imposait-il ainsi ses volontés?

— Prenez garde, ma chère tante! — dit San-Privato cachant sous un sourire méprisant l'anxiété que lui causait la révélation de Charles Delmare, — prenez garde! vous allez embarrasser monsieur en lui demandant de quel droit je lui dictais les intentions qu'il me prête, et que, d'ailleurs, je nie.

— Je m'attendais à cette dénégation. Je rappellerai seulement à madame Dumirail que, loin d'obéir aux volontés de M. San-Privato, j'ai tout tenté, afin de hâter le mariage de Jeane et de Maurice et de détourner M. Dumirail des projets relatifs au changement de vocation de son fils ; ma rupture avec votre mari, madame, n'a pas d'autre cause.

— Hélas! vos prévisions ne se sont que trop réalisées, — répondit en soupirant madame Dumirail. — Maurice, à peine arrivé à Paris, reçoit une lettre de cette baronne...

— Elle est jeune et belle, sans doute, madame?

— Jeane l'a vue à la portière de sa voiture, et elle était, dit-elle, belle à éblouir, — répondit madame Dumirail de plus en plus attentive aux paroles de Charles Delmare.

Celui-ci reprit :

— Eh bien, madame, les provocations de cette femme, si tôt et si bien instruite de l'arrivée de Maurice à Paris, rapprochez-les des volontés que m'imposait M. San-Privato, alors qu'il prétendait me contraindre d'user de mon in-

fluence, afin de vous engager à envoyer votre fils à Paris ; et dites, madame, dites si tout ne donne pas à penser que Maurice est victime d'une ténébreuse machination, tramée par l'homme que voici.

— Ah ! ce serait horrible ! — s'écria madame Dumirail frappée des rapprochements signalés par Charles Delmare. — Ce matin encore, je disais à Maurice : « Cette femme jeune et timide, qui s'abandonne à vous si effrontément, doit être aussi vile que la dernière des courtisanes, ou bien elle fera de vous son jouet, sa victime peut-être... » Et il en serait ainsi, mon Dieu ! mon neveu aurait la perfidie de?... Hélas ! ma pauvre tête s'égare au milieu de ces odieux soupçons ; mais ce qui est malheureusement certain, c'est que mon fils échappe à mon autorité, à ma tendresse ; il se perd, il est perdu !

— En vérité, ma chère tante, je ne comprends point comment une femme de bon sens peut ajouter foi aux divagations de M. Delmare, lorsque cette réflexion si simple devrait vous venir à l'esprit... (en admettant même cette indigne calomnie, que je sois un perfide et méchant parent...) quel intérêt puis-je avoir à ce que Maurice fasse des sottises à Paris ?

— Cet intérêt, madame, vous allez le comprendre, — reprit Charles Delmare ; — M. San-Privato est amoureux de Jeane.

— Qu'entends-je ! — dit madame Dumirail abasourdie ; — Albert amoureux de ma nièce ?

— Oui, madame, et maintenant vous savez pourquoi M. San-Privato désirait l'ajournement du mariage des deux fiancés, vous savez pourquoi il comptait sur le voyage de Maurice à Paris, où il espérait l'exposer aux adroites séductions d'une femme qui le détacherait ainsi de Jeane.

— Mon Dieu, mon Dieu ! — murmura madame Dumirail effrayée, — tant de noirceurs sont-elles croyables ?

— Vous pourriez, ma tante, ajouter foi à ces inventions d'un homme qui, après avoir porté le deuil et le déshonneur dans notre famille, n'a pas craint de s'introduire dans l'intimité du frère et de la fille de sa victime ! Tant d'audace, tant d'hypocrisie ne vous donnent-elles pas la mesure de l'homme? ne vous montrent-elles pas quelle créance on doit accorder à ses calomnies ? Vous vous seriez, ma tante, épargné le chagrin et le dégoût de les entendre, si, tout d'abord et ainsi que je vous le conseillais, vous aviez sommé M. Delmare de répondre oui ou non à l'accusation qui pèse sur lui ; car, enfin, le frère de votre mari a été tué par cet homme ; sa présence ici est intolérable... Jeane peut rentrer d'un moment à l'autre, et retrouver encore ici le meurtrier de son père.

Ces dernières paroles impressionnèrent madame Dumirail, de qui l'esprit était, d'ailleurs, bourrelé par tant de sinistres révélations, et elle dit à Charles Delmare :

— Monsieur, vous êtes homme d'honneur, répondez sincèrement. On vous accuse d'avoir tué en duel mon beau-frère ; est-ce vrai?

— C'est vrai, madame, — répondit Charles Delmare ; — je l'avoue, j'ai eu ce malheur...

— Ah ! monsieur ! — reprit madame Dumirail en frémissant, — et, après un pareil malheur, vous n'avez pas craint de surprendre l'affection de notre famille, vous avez osé...

— J'ai osé, madame, m'efforcer de témoigner de mon dévouement à une famille dans le sein de laquelle j'avais involontairement porté le deuil, j'ai tenté d'expier ainsi ce meurtre fatal; tel est mon crime. J'ai encore osé venir à Paris dans l'espoir de vous être utile, madame, et j'accou-

rais vous offrir mon appui, afin de vous aider à conjurer les malheurs que je prévoyais... Le triste secret dont vous êtes instruite maintenant, M. San-Privato le connaissait depuis notre rencontre au Morillon, et, en me menaçant de le divulguer, il voulait me contraindre à user de mon influence pour vous engager à ajourner le mariage de Jeane et de Maurice et à envoyer celui-ci à Paris, où de si dangereuses séductions l'attendaient... Un dernier mot, madame : ce que l'on appelle les convenances vous défend maintenant de me recevoir, puisque vous savez que j'ai eu le malheur de tuer en duel votre beau-frère; c'est à vous d'apprécier si vous devez sacrifier aux convenances l'intérêt de votre fils. Je l'aime comme mon enfant; ses désordres, dont vous vous effrayez, m'alarment aussi, sans cependant m'ôter tout espoir de le ramener au bien. Je sais le nom de la femme dangereuse entre les mains de laquelle il est tombé. Je ne resterai pas inactif; mon expérience de Paris, quelques anciennes relations que j'y ai conservées, me permettront de suivre Maurice où qu'il aille; aussi, quoi qu'il advienne, mon action sur lui peut encore être salutaire; mais cette action doit être concertée avec la vôtre, madame; il faut pour cela que je vous voie souvent.

— Hélas ! monsieur Delmare, mon dernier espoir était en vous ; pourquoi faut-il que ce malheureux duel...?

Et, s'interrompant, madame Dumirail ajouta :

— Cependant, lorsqu'une amitié dévouée m'offre une chance d'arracher mon fils au désordre, mon devoir de mère n'est-il pas d'accepter ?

— Quoi ! ma tante, vous vous laissez ébranler ? — dit vivement San-Privato. — Mais songez donc au chagrin, à la légitime indignation de mon oncle si, lors de sa prochaine arrivée ici, il y rencontrait celui qui...

— Mon Dieu, je n'ai pas besoin de vos conseils ; je suis d'âge à me conduire, — répondit impatiemment à Albert madame Dumirail. — Vous devriez, mon neveu, vous rappeler les graves accusations que M. Delmare porte sur vous...

— Ces accusations sont des calomnies tellement dénuées de sens, que je ne daignerai plus, non-seulement y répondre, mais y faire la moindre allusion, — dit froidement San-Privato ; — je me bornerai, ma tante, à vous déclarer que, dans le cas où vous cacheriez à votre mari que M. Delmare n'est autre que le prétendu Wagner, je parlerai, et mon oncle saura tout.

— Que m'importe ! — reprit madame Dumirail ; — est-ce que, en refusant le concours si utile de M. Delmare, je rendrai la vie à mon beau-frère ?

— Ah ! ma tante, je ne saurais, sans m'écarter peut-être du respect que je vous dois, vous dire quel sentiment m'inspirent vos paroles; je me tais, je ne peux que gémir sur votre aveuglement, — reprit San-Privato.

Et il s'assit dans un fauteuil voisin de la porte du salon, laissée entr'ouverte par Jeane; puis il cacha sa figure entre ses mains, comme s'il eût été accablé de l'énormité dont il accusait sa tante.

— Courage et espoir, madame! — repartit Delmare à demi-voix; — il est temps encore d'arracher Maurice aux piéges qu'on lui tend, rien n'est désespéré.

— Hélas! ce matin encore, je croyais comme vous, monsieur Delmare, que rien n'était désespéré; mon fils rougissait de son entraînement, il consentait, il demandait à retourner dans nos montagnes.

— Qui l'a donc fait changer de résolution?

— Jeane.

— Comment cela ?

— Par ses duretés, par ses sarcasmes, — répondit toujours à demi-voix madame Dumirail; — elle n'a pu pardonner à Maurice de s'être laissé captiver par cette maudite madame de Hansfeld. Aussi, ce matin, au lieu de se montrer indulgente pour mon fils, qui revenait à elle, Jeane l'a exaspéré en louant, en flattant son cousin Albert, et...

Mais, s'interrompant en jetant les yeux sur San-Privato, toujours assis près de la porte du salon, le front appuyé sur sa main, madame Dumirail ajouta tout bas :

— Venez dans ma chambre, monsieur Delmare; nous serons seuls, je vous raconterai tout.

— Je devine et je tremble! — pensait Charles Delmare en suivant madame Dumirail. — Orgueilleuse et fière, ainsi que l'est Jeane, elle n'aura pu pardonner à Maurice son égarement, et, afin de se venger, elle aura affecté de ressentir de nouveau quelque attrait pour San-Privato; là est le danger pour elle. Ce penchant fatal, qu'avec tant de peine elle avait dominé, vaincu, peut maintenant renaître, et bientôt prendre un empire absolu sur ce jeune cœur, déjà si cruellement déçu et frappé dans son premier amour... Ah! les conséquences de cette déception m'épouvantent! elles peuvent légitimer aux yeux de Jeane d'exécrables représailles, la jeter dans un abîme de malheurs, et, misère de moi! je ne puis plus avoir sur elle aucun ascendant salutaire! Je lui inspire et dois lui inspirer une insurmontable aversion! elle croit que j'ai tué son père! il me reste un moyen suprême de reconquérir à jamais la tendresse de Jeane, et peut-être l'influence que j'avais sur elle; mais, hélas! devant ce moyen, je recule. Et pourtant, il est le seul, le seul qui puisse arracher ma fille à l'infernale obsession de San-Privato! Ah! cet homme... cet homme, une fois encore, il me fait rêver le meurtre!

XXXIX

Madame Dumirail s'entretint longtemps avec Charles Delmare, et lui raconta tous les événements survenus dans l'intimité de la famille depuis son arrivée à Paris. A ces confidences, il répondit par les conseils suivants :

— Toujours tenter d'agir sur Maurice par la persuasion, par la tendresse ; faire appel à son cœur et aux souvenirs de sa première jeunesse, si paisible et si heureuse ; se garder surtout de froisser l'ombrageuse susceptibilité de Jeane ; enfin, témoigner à San-Privato tant d'éloignement, qu'il suspende ses visites, et, au besoin, lui fermer la porte.

Charles Delmare, à ce sujet, ne cacha pas à madame Dumirail, qui les ignorait, les détails de l'ascension au col de Tréserve et l'audacieux aveu de San-Privato, afin que la noire scélératesse de ce dernier ne fût plus douteuse pour madame Dumirail. Enfin, il s'efforça surtout de combattre chez elle sa froideur croissante envers Jeane, mit en valeur les généreuses qualités qui la distinguaient, et affirma qu'à cette heure encore, le bonheur de l'avenir de Maurice dépendait de son prompt retour au Morillon et de son union avec sa fiancée. Laissant ainsi madame Dumirail quelque peu rassurée, Charles Delmare lui promit de ne pas se borner aux conseils, d'y joindre, s'il le pouvait, l'action. Il devait revenir dans la journée ou dans la soirée, s'il découvrait quelque chose de nouveau ou de grave au sujet de Maurice ; et, en cherchant à se remémorer qui pourrait, parmi ses anciens compagnons de plaisir, le renseigner sur plusieurs points importants à ses yeux, Charles Delmare se rappela Richard d'Outremont, de qui, nous l'avons dit, il avait au-

trefois protégé les débuts dans la fashion parisienne, et il alla s'informer de la demeure de son ancien pupille, au club dont ce dernier faisait déjà partie lors de la prospérité du beau Delmare.

Madame Dumirail rentra dans le salon, décidée à suivre les avis de son conseiller, en se montrant aussi maternellement bienveillante pour Jeane que par le passé, et en témoignant d'une telle froideur envers San-Privato, qu'il s'abstînt désormais de toute visite. Elle le trouva s'entretetenant avec la jeune fille; l'animation de son teint, l'expression résolue, presque hautaine, que prirent ses traits à l'aspect de sa tante, frappèrent celle-ci de surprise, et Jeane lui dit soudain d'une voix brève et ferme :

— Ma tante, permettez-moi de vous adresser une question?

— Parle, mon enfant, — répondit affectueusement madame Dumirail fidèle aux recommandations de son conseiller, — parle, je t'écoute.

— Est-il vrai que vous vous proposiez de recevoir M. Delmare?

— Il se peut qu'il vienne me voir quelquefois, et le sujet de ses visites est tellement grave, que...

— Ma tante, — reprit Jeane interrompant madame Dumirail avec un accent de reproche amer, — me faut-il donc vous rappeler que cet homme a tué mon père?

— Je comprends, je respecte tes scrupules, — reprit doucement madame Dumirail; — mais il m'est impossible de renoncer aux visites de M. Delmare; tu resteras dans ta chambre lorsqu'il viendra chez moi...

La jeune fille échangea un regard d'intelligence avec San-Privato. Tous deux, d'ailleurs, paraissaient surpris et contrariés de la modération de madame Dumirail; ils comptaient évidemment sur sa vivacité pour engager une discus-

sion irritante. Jeane reprit d'un ton sardonique et de plus en plus agressif:

— Je vous sais du moins gré, ma tante, de votre remarquable esprit d'équité; il me sera permis de me réfugier dans ma chambre pendant que vous vous livrerez à votre penchant amical pour le meurtrier de mon père. La morale est nouvelle: c'est à la victime de fuir modestement les regards du bourreau, c'est à moi de me cacher humble et confuse, et, qui sait? repentante peut-être, devant l'homme qui m'a faite orpheline!

— Ah! — reprit Albert, — ma tante reconnaîtra combien est fondée votre douloureuse indignation, ma chère Jeane... et elle s'empressera de fermer sa porte à ce M. Delmare.

— Si je ferme ma porte à quelqu'un, ce sera aux fourbes et aux méchants qui cachent leurs perfidies sous le masque de la parenté, — répondit sévèrement madame Dumirail à San-Privato; — ceci s'adresse à vous, mon neveu.

— Je n'avais nullement lieu de le soupçonner, ma tante.

— Est-ce l'intérêt que me porte Albert qui lui mérite de si dures et de si injustes offenses? — reprit Jeane. — Est-il en butte à votre animadversion, ma tante, parce qu'il a seul, ici, conscience et horreur de l'odieuse nécessité à laquelle vous prétendez me réduire?

L'accent hautain, amer, presque insolent de la jeune fille, la parfaite entente qui semblait exister entre elle et son cousin, irritèrent madame Dumirail, ravivèrent le souvenir de ses griefs contre sa nièce, et, oubliant déjà les recommandations de Charles Delmare, elle reprit d'un ton de récrimination :

— Jeane, vous devriez vous montrer moins arrogante...

— J'ai beaucoup enduré jusqu'ici sans me plaindre;

mais, je l'avoue, ma tante, la résignation a ses bornes...

— Des reproches, mademoiselle ? — reprit vivement madame Dumirail. — N'oubliez pas que ce serait à vous de les endurer !

— Vous ne m'avez pas épargné cette cruelle humiliation, et, ce matin, vous ne m'avez que trop durement rappelé les services que vous m'avez rendus.

— Mademoiselle ! — s'écria madame Dumirail, — c'est votre ingratitude qui vous a valu ces reproches !

— Moi, ingrate? Ah! madame, quoi que vous fassiez, vous ne parviendrez jamais à éteindre la reconnaissance dans mon cœur ; mais la reconnaissance a sa dignité. Si vous l'ignorez, je vous plains.

— Votre reconnaissance ! — reprit madame Dumirail ; — et comment, ce matin encore, l'avez-vous prouvée ? En poussant Maurice au désespoir, au lieu de l'encourager dans les bonnes résolutions.

— Suis-je donc destinée, madame, à subir tour à tour, au gré de son caprice, l'affection ou les dédains de votre fils ? — dit orgueilleusement Jeane ; — dois-je donc m'estimer trop heureuse lorsqu'il daigne me pardonner l'outrage et le mal qu'il m'a faits?

— Vous avez, mademoiselle, perdu le droit d'accuser mon fils ; car, si vous l'aviez aimé comme il méritait de l'être, vous l'eussiez ramené à vous par la douceur, par la résignation ; mais non, c'est la jalousie au cœur, le sarcasme à la bouche, la colère dans les yeux, que vous l'avez accueilli, lorsqu'en suite d'un moment d'égarement, il revenait à vous, ce malheureux enfant !

— En effet, ma cousine, — reprit en ricanant San-Privato, — vous l'avez traité avec trop de rudesse, ce malheureux enfant de cinq pieds dix pouces, vous n'avez pas eu

le tact assez délicat envers cet intéressant hercule, capable de tuer un bœuf d'un coup de poing.

— Oui, c'est moi que l'on accuse, — ajouta Jeane avec un redoublement d'amertume ; — c'est ma faute si Maurice a été assez ingrat pour oublier tant de preuves de mon amour ! assez lâche pour ne pas résister à une séduction ignoble ! assez vil pour placer si bas son affection ! assez niais pour être dupe d'une aventurière !

— Maudite soyez-vous ! — s'écria madame Dumirail exaspérée par ces reproches de la jeune fille ; — vous avez causé tout le mal... C'est par ambition pour vous que mon fils a voulu venir à Paris, afin d'y suivre une brillante carrière.

— Un pareil reproche à moi, madame, lorsque votre mari m'a menacée de rompre nos fiançailles, de me renvoyer de votre maison, si je combattais les idées ambitieuses qu'il suggérait à son fils ! Mais, tenez, ne récriminons pas sur le passé ; si pénible qu'il soit pour moi, le présent l'efface encore, grâce à l'horrible nécessité à laquelle vous voulez m'obliger ; mais il est des concessions qu'aucune puissance humaine ne m'arrachera jamais. Ainsi, madame, prenez garde !

— Des menaces, mademoiselle ?

— Non, madame, un avertissement.

— Qu'est-ce à dire ?

— Je veux dire, madame, que je ne resterais pas une heure dans une maison où je serais exposée chaque jour à me trouver face à face avec le meurtrier de mon père.

— Bien, — dit tout bas San-Privato à la jeune fille, — ferme !... Allez jusqu'au bout.

— En un mot, — reprit Jeane, — je vous déclare, madame, que, si M. Delmare remet les pieds chez vous, je sortirai d'ici pour n'y plus revenir.

— Comment ! il ne me sera pas permis de recevoir chez moi qui bon me semble ?

— Vous recevrez qui vous voudrez, madame ; mais il me sera permis, à moi, de sortir de chez vous. Et, d'ailleurs, la rupture de nos fiançailles avec votre fils, les reproches si blessants que vous m'avez adressés ce matin, les récriminations qui s'élèveraient sans cesse entre nous nous rendraient la vie commune intolérable.

— Ainsi, mademoiselle, vous m'imposez une alternative?

— En un mot, ma tante, — reprit San-Privato, — par suite des motifs qu'elle vient d'exposer et dont je reconnais la gravité, ma cousine, au nom de sa dignité blessée, au nom du respect dû à la mémoire de son père, ne jugeant plus ni convenable ni possible de demeurer près de vous, préfère aller demeurer près de ma mère.

— Telle est, madame, ma résolution, — ajouta Jeane d'une voix ferme, — si vous persistez à...

— Vous êtes une misérable ingrate ! — s'écria madame Dumirail exaspérée ; — vous êtes une créature sans cœur. Je vous ai traitée comme ma fille ; vous me voyez accablée de chagrins, bourrelée d'angoisses ; vous pouviez m'aider à conjurer les malheurs que je redoute, et vous m'abandonnez ! Eh bien, partez, partez donc ! je ne m'y oppose pas ; vous me faites horreur, vous n'avez jamais aimé mon fils. Ah ! maintenant que votre caractère se révèle dans toute sa noirceur, je crois, Dieu me pardonne, que je me consolerais de ce que Maurice a été dupe de cette madame de Hansfeld, en songeant que, du moins, il ne sera jamais votre mari ! Vous eussiez fait son désespoir, sa honte peut-être ! Tenez, vous serez la digne fille de votre mère, vous ne vaudrez pas mieux qu'elle. Ah ! malheur, malheur à qui vous épousera !

— Grand Dieu ! — reprit Jeane en interrogeant San-Privato d'un regard de stupeur, — l'ai-je bien entendu ?... on outrage ma mère !

— Ah ! c'en est trop, — dit San-Privato, — vous ne pouvez, Jeane, après une pareille insulte, demeurer une minute ici.

— Et qu'osez-vous donc, madame, lui reprocher, à ma mère ? — s'écria la jeune fille impérieuse, irritée, presque menaçante, faisant un pas vers madame Dumirail. — Les services que vous m'avez rendus vous donnent-ils le droit de calomnier un ange de vertu, d'insulter la mémoire d'une femme qui n'est plus ?... Ah ! je vous dis, moi, que vous mentez, madame ! je vous dis, moi, qu'en voulant m'inspirer des doutes sur l'honneur de ma mère, vous commettez une action infâme !

— Malheureuse ! — s'écria madame Dumirail outrée de ces reproches, — sachez donc que, si quelqu'un doit être accusée d'infamie, c'est la femme adultère ; sachez donc que votre mère...

Madame Dumirail s'interrompit, regrettant, mais trop tard, de s'être laissée entraîner par la colère à une déplorable révélation, tandis que Jeane, palpitante d'indignation et de douleur, reprenait, s'adressant à sa tante, d'une voix altérée :

— Achevez donc, madame ! qu'avez-vous à m'apprendre sur ma mère ?... Mais vous vous taisez ? Béni soit Dieu ! votre vague calomnie ne repose sur aucune preuve ; je quitterai, du moins, cette maison sans que ma tendre vénération pour ma mère ait été altérée.

Puis, malgré son orgueil et son irascibilité, la jeune fille, faisant, malgré elle, un retour sur le passé, au moment de quitter madame Dumirail, qu'elle avait si tendrement aimée, elle ajouta d'une voix légèrement attendrie :

— Adieu, madame ! Votre silencieux et tardif remords me permet de vous pardonner l'iniquité de vos accusations contre la mémoire de ma mère. Quant aux injustes et humiliants reproches que vous m'avez adressés, je les oublie pour me rappeler que, pendant trois ans, vous avez eu pour moi les bontés d'une mère. Adieu, madame !...

Jeane prit son chapeau, dont elle se coiffa précipitamment, tandis qu'Albert lui jetait son mantelet sur les épaules, en disant :

— Venez, Jeane ! vous trouverez chez ma mère le seul asile qui, maintenant, soit pour vous convenable.

— Ma nièce, vous ne devez pas quitter cette maison avant le retour de mon mari ! — dit madame Dumirail regrettant d'avoir concouru, par la vivacité de ses paroles, à la détermination de Jeane, pour qui elle ressentait, d'ailleurs, un véritable attachement. — Vous avez été confiée à la tutelle de votre oncle, lui seul décidera si vous resterez ou non ici. Je conviendrai, d'ailleurs, volontiers, qu'aigrie par le chagrin et en proie aux cruelles inquiétudes dont, mieux que personne, vous savez la cause, j'ai pu manquer de mesure dans les termes que j'ai employés à votre égard, et qu'en parlant de votre mère je me suis sans doute mal expliquée, car je ne faisais allusion qu'à certains défauts de son caractère. Ce loyal aveu, je l'espère, changera votre résolution...

— Il est trop tard, madame, — reprit tristement Jeane ; — je n'aurais aucun asile assuré, qu'après ce qui s'est passé entre nous .. et bien que je vous pardonne l'injustice de vos reproches, je ne resterais pas ici; ma dignité s'y oppose.

— Rester dans cette maison où l'on vous a abreuvée d'outrages? commettre une insigne lâcheté, vous, si fière si courageuse ? Est-ce que c'est possible? — ajouta San-

Privato en offrant son bras à la jeune fille, qui le prit et s'éloigna malgré les prières, les injonctions de madame Dumirail, qui s'écria, la suivant du regard :

— Cours donc à ta perte, malheureuse folle! Va... et que ton sort s'accomplisse! Ah! je n'en doute plus, M. Delmare disait vrai : Albert est épris de Jeane; il a tout fait pour la désaffectionner de Maurice, et il veut sans doute se marier avec elle. Soit; jamais je ne regretterai pour mon fils une pareille épouse!

. . . .

— Enfin, tu es à moi, Jeane! — pensait San-Privato triomphant, en conduisant chez sa mère la jeune fille, qu'il regardait déjà comme sa proie. — Ah! si tant d'heureuses circonstances n'avaient concouru à te faire tomber dans le piége, j'aurais frémi en songeant à quelles extrémités tu aurais pu me réduire; car, pour mon bonheur, pour mon repos, jamais tu ne soupçonneras de quel amour forcené je t'ai aimée, Jeane. Je parle de cet amour au passé, parce que bientôt, et avant ce prétendu mariage que la pauvre doña Juana a pris au sérieux, la possession aura éteint cette passion dont la violence parfois m'épouvante!

. . . .

— O Maurice! — pensait aussi Jeane à part soi en marchant aux côtés de San-Privato, — frère chéri de mon adolescence, tendre ami de ma première jeunesse! je suis trop fière, trop exclusive en amour pour te pardonner ton inconstance. C'est elle que je hais en toi. Je voulais en tirer vengeance, et pourtant je t'aime encore, je t'aimerai toujours de ce pur et premier amour que l'on ne ressent qu'une fois en la vie. Ah! son doux et cher souvenir sera la perle, le trésor caché de mon cœur. Oui, je t'aime encore, Maurice, mais je t'estime trop pour t'épouser; car, maintenant,

je ne me sens plus digne de toi ; mes mauvais instincts, éveillés par l'âcreté de la douleur et grandis à la voix diabolique d'Albert, me dominent à cette heure et me domineront de plus en plus ; mais, rassure-toi, si quelque jour tu me regrettes, si tu souffres de mon abandon, tu seras vengé ! San-Privato me croit en ce moment sa dupe ! Il croit que bientôt il fera de moi sa maîtresse, grâce à une feinte promesse de mariage. Il sera terriblement puni de sa présomption et de sa perfidie ! Je satisferai le vif attrait qu'il m'inspire et dont je ne rougis plus, hélas ! comme d'une pensée honteuse ; mais, aussi vrai que ton nom, ô Maurice ! fera toujours battre mon cœur, quel que soit l'avenir, je serai, non la maîtresse, mais l'épouse de San-Privato, et, le premier, il subira, pour son malheur, l'effrayant empire de doña Juana, dont il aspire à devenir le complice... Innocent roué ! candide scélérat ! doña Juana, son goût satisfait, fera de toi un jouet avili, ridicule et surtout désespéré. Alors, nous serons vengés tous deux, Maurice ! car, sans l'exécrable influence de ce tentateur, notre vie se fût écoulée au Morillon, aussi pure, aussi paisible, aussi heureuse qu'elle sera tourmentée, orageuse et peut-être criminelle !

XL

Richard d'Otremont avait tenu parole et convié au souper, qu'il donnait à la Maison d'or à madame de Hansfeld et à Maurice, quelques membres influents du club dont il faisait partie et à qui le jeune provincial devait être présenté.

Le souper, splendidement servi, durait depuis une heure, Antoinette avait amené, en manière de chaperon, sa dame

de compagnie, grande femme maigre, compassée, réservée, n'ouvrant la bouche que pour boire, manger ou répondre : « Oui, » ou « Non, madame la baronne ! »

Maurice, placé à côté de madame de Hansfeld, éblouissante de parure et de beauté, était déjà presque transformé en homme à la mode ; renonçant soudain, durant la matinée, à ses bonnes résolutions, et quittant l'hôtel des Étrangers, malgré les supplications de sa mère, il s'était rendu chez madame de Hansfeld. Celle-ci, exploitant l'irritation dont il était transporté contre sa fiancée, dissipa très-facilement, par les habiles feintes d'une adorable tendresse, les vagues appréhensions élevées dans l'esprit du jeune provincial au sujet de l'incroyable et presque inquiétante facilité de sa conquête, le décida de louer provisoirement, très à proximité de l'hôtel qu'elle occupait, un appartement garni, où se rendirent de nouveau les fournisseurs ; ils reçurent de Maurice de forts à-compte sur leurs factures moyennant la somme provenant de son emprunt usuraire. M. Simon, le valet de chambre, mandé de nouveau près de son jeune maître, le coiffa, le rasa, l'habilla, et, grâce à sa mâle et belle figure, rehaussée par une élégance du meilleur goût, Maurice, nous le répétons, possédait déjà les dehors d'un homme à la mode ; cependant, sa timidité, jointe à l'espèce d'éblouissement que lui causait son éclatant succès auprès de madame de Hansfeld, le rendirent d'abord silencieux ; puis, peu à peu, sa langue se délia, Antoinette lui versait fréquemment de pleines rasades de vin de Champagne glacé, l'engageant, avec le plus séduisant sourire, à lui faire raison, et, de temps à autre, à la faveur de l'ombre projetée par la table, elle caressait du bout de sa bottine le pied de Maurice ; le regard de celui-ci étincelait alors ; ses traits, déjà fort animés, devenaient pourpres et trahissaient,

aux yeux des malins convives, la trop grande ingénuité de ses sensations.

L'amphitryon du souper, Richard d'Otremont, pouvait à peine cacher sa méchante humeur, quoiqu'il s'efforçât de la dissimuler, autant par orgueil que par convenance. Il s'était en vain plusieurs fois présenté chez Antoinette, depuis qu'avec un effroyable cynisme elle lui avait promis de couronner sa flamme s'il tuait en duel Maurice Dumirail avant huit jours.

Les amis de M. d'Otremont n'ignoraient pas qu'il s'occupait beaucoup d'Antoinette. Elle n'était pas de ces femmes dont la position sociale commande le secret à leurs adorateurs; or, la physionomie candidement triomphante de Maurice et les regards plus que compromettants que madame de Hansfeld, qui affichait et affectait par calcul sa passion apparente pour le jeune provincial, révélèrent bientôt la vérité aux moins clairvoyants des convives; tous s'aperçurent du rôle ridicule que jouait, dans cette occurrence, Richard d'Otremont, invitant pour ainsi dire ses amis à souper, afin de les rendre témoins du succès de son rival, qu'il leur avait à l'avance chaudement recommandé comme candidat à leur club.

Ce qu'on appelle des amis, dans un certain monde, se réjouissent généralement de nos déconvenues, de nos mécomptes, et plus d'un malin regard échangé entre les amis de M. d'Otremont fut surpris par lui; il se voyait le jouet d'Antoinette, qui l'humiliait aux yeux de tous par les préférences effrontées dont elle accablait Maurice; aussi le violent dépit, la sourde irritation que ressentait Richard allèrent croissant, bien qu'encore contenus en lui par les habitudes de la bonne compagnie.

Maurice, accoutumé à une extrême sobriété, n'ayant ja-

mais bu d'autre vin que les légers produits du vignoble du Jura, commençait, grâce aux fréquentes libations que lui imposait Antoinette et à l'animation du banquet, à sentir une pointe d'ébriété qui, d'ailleurs, lui laissant encore complétement l'usage de sa raison, exaltait seulement en lui la conscience du bonheur dont il jouissait en ce moment, à savoir : de posséder pour maîtresse l'une des plus jolies femmes de Paris; de n'avoir rien à envier à l'élégance des coryphées de la jeunesse dorée; d'être de prime-saut accueilli parmi elle avec une aimable courtoisie; enfin, de penser que ce joyeux souper n'était que l'inauguration d'une vie de plaisir et d'amour, complétée par les raffinements de l'élégance et du luxe, grâce aux nouveaux emprunts usuraires qu'il se promettait de contracter.

Le jeune montagnard écoutait avec une avide curiosité l'entretien suivant, auquel son ignorance des personnes et des choses ne lui permettait pas de prendre part, mais qui offrait un fidèle spécimen de l'existence de la fashion parisienne à cette époque :

— Vous savez que Raoul a perdu deux mille louis au lansquenet?

— Il le pouvait d'autant mieux qu'il en avait gagné trois mille sur *Old-Nik*, favori des dernières courses de Chantilly.

— A propos de ces dernières courses, savez-vous que Saint-Alphonse et ses amis, tous gris comme des templiers, sont allés, au milieu de la nuit et bien munis de fusées, de pétards, d'échelles, faire le siége en règle de la maison louée par Mareuil pour la huitaine des courses ?

— Je le sais si bien, que je comptais parmi les assiégés! Notre défense a été héroïque! Nous avons jeté la vaisselle, les tables et les chaises par les fenêtres; mais, une fusée des assiégeants ayant mis le feu au grenier de notre maison,

ils ont profité du tumulte pour enfoncer la porte, briser les fenêtres... et la place a été obligée de se rendre.

— Et les frais de la guerre, qui les a payés?

— Les deux généraux en chef : Mareuil et Saint-Alphonse. Ils en ont été quittes pour une centaine de louis d'indemnité, accordés au propriétaire.

— Quelle amusante folie! — pensait Maurice. — Mais patience ! Les courses de Chantilly ont lieu tous les ans ! Et je serai l'un des héros du siége, l'an prochain !

— En parlant de Mareuil, avez-vous vu le ravissant petit hôtel qu'il a donné à Carabine?

— A quelle Carabine? à celle qui a les yeux noirs, les cheveux blonds et une si jolie taille?

— Nécessairement... C'est la seule vraie Carabine; les autres sont des contrefaçons.

— J'ai vu l'hôtel, c'est une merveille d'élégance. J'assistais à la fête d'inauguration donnée par l'idole du lieu. Les plus jolies femmes des petits théâtres y assistaient. C'était on ne peut plus décolleté. Il y a eu ensuite un petit souper réservé entre intimes, et tout ce que je peux dire, en présence de madame Hansfeld, c'est que, si le bal a été décolleté, la fin du souper a été...

— Il suffit, dit vivement madame de Hansfeld; mais laissons là, de grâce, ces scandales de bas lieu; parlons des femmes de la société. C'est d'une immoralité décente! Voyons, messieurs, quoi de nouveau?

— Qu'elle a d'esprit! — se disait Maurice.— Ah ! bientôt, moi aussi, j'aurai mon anecdote à raconter. Combien j'ai honte de mon silence ! —

— Vous savez, messieurs, que le Tigre a trouvé...

— Quel tigre?

— Eh ! parbleu! Justine Bardou, surnommée le Tigre.

— C'est charmant! Il n'y a qu'un Paris au monde! — pensait Maurice cédant à l'hilarité d'une demi-ivresse; — dire qu'en parlant de Carabine et de Tigre, il s'agit de femmes!

— Donc, le Tigre a trouvé, chez Dorneville, en furetant ses papiers, des lettres très-compromettantes de la duchesse... de...

— *Trois Étoiles!* soyez discret, mon cher.

— Dites donc tout bonnement : la duchesse de Hauterive; nommer Dorneville, n'est-ce pas la nommer? — reprit madame de Hansfeld.

Et, jetant un regard fixe et ardent sur Maurice :

— Le nom de l'amant dit le nom de la maîtresse! et je gage, cher Maurice, que peut-être les indiscrets ou les envieux pourraient déjà, en entendant citer votre nom, le faire suivre d'un nom de femme... Qu'en pensez-vous, monsieur d'Otremont?

Richard pâlit, fut sur le point d'éclater; cependant, se contint encore et répondit froidement :

— Il est, en effet, madame, des noms de femmes qui se complètent forcément par le nom de leur amant, ou par quelque épithète...

— Et de quelle nature... cette épithète, mon cher monsieur?

— De la nature de la femme, chère madame.

— Ce n'est pas très-clair, cher monsieur.

— Je serai, chère madame, une autre fois plus compréhensible.

— Je demande la fin de l'aventure du Tigre et de la duchesse de Hauterive, — reprit l'un des convives. — Écoutons.

— Écoutons... écoutons...

— Voici donc la fin de l'aventure : Le Tigre ayant mis sa griffe sur les lettres de la duchesse de Hauterive, a nette-

ment déclaré à Dorneville que, si celui-ci ne lui donnait pas cinq cents louis avant le lendemain, pour tout délai, elle enverrait au duc la correspondance amoureuse de sa femme.

— Diable! cinq cents louis... Dorneville a mangé son troisième et dernier héritage, somme toute, environ deux millions; il est criblé de dettes! jamais il n'aura trouvé cinq cents louis à emprunter.

— Au contraire, il les a trouvés.

— Et quel est l'infortuné assez abandonné de Dieu et des hommes pour avoir prêté cette somme à Dorneville?

— Le duc.

— Quel duc?

— Le duc de Hauterive.

— Lui... le mari?

— Quoi!... lui... si avare, il a prêté à Dorneville?...

— Les cinq cents louis.

— Allons donc, c'est une fable!

— Rien n'est plus vrai. Vous savez combien Dorneville est roué; il prend un air sombre, sinistre, et s'en va chez le duc, avec qui, d'ailleurs, il est intimement lié, depuis que...

— Depuis qu'il est l'amant de la duchesse, — ajoute madame de Hansfeld; — c'est dans l'ordre naturel des choses.

— Évidemment. Or, Dorneville, dans une scène des plus pathétiques et jouée par lui en comédien consommé, apprend au duc comment le Tigre, ayant découvert et soustrait chez lui, Dorneville, des lettres d'une femme du monde, de qui le nom doit rester inconnu, ledit Tigre exigeait cinq cents louis; faute de quoi, elle enverrait au mari la correspondance amoureuse de sa femme. Que vous dirai-je? Dorneville fut si admirable dans son rôle, parut si désespéré en parlant de se brûler la cervelle s'il ne trouvait pas les cinq cents louis dans la journée, que le malheureux duc, api-

toyé, attendri, prêta, malgré son avarice, la somme à Dorneville, qui, ainsi, racheta du Tigre les lettres de la duchesse.

Cette anecdote fut accueillie par une hilarité générale, que, seul, M. d'Otremont, de plus en plus préoccupé, ne partagea pas. Maurice, loin d'être révolté, ainsi qu'il l'eût été naguère, de la cynique bassesse et de l'ignoble supercherie du héros de cette scandaleuse aventure, vit en lui un charmant vaurien, dont il envia l'audace et la rouerie.

— Diable de Dorneville! — reprit l'un des convives; — il est vraiment déplorable de voir des gens comme lui, ruinés. Il entend si bien la vie, le grand luxe et l'exquise élégance!

— Moi, je déclare qu'un pays vraiment civilisé, allouerait à Dorneville une pension de cinq à six cent mille francs, en l'obligeant de tenir une école de luxe modèle, afin d'apprendre aux jeunes gens à se ruiner, du moins avec goût et discernement.

— Vous rappelez-vous le dernier attelage qu'a eu Dorneville, son *curricle-a-pompe* (1)?

— Je n'ai rien vu de plus complet, de plus ensemble, de plus admirable, que ces deux chevaux noirs!

— Parbleu! ils avaient coûté, à Londres, neuf cents guinées chez Tatersall; je le tiens de Tatersall lui-même.

— Mes très-chers, nous parlons de beaux chevaux. Qui de vous a vu chez Moïse un ravissant hak bai doré?... Je ne connais pas à Paris de plus joli cheval de promenade.

— M. Dumirail est l'heureux possesseur de cette charmante monture, à ce que m'a dit Moïse, — reprit l'un des convives, — et il a aussi acheté un cheval de suite non moins remarquable!

— Bravo! monsieur Dumirail, vous êtes un fin connaisseur!

(1) Cabriolet à timon, attelé de deux chevaux de front.

— Voilà, pour un débutant, un commencement d'écurie qui promet !

— Ah ! messieurs, — répondit Maurice avec modestie, quoique enchanté de son succès hippique, — je tâcherai, pauvre provincial que je suis, de mériter vos encouragements...

— Tous les débuts de Dumirail sont et doivent être, ce me semble, fort heureux, — reprit avec un sourire significatif madame de Hansfeld ; — car il a eu pour parrain et marraine le bon goût et la bonne grâce. Ainsi, en amitié, il a débuté par conquérir l'estime et l'affection de ce cher M. d'Otremont, qui, ce soir, rêve sans doute à ses amours, car c'est à peine s'il prend part à notre entretien, et paraît étrangement préoccupé.

— Vous me faites trop d'honneur, madame, de songer à moi, — répondit d'une voix contenue Richard d'Otremont en proie à une violente lutte intérieure ; — je suis, en effet, fort préoccupé.

— Peut-on, sans indiscrétion, cher monsieur d'Otremont, de cette préoccupation connaître la cause?

— Cette cause est fort simple, chère madame : c'est la question de savoir quelle limite peut atteindre la patience humaine.

— Oh! s'il en est ainsi, je serais aux regrets de troubler vos méditations philosophiques, — reprit madame de Hansfeld, qui ne voulait pas encore pousser à bout Richard d'Otremont.

Un des convives, pressentant, à la pâleur et à la contraction des traits de l'amphitryon, qu'un orage allait ou pouvait éclater, tâcha de changer le cours de l'entretien en disant :

— On me citait hier, messieurs, un mot charmant de Duhamel.

— Voyons le mot !

— Vous connaissez la sordide avarice de son père ?

— Elle est proverbiale.

— Un soir de l'hiver passé, par un froid atroce, Duhamel, encapé jusqu'aux oreilles dans une pelisse fourrée, rencontra son père, aussi légèrement vêtu que de coutume, à savoir, d'une vieille petite redingote râpée. Ce bonhomme, jetant un regard narquois sur les fourrures de son fils, lui dit : « Quelle mollesse!... ne pouvoir, à votre âge, braver le froid! tandis que, moi, je l'affronte intrépidement... Mais aussi, j'ai une santé de fer, ajouta le bonhomme se frappant la poitrine, — j'ai un coffre à vivre cent ans, moi! — Vous ne savez jamais que me dire des choses désagréables!...» répond d'un ton piteux Duhamel à cette menace de longévité paternelle.

— Bravo! bravo! — reprirent les convives en riant; — le mot est ravissant!

— Moi, messieurs, je préfère le mot du marquis de Stopfort, fils aîné du duc de Middlesex; il attendait impatiemment de lui son énorme héritage. L'un des amis du marquis l'aborde un jour et lui dit : « J'arrive de France; je n'avais pas vu votre père depuis longtemps, je l'ai rencontré hier, en voiture, à Hyde-Park; il m'a paru si changé, si souffrant, si maladif, que l'on doit concevoir les craintes les plus sérieuses sur sa santé... — Flatteur! » répondit le marquis à son ami.

Une explosion générale d'hilarité, à laquelle Maurice prit largement part, accueillit ce lazzi féroce, cette plaisanterie parricide, et l'un des convives reprit :

— A propos de Stopford, vous savez, messieurs, que le premier *hunts-man* (1) de notre équipage projeté sort de chez le marquis?

(1) Piqueur.

— Il aura été là à une excellente école. Il faudra que M. Dumirail soit de nos chasses par souscription. Nous montons, à Versailles, un équipage anglais par souscription, nous aurons cinquante *stag-hounds* (2) de première vitesse.

— Je serai trop heureux, messieurs, d'être des vôtres, — répondit Maurice, — car j'aime passionnément la chasse.

— En ce cas, monsieur Dumirail, il faudra que vous fassiez aussi partie de notre tir aux pigeons?

— Et, si vous voulez profiter de la place vacante que le départ de Nerval laisse dans notre loge d'avant-scène à l'Opéra, mon cher monsieur Dumirail, nous vous recevrons avec grand plaisir parmi nous, en vous faisant remarquer que les locataires des loges d'avant-scène jouissent de l'inappréciable avantage d'avoir leurs entrées sur le théâtre et dans le foyer de la danse.

— Le foyer de la danse! ce véritable paradis de Mahomet, ce lieu de délices envié du vulgaire, où pullulent les plus séduisants des *rats*...

Et, remarquant l'ébahissement de Maurice, le convive ajouta :

— Le *rat* d'Opéra est une espèce de rongeur particulière à cette localité, il est à deux pieds...

— En un mot, cher monsieur Dumirail, afin de vous expliquer cette énigme, on appelle *rats*, en argot de coulisse, les toutes jeunes comparses, lorsqu'elles atteignent l'âge de quinze à seize ans. Il y en a de charmantes, ainsi que vous le verrez, cher monsieur Dumirail, et...

— Messieurs, j'en suis désolée pour vous et pour les *rats*, — reprit madame de Hansfeld, — mais M. Maurice a bien

(1) Chiens courants pour le cerf.

voulu accepter une place dans ma loge à l'Opéra, et j'ai la prétention de croire que ni vous ni tous les *rats* du monde ne me le ravirez pas. Oh! je saurai vaillamment défendre ma conquête !... — ajouta madame de Hansfeld en souriant et versant une nouvelle rasade de vin de Champagne à Maurice.

Celui-ci, honteux du silence qu'il avait jusqu'alors gardé, fit un suprême effort afin de vaincre sa timidité, puisa dans sa naissante ivresse une certaine assurance, se dressa debout, leva vers le plafond la coupe de cristal remplie par Antoinette, et, lui jetant un regard passionné, s'écria :

— Messieurs, je bois à l'amour! je bois au bonheur de ceux qui sont assez heureux pour posséder une belle maîtresse! je bois à vous, ô grands docteurs en l'art de vivre, c'est-à-dire de jouir... car à quoi bon vivre, sinon pour jouir?

— Bravo! monsieur Dumirail! crièrent les convives, — bravo! vous êtes digne d'être reçu membre de la joyeuse confrérie des viveurs!

— J'en accepte le trop flatteur augure, messieurs, et je termine mon toast en buvant à Paris! — poursuivit Maurice, de plus en plus animé par les acclamations des convives; — Paris, ville enchantée! pays des métamorphoses magiques!... Oui! car enfin, messieurs, voyez-moi, qu'étais-je avant ma transformation en modeste apprenti viveur... oui, qu'étais-je? voulez-vous le savoir?

— Parlez! parlez!

— J'étais un pauvre sot de montagnard! élevé dans les principes niais, principes d'une morale surannée, fort épris de la vie rustique; hélas! je n'en connaissais pas d'autre! je professais, en toute naïveté d'âme, le culte assommant des vertus champêtres et des plaisirs bucoliques.

— Ah! ah! ah! très-bien!... bravo!... c'est très-drôle!

— J'avais pour perspective cette honnête et surtout désopilante existence résumée par la classique épitaphe : *Il fut bon père et bon époux!* — ajouta Maurice surexcité par la double ivresse du vin et des applaudissements de ses nouveaux amis, — voilà ce que j'étais, hélas! Mais, à cette heure, métamorphosé par la magique influence de Paris, que suis-je? Eh! morbleu! mes maîtres! je suis sage et j'étais fou! de sot je suis devenu sensé : maintenant, je préfère, ô miracle! le plaisir à la peine! le loisir au travail, l'amusement à l'ennui, l'or aux gros sous, la vie à la mort; car, voyons, est-ce que ce n'était pas la mort, que l'assommante monotonie de mon existence rustique? Et qu'est-ce que la vie, sinon une redoutable maîtresse, l'éclat du luxe, les beaux chevaux, l'Opéra, le club, la chasse, les fins soupers, les gais amis! Ainsi, je veux faire resplendir à tout prix ma flambante jeunesse! non, pardieu! je n'attendrai pas, pour manger joyeusement mon bien, que mes dents soient tombées! Au fait, pouvoir, grâce à l'usure, dépenser son héritage du vivant de ses parents, n'est-ce pas s'épargner la tentation féroce de désirer leur fin? Donc, je bois à vous, mes maîtres en l'art de vivre! Je disais, dans la niaiserie de ma jeunesse « : Laboureur je suis né, laboureur je mourrai; » je dis, aujourd'hui : « Viveur je suis, viveur je mourrai! »

Maurice se rassit triomphant au milieu des applaudissements des convives, et madame de Hansfeld lui versa une nouvelle rasade de vin de Champagne.

XLI

« Les morts vont vite! » dit la ballade allemande. Les vivants aussi vont fort vite, lorsqu'ils se laissent entraîner par la fougue de leurs passions. Ainsi, la profession de foi de

Maurice, quoique empreinte de l'exaltation d'une ivresse croissante, offrait l'expression sincère, immuable de ses vœux actuels et à venir. On objectera, sans doute, que l'excellent naturel de Maurice et les bons principes de sa jeunesse le devaient défendre d'une si brusque défaillance à son passé. Mais, si l'on songe à l'impétuosité de son tempérament et surtout à la puissance des séductions dont il était entouré, l'on conviendra qu'à moins d'être doué d'une trempe de caractère exceptionnelle, ce jeune homme de vingt ans, organisé ainsi qu'il l'était et placé entre la tentation qui, la ceinture dénouée, le regard lascif, le sourire provoquant, lui disait : « Jouis!... » et l'austère abstention, qui lui disait : « Contiens-toi, prive-toi, » le choix de Maurice non-seulement ne pouvait être douteux, mais devait être aussi prompt que durable, car rien de plus rapide, de plus pénétrant, de plus tenace que la convoitise du plaisir; aussi Maurice en était-il déjà venu à ne plus concevoir pour lui d'autre existence que celle de la jeunesse dorée de Paris.

Richard d'Otremont, malgré son parfait savoir-vivre et son empire sur lui-même, avait plusieurs fois senti sa patience à bout, en entendant madame de Hansfeld le poursuivre d'allusions piquantes, et aggraver ainsi le ridicule dont il souffrait cruellement; il éprouvait aussi une sourde irritation contre son ingénu et triomphant rival; mais, se souvenant des propositions sanguinaires d'Antoinette, rejetées par lui avec indignation, et résolu à ne pas servir d'instrument aux noirs projets de cette créature, en cherchant querelle à Maurice, se disant, qu'après tout, il avait tort de se courroucer contre ce jouvenceau, parce qu'il profitait d'une bonne fortune inespérée; Richard était donc parvenu jusqu'alors à refréner ses ressentiments. Madame de Hansfeld, voyant l'animation de Maurice s'accroître en-

suite des applaudissements accordés à sa profession de foi de viveur, dit à M. d'Otremont, qui seul restait soucieux et froid :

— Excusez-moi de troubler encore vos méditations philosophiques sur les limites de la patience humaine, cher monsieur d'Otremont; mais, en vérité, votre silence commence à m'inquiéter. Vous, l'un des plus brillants soupeurs que je connaisse, vous êtes, ce soir, incroyablement terne; jamais amphitryon n'eut l'air plus piteux.

Puis, se tournant vers Maurice :

— N'est-ce pas, cher, qu'il n'est pas amusant du tout, ce pauvre d'Otremont ?

— Ma foi, madame, tout ce que je sais, c'est que le souper que nous donne M. d'Otremont est charmant; aussi, je plains doublement notre ami s'il ne s'amuse pas, — répondit cordialement Maurice.

Quoiqu'il sentît déjà son cerveau, non plus seulement excité, mais troublé par les fumées du vin que lui avait fréquemment versé Antoinette, il prit sa coupe de cristal qu'elle venait de remplir, non plus de vin de Champagne, mais de vieux vin d'Oporto, très-capiteux, et dit en se levant :

— Messieurs, je bois à la gaieté renaissante de notre aimable amphitryon !

Une approbation unanime suivit les dernières paroles de Maurice, qui, déjà fort animé, vida d'un trait son verre, sans s'apercevoir de ce qu'il buvait. Richard, poussé à bout par le dernier sarcasme d'Antoinette, et trouvant inopportun le compatissant toast de Maurice, reprit d'un ton sardonique :

— Je remercie M. Dumirail de ses vœux pour la renaissance de ma gaieté... Il est mieux que personne à même de

la réveiller, car il pourrait prêter à rire aux plus moroses...

— Mais, mon cher, — reprit Antoinette s'adressant à Maurice, — c'est de la dernière insolence, ce qu'il vous dit là, M. d'Otremont !...

— Une insolence?... — s'écria Maurice devenant pourpre d'émotion, quoiqu'il ne sût encore si madame de Hansfeld parlait sérieusement. — Pourquoi M. d'Otremont serait-il insolent à mon égard ?

— Non, non, vous vous trompez, — reprirent plusieurs convives afin d'écarter tout sujet de querelle, — il s'agit d'une plaisanterie...

— A la bonne heure ! — répondit le jeune montagnard, de qui les traits assombris s'épanouirent soudain, grâce à la mobilité d'impression des gens que gagne l'ivresse. — Entre d'Otremont et moi, c'est à la vie et à la mort !

— Malgré cette touchante déclaration par laquelle vous répondez à une impertinence, cet infortuné M. d'Otremont ne paraît nullement vous agréer pour son Pylade, mon cher, — dit madame de Hansfeld. — Il vous lance des regards furieux ; je gage qu'il est jaloux de vous.

— Jaloux de moi ! — reprit Maurice en ricanant avec suffisance.

Puis il ajouta, feignant la modestie :

— Mais pourquoi cette jalousie ?

— Parce qu'il me faisait, depuis deux mois, une cour enragée, ce bon M. d'Otremont, répondit madame de Hansfeld en riant aux éclats, — et je me suis permis de me moquer outrageusement de lui.

— Ma chère, — répondit Richard d'un ton de familiarité méprisante, — vous vous vantez...

— En quoi cela?

— En prétendant que je vous ai fait la cour.

— Vous le niez ?

— Formellement.

— C'est piquant !

— Allons donc, ma chère ! vous savez de reste que l'on ne fait la cour qu'aux femmes d'un certain monde. La science et l'expérience ne peuvent vous manquer, puisque vous commencez les éducations, — ajouta Richard en désignant Maurice du regard ; — c'est commencer un peu tard... ou... un peu tôt... mais...

— Monsieur d'Otremont, vous êtes un manant ! — s'écria madame de Hansfeld se levant brusquement.

Et, affectant d'être suffoquée par l'émotion, elle ajouta d'une voix altérée et cachant sa figure dans un mouchoir :

— Vous l'avez entendu, Maurice ! quelle lâcheté ! insulter une femme sans défenseur !

— Et moi, donc !... ne suis-je pas ici votre défenseur ? — s'écria le jeune montagnard, trop novice pour comprendre la signification de ce reproche adressé à Antoinette, qu'elle faisait des éducations.

Mais Maurice, croyant madame de Hansfeld grossièrement insultée puisqu'elle se plaignait de l'être, et de plus en plus exalté par son ivresse croissante et par la colère, redressa sa taille athlétique de toute sa hauteur et s'écria :

— Monsieur d'Otremont, les lâches seuls sont capables d'insulter une femme !

— Messieurs, messieurs, il y a ici un malentendu ! — dirent les convives en s'interposant. — Chère madame de Hansfeld, calmez-vous !

— La plaisanterie de Richard est un peu vive, mais vous l'aviez provoquée.

— Les torts sont réciproques.

— Ceci n'a rien de sérieux.

— Ah!... si l'outrage m'est cruel, c'est qu'il m'est adressé devant toi! — murmura d'une voix passionnée madame de Hansfeld à l'oreille de Maurice.

Puis, se cramponnant à son bras, comme si elle eût voulu se mettre sous sa protection, elle ajouta tout haut :

— Venez, Maurice, ne vous exposez pas, à cause de moi, aux suites d'une querelle... Venez, sortons, mon ami...

— Vous, sortir? Non, non; c'est à votre lâche insulteur à déguerpir! — s'écria Maurice.

Puis, s'adressant à Richard :

— Hors d'ici!... insolent!

— Entendez-vous l'intéressant élève de madame la baronne? — dit en riant Richard à ses voisins. — Il veut que, moi aussi, je lui donne une leçon... d'une autre espèce, il est vrai.

— Monsieur d'Otremont, — s'écria Maurice en montrant le poing, — si vous ne sortez pas d'ici à l'instant, je vous jette par la fenêtre!

— Monsieur Dumirail, vous me faites pitié! — reprit Richard haussant les épaules; — vous êtes ivre, allez vous coucher.

— Misérable! — hurla Maurice, — si j'avais le bras assez long, je te souffletterais; mais je...

Maurice eut la bouche close par le choc de la serviette que Richard d'Otremont lui jeta dédaigneusement au visage. L'hercule montagnard, de qui l'ivresse et la fureur atteignent leur paroxysme, veut, d'un bond, s'élancer sur la table, qui le sépare de son adversaire; mais ses voisins, le saisissant par les bras et les épaules, tâchent de le retenir, tandis que madame de Hansfeld et sa dame de compagnie, effrayées, s'éloignent précipitamment de lui. Il rugit de colère, s'efforce de rejoindre Richard; et, grâce à sa force

athlétique, entraînant après soi ceux qui se cramponnent à ses habits ou à ses bras, il s'écrie :

— D'Otremont, je t'assommerai comme un chien !... triple lâche !

Durant les débats du jeune montagnard contre ceux qui, en vain, tentent de le maintenir, la table, heurtée, se renverse avec fracas, les candélabres et les bougies roulent à terre, l'obscurité envahit le salon, alors que Richard disait à haute voix en se dirigeant vers la porte :

— Messieurs, je ne peux ni ne veux lutter contre ce taureau sauvage ; demain matin, je lui enverrai mes témoins...

— Je vous avais bien dit, moi, que vous le tueriez ! Je n'ai qu'une parole, mon cher Richard, ma promesse tient toujours ! — murmura tout bas à l'oreille de M. d'Otremont madame de Hansfeld, qui, voyant Maurice complétement ivre et hors de lui, s'empressait de sortir.

La chute de la table ayant en ce moment éteint les lumières, plusieurs garçons du restaurant, attirés par le tumulte, entrèrent précipitamment. La porte du salon, restant ouverte, laissa pénétrer la clarté d'un lustre allumé dans une pièce voisine. Cette clarté suffisant à guider madame de Hansfeld et M. d'Otremont, ils quittèrent le lieu de la bagarre, ainsi que les autres convives. Maurice, entraîné par la chute de la table, et bientôt de plus en plus alourdi par l'ivresse, s'efforçait enfin de se relever, à demi enroulé qu'il était dans les plis de la nappe, au milieu desquels il se débattait en proférant des menaces et des paroles sans suite, car, les fumées du vin obscurcissant absolument sa raison, il n'eut plus dès lors conscience de lui-même.

M. d'Otremont, en sortant de la Maison d'or, avait charitablement recommandé aux garçons le jeune montagnard, en leur donnant son adresse, afin qu'ils le fissent recon-

duire chez lui en voiture. Ils s'empressèrent de l'aider à se dégager des plis de la nappe et à se relever, ce à quoi il parvint non sans peine. Enfin, il se dressa debout quoique encore chancelant; sa chevelure en désordre, ses habits déchirés durant sa lutte contre les convives, ses traits décomposés par une lividité hideuse, son regard éteint, sa lèvre tombante, son sourire hébété, devaient inspirer à la fois le dégoût et une sorte de pitié douloureuse. Il tâcha de se raffermir sur ses jambes titubantes, car déjà l'atonie, l'affaissement de l'ivresse, succédaient à son exaltation; il jeta autour de lui un coup d'œil hagard; puis, une seule pensée à peu près lucide se faisant jour à travers les ténèbres de son intelligence, il balbutia d'une voix rauque et entrecoupée :

— Où... où... est... donc... An... An... toinette ?

— Ces dames sont parties avec ces messieurs, — répondit un garçon. — Si monsieur le veut, on va le faire reconduire chez lui, nous avons son adresse.

— Et... An... Antoinette ?... — répéta Maurice en balançant son buste d'arrière en avant et s'appuyant pesamment sur le bras du garçon, qui le guidait insensiblement vers la porte, — et... An... Antoinette ?

— Monsieur reverra demain cette dame.

— Bien vrai ? — balbutia Maurice avec la stupidité confiante de l'ivrogne ; — bien vrai, An... toinette ?

— Oui, monsieur; mais, ce soir, il faut aller vous coucher.

— Je... veux... bien... parce que... la tête... oh ! la tête... et puis... Antoinette...

— Allons, monsieur, appuyez-vous sur moi et sur mon camarade, — reprit le garçon. — Courage ! il n'y a qu'un étage à descendre.

Maurice, trébuchant et manquant de tomber à chaque marche, descendit à grand'peine l'escalier, malgré l'a pp

des deux garçons, et il fut par eux soulevé, puis placé dans un fiacre où il s'affaissa sur lui-même.

— Rue de l'Université, hôtel des Étrangers, — dit au cocher l'un des garçons. — Vous ferez bien de sonner et d'éveiller le portier de l'hôtel avant de déposer ce monsieur dans la rue, car il risquerait d'y passer la nuit.

XLII

Pendant que l'on reconduisait, à l'hôtel des Étrangers, Maurice, ivre et sans conscience de lui-même, son père, M. Dumirail, que l'on n'attendait pas sitôt, était, durant la soirée, arrivé à Paris, et il s'entretenait avec sa femme. Celle-ci venait de l'instruire des événements domestiques survenus depuis la liaison de Maurice avec madame de Hansfeld jusqu'à la retraite de Jeane chez sa tante, madame San-Privato ; enfin, madame Dumirail, selon son habitude de ne rien taire à son mari, l'avait instruit du triste secret de Charles Delmare. Le récit minutieux de ces faits si graves, si alarmants, dura longtemps. Madame Dumirail, craignant l'explosion de la colère de son mari contre son fils, s'efforça d'atténuer les actes les plus répréhensibles de celui-ci, insista beaucoup sur sa bonne et sincère résolution de retourner au Morillon, résolution malheureusement abandonnée par suite de la vindicative acrimonie de Jeane, qui, loin de témoigner quelque indulgence pour l'égarement de son fiancé, s'était montrée hautaine, sardonique et impitoyable. Enfin, madame Dumirail, faisant appel à la clémence de son mari et excusant de son mieux les fautes de Maurice en les attribuant à la jeunesse, à l'inexpérience et surtout à la puissance des tentations qui étaient, pour ainsi dire, venues le chercher, reconnaissait cependant que l'exemple du passé

ne permettait plus d'espérer que Maurice eût le courage de résister aux occasions de faillir, si fréquentes à Paris ; aussi, en mère prudente et sage, elle concluait au prompt départ de la famille pour sa chère retraite du Jura.

M. Dumirail, au grand étonnement et à la vive inquiétude de sa femme, l'avait écoutée impassible et sans même l'interrompre par les exclamations de surprise ou d'indignation que devait, selon elle, provoquer le récit des désordres de Maurice ; elle eût préféré l'expansion de la colère de son mari à ce calme muet, qui lui semblait plus redoutable que l'emportement ; aussi ajouta-t-elle, en manière de péroraison :

— Je t'ai dit, mon ami, la vérité, toute la vérité. Tu es instruit maintenant de la désolante ingratitude de notre nièce et des désordres de notre fils ; mais nous ne devons pas désespérer de le ramener à nous et au bien... Puisse ton silence ne pas cacher des projets d'impitoyable sévérité ; j'ai été la première à accuser notre fils près de toi ; mais j'invoquerais ta clémence, ton équité, si la peine que tu lui réserves, peut-être, outrepassait la gravité de la faute ; enfin, quoi qu'il arrive, tu es, j'en suis certaine, persuadé, comme moi, qu'il faut retourner au Morillon le plus tôt possible, et, grâce à Dieu, nous n'en sortirons plus.

Madame Dumirail, on le voit, évitait avec infiniment de tact, de prudence et de générosité, toute récrimination relative au passé, pensant que son mari souffrait beaucoup du cruel retour que les événements devaient le forcer de faire sur lui-même ; elle s'abstenait de lui rappeler, même par allusion, qu'il avait, par son opiniâtre volonté d'envoyer Maurice à Paris, causé les malheurs dont tous deux avaient à gémir. Minuit sonnait au moment où madame Dumirail prononçait ces derniers mots :

— Il nous faut retourner au Morillon, et, grâce à Dieu, nous n'en sortirons plus.

Puis elle ajouta, en entendant le tintement de la pendule :

— Déjà minuit! Maurice n'est pas encore rentré; j'espère pourtant que de nouveau il ne découchera pas, et...

Mais, s'interrompant, frappée d'une idée subite, madame Dumirail, agitant le cordon de la sonnette, dit à son mari, toujours impassible :

— Peut-être notre fils est-il déjà rentré; mais il n'ose paraître devant toi...

Josette ayant paru aussitôt après que madame Dumirail eut sonné, elle dit à la servante :

— Mon fils est-il rentré?

— Non, madame.

— Vous en êtes sûre?

— Oui, madame, puisque je suis à coudre dans l'antichambre... M. Maurice ne peut pas aller dans sa chambre sans que je le voie.

— Dès qu'il rentrera, vous viendrez me prévenir.

— Oui, madame...

Et Josette, au moment de sortir, ajouta :

— Quelle heure qu'il est donc, s'il vous plaît?

— Minuit.

— Jésus! est-il tard! — reprit la servante en frottant ses yeux gonflés par le sommeil. — Ah! comme à cette heure il y aurait déjà longtemps que l'on dormirait de tout son cœur, au Morillon!

— Patience, bonne Josette, nous le reverrons bientôt, le Morillon, — reprit madame Dumirail jetant un regard d'intelligence à son mari.

Et elle ajouta :

— N'oubliez pas Josette, de m'avertir dès que mon fils rentrera.

— Oui, madame. Si je m'endors, M. Maurice me réveillera en sonnant.

— Il est inutile de lui apprendre que M. Dumirail est arrivé, vous entendez, Josette?

— Bien, madame.

Et la brave fille sortit, se disant :

— Quand donc quitterons-nous ce maudit pays où l'on dort le jour, où l'on veille la nuit, tout comme ces vilaines chouettes qui hurlaient la mort quand nous avons quitté le pays. Maudit présage! j'y pense toujours, malgré moi.

M. Dumirail, resté seul avec sa femme après le départ de Josette, se recueillit et lui dit d'un ton parfaitement calme, convaincu et dégagé :

— Ma chère Julie, je t'ai attentivement écoutée sans t'interrompre, afin de bien embrasser l'ensemble des faits; or, en somme, et à part l'odieuse ingratitude de mademoiselle Jeane, il n'y a nullement de quoi s'alarmer en ce qui touche notre fils; je regrette, pauvre amie, que tu te sois si douloureusement affectée, tourmentée de quelques fredaines de jeunesse.

Ces paroles de son mari exprimaient un sentiment si incroyablement contraire à celui qu'elle attendait, que madame Dumirail resta un moment suffoquée par la stupeur, ne pouvant croire à ce qu'elle entendait. Son ébahissement fut remarqué de M. Dumirail. Il sourit et reprit :

— Mon indulgence t'étonne d'autant plus, ma chère amie, que tu t'attendais à me trouver d'une sévérité outrée, n'est-ce pas?

— Je t'avoue, — balbutia madame Dumirail, — que ta manière d'envisager les choses me confond.

— C'est tout simple : tu es mère, tu es femme, tu dois voir certaines choses à un point de vue tout différent du mien.

— Comment, mon ami, — articula madame Dumirail avec effort, — la conduite de Maurice ?...

— Est blâmable sans doute sous plusieurs rapports ; mais enfin, entre nous...

— Achève.

— Franchement, chère amie, nous n'avons jamais voulu faire de notre fils un moine.

L'affectation d'insouciance de M. Dumirail, au sujet d'actes véritablement répréhensibles, était tellement en désaccord avec la rigidité habituelle de ses principes et la gravité de son caractère, il témoignait d'un si visible embarras de la légèreté avec laquelle il s'exprimait sur un sujet sérieux à tant de titres, que madame Dumirail chercha le secret motif de l'apparent optimisme de son mari ; et bientôt, presque certaine de l'avoir pénétré, elle frémit, en proie aux plus vives appréhensions. Elle tâcha cependant de les combattre, conservant une lueur d'espoir, voulant croire encore que sa pénétration pouvait s'être égarée. Le silence qu'elle gardait, la profonde inquiétude empreinte sur son visage, déjà altéré par le chagrin, parurent augmenter l'embarras de M. Dumirail ; et, baissant les yeux devant le regard de sa femme, il sembla regretter la légèreté de ses dernières paroles et reprit d'un ton plus grave :

— Quand je dis, ma chère Julie, que nous ne voulons pas faire de notre fils un moine, je n'entends nullement excuser ce qu'il y a de blâmable dans sa conduite.

— Je le crois, mon ami, car une pareille tolérance me semblerait plus alarmante peut-être que l'inconduite de Maurice.

— Je ne pousserai jamais l'indulgence jusqu'à une cou-

pable faiblesse, tu dois en être assurée; mais il résulte de tes révélations que notre nièce a eu aussi des torts, torts, à mon sens, plus graves que ceux de notre fils. Occupons-nous d'abord de Jeane, — ajouta M. Dumirail, comme s'il eût voulu retarder l'explication relative à son fils. — Nous avons jusqu'ici traité Jeane comme si elle eût été notre enfant; nous avions consenti à la marier à Maurice, union inespérée pour elle, en raison de plusieurs motifs. Son père, mon malheureux frère, ignorant que sa femme fût enceinte, m'a fait, tu le sais, héritier de ses biens, composés de valeurs industrielles, à la charge de payer une pension viagère à sa veuve, malgré son adultère et quoiqu'il l'eût épousée sans fortune; la crise commerciale de 1830 arrivant très-peu de temps après la mort de mon frère, les valeurs industrielles laissées par lui furent presque complétement perdues, sauf environ quatre-vingt mille francs que j'ai placés en viager sur la tête de ma belle-sœur. J'ignorais alors qu'elle fût enceinte, car, sans cela, je n'aurais pas fait un placement à fonds perdus. Il résulte de ceci, ma chère amie, qu'à la mort de sa mère, notre nièce a hérité d'une trentaine de mille francs, provenant de quelques économies de ma belle-sœur et de la vente de son mobilier; trente mille francs, telle était donc la dot de mademoiselle Jeane, à qui nous voulions bien accorder la main de notre fils, qui possédera un jour, si Dieu nous prête vie, seize à dix-huit cent mille francs de fortune; or, de quelle façon notre nièce nous témoigne-t-elle sa reconnaissanc? Elle commence, au Morillon, par contrarier mes vues, en ce qui touchait la nouvelle carrière de mon fils...

— De cette opposition, je ne saurais blâmer Jeane, — reprit tristement madame Dumirail; — elle obéissait à un bon sentiment, et moi-même, je désirais que Maurice...

— Soit, chère amie; mais nous parlerons tout à l'heure de notre fils; finissons d'abord de nous occuper de ce qui concerne Jeane. Elle t'accompagne à Paris, et, au lieu de s'efforcer, ainsi qu'il était de son devoir, de ramener à elle son fiancé par la douceur et la résignation, elle prend, au contraire, à tâche de l'irriter, de l'exaspérer par ses reproches et ses sarcasmes.

— Mon ami, je ne suis pas suspecte de partialité envers Jeane; je me suis, tu le sais, montrée très-sévère dans mon jugement sur elle, mais il faut être juste: la violence de sa jalousie égale la fierté de son caractère; tu ne peux te figurer ce qu'a souffert la pauvre créature durant cette soirée et cette nuit, où, d'heure en heure, de minute en minute, nous attendions mon fils, toutes deux en proie à des angoisses inexprimables...

— Tu n'as pas été, en cette circonstance, plus raisonnable que notre nièce, ma pauvre Julie.

— Quoi! mon fils reste absent pendant la nuit, et...

— Tout à l'heure, te dis-je, nous parlerons de Maurice; mais, si je comprends les alarmes d'une mère aussi tendre et aussi sensible que tu l'es, je n'admets pas qu'une jeune personne modeste, bien élevée, se permette d'afficher des exagérations de jalousie de la dernière inconvenance, en cela qu'elles prouvent que mademoiselle Jeane est beaucoup plus instruite de certaines choses qu'elle ne semble l'être.

— Je te le répète, mon ami, j'ai sévèrement blâmé la conduite de Jeane; mais sa jalousie n'était nullement affectée, elle était sincère... Hélas! quand on aime...

— Ma chère amie, quand on aime, l'on aime en jeune personne réservée, contenue et non en forcenée ayant toujours le sarcasme ou la menace à la bouche. Enfin, n'est-ce pas mademoiselle Jeane qui, lorsque notre fils voulait quit-

ter Paris, cédant à un sentiment de repentir louable en soi, mais très-déraisonnable dans son application...

— Que veux-tu dire, mon ami ?

— Nous reviendrons bientôt là-dessus... En un mot, dis-je, n'est-ce pas notre nièce qui, par son insolence, sa hauteur et ses coquetteries effrontées envers son cousin Albert, a poussé Maurice à bout ?

— Sans doute ; mais...

— Ne t'a-t-elle pas ensuite répondu insolemment que tu lui reprochais, d'une façon humiliante pour elle, les soins que nous avions pris de sa jeunesse ? et enfin, pour couronner l'œuvre, n'a-t-elle pas eu l'audace et l'abominable ingratitude de t'abandonner, malgré ta défense, et de s'en aller avec notre neveu chercher, dit-elle, un asile chez ma sœur?

— Oui ; mais, je l'avoue, en retrouvant mon sang-froid, j'ai regretté d'avoir provoqué le départ de Jeane par l'amertume et peut-être par l'injustice de mes récriminations contre elle ; car, enfin, je t'ai fait part de ce triste secret : M. Delmare...

— Ah !... — reprit M. Dumirail, de qui les traits se contractèrent et prirent soudain une expression sinistre, — quand je songe que, pendant trois ans, chaque jour, j'ai serré dans la mienne la main de cet homme, sa main rougie du sang de mon pauvre Ernest ; quand je songe à l'odieuse hypocrisie de ce Delmare qui vivait sans remords dans notre intimité, malédiction ! Fasse le ciel que je ne rencontre pas ce misérable à Paris, puisqu'il y est venu ; car, tout vieux que je suis, je me porterais à quelque violence contre lui.

— Grand Dieu ! — s'écria madame Dumirail pensant à la promesse de Charles Delmare de revenir dans la soirée,

s'il avait quelque chose de nouveau ou d'important à lui apprendre au sujet de Maurice.

Puis, sonnant de nouveau sa servante, qui accourut aussitôt, elle lui dit :

— Josette, n'oubliez pas que, si M. Charles Delmare se présentait ici, vous ne devez le laisser entrer sous aucun prétexte, vous entendez bien? sous aucun prétexte ; vous lui direz toujours que nous sommes sortis.

— Quoi ! madame, renvoyer ce digne M. Delmare?... Ah ! vrai ! je n'aurai jamais ce courage-là... Ma foi, non !

— En ce cas, si vous vous avisez de ne pas exécuter mes ordres, — reprit M. Dumirail, — je vous chasse de chez moi.

— Bonté divine ! — reprit Josette effrayée, — me chasser, me laisser sur le pavé de Paris ! qu'est-ce que j'y deviendrais, juste ciel? Rien que de penser à cela, j'ai le frisson.

— Que cette crainte vous engage à m'obéir fidèlement, — reprit M. Dumirail. — Sortez, et laissez-nous.

— Et n'oubliez pas de venir me prévenir du retour de mon fils, — ajouta madame Dumirail en regardant la pendule.

Josette sortit en disant :

— Maudit voyage ! les chiens du Morillon avaient bien raison de hurler à la mort...

— Bientôt une heure du matin, et l'absence prolongée de Maurice ne paraît pas même étonner mon mari ! — pensait madame Dumirail. — Ah ! je n'en puis plus douter, il en coûte trop à son amour-propre de reconnaître la justesse de mes tristes prévisions et de s'avouer que son obstination à envoyer notre fils à Paris le rend presque responsable des désordres de ce malheureux enfant ! Aussi, mon mari tâchera-t-il de les atténuer, moins par indulgence que par orgueil.

M. Dumirail, après un moment de silence, reprit avec effort :

— Ne parlons pas en ce moment de ce Delmare, je perdrais mon sang-froid ; je veux oublier, ma chère Julie, que, t'exagérant presque follement les torts de Maurice, tu as été jusqu'à engager ce Delmare à revenir ici, afin de recourir à ses conseils ; or, si l'on pouvait excuser l'ingratitude de Jeane à notre égard, elle le serait en cela, qu'en effet il eût été affreux pour elle de se rencontrer ici avec le meurtrier de son père ; mais cette appréhension, selon ce que tu m'as raconté, était pour cette ingrate un prétexte de nous quitter, afin d'aller habiter avec ma sœur et son fils... Je me rappelle maintenant la jalousie de Maurice au sujet d'Albert lors de l'arrivée de celui-ci au Morillon... et je le reconnais maintenant, elle n'était que trop motivée dès cette époque. Enfin, ces projets de mariage sont rompus, Dieu merci ! mademoiselle Jeane a voulu se retirer chez ma sœur, soit ; qui se ressemble s'assemble. Que mademoiselle Jeane reste là où elle est ; je lui payerai, jusqu'à sa majorité, le revenu de ses trente mille francs ; après quoi, je les lui remettrai. Ils constitueront sa dot, une belle dot, en vérité !... Mais je ne veux plus entendre parler de cette ingrate ; maintenant, chère Julie, je veux te prouver que tu t'exagères énormément ce qu'il y a, du reste, de répréhensible, je le reconnais, dans la conduite de notre fils.

— Je crois cependant, mon ami, ne rien m'exagérer.

— Voyons, chère amie, résumons en peu de mots tes griefs contre Maurice. Loin de moi la pensée de vouloir les atténuer ; je veux seulement les apprécier à leur juste valeur. Ainsi, notre fils, mandé sous un prétexte quelconque chez une très-jeune et très-belle dame, fort riche et baronne, serait devenu soudain amoureux d'elle ?

— Hélas ! oui... il est parti d'ici à trois heures, il est rentré à près de sept heures... et, en si peu de temps, ce mal-

heureux enfant avait déjà subi la pernicieuse influence de cette femme, et il nous revenait moralement méconnaissable.

— Ma pauvre amie, au risque de t'effaroucher un peu, je t'avouerai qu'il me semble assez naturel qu'à l'âge de Maurice, et à moins d'être un Caton, l'on ait quelque amourette.

— Quoi! mon ami, tu approuves?...

— Je n'approuve rien, je constate un fait. Que veux-tu! les hommes ne sont pas des anges. Il faut se résigner à ce que l'on ne peut empêcher; or, après tout, et soit dit entre nous, amourette pour amourette, ne vaut-il pas mieux, au pis aller, qu'au lieu de tomber dans les filets de quelque ignoble courtisane, Maurice ait pour maîtresse... (voilà le gros mot lâché) ait, dis-je, pour maîtresse une belle dame riche et certainement du grand monde, puisqu'elle est baronne, et qui, du moins, aime notre fils pour lui-même et n'en veut point à son argent.

— Mais, mon ami, tu oublies donc les folles dépenses auxquelles cette femme a engagé notre fils, les achats ruineux qu'il voulait faire à ces fournisseurs que j'ai dû renvoyer?

— Certes, je blâmerai toujours une prodigalité insensée; mais je ne trouve rien d'extraordinaire à ce que notre fils désire, par exemple, être vêtu à la mode, tout aussi bien que son cousin Albert... puisque tous deux suivent maintenant la même carrière... La diplomatie exige une certaine tenue. Voilà ce que tu aurais dû comprendre, chère amie.

— Et ces deux chevaux de près de dix mille francs que Maurice voulait acheter?

— C'était absurde, nous tombons d'accord sur cela; j'approuve fort ton blâme à ce sujet. Tu vois donc bien que je fais largement part au blâme de ce qui est blâmable.

— Il n'en est pas moins vrai, mon ami, que jamais Maurice n'eût songé à de pareilles dépenses, s'il n'y avait été poussé par cette maudite femme !... Crois-moi, elle lui sera fatale. Ah ! ce n'est pas pour rien qu'elle s'est jetée à la tête de mon fils, qu'elle l'a débauché.

— En vérité, ma chère Julie, tu dis, dans ta candeur, des choses inimaginables, — reprit M. Dumirail souriant à demi et haussant les épaules ; — certes, ce n'est pas pour rien que cette belle dame s'est jetée à la tête de notre fils. Elle avait, parbleu ! ses raisons...

— Hélas ! oui ; mais quelles sont-elles, ces raisons ?

— Tu me le demandes? Elles sont cependant assez faciles à deviner, et tu me fais là des questions...

— Tu souris, mon ami, et, moi, je tremble. Ah! il y a là quelque odieux mystère. Pourquoi cette femme a-t-elle feint d'être éprise de Maurice? est-ce que cela est possible? est-ce que cela est croyable?

— Et qu'y a-t-il donc d'incroyable à ce que notre fils inspire une passion subite? Est-ce que notre fils n'est pas assez beau garçon, assez aimable pour plaire? — répondit M. Dumirail avec un accent de fatuité paternelle. — Pourquoi donc, après tout, n'aurait-il pas ses bonnes fortunes aussi bien que son cousin Albert?

Puis, voyant sa femme le contempler avec une stupeur douloureuse :

— Qu'as-tu donc à me regarder ainsi ?

— Excuse-moi, mon ami !

— Achève.

— J'ai peine à croire ce que j'entends; je me demandais si c'est bien toi, toi, mon ami, de qui la moralité a toujours été si sévère, qui parles aussi légèrement des désordres de notre fils, et qui, loin de les blâmer, semble les encourager?

Tu parais presque glorieux de ce que tu appelles les amourettes, les bonnes fortunes de Maurice ; mais, mon Dieu ! tu oublies donc que sa conduite envers Jeane a été d'une criante injustice, a été un parjure à la foi promise !

— Un parjure ?

— Je suis loin d'être partiale pour Jeane ; mais je serai toujours équitable envers elle. Maurice lui était fiancé ; ils avaient échangé leurs serments, le mariage était convenu. Notre nièce n'a en quoi que ce soit mérité la désaffection qu'il lui a témoigné ; il a été cruel, et, il faut bien l'avouer, son injurieux abandon est inexcusable, c'est une mauvaise action.

— Encore de l'exagération, ma chère Julie... On voit tous les jours des fiançailles se rompre ; elles n'engagent que conditionnellement ; et puis, enfin, ce qui est fait est fait. Je suis enchanté que ce mariage n'ait pas lieu, maintenant que nous pouvons, selon ses mérites, apprécier mademoiselle Jeane. Elle va sans doute aller colporter ses médisances, ses calomnies, ses récriminations chez ma sœur ; et celle-ci de triompher, de jubiler en apprenant que notre fils a déjà fait, ainsi que tu as eu la naïveté d'en convenir, des sottises à Paris, tandis que notre neveu Albert, ce phénix, ce trésor incomparable, est un modèle de sagesse, d'ordre, d'économie et de bonne conduite !

M. Dumirail, en reprochant à sa femme la naïveté de ses aveux à l'endroit des sottises de Maurice, dévoilait clairement le fond de sa pensée, toujours dominée par l'envie et la jalousie que lui inspirait son neveu. Madame Dumirail, de plus en plus effrayée des conséquences de tant d'aberration, reprit d'une voix altérée :

— Mon ami, au risque de te fâcher peut-être, je serai sincère, car la circonstance est grave.

— Que veux-tu dire?...

— J'ai tout lieu de croire que, aveuglé par ton amour-propre paternel, tu te fais complétement illusion sur ce qu'il y a de blâmable pour le présent et d'alarmant pour l'avenir dans les désordres de notre fils.

— Je blâme ce qui est blâmable, j'excuse ce qui est excusable, — répondit M. Dumirail avec impatience. — Je juge les choses à un point de vue réel et non chimérique.

— Tu parles de réalité, mon ami. Quelle heure est-il?

— Une heure du matin.

— Oui... La nuit s'avance, et cependant notre fils n'est pas rentré! Il a hier encore découché, ce sont-là des réalités, des faits, ce me semble; et ce désordre précoce ne t'effraye pas autant pour le présent que pour l'avenir?

— Je n'ai pas besoin de tes observations pour trouver très-mauvais, très-inconvenant que Maurice rentre à des heures indues ou découche. Un jeune homme de son âge doit certainement jouir d'une liberté raisonnable, mais ne pas en abuser. Je dirai sévèrement à notre fils ce que je pense là-dessus, et il rentrera dans le devoir.

— Jamais il ne rentrera dans le devoir, tant qu'il restera à Paris, exposé chaque jour à mille occasions de faillir...

— Mon fils écoutera ma voix, à moi, j'en réponds, — reprit M. Dumirail avec affectation, — parce que, moi, je serai indulgent sans faiblesse, et sévère sans exagération.

— Je ne m'arrêterai pas, mon ami, à ce qu'il y a de blessant pour moi dans le reproche que tu m'adresses; je me bornerai à te répéter, avec l'obstination que donne la conscience de la vérité : Si le séjour de notre fils à Paris se prolonge, il est perdu; il se trame autour de lui de noires perfidies, auxquelles notre neveu n'est pas étranger; enfin, mon ami, je vois avec effroi ton aveuglement redoubler,

lorsque tant d'événements devraient t'ouvrir les yeux sur la fausse et funeste voie où tu t'es fourvoyé, depuis que tu as engagé notre fils à changer de carrière.

— Comment! vous allez encore?...

Mais, s'interrompant, M. Dumirail reprit d'un accent contenu :

— Tiens, ma chère Julie, de grâce, n'irritons pas cette discussion...

— C'est mon plus vif désir, mon ami; aussi me suis-je scrupuleusement interdit toute allusion aux motifs de nos anciens discords; mais enfin, puisqu'une triste expérience nous démontre combien le séjour de Paris est dangereux pour notre fils, ne devons-nous pas profiter de la leçon, tâcher de le ramener à nous, et repartir au plus tôt pour le Morillon?

— Ainsi, c'est sérieusement que tu me fais une pareille proposition?

— Peux-tu en douter?

— Ainsi, à mon âge, je passerai aux yeux de M. de Morainville pour une espèce d'étourneau, pour un écervelé, qui, sans l'ombre d'esprit de conduite et de décision, change d'idées du jour au lendemain, lorsqu'il s'agit d'une question aussi grave que l'avenir d'un fils?... Quoi! j'ai écrit à M. de Morainville de la manière la plus pressante, à propos du service que j'attendais de lui; il t'a accueillie à merveille, te promettant, faveur inespérée, qu'avant un an, Maurice serait attaché d'ambassade, et, après tant de marques d'intérêt, j'irais maintenant, de but en blanc, dire à cet homme qui nous a témoigné un pareil bon vouloir : «Merci de vos bons offices, mon fils redeviendra cultivateur?»

— Rien de plus simple, cependant.

— Ah!... tu trouves cela tout simple?

— Sans doute, mon ami. En quoi M. de Morainville pourrait-il être choqué de ce revirement, surtout si tu lui exposais franchement...

— Que Maurice, à peine arrivé à Paris, a fait des sottises, n'est-ce pas ?

— L'aveu, sans doute, est pénible... mais...

— Vous me permettrez, ma chère, de prendre plus de souci de ma dignité que vous n'en prenez vous-même ; je me garderai donc, s'il vous plaît, d'aller crier sur les toits les incartades de notre fils.

— En supposant même, ce qui n'est pas, que ta dignité, ou plutôt ton amour-propre, fût légèrement atteint, qu'importerait cela, auprès du salut de notre fils?

— Vous faites, madame, par trop bon marché de ma dignité, — répond M. Dumirail s'animant de plus en plus; vous oubliez qu'elle serait étrangement compromise aux yeux de notre fils lui-même, au grand détriment de mon autorité sur lui et du respect qu'il me doit. Ainsi j'aurais de tout mon pouvoir favorisé sa nouvelle vocation, et je l'engagerais tout à coup à y renoncer?... Mais quelle confiance voulez-vous donc que cet enfant ait dans mon jugement?

— N'est-ce pas, au contraire, témoigner d'un excellent jugement, que de confesser son erreur, de réparer le mal lorsqu'il en est temps encore?... Et d'ailleurs, soyons sincères, peut-on parler sérieusement de la vocation diplomatique de Maurice ?

— En vérité, madame, vous seriez d'accord avec ma sœur, que vous ne parleriez pas autrement! — s'écria monsieur Dumirail irrité ; — il me semble déjà l'entendre : « Eh bien, que t'avais-je prédit, mon frère? Selon toi, ton fils devait réussir à tout ce qu'il entreprendrait, et débuter aussi brillamment qu'Albert dans la carrière diplomatique?

Ce n'est pas tout : ton fils, par la solidité de ses principes, par les bons exemples, par l'excellente éducation que tu lui as donnée, devait rester ferme comme un roc devant toutes les occasions de faillir ! Mais qu'arrive-t-il? A peine à Paris, ton Maurice fait sottises sur sottises, se montre incapable de suivre sa prétendue vocation et retourne honteusement dans ses montagnes d'où il n'aurait jamais dû sortir. Reconnais donc ton ambitieuse erreur, mon pauvre frère, ton bon gros paysan de Maurice est né pour engraisser des bœufs et des porcs, voilà sa véritable vocation; qu'il la suive, et ne prétende plus égaler mon Albert... » Oui, — ajouta M. Dumirail s'exaspérant à ses propres paroles, — oui, telles seraient les impertinentes réflexions de ma sœur, et vous feriez sans doute chorus avec elle!

— J'ai toujours pensé, vous le savez, mon ami, que notre fils, pour son bonheur, ne devait jamais quitter le Morillon; s'il en eût été de la sorte, il ne nous aurait pas causé les chagrins qu'il nous cause, chagrins que vous craignez d'avouer à vous-même et aux autres !

— Oui, madame, parce qu'il est, pour mille raisons, déplorable d'ébruiter certains chagrins de famille, et la dernière personne à qui vous eussiez dû parler de vos griefs contre Maurice, était son cousin Albert. Aussi, nous verrons demain arriver ma sœur, venant nous gratifier de ses condoléances sur les désordres de notre fils, que vous avez divulgués, exagérés, au lieu de les pallier, de les atténuer, de les nier au besoin. Oui, madame, les nier! et au besoin l'excuser ou le défendre envers et contre tous, ainsi que doit faire une mère jalouse de la bonne renommée de son fils.

— S'il la méritait, j'en serais plus jalouse, plus orgueilleuse que personne; mais, grâce à Dieu! je ne confonds pas un légitime orgueil avec un amour-propre aveugle et obstiné.

— Madame!

— Eh! monsieur, n'est-ce pas par amour-propre que vous craignez d'avouer à M. de Morainville votre erreur sur la vocation de votre fils? n'est-ce pas par amour-propre que vous tolérez ses fautes, parce qu'elles sont les conséquences de ce voyage voulu par vous? enfin, n'est-ce pas par amour-propre que vous excuseriez et défendriez votre fils envers et contre tous? Ah! monsieur, fasse le ciel que ce malheureux enfant, ne vous ait pas pour complice de sa perte!

— Vous voulez donc, madame, renouveler ici les discussions irritantes du Morillon?

— Est-ce donc ma faute, à moi, si vous renouvelez, si vous augmentez mes craintes? Tenez, monsieur, vous êtes impardonnable! Maurice a du moins pour excuse l'entraînement, l'inexpérience de son âge, tandis que, vous, c'est par un froid et funeste orgueil que vous ferez notre malheur à tous!...

— Madame, madame, la patience a des bornes; prenez garde!

— La douleur, la vie ont des bornes aussi, monsieur! — répond avec un profond et amer découragement madame Dumirail. — Je vous le dis en toute sincérité, si, au lieu de vous avoir pour auxiliaire contre les désordres de notre fils, vous devez vous liguer avec lui contre moi, je vous le déclare, je ne suis pas de force à continuer la lutte; je me sens déjà brisée par ce que j'ai souffert depuis mon arrivée à Paris, je ne survivrai pas longtemps aux chagrins que je prévois.

— Allons donc, madame! ces malheurs sont les fantômes de votre imagination malade ou troublée.

— Des fantômes!... Ah! monsieur, comparez notre existence actuelle à ce qu'elle était avant que vos ambitieux

projets pour votre fils eussent faussé votre jugement, autrefois si droit et si sûr ! Quelle union, quelle confiance entre nous ! quelle sécurité pour l'avenir de Maurice ! que de gages de bonheur presque certain dans son mariage avec sa cousine ! Et, maintenant, voyez notre famille aigrie, divisée, Jeane à jamais séparée de nous, vous et moi en opposition continuelle, échangeant de pénibles récriminations après vingt ans d'une affection sans nuage. Enfin, notre fils qui nous donnait tant de légitimes espérances, notre fils qui nous adorait, déjà presque désaffectionné de moi, et bientôt peut-être aussi désaffectionné de vous ; car votre aveugle tolérance vous sera, autant qu'à lui, fatale ! Voilà, monsieur, voilà ce que, dans votre optimisme affecté, vous appelez des fantômes !

— Oui, madame, des fantômes ! car vous êtes folle ! et, si mon optimisme est, selon vous, affecté, votre pessimisme est insensé ! Oh ! mon Dieu, la cause en est fort simple ! Maurice, en changeant de carrière, contre votre gré, a ainsi contrarié vos goûts, vos habitudes qui vous attachaient au Morillon ; de là votre acharnement à peindre l'avenir des plus sombres couleurs, à outrer, à exagérer les torts de notre fils, peccadilles ou péchés de jeunesse qui n'ont en rien altéré ses excellentes qualités natives, non ! et, je vous défie de me prouver que notre fils ne mérite plus notre...

— Quel est ce cri ?... C'est la voix de Josette ! — dit vivement madame Dumirail en interrompant son mari et prêtant l'oreille du côté de l'antichambre, où veillait la servante.

Et, presque aussitôt, l'on entendit le bruit retentissant causé par la chute d'un meuble pesant ; puis Josette, pâle, effarée, entra précipitamment dans le salon, et balbutia en joignant ses mains tremblantes :

— Ah ! madame, monsieur Maurice !

— Mon fils ! — s'écria madame Dumirail en se dirigeant vers la porte, — que lui est-il arrivé ?...

— Pour l'amour de Dieu ! madame, prenez garde, — s'écria Josette essayant de barrer le passage à sa maîtresse, — pour l'amour de Dieu ! madame, n'allez pas dans l'antichambre !

— Grand Dieu ! mon fils est blessé, mourant, peut-être ! — reprit madame Dumirail éperdue d'effroi.

Et, repoussant Josette, elle entra, suivie de son mari, dans la pièce voisine, où s'était fait entendre le bruit retentissant de la chute d'un meuble.

XLIII

Maurice, pour ainsi dire porté dans le fiacre par les garçons de la Maison d'or, était resté plongé dans un profond assoupissement jusqu'à ce que la voiture se fût arrêtée devant l'hôtel des Étrangers. Le cocher, selon la recommandation qu'il avait reçue, sonna et avertit le portier de l'état d'ivresse dans lequel se trouvait le jeune provincial ; tous deux le secouèrent, l'éveillèrent et l'aidèrent à descendre de voiture, à demi endormi, encore ivre et ayant à peine conscience de ses actions ; le portier lui donna le bras, et, désirant épargner à M. et à madame Dumirail le spectacle de l'ivresse de leur fils, il se munit d'une seconde clef de l'antichambre, où veillait Josette, espérant que Maurice pourrait ainsi rentrer dans sa chambre à l'insu de ses parents, et y cuver son vin jusqu'au lendemain.

Le portier ouvrit en effet la porte sans trop de bruit ; mais, si léger qu'il fût, ce bruit suffit à réveiller en sursaut Josette endormie sur sa chaise. La pauvre fille, à l'aspect de son jeune maître, pâle, chancelant, tête nue, les vêtements en

désordre et déchirés, poussa un cri d'effroi. Maurice, trébuchant, essaya de se cramponner à un buffet qu'il entraîna et fit rouler à terre avec lui. Il s'était relevé péniblement et commençait de se raffermir sur ses jambes, lorsqu'il vit soudain apparaître devant lui M. et madame Dumirail.

Maurice, à l'aspect de son père, dont il ignorait l'arrivée à Paris, éprouva une profonde commotion qui, sans le dégriser complétement, lui rendit du moins la connaissance de soi-même, des lieux et des personnes. Malheureusement Maurice avait, ainsi que l'on dit vulgairement, *le vin mauvais*, et la présence de ses parents, en éveillant vaguement en lui la conscience, sinon le repentir de sa dégradation actuelle, l'irrita profondément contre ceux qui le surprenaient dans cet état honteux, et, encore alourdi par l'ivresse, il appuya pesamment ses larges épaules à la muraille, afin de conserver son équilibre, croisa ses bras sur sa poitrine, et, d'un air de bravade, il dit d'une voix rauque :

— Eh bien, c'est moi... je suis gris... et voilà!...

Afin de s'imaginer la douloureuse stupeur de M. et madame Dumirail à l'aspect de Maurice, il faut se représenter celui-ci dans la hideur repoussante de l'ivresse : sa chemise et son gilet presque en lambeaux, sa cravate tordue en corde, son habit, son pantalon déchirés en plusieurs endroits, sa chevelure en désordre, les traits livides, l'œil farouche, fixe, hébété, la lèvre tombante ou contractée par une sorte de rictus bestial, tandis que son corps athlétique cherchait en vain son équilibre, quoique adossé à la muraille. Madame Dumirail, d'un regard d'une muette et navrante éloquence, sembla dire à son mari : « Votre optimisme résistera-t-il à tant d'abjection ? »

M. Dumirail, atterré, eut enfin conscience de la funeste aberration où le jetait son faux orgueil paternel, et,

plus impressionné par le spectacle de la dégradation physique de son fils qu'il ne l'eût été peut-être par sa dégradation morale, il baissa les yeux devant le regard de sa femme; puis, cédant à un mouvement d'indignation et de colère inopportunes, en cela que son fils, jouissant à peine de sa raison, devait être indifférent aux remontrances paternelles ou s'en irriter, il s'écria :

— Misérable!... osez-vous vous présenter ainsi à mes yeux ?

— Eh bien, quoi donc? — répondit arrogamment Maurice s'efforçant de redresser sa tête alourdie et écarquillant ses paupières clignotantes. — Oui, je suis soûl... et puis... après ?

— Mon ami, il faut le conduire à sa chambre à coucher. Il ne jouit pas de sa raison ; il est même incapable de comprendre tes reproches, — reprit sagement madame Dumirail.

Et, s'adressant à son fils d'un ton sévère :

— Suivez-moi, rentrez dans votre chambre...

— Je rentrerai dans ma chambre si ça me plaît, et, comme ça ne me plaît pas... je n'y rentrerai pas!... — répondit Maurice avec l'esprit de contradiction assez généralement particulier aux ivrognes. — Je ne veux pas me coucher... moi...

— Obéissez à votre mère !

— Non!... je ne suis plus un enfant, et vous ne me ferez pas marcher comme un bambin... entendez-vous?

— Maurice, — reprit madame Dumirail d'une voix moins sévère, espérant décider son fils à la suivre, — venez... Il faut vous coucher... il est tard!

— Laissez-moi tranquille, vous!... je me coucherai quand je voudrai!

— Insolent! oser ainsi parler à votre mère!

— Ma mère! — répondit Maurice en hochant la tête et

d'un ton de récrimination chagrine; — ma mère... Ah bien, oui! elle me gronde toujours... elle me refuse le nécessaire... elle me fait faire des avanies indignes par les marchands... C'est agréable une mère comme ça!

— Est-il Dieu possible! un si bon fils! lui qui aurait baisé les pas où marchait sa mère! Ah! maudit Paris! maudit Paris! Les chouettes avaient raison de nous pronostiquer des malheurs! — pensait Josette les yeux pleins de larmes et immobile dans un coin obscur de l'antichambre, tandis que M. Dumirail, s'adressant à Maurice d'une voix menaçante :

— Encore une fois, taisez-vous, malheureux, et retirez-vous!

— Non!... Et, puisque nous y voilà, il faut nous expliquer... une fois pour toutes... — reprit obstinément Maurice, — sinon... cherchez un autre fils... je ne suis plus le vôtre... Vous êtes trop pingres... merci!

— Je vous en conjure, Maurice, — reprit madame Dumirail, — retirez-vous...

— Vous m'ennuyez, à la fin! — s'écria Maurice avec colère; — je ne veux pas me coucher... Il faut nous expliquer!

— Ah! c'en est trop! — reprit M. Dumirail ne pouvant contenir son indignation et faisant vers Maurice un pas d'un air menaçant.

Mais madame Dumirail, frémissant à la pensée d'une collision entre son fils et son mari, saisit celui-ci vivement par le bras et s'écria d'un ton suppliant :

— Mon ami, ce malheureux enfant ne peut exciter ta colère... il ne sait ce qu'il fait ni ce qu'il dit.

— Erreur!... *in vino veritas!* — reprit Maurice avec un sourire moitié sournois, moitié hébété. — Je sais bien ce que je dis, moi!... je suis soûl, mais j'ai ma tête... La preuve, c'est que je vais m'en retourner chez Antoinette,

car le diable m'emporte si je sais comment je suis ici... Mais, n'importe... *in vino veritas*... Mes parents... vous êtes des avares... vous avez des quinze... des seize cent mille francs de fortune... Ah! ah !... ça vous étonne que je sache cela... et vous ne rougissez pas de me donner... comme à un chien... — et Maurice larmoya, — oui, de me donner... comme à un pauvre chien... cent mauvais francs à ronger par mois... Il faut... que ça finisse... je veux au moins mille francs... deux mille, trois mille francs par mois... sinon... bonsoir... cherchez... un autre fils... Et en attendant... j'emprunterai de quoi m'amuser... Je ne veux plus vivre sans ma maîtresse, des chevaux, l'Opéra, le club, le lansquenet, les soupers, les courses de Chantilly, où on met le feu aux maisons, les rats, les tigres, les carabines; enfin, tout ce qui rend la vie délicieuse... Oui... j'emprunterai de l'argent... je sais bien à qui... Vous croyez que je vais vous le dire? Ah bien, oui!... pas si bête...

— Mon Dieu! il est peut-être déjà tombé entre les mains des usuriers! — reprit madame Dumirail à demi-voix, s'adressant à son mari. — Laissons-le parler... peut-être apprendrons-nous quelque chose...

En effet, Maurice reprenait en hochant la tête et d'un ton mystérieux :

— Ah bien, oui... j'irai vous dire que... mons... monsieur... Comment s'appelle-t-il donc?... Enfin, n'importe, un brave homme qui rend service aux fils de famille... en leur prêtant... beaucoup de billets de mille francs...

— Écoutons!... — dit tout bas madame Dumirail à son mari. — Hélas! qu'allons-nous apprendre?...

— S'il m'a prêté vingt mille francs, ce respectable... monsieur... monsieur... tiens... j'ai oublié son nom... c'est égal... j'ai l'argent... — poursuivit Maurice avec un accent

de satisfaction intérieure, comme s'il se parlait à lui-même. — Et, puisqu'il m'a prêté vingt mille francs... il m'en prêtera bien encore vingt mille, et quarante mille... et cent mille... et deux cent mille... et tant que j'en voudrai... pour mener grand train comme les autres du club... puisque je le payerai... ce juif... Oui, je le payerai, quand mes parents... aussi riches... Qu'est-ce que je dis? aussi millionnaires... qu'ils sont avares... seront... seront... morts! Eh! eh! ma foi! chacun son tour... tant pis! et, comme on le racontait ce soir à souper, le père qui vous dit : « Je vivrai cent ans, » vous dit là quelque chose de très-désagréable...

Ces derniers mots, accompagnés d'un ricanement hébété, navrèrent le cœur de madame Dumirail, lui arrachèrent des larmes, mais exaspérèrent la fureur de son mari, à ce point que, s'élançant vers son fils, la main levée, il s'écria :

— Infâme!

— Ne me touchez pas, au moins, ou sinon!... — s'écria Maurice à son tour d'un air farouche.

Et, se redressant, il répondit par un geste de défi au geste menaçant de son père, qui, hors de lui, allait le châtier, lorsque madame Dumirail, jetant un cri d'épouvante et cherchant à prévenir une lutte horrible, se précipita entre son mari et son fils, au moment où celui-ci, afin de repousser l'agression de M. Dumirail, tendait brusquement devant lui ses bras d'athlète; il atteignit ainsi, sans le vouloir, mais si rudement sa mère, que, du choc, elle tomba sur le parquet, et, dans cette chute, sa tête ayant heurté l'un des angles du buffet renversé par Maurice, elle se fit au front une blessure assez large pour qu'à l'instant son sang jaillît abondamment.

La vue de ce sang frappa Maurice de terreur; cette commotion soudaine, effrayante, le dégrisa; il eut la conscience

de l'acte odieux qu'il venait de commettre involontairement et dont les dernières excitations de l'ivresse lui exagérèrent bientôt les conséquences. Aussi, après un instant de stupeur, il pousse un cri déchirant, se jette éperdu sur le plancher, près de sa mère ensanglantée, que Josette et M. Dumirail, agenouillés, s'empressaient de relever; puis, presque en délire, il s'écrie d'une voix déchirante :

— Assassin ! j'ai voulu hériter de mes parents... j'ai tué ma mère... son sang coule... Je suis couvert du sang de ma mère ! Assassin !... assassin !...

Mais bientôt, en proie à une violente crise nerveuse, le malheureux perdit complétement connaissance, et son père se hâta de lui donner les premiers soins, tandis que Josette étanchait en pleurant le sang qui coulait de la blessure de madame Dumirail, trop affaiblie pour secourir son fils, mais jouissant de toute la lucidité de son esprit et ressentant les terribles angoisses que devait lui causer le spectacle de son fils évanoui.

XLIV

Un médecin du voisinage, mandé en hâte par M. Dumirail au milieu de la nuit, mit le premier appareil sur la blessure de madame Dumirail. Cette blessure, en elle-même peu dangereuse, n'offrait d'autre gravité que les conséquences possibles du contre-coup. Le même docteur, afin d'apaiser la crise nerveuse de Maurice, toujours délirant, lui administra une potion calmante, et il tomba dans une sorte de torpeur, à laquelle succéda un sommeil profond.

M. Dumirail, après avoir veillé sa femme jusqu'au jour, la quitta, la voyant assoupie, et se retira dans sa chambre, où il chercha quelque repos. Vers dix heures du matin, l'un des garçons de l'hôtel vint le prévenir que deux messieurs

désiraient absolument parler à M. Maurice, et que, apprenant qu'il n'était pas encore levé, ils avaient répondu qu'ils attendraient l'heure à laquelle il pourrait les recevoir, le sujet de leur visite étant de la plus haute importance. M. Dumirail, mis en éveil et en défiance par les aveux échappés à son fils durant son ivresse, à propos de ses relations avec des usuriers, éprouva une curiosité inquiète à l'endroit de la persistance des deux étrangers à vouloir absolument entretenir Maurice d'un objet, disaient-ils, de la plus haute importance ; il les fit donc prier d'entrer dans le salon de son appartement, où il alla les rejoindre et se trouva en présence de deux hommes d'un extérieur très-distingué, jeunes encore et d'une parfaite courtoisie.

— Messieurs, — dit M. Dumirail, — en l'absence de M. Maurice, assez gravement indisposé. Puis-je savoir le sujet de votre visite ?

— Il s'agit de quelque chose de tellement sérieux, — répondit d'un ton pénétré l'un des deux personnages, — qu'avant de vous répondre, monsieur, vous nous permettrez de vous demander à qui nous avons l'honneur de parler?

— Je suis l'un des amis de Maurice, — reprit M. Dumirail songeant que sa qualité de père serait probablement un obstacle à la communication que, dans son anxiété croissante, il espérait surprendre.

Puis, voyant les deux inconnus échanger un regard de surprise, dont il devina la cause, il ajouta :

Quoiqu'il existe une grande différence d'âge entre Maurice et moi, je suis, messieurs, intimement lié avec lui, il n'a pas de secrets pour moi vous pouvez donc me dire; ce que vous lui diriez à lui-même.

— Monsieur, souffrez de grâce que je vous adresse une simple question, —reprit l'un des deux personnages, comme

s'il eût voulu subordonner la continuation de l'entretien à la réponse qu'il sollicitait, — êtes-vous instruit de ce qui s'est passé hier au soir, à un souper à la Maison d'or?...

— Oui, monsieur, — répondit M. Dumirail commettant à regret ce mensonge, mais sentant redoubler ses angoisses en remarquant l'expression presque solennelle de la physionomie des deux inconnus, et espérant, par son affirmation, obtenir leur confidence.

Cependant il ajouta en manière de correctif :

— J'ai appris sommairement ce qui s'est passé hier au souper dont vous parlez ; mais je n'ai pas, à ce sujet, des détails très-circonstanciés.

— Votre réponse, monsieur, nous donne à penser que vous êtes peut-être l'un des témoins, que vous devez assister M. Dumirail ?

A ces mots, le père de Maurice tressaillit, frissonna ; il n'en pouvait douter, il s'agissait d'un duel. Il parvint néanmoins à dissimuler son trouble, et répondit avec un calme apparent :

— En effet, monsieur, je suis l'un des témoins de M. Maurice Dumirail; mais, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le faire observer, j'ignorais les détails circonstanciés de cette fâcheuse aventure.

— Voici, monsieur, ce qui s'est passé : M. Maurice Dumirail, hier au soir, soupant à la Maison d'or, a insulté de la manière la plus grave notre ami, M. Richard d'Otremont, qui nous a priés d'être ses témoins; nous venions, à ce titre, nous entendre avec les témoins de M. Maurice Dumirail, afin de régler les conditions d'une rencontre malheureusement indispensable, car M. d'Otremont, étant l'offensé, ne peut ni ne veut accepter d'autre réparation qu'une réparation par les armes.

— Nous ne doutons pas, monsieur, que M. Maurice Dumirail, ne soit assez galant homme pour se tenir à la disposition de notre ami, — ajouta le second inconnu; — nous pourrons donc, en attendant votre autre témoin, qui ne peut probablement pas manquer d'arriver, jeter les bases d'un procès-verbal, spécifiant les causes de la rencontre, afin de mettre, autant que possible, notre ami, nous, votre partenaire et vous-même, monsieur, à l'abri des poursuites judiciaires dont nous, les témoins, serons aussi certainement l'objet. Puisque ce duel, en raison de l'extrême gravité de l'offensé, doit forcément avoir des suites sérieuses pour l'un des deux adversaires, peut-être même pour tous les deux...

M. Dumirail sentit une sueur froide inonder son front; cependant, parvenant à contenir encore son émotion, il reprit :

— Je suis aussi jaloux de l'honneur de M. Maurice Dumirail que vous devez l'être, messieurs, de l'honneur de votre ami; cependant, je vous ferai remarquer que M. Maurice Dumirail, lorsqu'il s'est oublié jusqu'à insulter la personne de qui vous êtes les témoins, ne jouissait plus de l'usage de sa raison; car je suis obligé de l'avouer, à mon grand regret, il est rentré ici, cette nuit, complétement ivre.

— Pardon, monsieur, — reprit l'un des témoins. — Êtes-vous chargé par M. Maurice Dumirail de faire valoir cette circonstance, qui serait, selon lui, atténuante, au point de vue de l'insulte?

— Non, monsieur, je ne suis pas, en cela, l'organe de Maurice; car je ne l'ai pas revu depuis qu'il s'est couché dans un état d'assoupissement complet.

— En ce cas, monsieur, je puis vous affirmer que M. Maurice Dumirail, quoique légèrement animé par le vin, possédait hier au soir pleinement sa raison, ainsi que le prouvaient les termes mêmes de l'insulte adressée à M. d'Otremont.

— Je confirme ces faits de tous points, — reprit le second témoin; — j'assistais au souper. En un mot, monsieur, tel a été l'outrage, que, dans son indignation, M. d'Otremont, malgré son sang-froid et son parfait savoir-vivre, n'a pu s'empêcher de jeter sa serviette au visage de M. Maurice Dumirail.

— Or, et cela n'est d'ailleurs ni possible ni même probable, si M. Maurice Dumirail, oubliant ce qu'il doit à lui-même et à la personne qu'il a offensée, refusait d'accorder la réparation qui lui est demandée, nous serions, monsieur, dans la pénible nécessité de vous déclarer que M. Richard d'Otremont se verrait, à son profond regret, obligé de se porter à des extrémités toujours répugnantes à un galant homme, afin d'obliger M. Maurice Dumirail à lui accorder la satisfaction qui lui est due.

— Enfin, monsieur, il nous reste à vous notifier que M. d'Otremont, usant du droit inhérent à sa position d'offensé, choisit l'épée pour arme et entend absolument maintenir ce choix, auquel il ne renoncera pour quelque raison ou quelque motif que ce soit.

— Et nous partageons complétement cet avis, — ajouta le second témoin. — Notre ami use d'un droit imprescriptible...

— Monsieur, — dit avec effort le père de Maurice, — ce duel...

— Excusez-moi, monsieur, si je vous interromps, — reprit l'un des témoins, — mais je crois prévoir l'objection que vous allez peut-être nous adresser. M. d'Otremont, direz-vous, est de première force à l'escrime, et, lors de son premier duel, il a eu le malheur de tuer le jeune Monbreuil...

— Ah!... — s'écria M. Dumirail pâlissant et frissonnant d'épouvante, — c'est affreux...

— Rien de plus déplorable, sans doute, monsieur, que la mort du jeune Monbreuil. M. d'Otremont a plus que personne regretté les suites funestes de ce duel ; mais son adversaire avait tous les torts, et, lorsqu'on s'oublie à ce point, d'offenser grossièrement et sans provocation un homme d'honneur, on doit subir les conséquences de ses actes, si la fatalité veut que cet homme d'honneur manie supérieurement l'épée.

— Messieurs, ce duel est impossible ! — s'écria M. Dumirail cédant à la fois à l'indignation que lui causait la pensée d'un combat inégal et la crainte du danger auquel pouvait être exposé Maurice. — Ce duel n'aura pas lieu.

— Monsieur, veuillez réfléchir à vos paroles et...

— Ce duel !... mais vous êtes donc insensés ou bien coupables, messieurs, si vous persistez à vous rendre complices d'un assassinat ; oui, ce duel serait un infâme assassinat : mon fils n'a de sa vie touché une épée.

— Votre fils ! — repartit l'un des témoins avec un accent de compassion et de surprise ; — quoi ! monsieur, vous êtes ?...

— Je suis le père de Maurice, et, je vous le déclare, messieurs, dussé-je mettre mon fils sous la protection de la loi, ce duel n'aura pas lieu.

— Ah ! monsieur, — ajouta le second témoin d'un ton pénétré, — combien nous sommes désolés de nous être adressés à vous ; mais, permettez-nous de vous le dire, vous avez provoqué notre erreur en vous donnant à nous comme l'un des témoins de monsieur votre fils.

— Eh bien, messieurs, puisque vous savez maintenant qui je suis, vous pouvez aller dire à M. d'Otremont qu'il ne tuera pas Maurice. — reprit M. Dumirail avec une ironie amère. — Non, mon fils n'augmentera pas le nombre des victimes d'un spadassin et je...

— Monsieur, — dit l'un des témoins, interrompant M. Dumirail et le saluant respectueusement, afin de prendre congé de lui, — nous sentons tout ce qu'un pareil entretien a dû avoir et a de pénible pour vous; souffrez donc que nous y mettions fin...

— Encore une fois, monsieur, excusez-nous d'un malentendu dont nous sommes aux regrets, — ajouta l'autre témoin prenant aussi congé du père de Maurice. — Pardon, monsieur, nous savons ce qu'il nous reste à faire...

— Vous n'entrerez pas chez mon fils! — s'écria M. Dumirail se méprenant sur les intentions des deux témoins et les rejoignant au moment où ils ouvraient la porte du salon. — Je ne souffrirai pas que...

— Rassurez-vous, monsieur, nous ne voulons nullement voir monsieur votre fils malgré vous, — reprit un des témoins en se retournant. — Nous avons eu l'honneur de vous dire que nous savions maintenant ce qu'il nous restait à faire.

— Et que vous reste-t-il donc à faire, messieurs? — demanda M. Dumirail, de qui les craintes se réveillaient. — Ne vous ai-je pas déclaré que ce duel n'aurait pas lieu.

— Agréez, monsieur, l'assurance de nos sincères regrets, — reprit l'un des témoins.

Et il sortit, ainsi que son compagnon, par la porte de l'antichambre qui ouvrait sur l'escalier, tandis que M. Dumirail, bourrelé de frayeur et d'angoisses, rentrait chez lui en murmurant :

— Malheureux père que je suis!... ah! je paye cruellement ma folle aberration... Ils veulent tuer mon fils !...

Et, cachant son visage entre ses mains, M. Dumirail se laissa tomber avec accablement dans un fauteuil, en répétant :

— Ils veulent tuer mon fils!...

XLV

Durant cette même matinée, où, après le départ des témoins de l'adversaire de son fils, M. Dumirail se livrait à de si douloureuses appréhensions, Charles Delmare s'était rendu chez M. d'Otremont, qu'il n'avait pas rencontré la veille.

Rien ne fut plus cordial que l'entrevue des deux amis. Ils conversaient depuis quelques moments, et Richard témoignait autant de déférence que d'affection à son premier initiateur à la fashion parisienne, lui disant en continuant de serrer sa main entre les siennes :

— Non, jamais je n'oublierai, mon cher Delmare, qu'à l'âge de dix-huit ans, j'ai eu le bonheur de vous avoir pour guide, pour Mentor, vous plus vieux que moi de plusieurs années; vos excellents conseils m'ont épargné ces écoles, ces fautes qui, si souvent, ruinent et couvrent de ridicule les très-jeunes gens à leur début dans le monde. Ne m'avez-vous pas démontré, pour ainsi dire, algébriquement, que je pouvais mener l'existence la plus agréable, la plus élégante, sans dissiper sottement mon patrimoine? J'ai conservé ce spirituel budget de mes recettes et de mes dépenses écrit de votre main. Il devrait être le code des jeunes gens du monde.

— Mes enseignements, si peu conformes à mes actes, prouvaient une fois de plus la justesse de cet adage : « Fais ce que je dis, et non ce que je fais, » reprit Charles Delmare avec un demi-sourire mélancolique. — Je vous conseillais fort sagement de ménager votre fortune, et j'achevais de dissiper la mienne.

— Soit; mais cette contradiction entre vos actes et vos paroles n'enlevait rien à l'excellence pratique de vos con-

seils, dictés par l'expérience. Je leur ai dû la science de jouir des plaisirs sans me ruiner bêtement comme tant d'autres. Enfin, grâce à vous, j'ai peut-être échappé deux ou trois fois à la mort?

— Est-ce une plaisanterie, mon cher Richard?

— Pas du tout. Rappelez-vous donc que l'un des premiers conseils que vous m'avez encore donnés, lorsque j'arrivais tout frais débarqué du manoir d'Otremont, a été de m'engager instamment à prendre des leçons d'escrime.

— Eh bien?

— Eh bien, mon cher Delmare, je suis devenu l'un des premiers tireurs de Paris; or, comme j'étais, dans ma jeunesse, fort chatouilleux sur le point d'honneur, je me serais probablement fait tuer sans mon habileté à manier l'épée. J'ai, d'ailleurs, toujours pratiqué cet axiome alors formulé par vous : « La science de l'escrime, en nous donnant conscience de notre supériorité dans les armes, doit aussi nous rendre encore plus scrupuleux en ce qui peut offenser autrui, et plus conciliants au sujet de ce qui a pu nous offenser... »

— Il est vrai; car, sans cette généreuse modération, l'homme expert dans l'escrime peut indignement, lâchement abuser de sa supériorité.

— Je n'ai pas de reproches de ce genre à m'adresser, mon cher Delmare, grâce à ma fidélité à vos préceptes; car, si j'ai eu, à mon grand regret, ainsi qu'on le dit, la main malheureuse dans plusieurs duels, je ne les ai, du moins, jamais provoqués, j'ai toujours fait honorablement tout ce qui dépendait de moi afin de les rendre moins meurtriers. Tenez, mon cher Delmare, l'à-propos est bizarre, nous parlons de duels, et la fatalité veut qu'aujourd'hui ou demain...

— Vous vous battiez?...

— Oui, et, qui pis est, l'affaire est de la dernière gravité; j'ai été outrageusement insulté par...

Puis, réfléchissant, M. d'Otremont ajouta :

— J'y songe, vous connaissez peut-être mon adversaire?

— Cela n'est point probable, mon cher Richard; j'habite, je vous l'ai dit, depuis trois ans, un village perdu dans les montagnes du Jura.

— Justement!.. mon adversaire est un tout jeune homme... fils de l'un des plus riches propriétaires du Jura.

— Maurice Dumirail, peut-être ! — s'écria Charles pâlissant et bondissant de sa chaise, tandis que M. d'Otremont, très-surpris de la vive et soudaine émotion de son ami, lui dit :

— Ce jeune homme ne vous est donc pas inconnu?

— Maurice Dumirail ?

— Oui; vous semblez, mon cher Delmare, vous intéresser à lui.

Charles Delmare se recueillit pendant un moment et reprit :

— Mon cher Richard, cette affection de frère aîné... ainsi que vous disiez autrefois, lorsque je vous la témoignais, ne peut vous donner qu'une faible idée de l'attachement que, pour mille raisons, je porte à Maurice Dumirail.

— Ah!... c'est fatal...

— Richard, ce jeune homme, je l'aime... comme un fils !

— Malédiction ! Vous ne pouvez vous imaginer, mon ami, combien ce que vous m'apprenez là me désole!

— C'est au sujet de Maurice Dumirail que je venais m'adresser à votre ancienne amitié, mon cher Richard, afin d'obtenir de vous certains renseignements.

— Mon ami, — répondit M. d'Otremont après un moment de silence et d'un ton pénétré, — je dois tout d'abord vous déclarer... à mon inexprimable regret... que j'ai été si

grossièrement et si publiquement insulté par M. Maurice Dumirail, qu'il est impossible... vous m'entendez... absolument impossible... que ce duel n'ait pas lieu; toute autre réparation, quelle qu'elle soit, ne saurait me suffire; à l'heure où je vous parle, mes témoins sont en conférence avec ceux de ce jeune homme.

Charles Delmare connaissait l'ombrageuse susceptibilité de son ancien ami, et, persuadé que celui-ci regardait, en effet, ce duel comme absolument inévitable, il reprit d'une voix calme :

— Je sais les fatales exigences du point d'honneur, mon cher Richard; je ne songe donc pas à vous demander un sacrifice impossible.

— Merci, mon ami, merci! — dit vivement M. d'Otremont. — Vous m'épargnez l'un des plus grands chagrins que j'aurais pu ressentir : celui de répondre par un refus à une demande de votre part, à vous à qui je dois tant! Morbleu! pourquoi faut-il que ce jeune homme vous intéresse si vivement?

— Peut-être reparlerons-nous de lui ; mais je reviens au principal objet de ma visite, à savoir : certains renseignements que vous pourrez sans doute me donner, vivant ainsi que vous vivez parmi la jeunesse dorée de ce temps-ci.

— Disposez de moi, mon cher Delmare.

— Connaîtriez-vous, directement ou indirectement, une certaine baronne de Hansfeld?

— Madame de Hansfeld ! — reprit vivement M. d'Otremont sans cacher l'embarras et la surprise que lui causait la question de Charles Delmare. — Ah! vous tenez à savoir...?

— Ce que c'est au juste que cette femme-là, mon cher Richard, — reprit Charles Delmare remarquant l'étonnement

de son ami. — J'attache à ce renseignement une extrême importance.

— Eh bien, madame de Hansfeld est une des plus jolies femmes de Paris.

— Je ne l'ignorais pas; mais elle n'est pas, ainsi que l'on dit, une femme du monde. Ce nom, ce titre sont d'emprunt?

— Pas du tout, elle est bien et dûment baronne de Hansfeld, par la grâce d'un prince souverain d'Allemagne, qui l'a baronifiée, et, de plus, fort enrichie...

— J'entends, c'est une femme entretenue. Vous la connaissez?

— Beaucoup. Elle est maintenant la maîtresse de l'ambassadeur de Naples, et...

— Que dites-vous? — s'écria Charles Delmare frappé d'une idée subite. — Cette femme... est la maîtresse...?

— Du prince de Castel-Nuovo, ambassadeur de Naples, actuellement absent de Paris.

— Plus de doute! — reprit Charles Delmare de plus en plus sous l'obsession de sa pensée. — San-Privato doit être l'amant de cette femme.

— Quoi! vous connaissez San-Privato?

— Oui ; mais, de grâce, répondez; n'est-il pas l'amant de cette femme?

— Entre nous, je l'ai cru, je le crois parfois encore : j'ai maintes fois interrogé madame de Hansfeld à ce sujet ; elle a toujours nié que San-Privato fût son amant, objectant qu'il ne met jamais les pieds chez elle, où, en effet, je ne l'ai jamais rencontré, quoique mes visites aient été fréquentes et...

— Ah! vous avez fait de fréquentes visites à madame de Hansfeld; leur but n'est guère douteux, lorsqu'il s'agit d'une femme entretenue, — reprit Charles Delmare.

Puis, réfléchissant et jetant un regard fixe et pénétrant sur M. d'Otremont, il ajouta :

— Mon cher Richard, n'attribuez pas ma question à une indiscrète ou vaine curiosité; cette question est, pour moi et pour vous-même, de la plus haute gravité.

— De grâce, de quoi s'agit-il?

— Madame de Hansfeld est de ces femmes que l'on ne peut compromettre; je n'hésite donc nullement à vous demander si elle a été votre maîtresse?

— Non.

— Lui avez-vous fait la cour?...

Charles Delmare, remarquant un léger mouvement d'impatience de M. d'Otremont, ajouta :

— Je vous donne ma parole de galant homme, mon cher Richard, que, si étrange ou si frivole que vous semble ma question, elle peut intéresser votre honneur.

— Mon honneur? —répéta M. d'Otremont avec une sorte de stupeur, — mon honneur?

— Je vous le jure...

— Je sais la valeur du serment d'un homme tel que vous, mon cher Delmare; je vous répondrai donc loyalement. J'ai eu un goût très-vif pour madame de Hansfeld, et je lui ai fait la cour...

— Avant qu'elle connût Maurice Dumirail?

— Oui, répondit M. d'Otremont en rougissant; car il se souvenait du prix homicide auquel Antoinette avait mis ses bonnes grâces, et il se disait que, fatalement, presque malgré lui, il allait peut-être accomplir le vœu de cette dangereuse créature.

La rougeur, l'embarras de M. d'Otremont n'échappèrent pas à Charles Delmare; ses soupçons croissants devinrent presque une certitude.

Il reprit, en continuant d'observer attentivement son interlocuteur :

— Une dernière question, mon cher Richard, et, je vous le jure, celle-là, autant et plus que l'autre peut-être, intéresse votre honneur. Madame de Hansfeld est-elle pour quelque chose dans la cause de votre duel avec Maurice Dumirail ?

Cette demande blessa au vif M. d'Otremont, en ce qu'elle lui rappelait de nouveau, et cette fois de la manière la plus précise, les projets homicides de madame de Hansfeld, contre lesquels il s'était d'abord révolté sincèrement, et que, pour obéir au point d'honneur, il allait néanmoins servir. Aussi répondit-il avec un sourire forcé :

— Sans reproche, mon cher Delmare, j'espère que cette question sera la dernière à laquelle j'aurai à répondre... Au nom de l'intérêt de mon honneur, dites-vous?

— Oui, — reprit gravement Charles Delmare, — oui, au nom de l'intérêt de votre honneur... Répondez-moi, de grâce !

— Soit. Eh bien, madame de Hansfeld assistait hier au souper pendant lequel j'ai été grossièrement insulté par M. Maurice Dumirail; elle me l'avait présenté, il y a quelques jours, réclamant pour lui mes bons offices, afin de le faire admettre à mon club. J'avais, malgré la différence de nos âges et mon peu de goût pour les nouvelles relations, j'avais accueilli à merveille ce jeune homme; son ingénuité, la franchise de ses manières m'inspiraient assez de sympathie. Enfin, le souper que je donnai hier avait principalement pour but de présenter M. Maurice Dumirail aux membres du comité d'admission de notre club. Tout s'est d'abord parfaitement passé; mais, justement blessé par une impertinence de madame de Hansfeld, j'ai...

M. d'Otremont, craignant d'en avoir trop dit, se reprit et poursuivit ainsi :

— Une impertinence de M. Maurice Dumirail, quelque peu animé par le vin, m'a blessé ; nous avons échangé des mots fort vifs ; il a fini par me menacer de me souffleter ; je lui ai répondu en lui jetant ma serviette au visage. Telles ont été les causes de ce malheureux duel, inévitable, vous le voyez, ce dont je suis doublement aux regrets maintenant, puisque vous affectionnez beaucoup ce jeune homme ; mais, vous en conviendrez, mon cher Delmare, la gravité de l'insulte exige inexorablement une réparation par les armes.

Charles Delmare avait remarqué ces mots, échappés à M. d'Otremont, et presque aussitôt retirés que prononcés par lui : « Blessé d'une impertinence de madame de Hansfeld. » Or, aux yeux de Charles Delmare, il résultait logiquement de l'aveu involontaire de M. d'Otremont : 1° que, blessé d'une impertinence de madame de Hansfeld, il avait dû y répondre vivement ; 2° que, Maurice ayant pris cause pour sa maîtresse, la discussion, ainsi devenue de plus en plus irritante, s'était terminée par des offenses réciproques. La certitude presque absolue de ces faits, rapprochée de l'astucieuse scélératesse de San-Privato, et de l'embarras ou des réticences de Richard au sujet de la véritable cause du duel, mirent Charles Delmare sur la voie de la vérité. Après un nouveau silence, il reprit :

— Mon cher Richard, j'étais bien inspiré en vous affirmant que l'intérêt de votre honneur me guidait dans les questions que je vous adressais.

— Vous l'avez dit... je vous ai cru.

— Je vais vous le prouver, mon ami, et d'abord il est urgent que vous soyez instruit de certains faits. Le premier, le plus capital de tous, est que San-Privato a pour cousin germain Maurice Dumirail.

— J'ignorais cette parenté; mais je ne comprends pas en quoi il m'importe de savoir...

— Attendez... San-Privato a été et est sans doute encore fort épris d'une jeune fille qui devait épouser Maurice Dumirail.

— Soit; mais, je vous le répète, mon cher Delmare, je ne vois pas ce qu'il y a d'important pour moi dans ces détails!

— Vous allez le connaître; je terminerai en disant... et pesez bien ces paroles!... — ajouta Charles Delmare ne quittant pas des yeux son ami; — pesez bien, dis-je, ces paroles : Maurice Dumirail est fils unique, son père et sa mère sont âgés et ne peuvent avoir d'autres enfants que lui; or, si aujourd'hui ou demain Maurice mourait, son cousin San-Privato deviendrait l'héritier légitime des grands biens de M. et de madame Dumirail.

— Naturellement, répondit naïvement M. d'Otremont, ne pénétrant pas encore la portée des paroles de son ami. — San-Privato étant, selon ce que vous m'apprenez, le neveu de M. et madame Dumirail, il deviendrait leur héritier, au cas où leur fils décéderait; c'est tout simple, cela?

— Cela vous paraîtrait sans doute moins simple si San-Privato, ainsi que vous le soupçonniez, et vos soupçons sont fondés, si San-Privato, dis-je, était en secret l'amant de madame de Hansfeld.

— Eh bien?...

— Quoi!... vous n'êtes pas sur la voie?

— Non, je vous assure.

— Après tout, votre peu de clairvoyance à ce sujet ne doit pas me surprendre, — reprit Charles Delmare certain de la sincérité des paroles de son ami; — vous êtes homme d'honneur, mon cher Richard, et il est des abîmes de scélératesse que vous ne pouvez sonder.

— Des abîmes de scélératesse?

— Où l'on vous entraîne à votre insu.

— Moi?

— Richard, — reprit Charles Delmare d'un ton solennel, — vous êtes, sans le savoir... sans le vouloir, l'instrument de San-Privato et de madame de Hansfeld!

— Qu'est-ce à dire?

— On a exploité avec une diabolique habileté votre goût pour cette femme, puis la jalousie ou le dépit que vous ont inspiré le succès de Maurice auprès d'elle; on vous a mis l'épée à la main contre lui, dans l'espoir que vous le tuerez au profit de San-Privato, lequel alors deviendrait l'héritier de M. et madame Dumirail... Est-ce clair?

— Monsieur! — s'écria M. d'Otremont pourpre de colère et stupéfait de voir ainsi en partie pénétré le secret qui lui pesait comme un remords. — Quoi! vous prétendez avoir conservé quelque amitié pour moi, et vous ne reculez pas devant une accusation qui...

— Qui serait horrible, mon cher Richard, si, au lieu d'être dupe de San-Privato et de madame de Hansfeld, vous étiez, chose impossible, leur complice, — répondit Charles Delmare en interrompant son ami; — je vous en conjure, au nom de votre loyauté bien connue, et, je le répète, au nom de votre honneur, que ces misérables pouvaient entacher à votre insu, ne vous irritez pas, pesez les faits, et ces faits, les voici: San-Privato est épris de la fiancée de Maurice; il le hait comme un rival préféré; il envie sa fortune, qui, un jour, sera considérable. Qu'advient-il? A peine Maurice est-il arrivé à Paris (et je vous étonnerais fort en vous apprenant les machinations de San-Privato au sujet de ce voyage); à peine, dis-je, Maurice est-il arrivé à Paris, que madame de Hansfeld lui écrit sous un prétexte futile, vous présente

cet ingénu, à vous, qu'elle sait occupé d'elle, se donne cyniquement à lui, puis — cet aveu vous est échappé — puis vous raille insolemment à souper, afin d'exaspérer votre jalousie, votre dépit, et d'amener ainsi ce duel inégal, dont l'issue est certaine, car Maurice n'a jamais manié une épée de sa vie, et il est d'une bravoure impétueuse. Il y a donc six chances contre une, pour qu'il s'enferre lui-même ou que vous le tuiez, de sorte que, s'il succombe, San-Privato, je vous le répète, espère séduire la fiancée de son cousin et, un jour, hériter des grands biens de M. et madame Dumirail. Un dernier mot, Richard; je n'ai aucune preuve matérielle de ce que j'avance, non! et cependant, je l'affirme, oui, je jurerais sur l'honneur que je dis la vérité, parce que je sais, voyez-vous, mon ami, de quoi est capable un homme tel que San-Privato!

XLVI

M. d'Otremont, atterré, consterné de cette révélation, apprenait ainsi trop tardivement pourquoi madame de Hansfeld avait mis ses bonnes grâces au prix de la mort de Maurice; et cependant, malgré l'horreur qu'il avait, lui, Richard, manifesté lors de cette proposition, Antoinette était parvenue à le mettre dans la nécessité absolue de se battre avec Maurice. Malheureusement, M. d'Otremont, aveuglé parce qu'il considérait comme l'impérieuse nécessité du point d'honneur, n'osait, ne pouvait hautement reconnaître avoir été, à son insu, l'instrument de San-Privato et de madame de Hansfeld, et révéler les propositions homicides de celle-ci, car en suite d'un tel aveu, et sous peine d'apparente complicité dans cette exécrable machination, M. d'Otremont devait renoncer à ce duel, ce à quoi il ne voulait à aucun prix consentir, en suite d'une offense publique; aussi, après avoir

paru réfléchir à la révélation de son ami, il reprit en tâchant de dissimuler son embarras :

— J'ai docilement suivi votre sage conseil, mon cher Delmare, et, au lieu de m'irriter d'une accusation encore plus absurde qu'elle n'est odieuse, et à laquelle, vous, moins que personne, vous pouviez ajouter foi, j'ai pesé, j'ai examiné les faits.

— Et vous partagez mes convictions?

— Tant s'en faut.

— Que dites-vous?... Comment, mon cher Richard, cette affreuse trame?...

— N'existe, je le crains, ou plutôt, je l'espère, que dans votre imagination.

— Oubliez-vous donc tant de faits à l'appui de?...

— Permettez, ce tissu de noirceurs, cet échafaudage de scélératesses repose uniquement, absolument sur cette présomption, que San-Privato est en secret l'amant de madame de Hansfeld...

— Certes.

— Elle le nie.

— Vous croyez vous-même le fait vrai, mon cher Richard.

— Pardon; ç'a été, de ma part, un soupçon, jamais une certitude.

— Vos soupçons étaient fondés, je l'affirme!

— C'est votre conviction; mais non la mienne.

Charles Delmare, aussi surpris que chagrin de l'opiniâtreté de son ami, reprit d'une voix pressante :

— Enfin, admettez-vous, Richard, que cette abominable machination, si elle n'est matériellement démontrée, soit du moins possible en raison des faits que je vous ai racontés?

— Oui, elle est possible, si ces faits sont vrais?

— Admettez-vous qu'il y ait des chances... une seule si vous voulez... pour que ces faits soient vrais?

— J'admets cela.

— Et vous la braveriez, cette chance, vous, Richard, l'honorabilité même? vous persisteriez à vouloir vous battre avec Maurice?

— C'est à regret; mais mon honneur l'exige...

— Votre honneur, Richard? Ah! je vous l'ai dit, vous risquez de l'entacher par des apparences d'une funeste vraisemblance en vous exposant à tuer ce malheureux enfant; à le tuer au profit des passions et de la cupidité de San-Privato, puisque sa maîtresse vous aura mis l'épée à la main!

— Je suis trop connu pour que le soupçon d'une pareille complicité puisse seulement m'atteindre... et, si quelqu'un osait...

— Eh! ce n'est pas la voix du monde que je redoute pour vous, Richard; c'est le cri de votre conscience! Ne vous reprocherait-elle pas éternellement le meurtre de ce jeune homme, si vous le tuez après la révélation que je vous ai faite? Ne seriez-vous pas alors fatalement le complice de San-Privato?

— Mon cher Delmare, — reprit M. d'Otremont avec effort, — je me regarderais comme le dernier des hommes si je n'exigeais une réparation par les armes après l'outrage que j'ai subi; je vous donne ma parole de galant homme que ce duel aura lieu. Cette déclaration formelle m'épargnera, je l'espère, de nouvelles insistances de votre part au sujet d'une résolution irrévocable?

Le valet de chambre de M. d'Otremont, entrant en ce moment, introduisit les deux témoins qui venaient de prendre congé de M. Dumirail.

Nous les laisserons s'entretenir avec leur mandataire et

Charles Delmare; nous retournerons à l'hôtel des Étrangers, où nous avons laissé M. Dumirail.

M. Dumirail, après le départ des témoins de M. d'Otremont, resta longtemps accablé par les réflexions les plus sinistres.

Enfin, sortant de cette douloureuse et stérile méditation, il se mit à marcher çà et là dans le salon avec agitation, se disant :

— Le temps s'écoule... et, en vain, mon esprit s'épuise à chercher le moyen d'empêcher ce duel ! Un duel ! malheur à moi ! N'était-ce donc pas assez d'avoir à pleurer mon frère... douleur toujours saignante, et encore ravivée par la révélation du nom de son meurtrier, ce Delmare, que j'ai cru si longtemps mon ami ! Mon Dieu ! Maurice, malheureux enfant, se battre ! car il se battra... Oh ! il n'attendra pas pour cela qu'on le provoque par les derniers outrages ! Je connais sa bravoure... Ces hommes, en sortant d'ici, m'ont dit qu'ils savaient ce qu'il leur restait à faire. Quel est leur projet ?... Écrire sans doute à Maurice. Il ira les rejoindre, on conviendra du duel, et demain, aujourd'hui peut-être, mon fils sera tué comme l'a été mon frère. Ah ! je le reconnais maintenant, mais trop tard : l'orgueil paternel a troublé ma raison, m'a perdu ! J'ai envié pour mon fils la brillante carrière de son cousin, son titre d'Excellence ; il n'est pas jusqu'aux sottes railleries de ma sœur qui ne m'aient fait rougir de l'obscure et paisible condition de mon fils. Ah ! c'est ma faute, c'est ma faute ! Dieu me punit ! Maurice est déjà livré au désordre. Il a, dans son ivresse, avoué un emprunt usuraire ! Enfin, lui, toujours si respectueux, si tendre, il m'a cette nuit, répondu avec une telle insolence, que, saisi d'indignation, j'ai failli le frapper. Sa mère, en voulant s'interposer entre nous, a roulé à ses pieds, hélas ! Je le sais... si

déplorable que soit cette excuse, mon fils était ivre... il n'avait plus conscience de ses actions, et, lorsqu'il a vu sa mère tomber sanglante, il a témoigné de ses remords et de son désespoir déchirant. Ah ! je n'en veux pas douter... Maurice a été entraîné, égaré, mais son cœur est resté bon ! Il est temps encore d'arracher ce malheureux enfant du funeste milieu où mon aveuglement l'a plongé; car c'est moi, c'est moi qui l'ai presque forcé de changer de carrière. Ah ! ma femme, dans son rare bon sens, dans sa maternelle sollicitude, prévoyait les malheurs dont nous sommes accablés; mais j'ai méconnu la sagesse de ses avis; hier encore, je m'obstinais, par orgueil, à nier la gravité de l'inconduite de mon fils, et, de cette inconduite, voilà les fruits! Il a, dans une orgie, insulté un spadassin redoutable ; cet homme veut tuer mon fils. Que faire, mon Dieu! que faire, pour prévenir cet affreux malheur ? Emmener Maurice aujourd'hui même, retourner avec lui dans nos montagnes pour n'en plus sortir?... Mais qui sait s'il voudra m'accompagner ?... Que dis-je ?... non! non! il s'y refusera; car, ce matin, en se réveillant, il va se rappeler la provocation d'hier, il ira bravement au-devant de la mort, le malheureux enfant ! Non, non, je ne le laisserai pas assassiner... je ne le quitterai pas d'une seconde. On ne viendra peut-être pas le tuer entre mes bras !... et, d'ailleurs, est-ce qu'il n'y a pas des lois ? Je déposerai une plainte contre ce spadassin qui veut assassiner mon fils; oui... une plainte, c'est le seul moyen, et je vais... mais, pendant mon absence, Maurice peut recevoir une lettre des témoins de son adversaire, courir au rendez-vous qu'on lui indiquera sans doute; et sa mère... déjà si souffrante... grand Dieu!... si elle apprenait le nouveau malheur dont nous sommes menacés... pour elle quelle secousse ! elle serait mortelle peut-être ! Mon Dieu ! encore

une fois, que faire? l'heure s'écoule, je me débats dans mon impuissance ! A qui demander conseil en cette extrémité? Malédiction sur le duel ! Stupide et féroce préjugé ! vas-tu me coûter mon fils après m'avoir coûté mon frère?... Oh ! son meurtrier, ce Delmare ! combien il triompherait maintenant de me voir forcé d'avouer la justesse de ses sinistres prévisions et de ses arrogants conseils ! Ah ! malgré moi, je ressens une satisfaction cruelle de pouvoir poursuivre cet homme d'une haine légitime, implacable, et à ne voir en lui que le meurtrier de mon frère !

M. Dumirail prononçait ces derniers mots, lorsque Charles Delmare entra précipitamment dans le salon.

A l'aspect de Charles Delmare, auquel il avait défendu sa porte, M. Dumirail, déjà profondément aigri, ulcéré par le chagrin, par les craintes que lui causait le danger que courait son fils, se sentit possédé d'une colère furieuse, et, la figure livide, contractée, les poings fermés, il s'élança menaçant vers Charles Delmare, et, d'une voix tremblante de rage :

— Que venez-vous faire ici ?

— Je viens...

— Votre présence ici, monsieur, est pour moi une insulte, un défi !

— Oubliez un moment le...

— Sortez !...

— Monsieur...

— Sortez... ou sinon !

— Écoutez-moi !

— Oh ! prenez garde, monsieur Delmare !

— Il s'agit de...

— Sortiras-tu, — s'écria M. Dumirail l'écume aux lèvres, — sortiras-tu, assassin !

— Je vous en conjure, écoutez-moi, dans l'intérêt de...

— Mais, misérable, tes mains sont rougies du sang de mon frère ; tu veux donc que je le venge, que je te tue! — s'écria M. Dumirail hors de lui, et saisissant une chaise dont il menaça la tête de Charles Delmare...

Celui-ci, conservant son sang-froid, enleva la chaise des mains de M. Dumirail, en lui disant d'une voix brève et hâtée :

— Maurice doit se battre aujourd'hui !... je connais son adversaire. Il est redoutable... Je sors de chez lui! Il faut sauver la vie de votre fils... J'en ai le moyen ; m'écouterez-vous maintenant ?

M. Dumirail répondit pour ainsi dire par un tressaillement involontaire de surprise et d'espérance à chacune des paroles de son ancien ami, et l'humiliation, la haine que lui inspirait la présence de Charles Delmare cédèrent momentanément, et non sans lutte, à la pensée du salut de Maurice.

— Monsieur, — dit Charles Charles Delmare, — au nom du douloureux sentiment dont elles sont l'expression, j'excuse et je dois excuser la violence de vos paroles. Nous nous revoyons aujourd'hui pour la dernière fois. Je sais quelle révélation vous a été faite à mon sujet, — ajouta Charles Delmare, tandis que M. Dumirail, les yeux fixés sur le parquet, gardait un morne silence, éprouvant une humiliation nouvelle en se retrouvant encore l'obligé d'un homme dont il avait méconnu l'amitié, méprisé les sages avis, en rompant brutalement avec lui. — Croyez-moi, monsieur, — reprit Delmare d'un ton pénétré, — je ne me serais pas présenté chez vous, s'il ne s'agissait, je vous le répète, de sauver la vie de Maurice. Puisse cette certitude, je ne dirai pas détruire, je ne peux l'espérer... mais vous faire oublier, durant quelques moments d'entretien, la pénible impression que doit vous causer ma présence.

— Parlez, monsieur, dit M. Dumirail d'une voix sourde, et baissant toujours les yeux, afin de ne pas rencontrer le regard de Charles Delmare. — Je vous écoute, il le faut bien, hélas !... la vie de mon fils est en jeu.

— Je vous aurais, monsieur, épargné cet entretien, si j'avais pu m'adresser à madame Dumirail; mais, au seul mot de duel, son épouvante eût été telle, que j'ai dû forcément venir à vous. Je serai bref et n'abuserai pas de vos instants. Voici les faits : hier à souper...

— Mon fils étant ivre, a insulté M. d'Otremont, dangereux spadassin, je sais cela... Les témoins de cet homme se sont ouverts à moi, ignorant d'abord que j'étais le père de Maurice.

— C'est, en effet, ce que m'ont appris les amis de M. d'Otremont. Je les ai vus tout à l'heure chez lui.

— Ainsi, ce duel?...

— Pardon, monsieur, je viens, à ce propos, de prendre une précaution négligée par vous. J'ai, en entrant, demandé à Josette si Maurice était levé; elle m'a répondu qu'il dormait encore. J'ai fermé sa porte à double tour, et j'en ai gardé la clef. Il est indispensable que Maurice ne sorte pas ce matin sans moi.

— Mon fils... vous accompagner ?...

— Je vous interromps, monsieur, parce que je devine votre pensée, — reprit tristement Delmare. — Par la même raison que cet entretien sera le dernier que j'aurai avec vous, je cesserai désormais toute relation avec votre fils, lorsque je lui aurai rendu le service que je crois pouvoir lui rendre... Voici donc ce qui s'est passé. Hier, j'ai appris par madame Dumirail que Maurice avait cédé aux séductions d'une certaine baronne de Hansfeld, et, selon moi, votre neveu San-Privato n'était pas étranger aux manœuvres de

cette femme. Désireux de me renseigner sur elle, j'allai voir un de mes anciens amis, beaucoup plus jeune que moi, et qui m'a quelques obligations, c'est M. d'Otremont...

— L'adversaire de mon fils ?

— Oui, monsieur, je l'ai rencontré ce matin chez lui ; son accueil m'a prouvé que le temps n'avait en rien altéré son amitié pour moi, ce dont maintenant je me félicite doublement, puisqu'il est l'adversaire de Maurice, et qu'il m'a promis de...

— Dieu soit béni ! — s'écria M. Dumirail, — ce malheureux duel n'aura pas lieu !

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur.

— Quoi !... ce duel ?

— Est inévitable.

— Et vous prétendiez pouvoir sauver la vie de mon fils, reprit M. Dumirail avec l'expression d'un doute amer ; — vous m'abusiez donc ?

— Non, monsieur, je ne vous abusais pas ; mais, je vous le répète, le duel est inévitable ; mes plus vives instances ont échoué devant l'inflexible résolution de M. d'Otremont. Fanatique du point d'honneur et publiquement outragé, il se regarderait comme déshonoré, s'il n'obtenait, au moins aux yeux du monde, une réparation par les armes ; mais, dans cette rencontre, Maurice, je l'espère, ne courra aucun danger.

— Comment !... et il se bat contre cet adroit spadassin ?

— M. d'Otremont m'a donné sa parole d'honneur, et je la tiens pour sacrée, de désarmer Maurice dès le premier engagement, et de le désarmer de nouveau, si le combat continue. M. d'Otremont possède une telle science de l'escrime, qu'il peut répondre d'accomplir sa promesse et de ne pas blesser Maurice, à moins que celui-ci ne s'enferre de

lui-même, ce qui n'est pas probable... car, ce matin, en une heure de leçon, je suis certain de le prémunir contre ce danger ; puis...

— Et, s'il néglige ou s'il oublie cette leçon ! — s'écria M. Dumirail avec angoisse, — si ce spadassin, dans la chaleur du combat, oublie lui-même sa promesse et... Ah ! les prétendus services que vous voulez me rendre me font frémir, monsieur ! mon fils ne se battra pas.

— Croyez mes conseils, je...

— Mon fils ne se battra pas, vous dis-je !

— Je connais son courage, et, quoi que vous fassiez, monsieur, ce duel aura lieu.

— Je ne laisserai pas mon fils sortir !

— Demain ou après-demain, il trompera votre surveillance.

— Je déposerai une plainte en justice contre ce spadassin.

— Cette plainte sera vaine, si Maurice est résolu de se battre. Or, vous savez combien sa volonté est énergique ! croyez-moi, monsieur, résignez-vous à un semblant de duel qui, je vous l'affirme, n'offre aucun danger pour votre fils, tandis que, en voulant atermoyer cette nécessité, vous vivrez sous le coup d'angoisses continuelles.

— Mais encore une fois, monsieur, si cet homme oublie de respecter la vie de mon fils !

— La parole de M. d'Otremont me garantit qu'il épargnera la vie de Maurice.

— Eh ! monsieur, en un pareil moment, qu'importe la parole !

— Ce n'est pas tout, et, pour des raisons qu'il serait trop long de vous exposer, s'il tuait votre fils, M. d'Otremont se regarderait comme le complice et l'instrument d'un assassinat médité par votre neveu San-Privato.

M. Dumirail regarda son ancien ami avec stupeur et répéta machinalement :

— Un assassinat ?... mon neveu San-Privato ?

— En d'autres termes, M. d'Otremont a été poussé à ce duel par madame de Hansfeld, d'après l'inspiration de San-Privato, son amant.

— Grand Dieu, quel tissu d'horreurs !... Mais non, non, c'est impossible !... Quel intérêt mon neveu peut-il avoir à ce duel ?

— Hériter un jour de votre fortune, si Maurice, votre fils unique, succombait dans ce duel inégal, et il y avait cent chances pour une pour qu'il succombât.

M. Dumirail, convaincu de la réalité des faits affirmés par Charles Delmare avec un accent d'irrésistible sincérité, tressaillit d'épouvante et cacha son visage entre ses mains, tandis que son ancien ami poursuivait ainsi :

— M. d'Otremont, inflexible au sujet de la nécessité d'une rencontre, mais en même temps éclairé par moi sur l'exécrable rôle qu'il jouait à son insu, a eu conscience du crime qu'il commettrait s'il n'épargnait pas la vie de Maurice. Voilà pourquoi, je vous le répète, monsieur, ce duel sera pour lui sans danger ; mais il doit ignorer les ménagements dont son adversaire est résolu d'user envers lui.

Josette, entrant vivement, interrompit Charles Delmare, et, s'adressant à son maître :

— M. Maurice frappe à grands coups de poing à la porte de sa chambre ; il crie que, si on ne lui ouvre pas, il descendra dans la rue par la fenêtre, ce qui est bien facile, dame ! — ajouta la servante en sortant, — l'entre-sol n'est déjà pas tant si haut !

— Vous le voyez, monsieur, — dit Charles Delmare, — il n'y a pas de temps à perdre. Votre fils se rappelle main-

tenant, sans doute, sa provocation d'hier au soir. Je vais me rendre près de lui ; fiez-vous à ma promesse... Dans deux ou trois heures d'ici, je vous le ramène sain et sauf, et il ignorera lui-même à quel danger il a échappé.

Josette, ayant fait, ainsi que l'on dit, une fausse sortie, revint, et, parlant à M. Dumirail :

— J'oubliais de prévenir monsieur que madame demande à le voir tout de suite.

— Mon Dieu ! est-ce que ma femme est plus souffrante ?

— Je n'en sais rien, monsieur; seulement, madame se plaint d'un grand mal de tête.

— Madame Dumirail est donc malade ? reprit Charles Delmare avec un accent de vif intérêt. — Hier, lorsque je l'ai vue... je l'ai trouvée fort attristée ; mais rien ne me faisait prévoir une grave indisposition.

— Mon fils, cette nuit, est rentré ivre, et, en suite d'une altercation entre lui et moi, sa mère s'est interposée entre nous ; il l'a repoussée... involontairement... mais elle est tombée, et, en tombant, elle s'est blessée à la tête.

Puis, répondant à un mouvement de surprise de son ancien ami, M. Dumirail ajouta d'un ton amer et sardonique :

— Vous voilà bien vengé, n'est-ce pas, monsieur ?... Vos funestes pronostics ne se sont que trop réalisés !

— Je regrette profondément, monsieur, la justesse de mes prévisions, — reprit en soupirant Charles Delmare, incapable des ressentiments d'une basse vengeance, et sincèrement apitoyé, car il estimait toujours M. Dumirail, malgré sa passagère aberration d'esprit ; — mais il faut bien vous garder de désespérer de l'avenir ; il est temps encore de sauver Maurice de lui-même, s'il consent à quitter Paris sur-le-champ, et, croyez-moi, son mariage avec Jeane pourrait encore le...

— Son mariage avec Jeane? — reprit M. Dumirail voyant que Charles Delmare ignorait que la jeune fille s'était retirée chez madame San-Privato. — Ah! mon fils ne cause pas seul mes chagrins... et...

M. Dumirail s'interrompit à la voix de Josette, qui, rentrant de nouveau, lui dit :

— Madame s'inquiète de ce que monsieur ne vient pas; elle veut absolument lui parler tout de suite.

— Mon Dieu! aurait-elle quelque soupçon sur ce duel? Ah! je tremble!

Et, s'adressant à Charles Delmare :

— Je ne sais encore si je dois consentir à ce que mon fils affronte les chances de ce combat, malgré votre promesse; attendez-moi... Je vous ferai connaître ma résolution. Ah! ma tête est un chaos, je perdrai la raison! — murmura M. Dumirail sortant éperdu sur les pas de Josette.

Charles Delmare, ignorant le départ de Jeane, ainsi que l'ignorait Maurice, alla le rejoindre, car, en continuant de s'intéresser à celui qui, peu de temps auparavant, l'appelait son *cher maître*, c'était encore pour Delmare s'intéresser à Jeane, persuadé que les deux jeunes gens s'aimaient toujours, malgré les torts de l'un et les récriminations de l'autre, et que tous deux pouvaient trouver leur salut dans le mariage projeté.

Maurice s'était réveillé, la tête appesantie, mais l'esprit lucide. Bientôt sa mémoire lui retraça les principaux événements de la veille et de la nuit : son souper à la Maison d'or, sa dispute avec Richard d'Otremont au sujet de madame de Hansfeld, les provocations échangées en suite de cette dispute, et enfin cette funeste scène pendant laquelle il avait vu sa mère tomber sanglante à ses pieds... Ce souvenir le navra; mais bientôt il songea que les témoins de

M. d'Otremont pouvaient venir d'un moment à l'autre, ou que, peut-être même, ils étaient déjà inutilement venus. Il se vêtit en hâte, voulut sortir, trouva sa porte fermée, frappa, appela Josette, et bientôt il vit, avec autant d'étonnement que de honte et de remords, entrer chez lui Charles Delmare. Celui-ci tressaillit en remarquant les rapides changements opérés dans l'expression de la physionomie de Maurice. Ses traits pâlis, marbrés par les suites de l'orgie de la veille, accusaient déjà d'amers ressentiments et le sourd ravage des passions mauvaises. Charles Delmare contemplait avec une silencieuse tristesse ce jeune homme que naguère il avait connu loyal, pur, enjoué, candide, et surtout si heureux de sa vie riante et agreste, rehaussée par la culture des arts et des lettres, poétisée par l'intelligente admiration des beautés de la nature.

— Vous ici, monsieur Delmare ! — dit enfin Maurice surmontant son premier étonnement ; — j'étais loin de m'attendre à vous voir..

— J'ai cru pouvoir vous être utile, mon cher Maurice ; je me suis souvenu de nos affectueuses relations, et me voici.

— Je vous remercie de votre bonne pensée; mais, de grâce, en quoi pouvez-vous m'être utile?

— Vous devez vous battre aujourd'hui avec M. d'Otremont.

— Quoi !... vous savez?

— Oui... je sais cela... Il vous faut des témoins; en avez-vous?

— Pas encore.

— Eh bien, si vous le voulez, je serai l'un de vos témoins et je vous en trouverai un second?

— J'accepte... Oh! vous me rendez un véritable service... et...

— Ce n'est pas tout; votre adversaire a le choix des ar-

mes, il a choisi l'épée; or, vous n'avez, de votre vie, touché une épée.

— Il n'importe! — s'écria impétueusement Maurice, — je me battrai comme on voudra!

— Soit; mais, pour vous battre, il faut du moins savoir vous mettre en garde; nous allons nous rendre dans une salle d'armes, et, en deux heures de leçons, je réponds, si vous m'écoutez, que vous serez du moins à même de paraître convenablement sur le terrain; votre courage, en qui j'ai toute confiance, fera le reste.

Maurice, doué d'une grande bravoure naturelle, fut insensible au danger de ce duel inégal; mais, profondément touché de l'offre de Charles Delmare, il sentit renaître pour lui son ancien attachement; et, lui tendant la main, il lui dit d'une voix attendrie :

— Oh! merci, merci! Je vous retrouve aussi affectueux pour moi que par le passé... Cependant, vous auriez de grands reproches à m'adresser...

Le souvenir de sa mère revenant soudain à sa pensée, Maurice ajouta, rougissant d'un pénible embarras :

— Et ma mère, l'avez-vous vue ce matin?

— Non; mais elle est moins souffrante, — répondit Charles Delmare, afin de ne pas inquiéter Maurice en ce moment; — votre père est auprès d'elle.

— Vous l'avez vu?

— Oui.

— Il vous a peut-être appris...

— Je sais ce qui s'est passé cette nuit, Maurice, à votre retour d'une orgie.

— Mon Dieu! quel mépris je dois vous inspirer!

— Vous ne jouissiez pas de votre raison; cela n'excuse pas votre conduite, mais l'explique...

Delmare, tirant sa montre, et ayant hâte de sortir avec Maurice avant le retour de son père, de qui les stériles hésitations pouvaient prolonger une situation pénible à tant d'égards, Delmare ajouta :

— Voici bientôt midi; le rendez-vous est pris pour deux heures au bois de Vincennes, il faut nous hâter, afin que j'aie le temps de vous donner votre première leçon d'escrime, mon cher enfant.

— Vous m'appelez encore votre *cher enfant*, comme autrefois! — dit Maurice avec une douce émotion, plus sensible à la preuve d'attachement que lui donnait Charles Delmare qu'au danger d'un duel qu'il savait inégal et qu'il devait croire meurtrier pour lui; tant de bonté me touche, — ajouta-t-il; — laissez-moi à mon tour, en souvenir du passé, vous appeler encore *mon cher maître*.

— De grand cœur; mais hâtons-nous; venez, venez! un fiacre m'attend à la porte de l'hôtel, il va nous conduire à la salle d'armes; en route, nous causerons.

Delmare, ainsi qu'il l'espérait, sortit avec Maurice de l'hôtel des Étrangers avant la fin de l'entretien de M. Dumirail avec sa femme.

Le cher maître et son élève montèrent dans le fiacre, et reprirent bientôt leur conversation durant le long trajet qui séparait l'hôtel des Étrangers de la salle d'escrime du célèbre Bertrand.

Maurice resta quelques moments pensif, et reprit, avec un sourire d'une mélancolique amertume :

— Tenez, cher maître, j'ai en ce moment un accès de raison, je vois clair dans mon âme, j'ai conscience de moi-même, de la voie où je marche, du terme où elle doit aboutir. Ce revirement de mon esprit, à qui le dois-je? Est-ce à votre salutaire influence? est-ce l'arrière-pensée de la mort

que je vais bientôt braver? car, je ne m'abuse pas sur les chances probables de ce duel; toujours est-il qu'en ce moment, je vous le répète, cher maître, j'ai parfaitement conscience de moi-même.

— Et cette conscience de vous-même... que vous dit-elle, cher enfant?

— Elle me dit que je suis perdu.

— Allons, Maurice; ce duel est inégal, sans doute; mais...

— Je ne parle pas de duel. Il y a cent chances contre une pour que je sois tué; mais, si je réchappe, je suis perdu moralement.

— Pourquoi perdu?

— Ah! pourquoi, cher maître? Parce que j'ai touché au fruit défendu! parce que j'ai goûté de la vie de Paris, parce que j'ai eu pour première maîtresse une femme comme madame de Hansfeld, parce que, quoi qu'il advienne, quoi que fassent, disent, veuillent ou exigent mon père et ma mère, je suis maintenant incapable de vivre ailleurs qu'à Paris, et parmi cette jeunesse dorée à laquelle le hasard m'a mêlé; je me rappelle vos conseils du Morillon, fruits de votre expérience, je me rappelle ces terribles exemples cités par vous; aussi, je ne m'abuse pas, la vie de Paris sera tôt ou tard ma perte...

— Lorsque l'on a connaissance de son mal, cher enfant, il n'est jamais incurable; la guérison est certaine lorsqu'elle est entreprise à temps.

— Oui, si le malade consent à prendre les potions qu'on lui donne; mais, s'il les jette par la fenêtre?...

— C'est un moment de délire, la raison revient au malade et il se laisse guérir.

— A la condition que la maladie ne l'emporte pas durant son délire, souvent fort prolongé, cher maître.

— Encore une fois, Maurice, on est sauvé lorsque l'on voit l'écueil où l'on peut se briser.

— Oubliez-vous donc la force des courants, l'impétuosité des tempêtes qui, malgré sa connaissance des écueils, pousse e pilote à sa perte ?

— Un bon et hardi pilote lutte contre les courants, brave la tempête et en triomphe, cher enfant.

— Lorsqu'il est bon et hardi pilote, soit ; mais tel je ne suis pas, ma modestie m'oblige à l'avouer; enfin, mieux ou pis que cela, l'écueil me semble à la fois si dangereux et si attrayant, que, m'abandonnant au courant, je risque le naufrage.

— Pauvre Maurice, combien de pernicieux sophismes ont altéré déjà la pureté première de votre âme!

— N'est-ce pas, cher maître?... Mais, du moins, la sincérité me reste; oui, je suis aussi sincère à cette heure qu'alors que je vous disais, au Morillon, dans mon rustique enthousiasme : « Vivent les prés fleuris! Laboureur je suis, laboureur je mourrai! »

— J'ai le ferme espoir que, pour votre bonheur, votre prophétie se réalisera.

— Vous croyez que je retournerai au Morillon?

— Je le crois.

— Allons, cher maître, c'est supposer l'impossible, et, en admettant l'impossible... à savoir, que je consente à revenir dans nos montagnes, au bout de huit jours, j'y crèverai d'ennui.

— Erreur, mon enfant, profonde erreur !

— Voyons, cher maître, soyez de bonne foi : quel goût voulez-vous que l'on trouve au laitage lorsque l'on a le palais habitué à l'excitation des épices? Mieux que personne, vous me connaissez, oui, vous me connaissez si bien, que,

prévoyant ce qui se passe aujourd'hui, vous avez tout tenté pour empêcher mon père de m'envoyer à Paris.

— Il est vrai : aussi ferai-je tous mes efforts afin de vous faire quitter Paris, c'est logique.

— Très-logique, selon vous, cher maître, non pas selon moi. Franchement, pensez-vous qu'à mon âge, et trempé comme je le suis, je renoncerai maintenant à l'enivrement des plaisirs de Paris, pour aller m'enterrer au Morillon? Non ! il est trop tard, il est trop tard ! Il ne fallait pas m'exposer aux tentations, il fallait me laisser épouser Jeane.

Et, tressaillant (Maurice, nous le répétons, ignorait encore, ainsi que Charles Delmare, que la jeune fille était, depuis la veille, allée demeurer chez madame San-Privato), Maurice ajouta :

— Si je suis perdu, Jeane aura causé ma perte.

— Jeane!... Et comment cela?

— Cédant aux prières, aux larmes de ma mère et je ne sais à quelles puériles appréhensions, j'avais consenti à quitter Paris, espérant oublier ses enivrements dans l'amour de Jeane, obtenir, mériter le pardon de mon inconstance.

— Qui vous a empêché d'accomplir cette excellente résolution?

— Les sanglants dédains de Jeane, qui, en ce moment où je revenais à elle, comme à ma dernière chance de salut, m'a accueilli en me faisant l'éloge le plus outré, le plus passionné de mon cousin San-Privato...

— Ah! j'en jurerais, mon enfant, les paroles de Jeane n'étaient pas sincères; non, elle voulait seulement se venger de votre infidélité.

— Il n'importe, sincères ou non, ces paroles ont fait soudain s'évanouir ma bonne résolution, et porté un coup

mortel à mon amour. Mais non, en disant mortel, je mens... Ma confession doit être complète, cher maître.

— Achevez.

— Eh bien, je l'avoue à ma honte, malgré ses mépris, malgré son penchant pour Albert, j'aime encore Jeane.

— Je vous crois, cher enfant, je suis mille fois heureux de vous croire; cet amour vous sauvera tous deux.

— Encore une fois, il est trop tard, cher maître; mais, quoi qu'il en soit, j'ai éprouvé, j'éprouve pour Jeane, voyez-vous, ce que je n'ai ressenti, ne ressentirai jamais, j'en suis certain, pour une autre femme !

— Je le sais; aussi, vous dis-je, et c'est là mon suprême espoir, vous reviendrez à Jeane.

— Jamais; elle aime San-Privato.

— Erreur, profonde erreur! L'attrait éphémère que cet homme lui a inspiré, peut-être, diffère autant de l'amour qu'elle a pour vous que votre grossier entraînement pour madame de Hansfeld diffère de votre amour pour Jeane. Et lorsque vous saurez...

Charles Delmare n'acheva pas; il ne pouvait dévoiler à Maurice la trame homicide dont il avait failli être victime, sans lui apprendre que son duel avec M. d'Otremont ne devait pas être sérieux, et il craignait que, la bravoure du jeune homme se révoltant de la compassion de son adversaire, la rencontre ne devînt alors sanglante; Charles Delmare reprit donc :

— Lorsque vous saurez, à n'en pas douter, que ce que vous appelez si à tort l'amour de Jeane pour San-Privato s'est borné à quelques coquetteries, dictées par le désir de se venger de votre infidélité, vous vous la ferez pardonner à force de repentir, de tendresse.

— Vous vous méprenez sur le caractère de Jeane, cher

maître, sa fierté est inflexible; jamais elle ne me pardonnera; et, me pardonnât-elle, je ne saurais, moi, jamais lui pardonner son penchant, éphémère ou non, pour San-Privato, et si, par impossible, je consentais, en un moment d'oubli, à la prendre pour femme, et, chose plus impossible encore, à retourner dans nos montagnes, le soupçon, la jalousie du passé, empoisonneraient ma vie; elle deviendrait un enfer; or, si je survis à ce duel, je préfère l'enfer de Paris; que voulez-vous! on s'y damne, au moins, en bonne et joyeuse compagnie.

— Si cependant votre père vous ordonne de quitter Paris?...

— Il m'en coûtera de lui désobéir; mais j'y serai forcé. Il a vécu à sa guise, qu'il me laisse vivre à mon gré...

— Lors même, Maurice, que votre vie devrait se passer dans la dissipation, dans l'oisiveté?

— Pourquoi travaillerais-je? Mon père est plus que millionnaire.

— Cette fortune, un jour, vous appartiendra, il est vrai; mais, je n'en doute pas, mon ami, vous éloignez de tous vos vœux la venue de ce jour néfaste?

— Certainement.

— Cependant il faut de l'argent, beaucoup d'argent, pour jouir de ces plaisirs dont vous êtes si avide.

— Je ferai des dettes.

— Payables à la mort de votre père?

— Cela est triste, et, à cette pensée, mon cœur se serre; mais cela est fatal!

— De sorte que, le jour où vous hériterez de votre patrimoine, il sera presque entièrement dissipé d'avance; ses débris ne dureront guère; en suite de votre ruine complète, que devenir?

— Je me brûlerai probablement la cervelle, ainsi qu'autrefois vous vouliez le faire, mon cher maître ; car j'ai la prétention de croire que je ne me dégraderai jamais jusqu'aux actions basses, honteuses ou criminelles.

— Qu'en savez-vous, Maurice?

— Je suis, quant à cela, sûr de moi.

— Vous croyiez aussi être sûr de vous-même, lorsque vous disiez : « Laboureur je suis né... laboureur je mourrai... » Voyez cependant quel chemin vous avez fait en si peu de temps?

— C'est vrai, j'ai été vite, très-vite.

— Il existe donc quelque chance pour que, de la ruine, vous tombiez dans la misère, et, de la misère, dans le vice, dans l'opprobre, dans le crime, peut-être.

— En effet, c'est une chance!

— Et la pensée de cette terrible chance ne vous épouvante pas, pauvre enfant?

— En ce moment, oui, cela m'attriste, cela même m'effraye... mais pourquoi? Parce que je suis dans une disposition d'esprit particulière. Mais, si je survis à ce duel, je ne songerai plus qu'au plaisir, à ma belle et ardente maîtresse, à mes chevaux, à l'Opéra, aux gais soupers, à toutes les élégances d'une vie raffinée.

— Vous devriez peut-être aussi songer que votre mère, dont la santé est déjà fortement ébranlée, mourra de chagrin. Vous me répondrez peut-être que vous hériterez d'elle. C'est, n'est ce pas, une consolation?

— De grâce! — reprit Maurice l'œil humide, — ne parlez pas ainsi, je m'attendrirais.

— Tant mieux!

— Tant pis! cher maître, tant pis; vous me prendriez pour un hypocrite!

— Quoi ! pauvre enfant, ces larmes que je vois en ce moment rouler dans vos yeux?...

— Ces larmes sont sincères, aussi sincères que le sera la furie du plaisir qui me fera oublier mon attendrissement passager ! Je connais maintenant combien, en face de la tentation, ma faiblesse est grande et incurable, voilà pourquoi, cher maître, au commencement de cet entretien, je vous disais : « Je me sens, je me vois perdu. » Tenez, je suis absolument dans la situation d'un homme qui se noierait une lanterne au cou, et sonderait du regard la profondeur de l'abîme où il va lentement s'engloutir; aussi, cher maître, et afin de nous résumer, peut-être vaut-il mieux pour moi que tout à l'heure je sois tué par M. d'Otremont! Ainsi seraient épargnés à mon père et à ma mère des chagrins peut-être plus cruels que celui que leur causerait ma mort. Ils pourraient du moins me pleurer, me regretter, puisque je n'ai encore commis que des folies de jeunesse; tandis que, si je survis, qui sait ce que je deviendrai? — ajouta Maurice d'un air sombre et pensif.

Puis il resta pendant un moment silencieux.

Charles Delmare, frappé de la prompte décomposition du sens moral, déjà si évidente chez ce jeune homme, éprouvait plus de chagrin, plus d'effroi que de surprise. Il savait (on excusera cette comparaison physiologique), il savait que, si les organisations sanguines et robustes sont particulièrement sujettes à des maladies inflammatoires d'une rapidité foudroyante, de même, les caractères ardents, impétueux et mobiles, exposés à la contagion du mal, la contractent plus promptement que d'autres, et avec une intensité effrayante.

Cependant Charles Delmare conservait un suprême espoir, basé à la fois sur la persistance de l'amour de Maurice pour

Jeane et sur la conscience qu'il avait de courir à sa perte, conviction énergiquement exprimée par ces paroles : « Je me noie une lanterne au cou... »

— N'est-il pas possible et même probable, — se disait Charles Delmare, — qu'ainsi éclairé par ses propres réflexions sur l'avenir que lui réserve l'entraînement de ses passions mauvaises, Maurice, effrayé, obéissant à une sorte d'instinct de conservation morale, et subissant la persévérante influence d'un premier amour, revienne une dernière fois et pour jamais au bien et à son amour pour Jeane?

La voiture s'étant arrêtée à la porte de la salle d'escrime, Charles Delmare et Maurice y entrèrent, et, au bout d'une heure et demie environ, se dirigèrent vers le bois de Vincennes, où le duel devait avoir lieu.

XLVII

M. Dumirail, en suite de son entretien avec Charles Delmare, au sujet du duel de Maurice et de M. d'Otremont, s'était empressé de se rendre auprès de madame Dumirail. Celle-ci le mandait près d'elle, afin de s'informer des nouvelles de leur fils, très-inquiète de la crise nerveuse dont il avait été atteint durant la nuit. Profitant de la circonstance que lui offrait le désir de sa femme, M. Dumirail, en suite de mille anxiétés nouvelles, résolu de s'opposer au duel dont il redoutait l'issue, malgré les paroles rassurantes de Charles Delmare, se rendit dans la chambre de son fils; mais déjà celui-ci avait quitté la maison, en compagnie de son mentor.

M. Dumirail, bourrelé d'angoisses qu'il s'efforça de dissimuler à sa femme, retourna près d'elle et lui persuada que Maurice dormait encore d'un sommeil profond, quoiqu'il fût midi passé; madame Dumirail, trop affaiblie pour aban

donner son lit, s'adossait à son oreiller, la tête ceinte d'un bandeau. Son extrême pâleur rendait plus touchante encore l'expression de ses traits vénérables. L'une de ses mains reposait entre celles de son mari, qui, oubliant leurs discords au sujet de leur fils, ou plutôt, se repentant cruellement de les avoir soulevés, la contemplait avec un mélange de tendresse et de vénération, lui disant :

— Tu étais sage, prévoyante, comme doit l'être la meilleure des mères !... moi, j'étais fou, j'étais aveugle ; maintenant, mes yeux sont ouverts, je frémis en songeant aux malheurs qui devaient résulter de mon aberration d'esprit ; cependant, tes avertissements sévères ne m'avaient pas manqué ; tiens, amie, à cette heure, où ma raison a repris son empire, je me demande sincèrement si, de même qu'il existe des maladies physiques, il n'existe pas aussi des maladies morales, dont les esprits sensés ne sont pas eux-mêmes à l'abri. Je ne saurais autrement expliquer mon accès de déraison, heureusement passé, à tout jamais guéri ! Encore une fois, pardon, chère et excellente Julie, pardon des chagrins que je t'ai causés.

— Ah ! mon ami, — reprit madame Dumirail avec un sourire d'une douceur angélique, — ces chagrins sont oubliés ; l'espérance... ah ! l'espérance la mieux fondée la remplace. Comment, après la terrible scène de cette nuit, notre fils résisterait-il désormais à notre double influence, au concert de nos efforts, de notre affection, et de?...

Mais, s'interrompant en entendant la pendule sonner deux heures après-midi, madame Dumirail ajouta :

— Deux heures... et Maurice n'est pas encore éveillé...

— S'il l'était, il serait déjà près de toi, — répondit M. Dumirail sans pouvoir dissimuler un léger embarras. Il n'est pas étonnant qu'après son ivresse et sa crise nerveuse de

cette nuit, il soit brisé de fatigue, et dorme encore ; ce sommeil prolongé ne peut être que salutaire.

— Dieu le veuille, malheureux enfant ! Si j'avais pu douter de son attachement, le désespoir déchirant dont il a été saisi en me voyant tomber à ses pieds, ses larmes, son évanouissement, m'auraient prouvé combien il m'aime encore ; c'est sur cette affection et celle qu'il te porte qu'il nous faut compter, mon ami, pour le sauver malgré lui.

— Nous le sauverons ; son cœur est resté bon, et, ainsi que tu l'as dit, notre double influence, le concert de nos efforts auront une action décisive.

— Nous devons, avant tout, lui faire quitter Paris, et...

Madame Dumirail, s'interrompant de nouveau, reprit :

— Mon ami, voilà deux fois que tu regardes la pendule avec une certaine inquiétude, ce me semble ?

— Non, je t'assure, — répondit M. Dumirail en rougissant ; — c'est machinalement que mes yeux se sont portés de ce côté.

— Vraiment ?

— Vraiment... Tu disais donc, et je suis absolument de ton avis, qu'il faut, avant tout, arracher Maurice aux tentations de Paris ; seulement, nous devrons attendre, et, grâce à Dieu, ce retard ne sera pas de longue durée ; nous devrons attendre, dis-je, que ta santé te permette d'entreprendre notre voyage du Morillon.

— Ma santé ?... Ah ! mon ami, je serais mourante que je trouverais, je crois, la force de faire la route à pied, pourvu que je puisse m'appuyer sur le bras de mon fils et sur le tien ; nous pourrons donc nous mettre en route, si tu le veux, aujourd'hui même, et je...

Madame Dumirail n'acheva pas sa phrase, car elle remarqua cette fois, à n'en pouvoir douter, la préoccupation de

plus en plus frappante de son mari, à mesure qu'il voyait dépassée l'heure à laquelle Charles Delmare avait promis de ramener Maurice sain et sauf.

— Mon ami, — reprit madame Dumirail avec anxiété, — je lis sur ton visage une inquiétude croissante ; décidément, tu me caches quelque chose.

— Tu te trompes.

— Non, je ne me trompe pas.

— Chère Julie!

— Voici bientôt deux heures et demie ; il est impossible que Maurice ne soit pas éveillé...

— Encore une fois, je le répète, s'il était éveillé, ne serait-il pas déjà venu près de toi, afin de s'informer de ta santé, mon amie ?

— Il n'importe! ce sommeil incroyablement prolongé ne me semble pas naturel et m'alarme, — reprit madame Dumirail.

Puis, allongeant son bras vers le cordon de sonnette de son alcôve, elle l'agita précipitamment.

— Maurice est si robuste, mon Dieu! qui sait si, après tant de vives émotions, il n'aura pas été atteint d'un coup de sang?

Josette parut en ce moment, appelée par la sonnette de madame Dumirail, qui lui dit :

— Allez frapper à la porte de la chambre de mon fils, et, s'il dort, éveillez-le.

— Comment, madame, — reprit Josette ébahie ; — mais il y a près de trois heures que M. Maurice est déjà...

Puis, remarquant, sans en comprendre la signification, un geste d'intelligence de M. Dumirail, la servante lui demanda naïvement :

— Plaît-il, monsieur?... de quoi ?

— J'en étais certaine, on me cache quelque chose, un

nouveau malheur sans doute! — s'écria madame Dumirail de plus en plus alarmée. — Josette, répondez, je vous l'ordonne... Où est mon fils? que lui est-il arrivé?

— Il ne lui est rien arrivé du tout, ma bonne madame, rassurez-vous. M. Maurice est sorti il y a bientôt trois heures...

— Cependant, mon ami, tu m'affirmais que notre fils dormait profondément; tu ne réponds rien? Mon Dieu!... pourquoi m'as-tu menti?

— Madame, — reprit Josette, — je vous jure, foi d'honnête fille, que j'ai vu M. Maurice sortir en compagnie de ce digne M. Delmare, après que celui-ci a eu longtemps causé tout seul avec monsieur.

— M. Delmare! — reprit madame Dumirail, stupéfaite et regardant son mari; — tu as reçu M. Delmare? tu as causé longuement avec lui?

— Et, Dieu merci, monsieur ne m'a pas mise sur le pavé de Paris, comme il m'en avait menacée si je le laissais entrer, ce digne homme, reprit Josette; — mais ce pauvre M. Delmare m'a tant priée, tant suppliée, en me disant qu'il s'agissait d'un grand service à rendre à la famille, que, ma foi, à tout risque, je l'ai laissé entrer dans le salon où était monsieur, et ils y sont restés une bonne demi-heure ensemble.

— Mon ami, sans une circonstance de la dernière gravité, tu n'aurais jamais consenti à recevoir M. Delmare et à t'entretenir longuement avec lui, après la révélation que je t'ai faite. Il y a là un mystère, — reprit madame Dumirail pensive et tremblante. — Ton rapprochement forcé de M. Delmare n'a pu avoir pour cause que quelque nouveau méfait de Maurice.

— Je t'en conjure, chère Julie, ne t'inquiète pas.

— Tu savais que Maurice était sorti avec M. Delmare?

— Eh bien, oui... mais...

— Où sont-ils allés ?

— Je l'ignore.

— Tu ne me dis pas la vérité, mon Dieu ! mon Dieu ! — reprit madame Dumirail en proie à une agitation douloureuse. — Mon fils est en danger, je le jurerais, je le sens bien, moi : j'ai peur !...

— Calme-toi, Julie, je t'en supplie; rien ne peut être plus funeste pour toi, en ce moment, que les émotions vives...

— Me calmer... mon Dieu!... le puis-je, lorsque tout concourt à augmenter mes angoisses... ton silence, plus que tout le reste?... car, enfin, pourquoi me cacher le sujet de ton entretien avec M. Delmare?

— Plus tard, chère Julie, tu le sauras.

— Pourquoi ne pas m'en instruire tout de suite?

— Je te le demande à genoux, chère amie, ne m'interroge pas davantage. Rassure-toi; avant peu, tu sauras tout; mais, jusque-là... aie un peu de patience, et bientôt...

Le retentissement précipité de la sonnette de la porte intérieure de l'appartement interrompit M. Dumirail; un invincible pressentiment lui disait qu'il allait, heureuse ou funeste, connaître l'issue du duel. A cette pensée, le cœur lui manqua; il devint d'une pâleur mortelle, ses genoux tremblèrent, il fut obligé de s'appuyer au dossier du lit de madame Dumirail, qui murmura dans son effroi :

— Grand Dieu! mon ami, tu pâlis, tu sembles près de défaillir!...

— Merci, mon Dieu! merci!... tu nous as conservé notre enfant! s'écria soudain M. Dumirail prêtant l'oreille de la porte, en entendant la voix de Maurice disant à Josette :

— Comment va ma mère?...

Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et le jeune homme entra, suivi de Charles Delmare.

M. Dumirail, d'un regard rapide, s'assura que son fils n'était pas blessé, se jeta dans ses bras, l'embrassa avec une sorte de frénésie; puis, les traits épanouis et les yeux pleins de larmes de joie, il poussa Maurice vers le lit de sa mère, en disant :

— Crains-tu encore quelque chose, maintenant, pauvre bonne mère?... Allons... embrasse-le à ton tour, cet enfant. Jamais tes caresses ne lui auront paru plus douces...

— Maurice, je n'en doute plus, tu viens d'échapper à un grand danger! Soyez béni, mon Dieu! vous qui nous rendez notre fils! — s'écria madame Dumirail en attirant à elle, par une étreinte passionnée, Maurice, qui répondit avec effusion aux caresses maternelles.

Pendant que madame Dumirail et son fils, toujours embrassés, échangeaient de tendres paroles, Charles Delmare' s'adressant à M. Dumirail d'une voix grave et émue, lui disait :

— Adieu, monsieur! nous ne devons plus nous revoir; une funeste révélation rend désormais tout rapport impossible entre nous; j'aurai du moins tenté d'expier le malheur irréparable dont autrefois j'ai été cause. Je vous ramène votre fils sain et sauf; sa bravoure a égalé la générosité de son adversaire, qui l'a désarmé deux fois, et lui a ensuite tendu la main en lui proposant l'aveu de leurs torts réciproques. Maurice a dignement répondu à ce loyal appel... Ainsi s'est terminée, à la satisfaction de tous, cette facheuse affaire.

— Ah! monsieur, — reprit M. Dumirail d'un ton pénétré et avec l'expression d'une profonde reconnaissance, — je vous dois aujourd'hui la vie de mon fils; pourquoi faut-il, hélas! qu'il y ait entre nous deux le sang de mon malheureux frère!

— C'est mon juste châtiment, monsieur; il rompt pour

jamais des relations qui m'étaient chères à tant de titres.

— Du moins, croyez-le, monsieur, je conserverai de ces relations le plus cher souvenir, et, avant de nous séparer, je tiens à avouer mes torts envers vous, et à vous en demander loyalement pardon.

— Monsieur, de grâce...

— Me pardonnez-vous d'avoir stupidement, injurieusement repoussé les conseils si sages que vous me donniez au Morillon, dans l'intérêt de mon fils, conseils méconnus pour le malheur de ma famille ?

— Je vous pardonne d'autant plus volontiers, monsieur, ce moment d'aberration, qu'il a toujours été, à mes yeux, l'erreur d'un homme de bien.

— Vous êtes aussi indulgent que généreux, monsieur, je ne m'en étonne pas. Croyez, du moins, qu'à l'avenir, vos conseils seront suivis, et, dès aujourd'hui, mon fils quittera Paris.

— C'est à quoi, tout à l'heure encore, je l'engageais instamment. Puisse-t-il céder à nos vœux, et, en ce cas, monsieur, je vous en adjure, si vous voulez préserver Maurice de nouveaux égarements, usez de tous vos efforts, de toute votre influence, pour renouer ces projets de mariage où vous voyiez d'abord, avec tant de sagacité, le gage certain du bonheur à venir de Maurice et de Jeane.

— Je partage vos regrets, monsieur, regrets tardifs, hélas ! puisque ce mariage est maintenant impossible.

— Pourquoi cela?

— Vous me le demandez?... — reprit M. Dumirail très-surpris ; — vous ignorez donc?...

— Quoi?

— Jeane ne veut plus demeurer près de nous.

— Que dites-vous? — balbutia Charles Delmare avec une

angoisse involontaire, car il ne prévoyait pas encore la triste réalité. — Que dites-vous?... Jeane?

— Hier, après une discussion très-irritante avec ma femme, en présence de notre neveu San-Privato...

— Achevez.

— Jeane a déclaré ne plus vouloir habiter avec nous.

— Ne plus habiter avec vous? — répéta Charles Delmare d'une voix altérée; — et où donc pourrait-elle aller demeurer?

— Chez ma sœur.

— Qu'entends-je? — s'écria Charles Delmare en frissonnant; — vous dites?...

— Je dis que Jeane a déclaré vouloir aller demeurer chez ma sœur.

— Chez madame San-Privato?

— Naturellement, puisque je n'ai pas d'autre sœur; mais vous pâlissez !... qu'avez-vous?

— Pardon! — reprit Charles Delmare essuyant la sueur froide dont se baignait son front; — je crains d'avoir mal entendu ou mal compris vos paroles... car, je l'avoue, il m'est difficile, il m'est impossible de croire que Jeane ait sérieusement songé à aller habiter chez madame San-Privato.

— Elle y a tellement songé, qu'elle y est allée.

— Allée... où cela?

— Demeurer chez ma sœur.

— Jeane?

— Oui, San-Privato l'a emmenée sur-le-champ, notre nièce prétendant qu'elle ne voulait plus rester ici, où elle était exposée à vous rencontrer, vous, le meurtrier de son père!

— Misère de moi! ma fille est perdue! — s'écria involontairement Charles Delmare avec une expression si déchirante et un accent tellement paternel, si cela se peut dire, que M. Dumirail, sa femme et son fils, qui tous deux prê-

taient depuis quelques instants l'oreille à l'entretien précédent, restèrent frappés de stupeur à la révélation inattendue échappée au désespoir de Charles Delmare, tandis que Maurice, apprenant ainsi la retraite de Jeane chez les San-Privato, se disait avec douleur et colère :

— Et j'étais assez stupide, assez lâche pour la regretter, cette indigne ! qui a abandonné notre maison, afin de se rapprocher d'Albert ! Ah ! si j'avais pu me douter de l'amour qu'elle a pour lui, me serait-il permis d'en douter maintenant ? est-il assez audacieux cet amour ? Ah ! Jeane ! Jeane ! je saurai bien arracher de mon cœur ton souvenir maintenant abhorré. Seul, cet amour, peut-être, aurait été pour moi une chance de salut. Tout à l'heure encore, les paroles de celui que nous appelions notre cher maître avaient ranimé en moi certaines aspirations du passé. J'inclinais à croire que Jeane pouvait m'aimer encore autant que je l'aimais, que ses coquetteries envers San-Privato étaient feintes, qu'elle voulait ainsi se venger de mon inconstance ; mais, aujourd'hui, j'en ai la preuve : ce qui était feint, c'était l'attachement qu'elle semblait me témoigner, même avant l'arrivée d'Albert au Morillon. J'étais riche... Jeane est pauvre ! Elle voulait, en m'épousant, faire un bon mariage, voilà tout. Triple sot que j'étais ! de n'avoir jamais seulement soupçonné cette bassesse. Vive la vie de Paris ! elle dessèche le cœur, mais nous ouvre l'esprit ! Jeane, je te méprise, je te hais ! tu aurais pu peut-être encore changer ma destinée ; elle s'accomplira jusqu'au bout... Malheur à toi, Jeane !

Un moment de silence avait suivi cette exclamation désespérée de Charles Delmare : « Misère de moi ! ma fille est perdue ! »

La signification de ces paroles acquérait, dans les circonstances actuelles, une telle gravité, que le père et la mère de

Maurice demeurèrent d'abord muets de stupeur, tandis que Charles Delmare s'écria indigné, s'adressant à M. Dumirail :

— Ah! votre conduite est odieuse, est inexcusable, monsieur! Vous avez manqué à tous vos devoirs de tuteur, de parent et d'honnête homme! vous avez abandonné une malheureuse enfant au caprice de sa volonté du moment! en lui permettant de vous quitter, alors qu'elle était confiée à vos soins, à votre honneur!

— Eh! monsieur, cela s'est passé avant mon arrivée à Paris. Ma femme, en mon absence, n'a pu s'opposer à l'opiniâtre résolution de notre nièce.

— Ah! madame, madame, — reprit Charles Delmare d'un ton de reproche écrasant, — j'avais à vos yeux démasqué San-Privato en vous dévoilant la trame ourdie par lui contre Maurice et contre Jeane; je vous avais appris qu'il la poursuivait d'un amour pervers, et vous la livrez à cet homme, de qui les machinations vous épouvantaient. C'est affreux, madame; un jour, vous rendrez compte à Dieu des malheurs que votre faiblesse ou votre imprudence aura causés!

— Hélas! pardon, pardon! — murmura madame Dumirail accablée des reproches de Charles Delmare. — Aigrie par le chagrin, j'ai montré, je l'avoue, trop de vivacité envers Jeane, sa fierté s'est révoltée. J'ai tardivement regretté mes torts; en vain j'ai supplié ma nièce de ne pas nous quitter, mes prières ont été vaines.

— Monsieur, — reprit d'une voix altérée M. Dumirail sortant de sa stupeur et parlant à Charles Delmare, je ne sais quelle fatalité pèse sur notre famille! Vous avez tout à l'heure prononcé des paroles... oh! des paroles bien graves...

Puis, portant ses deux mains à son front, M. Dumirail murmura :

— Mon Dieu!... des esprits plus fermes que le mien ne

résisteraient pas à tant de secousses; c'est trop, c'est trop pour un seul jour!

Et, se reprenant, tandis que Charles Delmare, de plus en plus pâle et agité, semblait hésiter devant une résolution suprême, M. Dumirail ajouta :

— Oui, vous avez tout à l'heure, monsieur, prononcé des paroles bien graves! Si par malheur elles étaient vraies, notre famille serait flétrie d'une honte nouvelle! et alors, monsieur, de quel droit nous accuseriez-vous? Ne serions-nous donc pas dégagés de toute responsabilité envers une jeune personne que nous avions crue jusqu'ici la fille de mon infortuné frère, tandis qu'elle ne serait, en réalité, pour nous qu'une étrangère?

— Une étrangère! — s'écria Charles Delmare éclatant d'indignation. — Jeane pour vous une étrangère! elle qui vous chérissait comme la plus tendre des filles! elle qui, par ses riantes vertus, charmait votre vieillesse! elle qui, en partageant l'amour de Maurice, assurait à jamais son bonheur et le vôtre, si votre funeste orgueil n'avait détruit cet heureux avenir!

Et Charles Delmare poursuivit avec un geste de malédiction :

— Ah! qu'à jamais retombent sur vous votre ingratitude et votre criminel abandon de l'orpheline confiée à vos soins! Cet abandon lève mes derniers scrupules. Je rentre dans mes droits, sachez-le donc... Elle m'appartient désormais, celle qui n'est plus pour vous qu'une étrangère! elle est à moi, l'orpheline que vous avez livrée à un monstre d'astuce et de perversité. Oui, Jeane est l'enfant de l'adultère!... Jeane est ma fille... contre San-Privato, je saurai la défendre, au nom de ma paternité!

M. et madame Dumirail, ne pouvant plus douter de ce qu'ils

regardaient comme une nouvelle honte pour leur famille, gardaient un morne silence ; Maurice, partagé entre la douleur que lui causait le départ de Jeane et la jalousie qu'il ressentait contre San-Privato, murmurait tout bas :

— Il faudra pourtant que je me venge d'elle ou de lui ?

— Oui, Jeane est ma fille ! reprit Charles Delmare avec une amertume et une indignation croissantes ; — soyez maudits ! soyez punis ! vous tous qui avez perdu mon enfant ! Soyez maudit, monsieur Dumirail ! votre ambition insensée a été la source de tout le mal. Et vous, madame, soyez maudite ! votre injustice a révolté la fierté de Jeane, votre faiblesse ou votre insouciance coupable n'a mis aucun obstacle à son départ ! Soyez maudit, Maurice ! vous que j'aimais tant, parce que ma fille vous aimait ; vous que j'ai aujourd'hui sauvé de la mort, soyez maudit !... Jeane vous avait donné son cœur, sa foi, sa vie !... A son pur et vaillant amour, vous avez préféré les feintes caresses d'une prostituée qui vous bafouait, en attendant l'heure de veus faire égorger...

— Que dit-il ? — s'écria Maurice abasourdi des paroles de Charles Delmare, qui continuait ainsi :

— Oui, malheur à vous, Maurice ! si votre abjecte inconstance a, comme je le crains, brisé tous les ressorts généreux de l'âme de ma fille ! Elle ne vivra peut-être que pour le mal, elle qui n'aurait vécu que pour le bien... Ah ! si le ciel vengeur châtie mon adultère jusque dans mon enfant ! — ajouta Delmare en se tournant vers M. et madame Dumirail, — vous qui avez indignement abandonné l'orpheline confiée à vos soins, vous serez châtiés dans votre fils !

Charles Delmare sortit précipitamment, laissant Maurice, son père et sa mère accablés sous le poids des imprécations prophétiques qu'ils venaient d'entendre.

XLVIII

M. et madame Dumirail, encore frémissants des sinistres prédictions dont leur ancien ami venait de les menacer, se regardaient avec un muet accablement.

Maurice se remémorait ces étranges paroles de Charles Delmare, selon lesquelles, lui, Maurice, était dupe d'une courtisane qui l'avait bafoué en attendant l'heure de le faire égorger. En cherchant à pénétrer le sens mystérieux de ces paroles, il se rappelait aussi que Charles Delmare affirmait l'avoir sauvé le jour même d'un péril de mort. Cette affirmation l'étonna d'abord, en cela qu'il lui revint à la pensée que M. d'Otremont, l'ayant pour la seconde fois désarmé, lui dit avec une parfaite courtoisie en lui tendant la main :

— Nous avons à nous reprocher des torts réciproques. L'animation d'un souper diminue de beaucoup la gravité de ces torts. Si vous regrettez votre vivacité, je regretterai la mienne.

Cette loyale proposition, acceptée par les témoins des deux adversaires, avait mis fin au combat ; mais Maurice se souvint qu'alors Charles Delmare avait échangé avec M. d'Otremont quelques paroles témoignant d'une ancienne et étroite intimité ; aussi, en rapprochant ces divers incidents et en songeant surtout qu'il avait provoqué M. d'Otremont, pour ainsi dire, à l'instigation d'Antoinette, Maurice, agité de vagues soupçons, commença de pressentir la réalité de la trame ourdie contre lui ; mais, par une contradiction moins étrange qu'elle ne le paraît, sa passion sensuelle pour madame de Hansfeld, loin de s'apaiser en suite de ces doutes odieux, s'irrita davantage et s'augmenta, si cela se peut dire, des ressentiments que lui causait l'inconstance de Jeane, qu'il

croyait éprise de San-Privato; il eût été trop cruel pour l'amour-propre de Maurice de perdre à la fois sa maîtresse et sa fiancée.

M. et madame Dumirail, ignorant le sujet des réflexions de leur fils, et le croyant encore, ainsi qu'ils l'étaient eux-mêmes, sous l'impression des sinistres prophéties de Charles Delmare, se consultèrent du regard, et, après un moment de recueillement, M. Dumirail reprit d'un ton grave et tendre :

— Mon fils, tu as entendu tout à l'heure les funestes prédictions d'un homme que nous avons pendant longtemps dû croire notre meilleur ami; lui-même nous a tout à l'heure révélé la cause de l'affection qu'il nous témoignait. Il voulait, en s'introduisant dans notre intimité, se rapprocher de sa fille... puisque le malheur a voulu, pour la honte et le deuil de notre famille, que M. Delmare ait tué en duel mon frère Ernest, et que Jeane, au lieu d'être véritablement notre nièce, soit le fruit d'un amour adultère. Cette dernière révélation diminuera sans doute les regrets que t'inspire l'inconstance de celle qui fut ta fiancée.

— J'ai trop de dignité, mon père, pour jamais regretter Jeane.

— Elle ne mérite, en effet, que ton oubli; notre tendresse saura suppléer à l'affection qui te manque, et, plus tard, un autre mariage comblera sans doute tes vœux et les nôtres; car, j'en suis certain, les odieuses prophéties auxquelles je faisais allusion tout à l'heure seront démenties par nous, comme par toi, Maurice. Non, nous ne serons pas, ainsi que l'a dit M. Delmare, punis dans notre fils!

— Ah! mon père, gardez-vous de le croire.

— Cette assurance de ta part nous donne bon et ferme espoir dans l'avenir, cher enfant, — ajouta madame Dumi-

rail; — je parle de l'avenir, parce que nous devons tous oublier le passé; tous, nous avons eu nos torts...

— Toi seule exceptée, bonne et chère femme, — reprit affectueusement M. Dumirail. — Ton rare bon sens, ta sollicitude maternelle prévoyait ce que mon aveuglement me cachait, et...

— Pardon, mon ami, nous sommes convenus d'oublier le passé. Il est triste, il est pénible pour tous, et, quoique ton indulgence les nie, j'ai eu aussi mes torts. Confessons-nous donc à nous-mêmes nos erreurs, en toute sincérité d'âme. Regrettons-les, qu'elles nous soient un enseignement; mais encore une fois, parlons seulement de l'avenir.

— Soit, chère Julie, — reprit M. Dumirail observant attentivement Maurice, qui restait muet et profondément préoccupé. — J'approuve complétement tes paroles; que ceux d'entre nous qui ont des torts à se reprocher se les confessent et y trouvent un enseignement pour l'avenir. Cet avenir est pour nous tout tracé. Retourner au plus tôt dans notre chère retraite, d'où nous n'aurions jamais dû sortir, ne plus la quitter jamais, et y vivre comme en ce bon temps où tu disais, cher enfant : « Laboureur je suis né... laboureur je mourrai... » T'en souviens-tu?...

— Oui, mon père; mais alors... mais alors...

— Achève, pas de réticence!... soyons sincères.

— Eh bien, mon père, en ce temps dont il est question, je ne me sentais pas entraîné vers une nouvelle carrière par une vocation que tu as éveillée, favorisée de tout ton pouvoir, et qui, grâce à tes encouragements, est maintenant devenue invincible...

— Mon fils...

— J'ai dit invincible. Je maintiens l'expression, mon père, et, une fois pour toutes, je le déclare, afin de couper court à

de nouvelles et inutiles instances, jamais je ne redeviendrai cultivateur; donc, ainsi que l'a dit ma bonne mère, ne parlons plus d'un passé qui ne peut renaître. Quant au présent, je me permettrai de t'exposer sincèrement tout à l'heure ce que j'attends de ton affection et de ton équité.

Ces paroles de leur fils, prononcées d'une voix ferme et nette, accompagnées d'un regard assuré, surprirent autant qu'elles affligèrent M. et madame Dumirail. Ils avaient cru faire preuve d'une longanimité irrésistible en épargnant à Maurice non-seulement les reproches, mais jusqu'à l'ombre d'une allusion à ses désordres, comptant que, touché de tant de généreuse clémence, pénétré de repentir, il n'hésiterait pas un instant à retourner au Morillon. Leur déconvenue fut extrême. Ils commencèrent d'entrevoir avec frayeur que les aveux échappés, la veille, à son ivresse, n'étaient pas des insanités d'esprit causées par l'excitation du vin, mais trahissaient au vrai, sauf la brutalité de la forme, le fond de l'âme de Maurice.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE
ET DU TOME DEUXIÈME.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

COLLECTION MICHEL LÉVY. — Gr. in-18, 1 fr. le volume.

A. Achard. Parisiennes et Provinciales. Brunes et Blondes. Femmes honnêtes. Dernières Marquises.
A. Adam. Souv. d'un Musicien. Dern. Souvenirs d'un Musicien.
G. d'Alaux. L'Empereur Soulouque et son Empire.
Achim d'Arnim. (*Trad. Th. Gautier fils*). Contes bizarres.
A. Assolant. Hist. fantast. de Pierrot
X. Aubryet. Femme de vingt-cinq ans.
E. Augier. Poésies complètes.
J. Autran. Milianah.
Th. de Banville. Odes funambulesques.
Ch. Barbara. Hist. émouvantes.
Roger de Beauvoir. Chevalier de Saint-Georges. Aventurièr. et Courtisanes. Hist. cavalières. Mlle de Choisy. Chev. de Charny. Cabaret des Morts.
A. de Bernard. Portr. de la Marquise.
Ch. de Bernard. Nœud gordien. Homme sérieux. Gerfaut. Ailes d'Icare. Gentilh. campagnard, 2 v. Beau-père, 2 v. Paravent. Peau du Lion. L'Ecueil. Théâtre et Poésies.
Mme C. Berton. Bonheur impossible. Rosette.
L. Bouilhet. Melænis.
R. Bravard. Petite Ville. L'honneur des Femmes.
A. de Bréhat. Scènes de la vie contemporaine. Bras d'acier.
Max Buchon. En Province.
H. Blaze. Musiciens contemporains.
E. Carlen (*Trad. de M. Souvestre*). Deux jeunes Femmes.
L. de Carné. Drame sous la Terreur.
Emile Carrey. Huit jours sous l'Equateur. Métis de la Savane. Révoltés du Para. Recits de Kabylie. Scènes de la vie en Algérie. Hist. et mœurs Kabyles.
C. de Chabrillan. Voleurs d'or. Sapho.
Champfleury. Excentriques. Avent. de Mlle Mariette. Réalisme. Souffr. du Prof. Delteil. Premiers Beaux-Jours. Usurier Blaizot. Souv. des Funambules. Bourgeois de Molinchart. Sensations de Josquin. Chien-Caillou.
******* Souvenirs d'un officier du 2me de Zouaves.
H. Conscience (*Trad. Wocquier*). Scènes de la Vie flamande, 2 v. Fléau du Village. Démon de l'Argent. Veillées Flamandes. Mère Job. Guerre des Paysans. Heures du Soir. L'Orpheline. Batavia. Aurélien, 2 v. Souvenirs de Jeunesse. Lion de Flandre, 2 v.
Cuv.-Fleury. Voyages et Voyageurs.
G. Dantragues. Histoires d'amour et d'argent.
Comt. Dash. Bals masqués. Jeu de la Reine. Chaîne d'Or. Fruit défendu. Chât. en Afrique. Poudre et la neige. Marquise de Parabère.
Général Daumas. Grand Désert. Chevaux du Sahara.
P. Deltuf. Aventures parisiennes. L'une et l'autre.
Ch. Dickens (*Trad. A. Pichot*). Nev. de ma Tante, 2 v. Contes de Noël.
Oct. Didier. Mad. Georges. Fille de Roi.
Alex. Dumas. Vie au Désert, 2 v. Maison de glace, 2 v. Charles le Téméraire, 2 v.
Alex. Dumas fils. Avent. de quatre Femmes. Vie à vingt ans. Antonine. Dame aux Camélias. Boite d'Argent.
X. Eyma. Peaux noires. Femmes du Nouveau monde.
Paul Féval. Tueur de Tigres. Dernières Fées.
G. Flaubert. Madame Bovary, 2 v.
V. de Forville. Marq. de Pazaval. Conscrit de l'an VIII. Deux Belles-Sœurs.
Marc-Fournier. Monde et Comédie.
Th. Gautier. Beaux-Arts en Europe, 2 v. Constantinople. L'Art moderne. Grotesques
Mme Emile de Girardin. Marguerite. Nouvelles. Marquise de Pontanges. Contes d'une vieille Fille à ses Neveux. Poésies. Vicomte de Launay, 4 v.
L. Gozlan. Châteaux de France, 2 v. Not. de Chantilly. Émot. de Polydore Marasquin. Nuits du Père-Lachaise. Famille Lambert. Hist. de Cent trente Femmes. Médecin du Pecq. Dernière Sœur grise. Dragon rouge. Comédie et Comédiens. Marquise de Belverano. Balzac et Vidocq.
Hildebrand (*Trad. Wocquier*). Scènes de la Vie hollandaise. Chambre obscure.
Hoffmann (*Trad. Champfleury*). Contes posthumes.
A. Houssaye. Femmes comme elles sont. L'Amour comme il est. Pecheresse.
Ch. Hugo. Chaise de paille. Bohême dorée, 2 v. Cochon de saint Antoine.
F. V. Hugo (*Trad.*). Sonnets de Shakspeare. Faust anglais de Marlowe.
F. Hugonnet. Souv. d'un Chef de bureau arabe.
J. Janin. Chem. de traverse. Contes littér. Contes fantastiq. L'Ane mort. Confession. Cœur pour deux Amours.
Ch. Jobey. Amour d'un Nègre.
A. Karr. Les Femmes. Agathe et Cécile. Promen. hors de mon Jardin. Sous les Tilleuls. Poignée de Vérités. Voy. autour de mon Jardin. Soirées de Sainte-Adresse. Pénélope normande. Encore les Femmes. Trois Cents Pages. Guêpes, 6 v. Menus Propos. Sous les orangers. Les Fleurs. Raoul. Roses noires et Roses bleues.
L. Kompert (*Trad. D. Stauben*). Scènes du Ghetto. Juifs de la Bohême.
A. de Lamartine. Les Confidences. Nouv. Confidences. Touss. Louverture.
V. de Laprade. Psyché.
Th. Lavallée. Hist. de Paris, 2 v.
J. Lecomte. Poignard de Cristal.
J. de la Madelène. Ames en peine.
F. Mallefille. Capitaine La Rose. Marcel. Mém. de Don Juan. 2 v. Monsieur Corbeau.
X. Marmier. Au Bord de la Newa. Drames intimes. Grande Dame russe.
F. Maynard. De Delhi à Cawnpore. Drame dans les mers boréales.
Méry. Hist. de Famille. Salons et Souterrains de Paris. André Chénier. Nuits anglaises. Nuits italiennes. Nuits espagnoles. Nuits d'Orient. Château vert. Chasse au Chastre.
P. Meurice. Scènes du Foyer. Tyrans de Village.
P. de Molènes. Mém. d'un Gentilh. du siècle dernier. Caract. et récits du temps. Chron. contemp. Hist. intimes. Hist. sentim. et milit. Avent. du temps passé.
F. Mornand. Vie arabe. Bernerette.
H. Murger. Dernier Rendez-vous. Pays Latin. Scèn. de Campagne. Buveurs d'eau. Vacances de Camille. Roman de toutes les Femmes. Scèn. de la Vie de Bohème. Propos de ville et propos de théâtre. Scèn. de la vie de jeunesse. Sabot rouge. Madame Olympe. Amoureuses.
P. de Musset. Bavolette. Puylaurens.
A. de Musset, de Balzac, G. Sand. Tiroir du Diable. Paris et Parisiens. Parisiennes à Paris.
Nadar. Quand j'étais Étudiant. Miroir aux Alouettes.
Gérard de Nerval. Bohême galante. Marquis de Fayolles. Filles du Feu. Souvenirs d'Allemagne.
Charles Nodier (*Trad.*). Vicaire de Wakefield.
P. Perret. Bourgeois de campagne. Avocats et meuniers.
Amédée Pichot. Poëtes amoureux.
E. Plouvier. Dernières Amours.
Edgard Poe (*Trad. Baudelaire*). Hist. extraordinaires. Nouv. hist. extraordinaires. Aventures d'A. Gordon-Pym.
F. Ponsard. Etudes antiques.
A. de Pontmartin. Cont. et Nouv. Mém. d'un Notaire. Fin du Procès. Contes d'un Plant. de choux. Pourq. je reste à la Campagne. Or et Clinquant.
M. Radiguet. Souvenirs de l'Amérique espagnole.
H. Révoil (*Traducteur*). Harems du Nouv. Monde. Docteur américain.
L. Reybaud. Dernier des Commis-Voyag. Coq du Clocher. Indust. en Europe. Jérôme Paturot, Position sociale. Jérôme Paturot, République. Ce qu'on peut voir dans une Rue. Comtesse de Mauléon. Vie à rebours. Vie de Corsaire. Vie de l'Empl…
A. Rolland. Martyrs du Foyer.
Ch. de La Rounat. Comédie de l'Amour.
J. de Saint-Félix. Scènes de la Vie de Gentilhomme.
J. Sandeau. Sacs et Parchemins. Nouvelles. Catherine.
G. Sand. Histoire de ma Vie, 10 v. M…prat. Valentine. Indiana. Jeanne. Mare au Diable. Petite Fadette. François le Champi. Teverino. Consuelo, 3 v. Comt. de Rudolstadt, 2 v. André. Horace. Jacques. Lelia, 2 v. Lucrezia Floriani. Péché de M. Antoine, 2 v. Lettres d'un Voyageur. Meunier d'Angibault. Piccinino, 2 v. Sim… Dernière Aldini. Secretaire intime.
E. Scribe. Théâtre, 20 v. Nouvell… Historiet. et Prov. Piquillo Alliaga, 3 v.
Alb. Second. A quoi tient l'Amour.
Fr. Soulié. Mém. du Diable, 2 v. Deux Cadavres, Quatre Sœurs. Conf. génér…, 2 v. Au Jour le Jour. Marguerite. Maître d'école. Bananier. Eulalie Pontois. Si Jeun. savait… si Vieill. pouvait, 2 v. Huit jours au Château. Conseiller d'État. Malheur complet. Magnétiseur. Lion… Port de Créteil. Comt. de Monrion. Forgerons. Eté à Meudon. Drames inconnus. Maison n° 3 de la r. de Provence. Av. d… Cadet de Famille. Amours de Bonsen… Olivier Duhamel. Chât. des Pyrénées, 2 v. Rêve d'Amour. Diane et Louise. Prétendus. Cont. pour les enfants. Quatre époq. Sathaniel. Comte de Toulouse. Vicom… de Béziers. Saturnin Fichet, 2 v.
E. Souvestre. Philos. sous les toits. Confess. d'un Ouvrier. Coin du Feu. Scènes de la Vie intime. Chron. de la Mer. Clairières. Scèn. de Chouannerie. Dans la Prairie. Dern. Paysans. En Quarantaine. Scèn. et Récits des Alpes. Goutte d'Eau. Soirées de Meudon. Echelle… Femmes. Souv. d'un Vieillard. Sous… Filets. Contes et Nouv. Foyer breton, 2 v. Dern. Bretons, 2 v. Anges du Fo… Sur la Pelouse. Riche et Pauvre. L'éch… de Jeunesse. Réprouvés et Elus, 2 vol. …a Famille. Pierre et Jean. Deux Misè… Pendant la Moisson. Bord du Lac. Drames parisiens. Sous les ombrages. M… cocagne. Mémorial de Famille. Souv. … Bas-Breton, 2 v. L'Homme et l'Arg… Monde tel qu'il sera. Histoires d'autref… Sous la tonnelle. Théâtre de la Jeune…
Marie Souvestre. Paul Ferroll, *traduit de l'anglais.*
D. Stauben. Scènes de la Vie juive en Alsace.
De Stendhal. L'Amour. Rouge … Noir. Chartreuse de Parme. Promen. dans Rome, 2. v. Chroniq. italiennes. M… d'un touriste, 2 v. Vie de Rossini.
Mme B. Stowe (*Trad. Forcade*). Souvenirs heureux, 3 v.
E. Suë. Sept Péchés capitaux : L'Orgueil, 2 v. L'Envie, Colère, 2 v. Luxure, Paresse, 2 v. Avarice, Gourmandise. G… et Gilberte, 3 v. Adèle Verneuil. Gra… Dame. Clémence Hervé.
E. Texier. Amour et Finance.
L. Ulbach. Secrets du Diable.
O. de Vallée. Manieurs d'argent.
A. Vacquerie. Profils et Grimaces.
M. Vatrey. Marthe de Montbrun. Fl… les sans Dot.
F. Wey. Anglais chez eux. Londres y a cent ans.
******* Mme la duchesse d'Orléans.
******* Zouaves et Chasseurs à pied.

PARIS. — IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.